

Aventures de Robinson Crusoé / par Daniel de Foë



AVENTURES

DE

ROBINSON

CRUSOÉ

5349-78 — CORBEIL. Typ. et stér. de CRÉTÉ.

AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ

PAR

DANIEL DE FOË

TRADUCTION NOUVELLE



PARIS
THÉODORE LEFÈVRE, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS



J'avais revêtu mon grand costume.



CHAPITRE PREMIER.

Origine de Robinson. — Sa famille. — Son goût pour les voyages. — Il s'embarque à l'insu de ses parents. — Tempête. — Arrivée à Londres. — Second voyage. — Attaque du vaisseau par les Barbaresques. — Robinson est emmené prisonnier.

Je suis né en l'année 1632, dans la ville d'York, d'une bonne famille. Mon père, natif de Brême, fit son premier établissement à Hull, où il acquit beaucoup de bien dans le commerce; l'ayant ensuite abandonné, il alla demeurer à York, où il épousa ma mère, dont les parents s'appelaient Robinson. Cette famille est une des meilleures du pays; et c'est d'elle que je tiens les noms de Robinson Kreutznaer; mais, par une corruption de mots assez ordinaire en Angleterre, on nous appelle aujourd'hui, nous nous appelons et nous signons Crusoé; mes compagnons ne m'ont jamais donné d'autre nom.

J'étais le troisième garçon de la famille, et, n'ayant appris aucun métier, je commençai bientôt à rouler force projets en tête. Mon père, qui était fort âgé, m'avait donné la

meilleure éducation qu'il eût pu, soit en me dictant des leçons de sa propre bouche, soit en m'envoyant aux écoles publiques; il me destinait à l'étude des lois, mais le désir d'aller sur mer me dominait uniquement. Cette inclination me raidissait si fort contre la volonté et les ordres de mon père, et me rendait tellement sourd aux remontrances et aux sollicitations pressantes de ma mère et de tous mes proches, qu'on eût pu conjecturer dès lors l'espèce de fatalité qui m'entraînait irrésistiblement vers un état de souffrances et de misère.

Mon père, sage et grave personnage, me donnait d'excellents avis pour me faire renoncer à un dessein dont il me voyait entiché. Un matin il me fit venir dans sa chambre, et il me parla fortement sur mes projets. Il me demanda quelle raison j'avais, ou plutôt quelle était ma folie, de vouloir quitter la maison paternelle et ma patrie, où je pouvais avoir de l'appui, et où j'avais l'espérance d'arriver à la fortune par mon application et par mon industrie, en menant une vie agréable et commode. Il me dit qu'il n'y avait que deux sortes de gens, les uns dénués de tout bien et sans ressources, les autres d'un rang supérieur et distingué, auxquels il appartient de former de grandes entreprises, et d'aller par le monde chercher des aventures, afin de se rendre fameux par une route peu frayée; que ce parti était de beaucoup trop au-dessus ou trop au-dessous de moi; que mon état était mitoyen, et qu'on pouvait le comparer au premier étage de la vie bourgeoise; que par une longue expérience il avait reconnu que cette situation se trouvait être la meilleure de toutes, celle dans laquelle il était le plus facile d'être heureux, parce qu'elle était non-seulement à l'abri de la misère, des souffrances et des travaux auxquels sont exposés les artisans, mais encore exempte de l'orgueil et du luxe, de l'ambition et de l'envie, qui tourmentent les grands. Il me disait que je pouvais juger du bonheur de cet état par cela même que c'était celui que tous les autres hommes enviaient; que des rois avaient souvent gémi sur

les misérables suites d'une haute naissance; qu'ils auraient souhaité de se voir placés au milieu des deux extrémités, entre les grands et les petits; que le sage s'était déclaré en faveur de cet état, et qu'il y avait fixé le point de la vraie félicité, en priant le ciel de le préserver de la pauvreté, et de ne point lui envoyer de richesses.

Ensuite il m'exhorta, dans les termes les plus pressants et les plus tendres, à ne point faire une étourderie de jeunesse, à ne point me précipiter au milieu des maux dont la nature et ma naissance m'avaient garanti; il me fit observer que je n'étais pas dans la nécessité d'aller chercher mon pain : qu'il ferait tout pour moi, et n'oublierait rien pour me mettre en possession de cet état de vie qu'il venait de me recommander; que si je n'étais pas content et heureux dans le monde, ce serait sans doute par ma propre faute ou ma destinée; qu'après avoir fait son devoir en m'avertissant du préjudice que me causeraient de fausses démarches, il n'était plus responsable de rien; en un mot, que, comme il travaillerait à mon bonheur si je voulais demeurer à la maison et m'établir de la manière qu'il le désirait, aussi ne voulait-il pas contribuer à ma perte en favorisant mon départ. Il ajouta qu'il ne cesserait jamais de prier pour moi; mais qu'en même temps il osait m'annoncer que si je faisais cette faute Dieu ne me bénirait point, et qu'à l'avenir il me laisserait tout le loisir de réfléchir sur le mépris que j'aurais fait de ses conseils, sans avoir personne pour m'assister.

Je remarquai sur la fin de ce discours, qui était véritablement prophétique, quoique sans doute il ne le crût point tel; je remarquai, dis-je, que les larmes coulaient abondamment de ses yeux; et lorsqu'il dit que j'aurais le loisir de me repentir sans avoir personne pour m'assister, il fut si ému, qu'il s'interrompit, et m'avoua qu'il n'avait pas la force d'aller plus loin.

Je fus sincèrement touché d'un discours si tendre; pouvais-je y être insensible? Je résolus donc de ne plus penser

à mes voyages, et de me conformer aux intentions de ma famille. Mais, hélas ! cette bonne disposition passa comme un éclair ; et pour prévenir désormais les remontrances de mon père je formai le projet de m'éloigner sans prendre congé de lui. Néanmoins je n'en vins pas si tôt à l'exécution, et je modérai un peu l'excès de mes premiers mouvements.

Un jour que ma mère paraissait plus gaie qu'à l'ordinaire, je la pris à part : je lui dis que ma passion pour voir le monde était insurmontable, qu'elle me rendait incapable d'entreprendre quoi que ce fût avec assez de résolution pour y réussir, et que mon père ferait mieux de me donner son consentement que de m'exposer à partir malgré lui. Je la priai de réfléchir que j'avais déjà dix-huit ans, et qu'il était trop tard pour entrer chez un marchand ou chez un procureur ; que si je l'entreprenais, j'étais sûr de ne jamais finir mon temps, et de m'enfuir avant le terme pour m'embarquer ; mais que si elle voulait bien parler pour moi, et m'obtenir de mon père la permission de faire un voyage sur mer, je lui promettais, en cas que je revinsse et que je ne m'accommodasse pas de cette vie errante d'y renoncer, et de réparer le temps perdu par un redoublement d'activité.

Ma mère se mit fort en colère, et me dit que ce serait peine perdue de solliciter mon père, puisqu'il connaissait trop bien mes véritables intérêts pour donner son consentement à une chose qui me serait si pernicieuse ; qu'elle ne concevait pas comment j'y pouvais encore penser après l'entretien que j'avais eu avec lui, et malgré les expressions tendres et engageantes dont elle savait qu'il avait usé pour me ramener ; en un mot, que si je voulais aller me perdre, elle n'y voyait point de remède, mais qu'assurément elle n'y donnerait jamais son approbation ; qu'elle ne voulait point contribuer à ma ruine, et qu'il ne serait jamais dit que ma mère se fût prêtée à une chose que mon père aurait rejetée.

Quoiqu'elle m'eût ainsi refusé, néanmoins j'appris dans

la suite qu'elle avait rapporté le tout à mon père, et que, pénétré de douleur, il avait dit en soupirant : « Cet enfant pourrait être heureux s'il voulait demeurer à la maison; mais il sera la plus misérable de toutes les créatures s'il va dans les pays étrangers; je ne puis y consentir. »

Cependant je m'obstinais à fermer l'oreille à toutes les propositions qu'on me faisait d'embrasser une profession. Je me plaignais souvent à mon père et à ma mère de leur persévérance à me contrarier dans un dessein vers lequel je me sentais porté comme par inspiration.

Un jour me trouvant à Hull, où j'étais allé par hasard, et sans aucun projet formé de m'évader, je rencontrai un de mes camarades qui était près de se rendre par mer à Londres, sur le vaisseau de son père. Il me proposa de partir avec lui, et pour m'y déterminer, ayant recours à l'argument ordinaire des marins, il me dit qu'il ne m'en coûterait rien pour mon passage. Là-dessus je ne consulte plus ni père ni mère; je ne me mets pas en peine de leur faire savoir de mes nouvelles; abandonnant la chose au hasard, sans demander la bénédiction de mon père ni implorer l'assistance du ciel, sans faire attention ni aux circonstances ni aux suites, je me rends à bord du vaisseau chargé pour Londres. Ce jour, le plus fatal de toute ma vie, fut le 1er septembre de l'an 1651. Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu un jeune aventurier dont les infortunes aient commencé plus tôt et duré plus longtemps que les miennes.

A peine le vaisseau était-il sorti de l'Humber, que, le vent commençant à souffler, la mer s'enfla d'une manière effrayante. Comme j'y allais pour la première fois, le malaise et la terreur, s'emparant à la fois de mon corps et de mon âme, me plongèrent dans une angoisse que je ne puis exprimer. Je commençai dès lors à réfléchir profondément sur ce que j'avais fait, et sur la justice divine, qui châtiait en moi un enfant vagabond et désobéissant. Tous les bons conseils de mes parents, les larmes de mon père, les prières de ma mère, se présentèrent vivement à mon esprit; et ma

conscience, qui n'était pas encore endurcie comme elle l'a été depuis, me reprochait d'avoir méprisé des leçons si salutaires et d'avoir manqué à mes devoirs envers mon père et envers Dieu.

Pendant ce temps la tempête augmentait, la mer s'agitait de plus en plus ; et quoique ce ne fût rien en comparaison de ce que j'ai souvent vu depuis, et notamment de ce que je vis peu de jours après, c'en était assez pour ébranler un jeune marin tel que moi, étranger jusqu'alors à ce terrible élément. A chaque minute, je m'attendais à être englouti dans les flots, et chaque fois que le vaisseau s'abaissait je croyais qu'il allait toucher au fond de la mer pour n'en plus revenir. Dans cette cruelle agitation, je fis plusieurs fois le vœu que si Dieu me sauvait de ce voyage et me permettait de reprendre terre, je ne remettrais de mes jours le pied sur un vaisseau ; je m'en irais tout droit chez mon père m'abandonner à ses conseils, et ne m'exposerais plus à de semblables dangers. Ainsi, me proposant la pénitence de l'enfant prodigue, je résolus enfin de retourner à la maison de mon père.

Le jour suivant, le vent s'étant abattu, la mer apaisée, je commençai à m'y accoutumer. Je ne laissai pas d'être sérieux toute la journée, me sentant encore indisposé du mal de mer ; mais, à l'approche de la nuit, le temps s'éclaircit, le vent cessa tout à fait : une charmante soirée s'ensuivit ; le soleil se coucha sans nuage, et le lendemain il se leva de même.

J'avais bien dormi pendant la nuit, et, loin d'être encore incommodé, j'étais plein de gaieté, regardant avec admiration cet Océan qui le jour d'auparavant avait été si courroucé et si terrible, et qui se montrait alors si calme et si agréable. De crainte que je ne persistasse dans les bonnes résolutions que j'avais prises, mon camarade, qui véritablement m'avait entraîné à fuir la maison paternelle, s'en vint à moi, en me donnant un coup sur l'épaule : « Eh bien ! dit-il, je gage que vous avez eu peur la nuit

précédente ; n'est-il pas vrai ? Ce n'était cependant qu'une bouffée.

— Comment ! dis-je, vous n'appelez cela qu'une bouffée ? c'était une terrible tempête !

— Une tempête ! répliqua-t-il ; vous appelez cela une tempête ! ce n'était rien du tout ; nous nous moquons du vent quand nous avons un bon vaisseau et lorsque nous sommes au large. Vous n'êtes encore qu'un novice ; mettons-nous à faire du punch, et que les plaisirs de Bacchus nous fassent entièrement oublier la mauvaise humeur de Neptune ; voyez quel beau temps il fait aujourd'hui. »

Enfin, pour abréger cette triste page de mon histoire, je m'habituai petit à petit à la vie des gens de mer et j'oubliai vite mon repentir, toutes mes réflexions sur ma conduite passée, et toutes mes résolutions pour l'avenir. L'agitation de mes pensées finie, ma crainte dissipée, mes premiers désirs revenus, j'oubliai entièrement et les promesses et les vœux que j'avais formés dans la détresse. J'avais, il est vrai, quelques intervalles de réflexions, et les bons sentiments revenaient quelquefois, comme il arrive dans ces sortes d'occasions ; mais je les repoussais, et je cherchais à m'en guérir comme d'une maladie. En m'efforçant de boire beaucoup et d'être toujours en compagnie, j'eus bientôt prévenu le retour de mes accès, car c'est ainsi que je les appelais ; de telle sorte qu'en cinq ou six jours j'obtins sur ma conscience une victoire aussi complète que le pourrait souhaiter un jeune homme qui cherche à étouffer ses remords.

Le sixième jour de notre navigation nous entrâmes dans la rade d'Yarmouth. Comme le vent avait été contraire et le temps calme, nous n'avions fait que très-peu de chemin depuis la tempête ; nous fûmes obligés de mouiller en cet endroit, et nous y demeurâmes, le vent continuant d'être contraire et de souffler sud-ouest sept ou huit jours de suite. Pendant ce temps plusieurs vaisseaux de Newcastle entrèrent dans la même rade, le rendez-vous commun de

ceux qui attendent un bon vent pour gagner la Tamise.

Nous n'aurions pas néanmoins laissé écouler tant de temps sans atteindre l'embouchure de cette rivière à la faveur de la marée, si le vent n'eût été trop fort, et si, au quatrième ou cinquième jour, il n'était devenu très-violent. La rade passait pour être aussi sûre qu'un port, notre ancrage était bon, et le fond où nous mouillions très-ferme; nos gens ne se mettaient en peine de rien, et ils avaient si peu le pressentiment de quelque danger, qu'ils passaient le temps dans le repos et dans la joie, comme on fait sur mer. Mais le huitième jour, au matin, le vent augmenta; tout l'équipage fut commandé pour abattre les mâts de perroquet, et pour tenir toutes choses serrées et en bon ordre, afin de donner au vaisseau tout l'allégement possible. Vers midi, la mer s'enfla prodigieusement : notre gaillard d'avant plongeait à tout moment, et les flots inondèrent le bâtiment plus d'une fois. Le maître d'équipage fit jeter la maîtresse ancre, et bientôt nous chassâmes sur deux ancres, après avoir filé nos câbles jusqu'au bout.

Cette fois la tempête était horrible, et je voyais déjà l'étonnement et la terreur sur le visage des matelots eux-mêmes. Quoique le maître fût un homme infatigable dans son emploi, qui est de veiller à la conservation du vaisseau, je l'entendais souvent, lorsqu'il passait près de moi, à l'entrée et au sortir de sa cabane, proférer tout bas ces paroles : « Grand Dieu, ayez pitié de nous! nous sommes tous perdus! c'est fait de nous! » Dans cette première confusion, j'étais étendu, immobile, près du gouvernail, et je ne saurais bien dire quelle était la situation de mon esprit. Les horreurs de la mort, que j'avais crues tout à fait passées, n'imaginant pas que ce second orage approcherait du premier, se réveillèrent quand j'entendis dire au maître que nous étions tous perdus. Je sortis de mon réduit pour voir ce qui se passait dehors. Jamais un spectacle aussi affreux n'avait frappé ma vue : les flots s'élevaient comme des montagnes, et venaient fondre sur nous à chaque instant; de

quelque côté que je tournasse les yeux, ce n'était que consternation. Deux vaisseaux passèrent près de nous, pesamment chargés; ils avaient leurs mâts coupés au ras du pont, et nos gens s'écrièrent qu'un vaisseau qui était à un mille devant nous venait de couler à fond. Deux autres bâtiments, détachés de leurs ancres, avaient été jetés hors de la rade en pleine mer, voguant sans mâts, à l'aventure. Les bâtiments légers, moins accablés de leur propre poids se trouvaient moins en butte à la tourmente, et il en passa deux ou trois près de nous qui couraient vent arrière avec la seule voile de beaupré.

Vers le soir, le bosseman demanda au maître la permission de couper le mât de devant; sur cette proposition, ce dernier témoigna beaucoup de répugnance : le bosseman lui ayant représenté que si on ne le faisait pas le vaisseau périrait infailliblement, il y consentit; mais quand le mât de devant fut coupé, celui du milieu remuait si fort et donnait de telles secousses, qu'il fallut le couper pareillement et rendre le pont ras d'un bout à l'autre.

Je laisse à penser en quel état j'étais dans cette conjoncture, moi qui n'avais point encore navigué et que peu de chose avait déjà épouvanté. Mais nous ne devions pas en être quittes à si bon marché; la tempête continua avec tant de furie, que les matelots eux-mêmes confessèrent n'en avoir jamais vu une plus violente. Notre vaisseau était bon, mais extrêmement chargé, et tellement enfoncé dans l'eau, que les matelots s'écriaient de temps en temps qu'il allait *couler bas*. La tempête était si violente que je voyais le maître, le contre-maître et quelques autres des plus raisonnables faire leur prière, s'attendant à tout moment que le vaisseau irait à fond. Pour surcroît de malheur, vers le milieu de la nuit, un homme qu'on avait envoyé visiter la cale s'écria qu'il y avait une ouverture, et un autre dit que nous faisions quatre pieds d'eau. On appela alors tout le monde à la pompe, ce mot seul me jeta dans une telle consternation, que j'en tombai à la renverse. Mais les

gens du vaisseau vinrent me tirer de ma léthargie, et me dirent que si je n'avais été bon à rien jusqu'ici, j'étais à cette heure aussi capable de pomper qu'aucun autre; je me levai, et m'en allai à la pompe, où je travaillai vigoureusement. Cependant le maître, voyant quelques bâtiments légers de charbonniers qui, ne pouvant tenir contre la tempête, étaient obligés de gagner le large, et voulaient venir vers nous, fit tirer un coup de canon pour signal de l'extrême danger où nous étions. Moi qui ne savais ce que cela signifiait, je fus si étonné, que je crus le vaisseau brisé, ou qu'il était arrivé quelque autre accident terrible; en un mot, je m'évanouis. Comme nous étions dans un moment où chacun pensait à sa propre vie, on ne prit pas garde à moi ni à l'état où je me trouvais; seulement un autre prit ma place à la pompe, et, me poussant avec son pied, me laissa étendu, dans la pensée que j'étais mort; je ne revins à moi que longtemps après.

On continuait de pomper, mais, l'eau gagnant à fond de cale, il y avait toute apparence que le vaisseau coulerait bas. Quoique la tempête commençât tant soit peu à diminuer, il n'était pourtant pas possible qu'il voguât jusqu'à pouvoir entrer dans un port; de sorte que le maître persistait à faire tirer le canon pour demander du secours. Un petit bâtiment, qui venait justement de passer devant nous, envoya un bateau pour nous secourir; ce ne fut qu'avec beaucoup de risque qu'il put approcher, il ne paraissait guère possible ni qu'il nous abordât, ni que nous y entrassions, quand enfin, les rameurs faisant les derniers efforts, et exposant leur vie pour sauver la nôtre, nous pûmes leur jeter de l'arrière une corde avec une bouée, à laquelle nous donnâmes une grande longueur. Bravant et la peine et le danger, ils s'en saisirent et nous pûmes descendre dans leur bateau. Nous aurions prétendu en vain, les uns et les autres, aborder leur vaisseau; tous convinrent qu'il fallait nous laisser flotter, mais tourner la pointe tant que nous pourrions vers la terre; et notre maître promit que si le bateau était en

dommagé en touchant le sable, il en tiendrait compte au propriétaire. Ainsi, partie en ramant, partie en suivant le gré du vent, nous déclinâmes au nord presque jusqu'à Winterton-Ness.

Il n'y avait guère plus d'un quart d'heure que nous avions quitté notre vaisseau lorsque nous le vîmes couler bas. J'avoue franchement que j'avais la vue un peu troublée, et qu'à peine pouvais-je discerner les objets quand les matelots me dirent que le bâtiment coulait; car dès le moment que je m'étais mis, ou plutôt qu'ils m'avaient mis dans le bateau, j'étais comme un homme pétrifié, tant par la peur qui m'avait saisi que par les réflexions qui me faisaient sentir d'avance toute l'horreur de l'avenir.

Pendant ce temps nos gens faisaient force de rames pour approcher de terre aussi près qu'il serait possible. Lorsque le bateau était au-dessus des vagues on découvrait au loin un grand nombre de personnes qui accouraient le long du rivage pour nous aider dès que nous serions assez près. Mais nous n'avancions guère vers la terre, et nous ne pouvions aborder jusqu'à ce que nous eussions passé le fanal de Winterton; car au delà la côte, s'enfonçant à l'ouest, brisait un peu la violence du vent. Ce fut en cet endroit, et non sans de grandes difficultés, que nous descendîmes tous heureusement à terre.

Nous allâmes à pied à Yarmouth, où nous fûmes traités d'une manière capable de soulager des infortunés, c'est-à-dire avec beaucoup d'humanité, soit par le magistrat, qui nous assigna de bons logements, soit par des marchands et des armateurs, qui nous donnèrent assez d'argent pour aller à Londres, ou pour retourner à Hull si nous le jugions à propos.

C'est alors que je devais avoir le bon sens de prendre le chemin de Hull, pour m'en retourner à la maison : c'était la route qu'il m'aurait fallu suivre pour devenir heureux.

Mais ma mauvaise destinée m'entraînait avec une force ir-

résistible; et quoique souvent la raison et le jugement me criassent qu'il fallait m'en retourner à la maison paternelle, je ne pouvais pourtant m'y résoudre.

Mon camarade, qui avait contribué à fortifier mon obstination, et qui était le fils du maître, se trouvait maintenant bien plus découragé que moi. La première fois qu'il me parla à Yarmouth, ce qui n'arriva que le second ou le troisième jour, parce que nous étions logés en différents quartiers de la ville, je m'aperçus qu'il avait changé de ton : il me demanda d'un air fort mélancolique, et en secouant la tête, comment je me portais, et dit à son père qui j'étais et comment je m'étais mis de ce voyage pour un essai, dans le dessein dans faire d'autres. Le père, se tournant de mon côté me dit d'un air grave et touché : « Jeune homme, vous ne devez plus retourner sur mer; vous devez regarder cet événement comme une marque certaine et visible qu'il ne faut pas que vous fréquentiez la mer.

— Monsieur, lui répondis-je, pourquoi donc? Est-ce que vous y renoncez vous-même?

— Mon cas, répliqua-t-il, est bien différent : je suis marin de profession, c'est ma vocation; il est de mon devoir de la remplir. Au lieu que vous, qui n'avez entrepris ce voyage que pour un simple essai, vous voyez quel avant-goût la Providence vous a donné des maux auxquels vous devez vous attendre en cas que vous persistiez. Enfin, ajouta-t-il, pour quel sujet vous étiez-vous embarqué? » Je lui dis une partie de mon histoire; mais il m'interrompit, et, s'emportant d'une étrange manière, il s'écria : « Qu'avais-je donc fait pour mériter d'avoir un tel malheureux sur mon bord? Non, je ne voudrais pas, pour tous les biens du monde, monter de nouveau sur un bâtiment où vous seriez.» C'était là, comme j'ai déjà dit, un véritable emportement, mais où le chagrin de la perte qu'il venait d'éprouver avait beaucoup de part, et dans lequel il passait les limites de son autorité. Quoi qu'il en soit, il me parla ensuite avec beaucoup de gravité, m'exhortant à retourner chez mon père.

Je lui répondis fort peu de choses ; nous nous séparâmes bientôt après, et je ne l'ai jamais revu depuis. Quant à moi, comme j'avais quelque argent dans ma poche, je m'en allai par terre à Londres. Là, aussi bien qu'en chemin, j'eus de grands débats avec moi-même sur le genre de vie que je devais embrasser; je ne savais si je m'en irais à la maison paternelle, ou si je retournerais sur mer.

Pour ce qui était de retourner au logis, la mauvaise honte me faisait rejeter les plus saines pensées qui se présentaient à mon esprit. Je m'imaginais d'abord que je serais montré au doigt dans tout le voisinage, et que j'aurais honte de paraître, non devant mon père et ma mère seulement, mais même devant qui que ce fût.

Je demeurai cependant quelque temps dans cet état d'irrésolution, ne sachant ni quel parti ni quel genre de vie j'embrasserais. Je continuais à éprouver une répugnance invincible à revenir près de ma famille ; à mesure que le temps se passait, le souvenir de ma dernière détresse s'effaçait de mon imagination ; et s'il me venait quelques légers désirs de retour, ils s'amortissaient tellement, qu'enfin j'en perdis tout à fait la pensée, et je cherchai à faire un nouveau voyage.

Cette influence maligne, qui m'avait premièrement entraîné hors de la maison de mon père, qui m'avait inspiré le dessein bizarre et téméraire de chercher fortune, et qui s'était emparée de moi jusqu'à me rendre sourd aux avis, aux remontrances, aux ordres, et même aux larmes de mon père; cette influence, de quelque nature qu'elle pût être, me fit concevoir la plus funeste de toutes les entreprises. Je m'embarquai sur un vaisseau qui allait aux côtes d'Afrique, ou, suivant le langage ordinaire des matelots, pour un *voyage de Guinée.*

Dans toutes ces aventures ce fut un malheur pour moi que je ne m'embarquasse pas en qualité de matelot : car sur ce pied j'aurais, à la vérité, travaillé beaucoup, mais en même temps j'aurais appris la marine, et je me serais rendu

capable de devenir contre-maître, lieutenant, et peut-être maître d'un vaisseau. Mais, me sentant de l'argent dans la poche et de bons vêtements sur le corps, je ne voulais aller à bord qu'en habit d'homme comme il faut : de cette manière je n'y avais et je ne pouvais y avoir aucun emploi.

Arrivé à Londres, j'eus le bonheur d'y tomber en bonne compagnie, avantage qui n'arrive pas toujours à un jeune homme aussi étourdi que je l'étais. La première personne avec laquelle je fis connaissance fut un capitaine de vaisseau, qui ayant été à la côte de Guinée avec un très-grand succès, avait résolu d'y retourner. Cet homme trouva du plaisir à ma conversation, qui n'était pas tout à fait désagréable alors, et, m'entendant dire que j'avais envie de voir le monde, il me proposa de m'embarquer avec lui ; il m'assura que je ne serais pas obligé de faire la moindre dépense ; que je mangerais avec lui et serais son compagnon ; que si je voulais emporter une pacotille, je jouirais de tous les bénéfices que peut procurer le commerce, et que peut-être le gain qui m'en reviendrait dépasserait mes espérances.

J'acceptai cette offre, et, me liant d'étroite amitié avec ce capitaine, qui était un homme franc et honnête, j'entrepris de faire le voyage avec lui. Je hasardai une somme, petite à la vérité, mais qui se multiplia considérablement par la probité et le désintéressement de mon protecteur. Elle montait en tout à quarante livres sterling, que j'employai en quincailleries, suivant son conseil. J'avais amassé cet argent par l'assistance de quelques-uns de mes parents, avec lesquels je correspondais, et qui, je crois, avaient engagé mon père et ma mère à m'aider de cette somme dans ma première spéculation.

Je puis dire que de tous mes voyages celui-ci est le seul qui m'ait réussi, et j'en suis redevable à la bonne foi et à la générosité de mon ami le capitaine. Entr'autres avantages que je trouvai avec lui, fut celui d'apprendre passablement les mathématiques, les règles de la navigation, et à calculer la marche d'un vaisseau ; enfin je me procurai les

connaissances absolument nécessaires à un marin; s'il se plaisait à m'enseigner, je ne me plaisais pas moins à apprendre : de telle sorte que ce voyage me rendit à la fois et marin et marchand.

Je rapportai cinq livres et neuf onces de poudre d'or; ce qui me valut, à Londres, environ trois cents livres sterling. Ce succès m'inspira de vastes projets, qui causèrent par la suite ma ruine entière.

J'éprouvai néanmoins quelques inconvénients dans ce voyage : d'abord je fus toujours malade, et j'eus une fièvre ardente, causée pas les chaleurs excessives du climat. Notre principal commerce se faisait sur une côte qui s'étend depuis le 15e degré de latitude septentrionale jusqu'à la ligne.

Enfin j'étais devenu *marchand de Guinée;* mais, pour mon malheur, mon excellent ami le capitaine mourut peu de jours après notre retour. Je me décidai néanmoins à recommencer le même voyage, et je me rembarquai sur le même vaisseau avec un homme qui la première fois en avait été le contre-maître, et qui cette fois en avait le commandement. Jamais navigation ne fut plus malheureuse que celle-ci : je n'emportai, il est vrai que le tiers de l'argent que j'avais gagné, laissant le reste entre les mains de la veuve de mon ami, laquelle en usa avec beaucoup d'équité; mais il m'arriva d'étranges malheurs. Le premier fut qu'en faisant route vers les Canaries, ou plutôt entre ces îles et les côtes d'Afrique, nous fûmes surpris, à la pointe du jour, par un corsaire turc de Salé, qui nous donna la chasse avec toutes ses voiles. De notre côté, nous mîmes au vent toutes les nôtres pour nous sauver; mais, voyant qu'il gagnait sur nous, et qu'au bout de quelques heures il ne manquerait pas de nous atteindre, nous nous préparâmes au combat. Nous avions à bord douze canons; le pirate en avait dix-huit. Sur les trois heures après midi il fut à notre portée, et commença l'attaque; mais il fit une méprise : car, au lieu de nous prendre en arrière, comme c'était son dessein, il lâcha sa bordée sur

un de nos côtés : ce que voyant, nous pointâmes huit de nos canons pour soutenir son attaque, et lâchâmes à notre tour une bordée qui le fit reculer, après qu'il nous l'eut rendue. Cependant nos gens tenaient ferme ; aucun d'eux n'avait été touché.

Les Barbaresques se préparèrent à renouveler le combat, et nous à le soutenir. Mais étant venus de l'autre côté à l'abordage, soixante d'entre eux se jetèrent sur notre pont, et commencèrent à jouer de la hache, coupant et taillant mâts et cordages. De notre côté, nous les recevions à coups de mousquets, de demi-piques, de grenades et autres armes ; en sorte que nous les chassâmes deux fois de notre pont. Enfin, pour ne pas insister sur cette époque fatale de ma vie, notre vaisseau étant désemparé, trois des nôtres tués et huit autres blessés, nous fûmes contraints de nous rendre, et emmenés prisonniers à Salé, port appartenant aux Barbaresques.

CHAPITRE II.

Esclavage. — Projet et préparatifs d'évasion. — Robinson parvient à s'échapper. — Sa navigation sur les côtes d'Afrique. — Rencontre d'un vaisseau portugais — Il est reçu à bord. — Arrivée au Brésil. — Robinson devient planteur.

LES traitements qu'on me fit éprouver ne furent pas si terribles que je l'aurais cru d'abord, et je ne fus point emmené, avec le reste de nos gens, dans l'intérieur du pays, au lieu où l'empereur fait sa résidence; le capitaine du corsaire, me voyant jeune et agile, me garda pour sa part de prise. Un pareil changement de condition, qui de marchand me rendait esclave, me plongea dans le désespoir. Mais, hélas! ce n'était qu'un faible prélude des maux que je devais souffrir.

Mon nouveau patron, ou plutôt mon maître, m'ayant emmené avec lui dans sa maison, j'espérais aussi qu'il m'emmènerait avec lui lorsqu'il irait en mer et que sa destinée étant, tôt ou tard, d'être pris par un vaisseau de guerre espagnol ou portugais, je recouvrerais de cette manière ma liberté. Cette espérance s'évanouit bientôt; car lorsqu'il s'embarqua il me laissa à terre, pour soigner son petit jardin et faire les fonctions ordinaires d'un esclave dans la maison; et quand il fut de retour il m'ordonna de coucher dans sa cabane pour garder le vaisseau.

Étant à bord, je ne pensais à autre chose qu'à m'échapper ; mais, après y avoir bien réfléchi, je ne trouvais aucun expédient qui pût satisfaire un esprit raisonnable, ni qui fût tant soit peu plausible. Je n'avais personne à qui je pusse me confier, ni qui voulût s'embarquer avec moi ; nul compagnon d'esclavage, pas un seul Anglais, Irlandais ou Écossais.

Deux ans s'étaient écoulés lorsqu'il se présenta une occasion qui réveilla en moi la pensée que j'avais conçue de travailler à recouvrer ma liberté. Comme mon patron restait à terre plus que de coutume, et qu'il n'équipait point son vaisseau, faute d'argent, il ne manquait pas, deux ou trois fois la semaine, de sortir avec la grande chaloupe pour pêcher dans la rade. Il m'emmenait alors avec lui, ainsi qu'un jeune Maure, pour ramer dans le bateau. Nous lui donnions tous deux du divertissement, et je me montrais fort adroit à la pêche. Enfin, quelquefois il m'envoyait avec un de ses parents et le jeune Maure pour lui pêcher un plat de poisson.

Or il arriva qu'il avait projeté une partie avec deux ou trois personnes de quelque distinction, pour sortir un jour sur ce bateau, afin de pêcher et de se récréer. Dans cette intention il avait fait des provisions extraordinaires, qu'il fit embarquer la veille, et il m'ordonna de tenir prêts trois fusils avec du plomb et de la poudre, parce qu'il se proposait de joindre le plaisir de la chasse à celui de la pêche.

Je préparai tout conformément à ses ordres. Le lendemain au matin je l'attendais dans le bateau, que j'avais lavé avec soin, et auquel j'avais arboré les flammes et les pendants ; en un mot, je n'avais rien oublié de ce qui pouvait contribuer à bien recevoir ses hôtes, lorsque je le vis venir seul : il me dit que ses convives avaient remis la partie à une autre fois, à cause de quelques affaires. Il m'ordonna en même temps d'aller avec le bateau, accompagné, comme de coutume, de son parent et du jeune Maure, pour lui prendre du poisson, que ses amis devaient venir

manger chez lui, je me disposai tout de suite à lui obéir.

Cette circonstance fit renaître mon dessein de m'affranchir de l'esclavage : je considérai que j'étais sur le point d'avoir un petit vaisseau à mon commandement ; et dès que mon maître se fut retiré je commençai à me préparer non pas à une pêche, mais à un voyage, quoique je ne susse ni ne pensasse pas même quelle route je prendrais. En effet, celle qui devait m'éloigner de ce triste séjour, quelle qu'elle fût, me paraissait toujours assez favorable.

La première démarche que je fis fut de m'adresser au parent de mon patron, sous le prétexte de pourvoir à notre subsistance pour le temps que nous serions à bord. Je lui dis qu'il ne nous fallait pas compter manger le pain de notre patron ; il me répondit que j'avais raison, et en conséquence il alla me chercher un panier de biscuit à notre usage, et trois jarres d'eau fraiche. Je savais l'endroit où était placée la cave, dont la structure me montrait assez que c'était une prise faite sur les Anglais. J'en allai tirer les bouteilles, et les portai au bateau, pendant que le Maure était à terre, afin de lui faire croire qu'elles avaient été mises là auparavant pour l'usage de notre maître. J'y transportai en outre un grand morceau de cire, pesant plus de cinquante livres, avec un paquet de ficelle, une hache, un marteau : objets qui me furent tous dans la suite d'une grande utilité, et surtout la cire, avec laquelle je fis des chandelles.

Je lui tendis encore un autre piége, dans lequel il donna, et voici de quelle manière. Son nom était Ismael, qu'ils prononcent en ce pays Muley ou Moley. « Moley, lui dis-je, nous avons ici les fusils de notre patron ; ne pourriez-vous pas nous procurer de la poudre et du plomb de chasse? car qui nous empêche de tuer, pour nous autres, des alcamies (oiseaux de mer, de l'espèce de nos courlis) ; et je sais qu'on a laissé des munitions à bord du vaisseau? — Je vais en chercher, » répliqua-t-il, et en effet il apporta bientôt deux poches de cuir, l'une fort grande, où il y

avait environ une livre et demie de poudre, et même davantage, l'autre pleine de plomb, avec quelques balles : celle-ci pesait bien cinq ou six livres, nous mîmes tout dans la chaloupe. De mon côté, ayant trouvé de la poudre dans la chambre du capitaine, j'en remplis une des grandes bouteilles que j'avais tirées de la cave, après avoir versé dans une autre le peu qui en restait. Nous étant ainsi pourvus de toutes les choses nécessaires, nous mîmes à la voile et sortîmes du port pour aller pêcher. La garnison du fort qui est à l'entrée du port savait qui nous étions, et ne prit pas connaissance de notre sortie. A peine étions-nous à un mille en mer que nous amenâmes notre voile, et nous nous assîmes pour pêcher. Le vent soufflait nord nord-est; par conséquent il était contraire à mes désirs, car s'il eût été sud j'aurais été certain de gagner les côtes d'Espagne, ou du moins de me rendre dans la baie de Cadix. Mais, de quelque côté que vînt le vent, ma résolution était bien prise de quitter cette triste demeure, et d'abandonner le reste au destin.

Nous pêchâmes longtemps sans rien prendre ; car lorsque je sentais un poisson à mon hameçon je n'avais garde de le tirer hors de l'eau, de peur que le Maure ne le vît. « Nous ne faisons rien qui vaille, lui dis-je ; notre maître ne plaisante pas, il veut être bien servi ; il faut aller plus loin. » Lui, qui n'entendait point malice, opina de même, et, étant allé à la proue, il hissa les voiles. Moi, qui me trouvais au gouvernail, je conduisis le bateau près d'une lieue plus loin ; ensuite je fis amener, faisant mine de vouloir pêcher. Mais tout à coup, laissant le timon au petit garçon, je m'avançai vers Moley, qui se trouvait à la proue, et, feignant de me baisser pour ramasser quelque chose qui était derrière lui, je le saisis par surprise, et je le lançai tout net hors du bord dans la mer.

Il revint d'abord sur l'eau, car il nageait comme un canard ; il m'appela, me supplia de le recevoir à bord, jurant de me suivre d'un bout du monde à l'autre si je le vou-

Page 20.



Je le saisis et le lançai dans la mer.

lais. Il nageait avec tant de vigueur derrière le bateau, qu'il allait bientôt m'atteindre, parce qu'il ne faisait que peu de vent; dans cette crainte, je cours à la cabane, j'en tire un des fusils, je le couche en joue, en lui adressant ces paroles : « Écoutez, mon ami : je ne vous ai point fait de mal, et je ne vous en ferai pas si vous ne cherchez point à remonter dans cette barque ; vous savez assez bien nager pour gagner le rivage ; la mer est calme, hâtez-vous d'en profiter pour faire le chemin que vous avez d'ici à terre, et nous nous quitterons bons amis : mais si vous approchez de mon bord, je vous casse la tête, car je suis résolu d'avoir ma liberté. » A ces mots il ne répliqua rien, se retourna, et se mit à nager vers la côte. C'était un excellent nageur, et je ne doute point qu'il n'y soit heureusement arrivé.

J'aurais été bien aise de garder le Maure avec moi ; mais il n'était pas sûr de se fier à lui. Après que je m'en fus ainsi défait, je me tournai vers le petit garçon, qui s'appelait Xuri : « Xuri, lui dis-je, si vous voulez m'être fidèle, je vous ferai du bien ; mais si vous ne me le promettez, en mettant la main sur votre face, et ne me le jurez par Mahomet et par la barbe de votre père, il faut que je vous jette aussi dans la mer. » Cet enfant me fit un sourire et me parla si innocemment, qu'il m'ôta tout sujet de défiance ; ensuite il fit serment de m'être fidèle et d'aller avec moi partout où je voudrais.

Tant que le Maure, qui était à la nage, fut à la portée de ma vue, je ne changeai point de route, aimant mieux bouliner contre le vent, pour que l'on crût que j'étais allé vers le détroit.

Mais dès qu'il fit un peu sombre, et que je vis que la nuit approchait, je ralentis ma course, et mis le cap droit au sud quart sud-est, tirant un peu vers l'est, pour ne pas trop m'écarter de terre. J'avais un vent favorable, la surface de la mer était riante et paisible, et je fis tant de chemin que je crois que le lendemain, sur les trois heures après-midi, lorsque j'aperçus de la terre, je pouvais être à cent cinquante

milles de Salé, vers le sud, bien au delà des domaines de l'empereur de Maroc, ou de quelqu'un des rois ses voisins, car nous ne rencontrâmes personne.

Cependant je craignais beaucoup les Maures, et j'avais une si grande peur de tomber entre leurs mains, que je ne voulus, ni m'arrêter, ni prendre terre, ni mouiller l'ancre; je continuai ainsi ma course pendant cinq jours entiers que dura ce vent favorable, au bout desquels il changea, et devint sud. Je conclus alors que si j'avais à ma poursuite quelque bâtiment, il cesserait de me donner la chasse, et je me hasardai à m'approcher de la côte, je jetai l'ancre à l'embouchure d'une petite rivière dont j'ignorais le nom, le pays par où elle passait, les peuples qui en habitaient les bords : je ne vis ni ne me souciais de rencontrer aucun homme; l'eau fraîche était ce dont j'avais le plus besoin.

Ce fut sur le soir que nous entrâmes dans cette petite baie : je résolus d'aller à la nage, dès qu'il ferait nuit, pour reconnaître le pays. Mais la nuit étant venue, nous entendîmes un bruit si épouvantable, causé par les hurlements et les rugissements de certaines bêtes sauvages, dont nous ne connaissions pas l'espèce, que le pauvre Xuri faillit mourir de peur, et me supplia instamment de ne point débarquer jusqu'à ce qu'il fît jour. Je me rendis à sa prière; nous jetâmes notre petite ancre, et nous demeurâmes tranquilles toute la nuit; car il n'était pas possible de dormir, nous ne tardâmes pas à voir des animaux de plusieurs sortes, d'une grosseur extrême et auxquels nous ne savions quel nom donner, qui descendaient vers le rivage et couraient dans l'eau, où ils se levaient et se roulaient pour se rafraîchir, poussant des cris si horribles, que de ma vie je n'entendis rien de pareil.

Xuri était dans une frayeur extrême, et, à ne point mentir, je n'étais pas trop rassuré. Mais ce fut bien pis quand nous entendîmes un de ces énormes animaux qui venait à la nage vers notre bateau. A la vérité nous ne pouvions le voir; mais il était aisé de reconnaître, au bruit de ses

naseaux, que ce devait être une bête prodigieusement grosse. Xuri disait que c'était un lion, ce qui pouvait bien être ; le pauvre garçon me criait de lever notre ancre et de nous enfuir à force de rames. Je lui répondis que ce n'était pas nécessaire; qu'il suffirait de filer notre câble avec une bouée pour nous écarter en mer et qu'il ne pourrait nous suivre fort loin. Je n'eus pas plus tôt achevé ces paroles que j'aperçus l'animal; quel qu'il fût, il n'était pas à plus de deux toises de nous, ce qui m'effraya : je courus à l'entrée de la cabane, où je pris mon fusil. et je tirai dessus, ce qui le détermina à tourner bien vite d'un autre côté, et à regagner le rivage en nageant.

Il est impossible de donner une juste idée des cris et des hurlements affreux qui s'élevèrent, tant au bord de la mer que plus avant dans les terres, au bruit et au retentissement de mon coup de fusil; il est probable que ces animaux n'avaient jamais rien entendu de semblable.

Il n'y avait pas de moyen de se hasarder sur cette côte pendant la nuit; il ne me paraissait pas même qu'il fût prudent de le faire pendant le jour; car tomber entre les mains des sauvages, ou bien entre les griffes des tigres et des lions, c'est une chose qui nous aurait été également funeste.

Quoi qu'il en soit, nous étions obligés de prendre terre quelque part pour avoir de l'eau; car nous n'en avions pas une pinte de reste. Mais quel temps et quel lieu choisir pour le faire? c'était la difficulté : Xuri me dit que si je le laissais aller à terre avec une jarre, il se faisait fort de découvrir de l'eau, en cas qu'il y en eût, et de m'en apporter. Je lui demandai pourquoi il y voulait aller; s'il ne valait pas mieux que j'y allasse moi-même et qu'il restât à bord. Il me répondit avec tant d'affection que je l'en aimai toujours depuis : « C'est, dit-il en son langage corrompu, c'est que si les sauvages hommes ils viennent, eux mangent moi, et puissiez sauver vous. — Eh bien! lui répondis-je, eh bien, mon cher Xuri, nous irons tous deux. Si les sauvages vien-

nent, nous les tuerons, et nous ne leur servirons de proie ni l'un ni l'autre. » Ensuite, je lui donnai à manger un morceau de biscuit, et lui fis boire un petit verre de liqueur. Nous halâmes le bateau aussi près du rivage que possible, et nous descendîmes à terre, ne portant avec nous que nos armes et deux jarres.

Je n'osais m'écarter du bateau jusqu'à le perdre de vue, de crainte que les sauvages ne descendissent le long de la rivière avec leurs canots; mais, le petit garçon ayant découvert un lieu enfoncé à près d'un mille en avant dans les terres, il s'y en alla en trottant : quelque temps après je le vis revenir courant de toutes ses forces. La pensée me vint qu'il était poursuivi par quelque sauvage, ou épouvanté par quelque bête féroce, j'accourus à son secours; mais quand je fus assez près je vis quelque chose qui lui pendait de l'épaule : c'était une bête qu'il avait tirée, et qui ressemblait à un lièvre, avec cette différence qu'elle était d'une autre couleur, et qu'elle avait les jambes plus longues; la chair en était fort bonne, et cet exploit nous causa beaucoup de joie; mais celle qui transportait le pauvre Xuri venait de ce qu'il avait trouvé de l'eau sans avoir vu de sauvages, et c'était pour m'annoncer cette bonne nouvelle qu'il s'était si fort empressé.

Nous vîmes ensuite qu'il n'était point nécessaire de nous donner tant de peine pour avoir de l'eau ; car la marée ne montait que fort peu dans la rivière, et lorsqu'elle était basse l'eau était douce un peu au-dessus de l'embouchure.

Nous remplîmes nos jarres; nous nous régalâmes de l'animal que Xuri avait tué, et nous nous disposâmes à reprendre notre route sans avoir remarqué dans cette contrée les traces d'aucune créature humaine.

Comme j'avais déjà fait un voyage sur cette côte, je savais que les îles Canaries et celles du cap Vert n'en étaient pas éloignées. Mais n'ayant aucun des instruments propres à prendre la hauteur, tant de notre situation que de celle de ces îles, et d'ailleurs ma mémoire ne me fournissant aucune

lumière sur ce dernier article, je ne savais où les aller chercher, ni dans quel endroit précisément il me faudrait larguer pour y diriger ma course. Sans tous ces obstacles j'aurais pu aisément gagner quelqu'une de ces îles; mon espérance était qu'en suivant la côte jusqu'à ce que j'arrivasse à la partie où les Anglais font leur commerce, je rencontrerais quelqu'un de leurs vaisseaux, qui voudrait bien nous recevoir et nous arracher à l'infortune.

Autant que j'en puis juger par mes calculs les plus exacts, il fallait que le lieu où nous étions alors fût cette région qui, étant située entre les terres de l'empereur de Maroc d'un côté, et la Nigritie de l'autre, n'est peuplée que par des bêtes féroces. Dans l'étendue de près de cent milles, nous ne vîmes que de vastes déserts pendant le jour, et nous n'entendîmes que hurler et rugir pendant la nuit.

Il me sembla plus d'une fois que je découvrais de jour le pic de l'île Ténériffe, une des Canaries. J'avais un grand désir de mettre au large pour essayer de l'atteindre : deux fois je voulus l'entreprendre ; mais toujours les vents contraires et la mer trop enflée pour mon petit bâtiment me forcèrent à rebrousser. Je me décidai enfin à poursuivre mon premier dessein, qui était de côtoyer.

Quand nous eûmes quitté cet endroit, nous fûmes souvent contraints de prendre terre pour avoir de l'eau. Une fois, entre autres, de bon matin, nous vînmes mouiller sous une petite pointe assez élevée ; et comme la marée montait, nous attendions tranquillement qu'elle nous portât plus avant.

Xuri, dont les yeux étaient plus perçants que les miens, m'appela tout bas, et me dit que nous ferions mieux de nous éloigner du rivage : « car, continua-t-il, ne voyez-vous pas le monstre effroyable qui dort étendu sur ce monticule ? » Je jetai les yeux du côté qu'il montrait du doigt, et effectivement je vis un monstre épouvantable ; car c'était un lion d'une énorme grosseur, couché sur le penchant d'une éminence, et dans un petit enfoncement qui

le mettait à l'ombre. « Xuri, dis-je alors, allez à terre, et vous le tuerez. » Xuri parut tout effrayé de ce que je lui proposais, et me répondit : « Moi, tuer lui ! Hélas ! lui croquer moi d'une bouchée. » Je ne lui en parlai pas davantage, mais je lui dis de ne point faire de bruit. Nous avions trois fusils ; je commençai par prendre le plus grand, qui avait presque le calibre d'un mousquet ; j'y mis une bonne charge de poudre, trois grosses balles, et le posai à côté de moi ; j'en pris un autre, que je chargeai de deux balles, et enfin le troisième, dans lequel je fis couler cinq chevrotines. Ensuite, reprenant celui qui avait été chargé le premier, je mis du temps à bien mirer, et je vise à la tête de l'animal ; mais comme il était couché de façon qu'une de ses pattes passait par dessus son museau, les balles l'atteignirent autour du genou, et lui cassèrent l'os de la jambe. Il se leva d'abord en grondant, mais, sentant sa jambe cassée, il retomba ; puis il se releva sur trois jambes, et se mit à rugir d'une force épouvantable. J'étais un peu surpris de ne l'avoir point blessé à la tête ; je me saisis sur-le-champ du second fusil, et, quoiqu'il commençât à se remuer et même à fuir, je lui déchargeai un autre coup, qui lui donna dans la tête, et j'eus le plaisir de le voir tomber mort, ne faisant que très-peu de bruit, mais se débattant comme étant aux abois. A la vérité, cette expédition nous donnait du divertissement, mais non de quoi manger, et je regrettais de perdre trois charges de poudre et de plomb sur une bête qui ne nous serait bonne à rien.

Je songeai pourtant que la peau de l'animal pourrait bien ne nous être pas tout à fait inutile ; ce qui me décida à l'écorcher, si j'en pouvais venir à bout. Xuri et moi nous nous mîmes à l'ouvrage ; mais il s'y entendait mieux ; car je savais à peine comment m'y prendre. Cette opération nous occupa toute la journée ; nous enlevâmes le cuir, et l'ayant étendu sur notre cabane, le soleil le sécha en deux jours : je m'en servis dans la suite en guise de matelas.

Après avoir quitté ce lieu, nous fîmes voile vers le sud, pendant dix ou douze jours sans discontinuer, ménageant nos provisions, qui commençaient à diminuer, et ne prenant terre qu'autant que nous ne pouvions nous en dispenser pour aller chercher de l'eau.

Mon dessein était de parvenir à la hauteur de la rivière de Gambie, c'est-à-dire aux environs du cap Vert, où j'espérais trouver quelque bâtiment européen : mais si j'étais frustré de cette espérance, je ne savais quelle route prendre, à moins de me mettre à la recherche des îles, ou bien de me livrer à la merci des Nègres. Je n'ignorais pas que tous les vaisseaux qui partent d'Europe pour la Guinée, le Brésil, ou les Indes orientales, mouillent à ce cap ou à ces îles; en un mot, ma destinée ne m'offrait que cette alternative, ou de rencontrer quelque vaisseau, ou de périr.

Quand nous eûmes continué notre course pendant dix jours de plus, comme je l'ai déjà dit, j'aperçus que la côte était habitée et nous aperçûmes en deux ou trois endroits des gens qui se tenaient sur le rivage pour nous voir passer: nous pouvions même remarquer qu'ils étaient noirs et nus. J'avais envie de débarquer et d'aller à eux; mais Xuri, qui ne me donnait jamais que de sages conseils, m'en dissuada; je voguai néanmoins près de terre, afin de pouvoir leur parler. En même temps ils se mirent à courir le long du rivage; je remarquai qu'ils n'avaient point d'armes, excepté un seul d'entre eux, portant à la main un petit bâton, que Xuri disait être une lance, et qu'ils savent jeter fort loin, avec beaucoup d'adresse. Je me tins à une distance respectueuse, et leur parlai par signes le mieux que je pus, leur demandant entre autres quelque chose à manger; ils me firent signe d'arrêter mon bateau, et qu'ils m'en iraient chercher : j'abaissai le haut de ma voile, et nous calâmes. Deux d'entre eux coururent assez loin dans les terres et furent de retour en moins d'une demi-heure. Ils apportaient deux morceaux de viande et du grain tel que ce pays en pouvait produire : nous ne savions ni quelle sorte de viande,

ni quelle sorte de blé c'était, nous n'en étions pas moins disposés à accepter ces provisions. Il s'agissait seulement de savoir avec quelle précaution nous pouvions nous en emparer; car je n'étais point d'humeur à les aller prendre à terre; et, de leur côté, les Nègres avaient peur de nous. Ils prirent un bon parti; ils apportèrent ce qu'ils avaient à nous donner sur le rivage, et, l'ayant mis à terre, ils se retirèrent et se tinrent loin de là jusqu'à ce qu'étant allés le chercher nous l'emportâmes à notre bord; puis ils revinrent au rivage comme auparavant.

N'ayant pas grand'chose à leur donner, notre reconnaissance se borna d'abord à leur faire plusieurs signes pour les remercier. Mais il se présenta sur-le-champ une occasion favorable de leur rendre un service signalé. Comme nous étions tout près de terre, où nous avions amené, tout à coup deux animaux d'une grandeur énorme descendent des montagnes vers la mer; l'un poursuivait l'autre, à ce qu'il paraissait, avec beaucoup de chaleur. Ces peuples semblaient en être très-effrayés, surtout les femmes. L'homme qui avait une lance à la main resta seul, les autres s'enfuirent. Néanmoins ces animaux ne parurent pas vouloir se jeter sur les Nègres; car ils coururent droit à la mer, se plongèrent dans l'eau, et se mirent à nager çà et là, comme s'ils n'eussent cherché qu'à se jouer. A la fin, l'un d'eux se mit à venir de notre côté, et il s'en approchait déjà beaucoup plus que je m'y étais attendu d'abord; mais j'étais prêt à le recevoir, car j'avais chargé mon fusil avec toute la diligence possible, et je dis à Xuri de charger les deux autres. Dès qu'il fut à ma portée, je lâchai mon coup, et lui donnai droit dans la tête : d'abord il alla au fond de l'eau, puis il reparut, ensuite il se débattit longtemps, s'enfonçant et revenant sur l'eau tour à tour; et comme il s'efforçait de gagner le rivage, il mourut à mi-chemin, tant à cause de la plaie mortelle qu'il avait reçue que de l'eau qui le suffoquait.

L'étonnement où le feu et le bruit du fusil jetèrent ces pauvres créatures est au-dessus de tout ce que je puis dire.

Quelques-uns faillirent mourir de peur, et tombèrent à la renverse. Mais quand ils virent que l'animal était mort, qu'il était allé à fond, et que je leur faisais signe de venir au rivage, ils reprirent courage, ils s'approchèrent, et se mirent à chercher la bête. L'eau, qui était teinte de son sang, me la fit découvrir, et par le moyen d'une corde que je lui fis passer autour du corps et que je leur donnai à haler, ils la tirèrent dehors. Il se trouva que c'était un léopard des plus curieux, parfaitement bien tacheté, et d'une beauté admirable. Les Nègres, ne pouvant imaginer avec quel instrument j'avais pu le tuer, levaient les mains vers le ciel pour témoigner leur surprise.

L'autre animal, épouvanté du feu qu'il avait vu, aussi bien que du coup qu'il avait entendu, se hâta de regagner le rivage en nageant, et de là s'enfuit vers les montagnes d'où il était venu, sans que je pusse discerner à une telle distance de quelle espèce il était. Je vis tout de suite que les Nègres avaient envie d'en manger la chair; de mon côté, je n'étais pas fâché de leur être agréable; et, quand je leur eus témoigné par signes qu'ils pouvaient la prendre, ils me firent mille remercîments. Ils se jetèrent dessus sans différer; et, quoiqu'ils n'eussent point de couteaux, ils levèrent la peau avec un morceau de bois pointu, beaucoup plus aisément que nous ne l'aurions pu faire avec un couteau. Ensuite ils m'offrirent une part, que je refusai, leur donnant à entendre que j'étais bien aise de leur en faire un présent, mais que je me réservais la peau. Ils me l'envoyèrent de bonne foi, y ajoutant une grande quantité de leurs provisions, que j'acceptai, tout inconnues qu'elles m'étaient. Ensuite je leur fis des signes pour avoir de l'eau, et leur montrai une de mes jarres, la tournant sens dessus dessous, pour faire voir qu'elle était vide, et que j'avais besoin qu'on la remplît. Sur-le-champ ils appelèrent quelques-uns des leurs, et il vint deux femmes portant un grand vaisseau de terre qui paraissait cuite au soleil. Elles le posèrent sur le sable, et se retirèrent, comme avaient fait ceux qui nous

avaient apporté des provisions. J'envoyai Xuri à terre avec les trois jarres, qu'il remplit.

Je me voyais avec une quantité d'eau suffisante; j'avais de plus des racines dont je ne connaissais pas trop la qualité, et du blé tel quel. Avec ces provisions je pris congé des Nègres mes bons amis; je remis à la voile, et continuai ma course au sud, pendant onze jours ou environ, durant lesquels je n'eus pas le moindre désir d'approcher de terre. Au bout de ce terme, je vis que le continent s'allongeait bien avant dans la mer. Justement vis-à-vis de moi, à quatre ou cinq lieues de distance, la mer était parfaitement calme; je fis un long détour en larguant, afin de pouvoir gagner la pointe: j'en vins à bout; et lorsque je la doublai j'étais à deux lieues du continent, voyant distinctement d'autres terres à l'opposite. Alors je conclus, ce qui était vrai, que j'avais d'un côté le cap Vert, et de l'autre les îles qui en portent le nom. Je ne savais pourtant pas encore vers lequel des deux je devais me tourner; car, s'il survenait un vent un peu fort, je pouvais manquer l'un et l'autre.

Dans cette perplexité je devins rêveur, j'entrai dans la cabane, laissant à Xuri le soin du gouvernail, et je m'assis. Mais tout à coup je l'entendis s'écrier: « Maître, maître, moi voir un vaisseau à la voile! » Il paraissait très-effrayé, car il était assez simple pour s'imaginer que c'était un bâtiment envoyé par le patron à notre poursuite, pour moi j'étais certain que la distance des lieux ne nous laissait rien à craindre de ce côté-là. Je sortis avec précipitation de la cabane; et, non-seulement je vis le vaisseau, mais encore je reconnus qu'il était portugais. Je le pris d'abord pour un de ceux qui font la traite des Nègres à la côte de Guinée; mais quand j'eus remarqué la route qu'il tenait, je fus bientôt convaincu qu'il allait ailleurs, et qu'il n'avait pas dessein de s'approcher de terre: en conséquence, je fis force de voiles et de rames pour avancer en pleine mer, dans le dessein de lui parler, s'il était possible.

Après avoir fait tout ce qui dépendait de moi, je reconnus

que je ne pourrais pas aller à leur rencontre, et qu'ils me laisseraient derrière, avant que je pusse leur donner aucun signal. Mais dans le moment même que j'avais épuisé toutes les ressources de mon art pour hâter ma course, et lorsque je commençais à perdre espérance, il me parut qu'ils nous avaient aperçus avec leurs lunettes d'approche, et que, nous prenant pour le bateau de quelque vaisseau européen qui avait péri, ils mettaient moins de voiles qu'auparavant, pour nous donner le temps de les aller joindre. Cette vue me rendit du courage; et, comme j'avais à bord le pavillon de mon patron, je le suspendis en écharpe à nos cordages, pour leur faire entendre par ce signal que nous étions en détresse, et je tirai un coup de fusil. Ils remarquèrent fort bien ce double mouvement; car ils me dirent ensuite qu'ils avaient aperçu la fumée, quoiqu'ils n'eussent point entendu le coup. A ces signaux, ils carguèrent leurs voiles, et ils eurent l'humanité de s'arrêter pour moi, de sorte qu'en trois heures je me rendis près d'eux.

Ils me demandèrent qui j'étais, en portugais, en espagnol et en français; mais je n'entendais aucune de ces langues. A la fin, un matelot écossais, qui était à bord, m'adressa la parole. Je lui répondis que j'étais Anglais de nation, et échappé de l'esclavage des Maures de Salé. Ils m'invitèrent alors à passer sur leur bord, et m'y reçurent généreusement avec tout ce qui m'appartenait. Que l'on juge de ma joie!

J'offris d'abord au capitaine du vaisseau tout ce que j'avais pour lui témoigner ma reconnaissance; mais il eut la générosité de déclarer qu'il ne voulait rien recevoir de moi; qu'au contraire tout ce que je possédais me serait exactement rendu au Brésil: « Car, dit-il, lorsque je vous ai sauvé la vie, je n'ai rien fait que ce que je serais bien aise qu'on fît pour moi-même; d'ailleurs, après vous avoir mené dans un pays aussi éloigné du vôtre que l'est le Brésil, si je venais à vous prendre tout ce que vous avez, vous y mourriez dans l'indigence, et je ne ferais autre chose que vous ôter

la vie après vous l'avoir conservée. Non, non, continua-t-il, monsieur l'Anglais, je veux vous transporter dans ce pays, uniquement par l'intérêt que je vous porte; ces choses-là vous serviront à vous procurer de la subsistance, et à payer votre retour. »

Si cet homme parut charitable dans les offres qu'il me fit, il ne se montra pas moins scrupuleux ni moins exact à les remplir; car il défendit à tous les matelots de toucher à rien de ce qui m'appartenait; il prit ensuite le tout en dépôt, et m'en donna un inventaire fidèle, pour que je pusse le recouvrer, sans en excepter même mes trois jarres de terre.

Quant à ma chaloupe, elle était très-bonne, et il le savait bien; aussi me proposa-t-il de l'acheter, pour la faire servir à son vaisseau, et il me demanda ce que j'en voulais. Je lui répondis qu'il avait été si généreux en tout à mon égard, que je ne voulais point l'apprécier, mais que je l'en faisais l'arbitre : il me proposa de me donner une obligation de quatre-vingts pièces de huit, qu'il me payerait au Brésil; et il ajouta que lorsque nous serions arrivés, s'il se trouvait quelqu'un qui en offrît davantage, il m'en tiendrait compte. De plus, il m'offrit soixante autres pièces de huit pour mon garçon Xuri. J'avais de la peine à les accepter; non que je ne fusse bien aise de le lui laisser; mais je ne pouvais me résoudre à vendre la liberté de ce pauvre enfant, qui m'avait aidé si fidèlement à recouvrer la mienne. Je fis part de mon scrupule au capitaine; il m'avoua qu'il le trouvait raisonnable, et me proposa de s'engager de la manière la plus formelle, par écrit, à l'affranchir dans dix ans s'il voulait se faire chrétien; j'y consentis d'autant plus volontiers que le jeune homme accédait lui-même à cette proposition.

Nous eûmes une navigation heureuse jusqu'au Brésil, et au bout d'environ vingt-deux jours nous arrivâmes à la baie de Todos-los-Santos.

Je ne saurais trop préconiser la générosité avec laquelle le capitaine me traita. Premièrement il ne voulut rien pren-

dre pour mon passage; puis il me donna vingt ducats pour la peau du léopard, et quarante pour celle du lion; il ordonna qu'on me rendît exactement tout ce que j'avais à bord, et acheta tout ce que je voulus bien lui vendre, comme caisse de bouteilles, deux de mes fusils, et le reste du morceau de cire dont j'avais fait des chandelles. En un mot, j'eus de ma cargaison environ deux cent vingt pièces de huit, et ce fut avec ce fonds que je débarquai au Brésil.

Peu de jours après, le capitaine eut la bonté de me recommander à un fort honnête homme, tel qu'il était lui-même, qui avait une plantation et une raffinerie. Je vécus quelque temps dans sa maison, et je m'instruisis ainsi de la manière de planter les cannes et d'en extraire le sucre. Voyant combien les planteurs vivaient commodément, et avec quelle facilité ils faisaient fortune, je résolus, si je pouvais obtenir une licence, de m'établir dans ce pays et de devenir planteur comme les autres, me proposant en même temps de chercher les moyens de tirer de Londres les fonds que j'y avais laissés, et de les employer à l'amélioration de mon établissement. En conséquence, je me pourvus d'espèces de lettres de naturalisation, en vertu desquelles j'achetai une terre qui était encore vacante, et dont je mesurai l'étendue sur celle de mon argent. Ensuite je formai un plan pour ma plantation et pour mon établissement, proportionnant l'un et l'autre aux fonds que je comptais recevoir d'Angleterre.

J'avais un voisin portugais, qui était né à Lisbonne, de parents anglais; son nom était Wells, et ses affaires se trouvaient à peu près dans la même situation que les miennes. Je l'appelle mon voisin, parce que sa plantation touchait la mienne, et que nous vivions en fort bonne intelligence. Nous n'avions qu'un petit fonds l'un et l'autre, et nous ne plantâmes, à proprement parler, que pour notre subsistance, pendant près de deux années. Au bout de ce temps, nous commençâmes à faire des progrès, et notre terre prenait déjà un bon aspect, de telle sorte que la troisième année

nous plantâmes du tabac, et nous eûmes chacun une grande pièce de terre toute prête à recevoir des cannes l'année suivante. Nous avions besoin d'aide, et je sentais plus vivement que jamais combien j'avais eu tort de me défaire de Xuri.

Mais il n'était pas surprenant que j'eusse mal fait, moi qui ne faisais jamais bien. Je ne voyais d'autre remède à ma peine que la continuation de mon travail; je me livrais à une occupation bien différente de mon goût, toute contraire au genre de vie qui faisait mes délices, et pour lequel j'avais abandonné la maison de mon père et méprisé ses bons avis. N'aurais-je pas mieux fait de demeurer chez lui, et de m'épargner la peine de parcourir le monde! Je ne réfléchissais donc guère sur ma condition que pour m'en affliger. Je n'avais pour tout agrément que le voisin, avec lequel je causais de temps en temps; nul ouvrage ne pouvait se faire que par le travail de mes mains; et ma coutume était de dire que je vivais comme un homme qui aurait fait naufrage sur une île déserte, et qui s'en verrait le seul habitant.

J'avais pris en quelque sorte toutes les mesures nécessaires pour bien conduire ma plantation avant le départ du capitaine qui m'avait reçu à son bord en pleine mer, et qui s'était montré mon ami le plus affectionné. Il demeura trois mois, tant à charger son vaisseau qu'à faire les préparatifs de son départ. Un jour, comme je lui parlais du petit fonds que j'avais laissé à Londres, il me donna ce bon et sincère avis : « Monsieur l'Anglais, me dit-il, si vous voulez me donner une lettre pour celui qui a votre argent à Londres, avec ordre d'envoyer vos effets à Lisbonne, à telles personnes que je vous indiquerai, et en marchandises convenables à ce pays, je vous promets, moyennant la grâce de Dieu, de vous en rapporter le produit à mon retour : mais je vous conseille de ne tirer que cent livres sterling, que vous dites être la moitié de votre fonds, et de les aventurer dans une première tentative, afin que si elles arrivent à bon

port vous puissiez faire venir le reste par la même voie; si, au contraire, vous avez le malheur de les perdre, vous aurez encore l'autre moitié pour y avoir recours en cas de besoin. »

Il y avait dans ce conseil tant de sagesse et tant de marques d'amitié en même temps, que je me hâtai de le suivre; je préparai donc une lettre en forme de déclaration pour la dame à qui j'avais laissé mon argent, et une procuration pour le capitaine portugais, telle qu'il la désirait.

J'adressai à cette dame, veuve du capitaine anglais, une relation exacte où je détaillais mes aventures, mon esclavage, ma fuite, la manière dont j'avais rencontré en pleine mer le capitaine portugais, sa conduite généreuse à mon égard, l'état dans lequel je me trouvais actuellement, avec toutes les instructions nécessaires pour me faire tenir mon argent. Quand cet honnête capitaine fut arrivé à Lisbonne, il trouva moyen, par l'entremise de quelques marchands anglais qui demeuraient dans cette ville, d'envoyer non-seulement ma lettre de change, mais encore mon histoire tout entière à un marchand de Londres, qui en fit un rapport fidèle et pathétique à la veuve. Celle-ci, non contente de lui délivrer mon argent, envoya, du sien propre, un présent de vingt-cinq livres sterling au capitaine portugais, en reconnaissance de l'humanité et de la charité qu'il avait exercées à mon égard.

Le marchand de Londres, ayant converti mes cent livres sterling en marchandises d'Angleterre, les envoya à Lisbonne, telles qu'elles lui avaient été demandées par le capitaine, et celui-ci me les apporta heureusement au Brésil. Il y avait entre autres toutes sortes d'ouvrages de fer et d'ustensiles nécessaires pour ma plantation, ce qui me fut d'un grand secours : il les avait compris parmi les autres de son chef.

Je fus transporté de joie lorsque cette cargaison arriva, et je crus ma fortune faite. Le capitaine, qui voulait bien être mon pourvoyeur, et qui en remplissait si dignement les

fonctions, avait employé les vingt-cinq livres sterling, ce présent de ma bonne amie, à me louer un serviteur pour le terme de six ans; il me l'amena, et jamais il ne voulut rien accepter de moi en considération de tant de services, qu'un peu de tabac de ma récolte.

Remarquez que toutes mes marchandises étant des manufactures d'Angleterre, telles que des draps, des étoffes, et autres objets peu communs estimés et recherchés dans le pays que j'habitais, je trouvai moyen de les vendre à un prix très-élevé; en sorte que je portai au quadruple la valeur de ma première cargaison, et je me vis pour lors infiniment plus avancé que mon pauvre voisin, quant à ma plantation, car d'abord j'achetai un esclave nègre, et je louai un serviteur européen, en outre de celui que le capitaine m'avait amené de Lisbonne.

CHAPITRE III.

Nouveaux projets de voyage. — Départ pour la côte de Guinée. — Le vaisseau est assailli par une tempête. — Naufrage. — Robinson est jeté contre un rocher. — Désespoir. — Première nuit dans l'Ile.

SOUVENT le mauvais usage que nous faisons de la prospérité devient la source de nos plus grands malheurs : c'est ce qui arriva pour moi. L'année suivante, j'eus toutes sortes de succès dans ma plantation; je tirai de ma terre cinquante gros rouleaux de tabac, en outre de ce dont j'avais disposé pour mes voisins et pour mon usage; ces cinquante rouleaux, pesant chacun plus de cent livres, étaient bien conditionnés et tout prêts pour le retour de la flotte de Lisbonne. Voyant alors mes affaires et mes richesses s'accroître également, je commençai à rouler dans ma tête quantité de projets et d'entreprises au-dessus de ma portée; en un mot, je conçus plusieurs de ces desseins qui causent souvent la ruine des personnes les plus versées dans le commerce.

Si j'eusse voulu continuer le genre de vie que je menais alors, je pouvais encore aspirer à tous les grands avantages de la vie retirée que mon père m'avait si sérieusement recommandée. Mais j'étais né pour toute autre chose; je devais de nouveau travailler, de dessein prémédité, à me plonger dans l'infortune; j'allais surtout augmenter le nombre

de mes fautes, et par conséquent fournir une ample matière aux reproches que j'aurais le loisir de me faire un jour au milieu des pensées les plus accablantes. Tous ces désastres ne provenaient que de ma passion effrénée de courir le monde.

C'était précisément la faute que j'avais commise en m'enfuyant de la maison de mon père; et déjà je ne pouvais voir de repos sans avoir la tentation d'y retomber : j'étais tenté de m'en aller et d'abandonner mes espérances raisonnables de devenir un homme riche, d'une expérience consommée dans ma nouvelle plantation, sans que je pusse alléguer pour cet effet d'autre motif qu'un désir téméraire et démesuré de m'élever avec plus de rapidité que ne le permettait la nature des choses. C'est ainsi que je me précipitai, pour la troisième fois, dans le gouffre de misère le plus profond où l'homme puisse tomber sans qu'il lui en coûte la vie.

Pour procéder par degrés dans cet endroit important de mon histoire, on doit supposer qu'ayant vécu près de quatre ans dans le Brésil, et commençant à gagner considérablement et à prospérer dans ma nouvelle plantation, non-seulement j'avais appris la langue du pays, mais que j'avais encore fait connaissance et lié amitié avec mes compagnons de plantation, aussi bien qu'avec les marchands de San-Salvador, qui était notre port de mer.

Dans nos entretiens je leur avais souvent rendu compte de mes deux voyages à la côte de Guinée, de la manière de faire la traite, et de la facilité avec laquelle on y pouvait changer de la poudre d'or, des graines de Guinée, des dents d'éléphant, d'autres choses précieuses, et, qui plus est, des nègres en grand nombre, le tout pour des bagatelles, comme de la quincaillerie, des couteaux, des ciseaux, des haches, des morceaux de glace, et autres menues marchandises.

On ne manquait jamais d'écouter attentivement ce que je disais sur ce chapitre, mais surtout l'article de l'achat des nègres, dont le trafic, à peine ébauché, avait toujours été

dirigé par différente société qui ne nous amenait que peu de nègres, et ils se vendaient à un prix excessif.

Un jour me trouvant en compagnie avec des marchands et planteurs de ma connaissance, et leur ayant parlé fort sérieusement sur ce sujet, trois d'entre eux vinrent me trouver le lendemain au matin, et me dirent qu'ils avaient beaucoup réfléchi à l'entretien de la veille, et qu'ils venaient me proposer une chose qui demandait le secret. Je leur promis de le garder; et après ce préliminaire ils me déclarèrent qu'ils avaient envie d'équiper un vaisseau pour la Guinée, qu'ils avaient tous des plantations aussi bien que moi, et que rien ne leur faisait plus de tort que le besoin extrême où ils étaient d'esclaves; que comme c'était un commerce qu'on ne pouvait continuer, parce qu'il n'était pas permis de vendre publiquement les nègres quand ils étaient arrivés, leur dessein n'était que de faire un seul voyage; de débarquer secrètement les nègres, et de les distribuer ensuite dans leurs propres plantations; qu'en un mot il s'agissait de savoir si je voulais aller à bord du vaisseau en qualité de commis en chef, pour prendre soin de ce qui concernait le négoce sur la côte de Guinée; que dans le partage des nègres j'aurais une portion égale à celle des autres, et que je serais dispensé de fournir ma quote-part des fonds qu'on lèverait pour cette entreprise.

Il faut avouer que ces propositions auraient été fort avantageuses pour tout homme manquant d'établissement, et n'ayant pas à cultiver une plantation qui lui appartînt en propre, avec de très-belles espérances, et la certitude d'un bon fonds. Mais pour moi, qui étais déjà très-avancé, et qui me voyais avantageusement établi; moi, qui n'avais plus qu'à continuer pendant trois ou quatre ans sur le même pied, et qu'à faire venir d'Angleterre mes autres cent livres sterling; enfin moi, qui dans ce temps-là, et avec ce supplément, n'aurais pu manquer de devenir riche de trois ou quatre mille livres sterling, sans compter combien une telle somme aurait multiplié dans la suite; que je pensasse, dis-

je, à un tel voyage, c'était la plus grande folie qu'un homme pût faire dans de pareilles conjonctures.

Mais il me fut aussi impossible de résister à leur offre qu'il me l'avait été autrefois de réprimer les désirs extravagants qui firent échouer tous les bons conseils de mon père. En un mot, je leur dis que je partirais de tout mon cœur s'ils voulaient bien se charger du soin de ma plantation pendant mon absence, et en disposer selon que je l'aurais ordonné si je venais à périr : tous me le promirent, et s'y obligèrent par contrat. Je fis un testament en forme, par lequel je disposais de ma plantation et de mes effets, en cas de mort, instituant pour mon légataire universel le capitaine de vaisseau qui m'avait sauvé la vie, mais l'obligeant à disposer de mon avoir suivant cette clause, c'est-à-dire qu'il garderait pour lui la moitié de mes acquisitions, et ferait embarquer l'autre moitié pour l'Angleterre.

Enfin je pris toutes les précautions imaginables pour mettre mes biens en sûreté et pour pourvoir à l'entretien de ma plantation. Si j'eusse employé seulement une partie de cette prudence à étudier mes véritables intérêts, et à peser ce que je devais et ce que je ne devais pas faire, il est certain que je ne me serais pas éloigné un seul instant d'un établissement aussi avantageux qu'était le mien.

Mais on me pressait, et j'aimais mieux suivre les fausses lueurs de ma fantaisie que les lumières de ma raison. Le vaisseau étant équipé, la cargaison embarquée, et toutes choses arrangées comme nous en étions convenus mes associés et moi, j'allai à bord le 1er septembre 1659, c'était le même jour ou je m'étais embarqué à Hull, huit ans auparavant, pour devenir rebelle aux ordres de mes parents.

Notre vaisseau était d'environ cent vingt tonneaux; il portait six canons et quatorze hommes, en y comprenant le maître, son garçon et moi. Nous ne l'avions pas chargé d'autres marchandises que de quincailleries propres à notre commerce, telles que des pièces de glace, des coquilles, sur-

tout de petits miroirs, des couteaux, des haches et quelques matelas.

Le même jour que j'allai à bord nous mîmes à la voile, et nous nous dirigeâmes vers le nord, le long de la côte, dans le dessein de tourner vers celle d'Afrique, quand nous serions parvenus au 10e ou 11e degré de latitude septentrionale. Nous eûmes un fort bon temps, sinon qu'il faisait excessivement chaud. Arrivés à la hauteur du cap Saint-Augustin, nous nous éloignâmes en mer et, perdant bientôt la terre de vue, nous mîmes le cap comme si nous eussions voulu aller à l'île de Ferdinand de Noronha; mais nous la laissâmes à l'est, ainsi que les îles adjacentes, continuant notre route vers le nord-est-quart-nord, et nous passâmes la ligne après une navigation d'environ douze jours.

Nous étions, suivant notre dernière estimation, sous le 7e degré et 22 minutes de latitude septentrionale, lorsqu'il s'éleva un violent ouragan qui nous désorienta entièrement. Il commença vers le sud-est, devint peu après nord-ouest, puis, se fixant au nord-est, il se déchaîna d'une manière si terrible, que nous ne fîmes autre chose, pendant douze jours de suite, que dériver, forcés d'obéir aux ordres du destin et à la fureur des vents.

Cet orage, outre la frayeur qui en est toujours inséparable, nous coûta trois hommes : l'un mourut de la fièvre ardente, et les deux autres, dont le mousse, tombèrent dans la mer. Le vent s'étant un peu abattu sur la fin du douzième jour, le maître fit une estime le mieux qu'il put, et trouva qu'il était aux environs du 11e degré de latitude septentrionale, mais qu'il y avait une différence de vingt-deux degrés de longitude à l'ouest du cap Saint-Augustin, de sorte que nous étions jetés vers la côte de la Guiane, partie septentrionale du Brésil, au delà de la rivière des Amazones, non loin de l'Orénoque. Le vaisseau avait été fort tourmenté et faisait beaucoup d'eau; le maître me consulta pour savoir quelle route nous prendrions, et il opina pour regagner la partie orientale, d'où nous étions partis.

J'étais d'un avis tout contraire; et après avoir examiné ensemble une carte marine de l'Amérique, nous conclûmes qu'il n'y avait aucune terre habitée où nous pussions avoir du secours et qui fût plus proche de nous que l'archipel des Caraïbes : c'est pourquoi nous résolûmes de faire voile vers la Barbade, où nous espérions qu'en prenant le large, pour éviter le golfe du Mexique, nous pourrions aisément arriver en quinze jours, tandis qu'il nous était impossible de continuer notre voyage à la côte d'Afrique sans quelque assistance, tant pour le vaisseau que pour nous-mêmes.

Dans ce dessein, nous changeâmes de direction, et nous mîmes le cap au nord quart à l'ouest, afin de pouvoir atteindre quelqu'une des îles habitées par les Anglais, où j'avais l'espérance de recevoir du secours. Mais notre voyage devait se terminer autrement; car, étant dans la latitude du 12e degré et 18 minutes, nous fûmes assaillis d'une seconde tempête, qui nous emporta avec la même impétuosité que la première vers l'ouest, et nous écarta si loin de toute société humaine, que nous n'avions d'autre alternative que de périr dans les flots ou d'être dévorés par les sauvages, et aucune espérance de revoir jamais notre pays.

Dans cette extrémité, le vent soufflait toujours avec violence et le jour commençait à paraître lorsqu'un de nos gens s'écria : « TERRE ! » A peine fûmes-nous sortis de la cabane pour voir ce que c'était et dans quelle région du monde nous nous trouvions, que le vaisseau donna contre un banc de sable : son mouvement cessa tout à coup, et les vagues y entrèrent avec tant de précipitation, que nous nous attendîmes à périr sur l'heure; nous nous serrions contre les bords du bâtiment pour nous abriter contre la violence des vagues.

Nous ne savions ni le climat où nous étions ni la terre contre laquelle nous avions échoué; était-ce une île ou un continent? était-elle habitée ou déserte? La fureur des vents, quoique un peu diminuée, était encore terrible, et

nous ne pouvions espérer que le vaisseau demeurât quelques minutes sans se fracasser, à moins qu'un calme ne survînt tout à coup par une espèce de miracle. Nous étions immobiles, nous regardant les uns les autres, attendant la mort à chaque instant. La seule chose qui pût nous rassurer, c'est que, contre notre attente, le vaisseau n'était pas encore brisé; le maître disait que le vent commençait à s'abattre.

Le temps parut enfin devenir moins chargé, et nous reprîmes courage; mais le vaisseau était enfoncé trop avant dans le sable pour que nous pussions espérer de l'en dégager, et notre situation était toujours aussi déplorable; car il ne nous restait plus qu'à voir si nous pourrions descendre à terre, au risque d'y périr de faim ou d'y être dévorés. Un peu avant la tempête nous avions un bateau qui suivait notre arrière; mais il s'était promptement fracassé, à force de heurter contre notre gouvernail; puis il avait coulé bas ou dérivé, de sorte qu'il ne nous restait plus d'espérance de ce côté-là. Nous avions bien encore une chaloupe à bord, mais nous ne savions comment la mettre en mer; cependant il n'y avait plus de temps à perdre, car nous croyions à tout moment que le vaisseau allait se briser, et quelques-uns disaient qu'il était déjà entamé.

Notre pilote prit la chaloupe; nos gens se mirent à le seconder, et l'on parvint à la descendre à côté du vaisseau : nous nous mîmes tous dedans, au nombre de onze personnes, recommandant nos âmes à la miséricorde divine. Bien que l'orage fût moins violent, la mer s'élevait encore à une hauteur considérable.

C'est alors que le danger était proche et effroyable; nous vîmes tous clairement que notre chaloupe ne pourrait résister à la fureur des eaux, et que nous serions infailliblement submergés. Nous n'avions point de voile, et quand même nous en aurions eu, nous n'eussions pu nous en servir. Nous nous mîmes à ramer de toutes nos forces pour gagner la terre, mais avec un visage cons-

terné, comme des malheureux qui allaient au supplice. Aucun de nous ne pouvait ignorer qu'aussitôt que la chaloupe arriverait près de la côte, elle y essuierait des coups si rudes qu'elle serait bientôt en mille pièces. Quoi qu'il en soit, le vent nous poussant vers la terre, nous travaillions à tour de bras pour le seconder et pour hâter notre perte.

Nous ne savions nullement de quelle sorte était le rivage, si c'était du roc ou du sable, ni s'il était bas ou élevé. La seule chose qui aurait pu raisonnablement nous donner quelque lueur d'espérance c'était de tomber dans quelque baie, dans quelque golfe ou dans l'embouchure d'une rivière, d'y entrer par un coup de hasard, et de nous mettre à l'abri du vent, ou peut-être encore de trouver une eau calme. Mais il n'y avait aucune apparence de rien de semblable : bien loin de là, la terre, à mesure que nous approchions, nous paraissait encore plus redoutable que la mer.

Après avoir ramé, ou plutôt dérivé l'espace d'une lieue et demie, une vague furieuse, semblable à une montagne, s'en vint roulant à notre arrière : c'était nous avertir d'attendre le coup de grâce. En effet, elle fondit sur nous avec tant de furie qu'elle renversa d'un seul coup la chaloupe, et nous sépara les uns des autres, aussi bien que du bateau; dans le moment nous fûmes tous engloutis.

Il n'est pas d'expressions qui puissent retracer quelle était la confusion de mes pensées lorsque j'allai au fond de l'eau. Quoique je nageasse fort bien, je ne pus cependant me dégager assez pour respirer, jusqu'à ce que la vague m'ayant poussé ou plutôt emporté bien avant vers le rivage, elle se brisa et me laissa presque à sec, et à demi-mort. Voyant la terre plus proche de moi que je ne l'aurais cru, j'eus assez de présence d'esprit et de force pour me lever sur mes jambes, m'en servir le mieux que je pus, et tâcher d'avancer du côté de la terre, avant qu'une autre vague revînt et me saisît. Mais je reconnus bientôt qu'il m'était impossible d'y

réussir; car, regardant par derrière, je vis la mer s'avançant sur moi, haute et furieuse, comme un ennemi redoutable avec lequel je ne pouvais me mesurer. Tout ce que j'avais à faire, c'était de retenir mon haleine, et de m'élever autant qu'il m'était possible au-dessus de l'eau : de cette manière je pouvais nager, conserver la liberté de ma respiration et voguer vers le rivage. Ce que je craignais le plus, c'était que le flot, après m'avoir poussé vers la terre en venant, ne me rejetât ensuite dans la mer en s'en retournant.

Celui qui vint fondre sur moi la seconde fois, me couvrit d'abord d'une masse d'eau de vingt ou trente pieds de hauteur; je me sentais entraîné bien loin du côté de la terre, avec une force et une rapidité extrêmes; en même temps je retenais ma respiration, et je m'aidais en nageant de toutes mes forces. Mais j'étais près d'étouffer, à force de me contraindre, quand je me sentis remonter, et tout à coup je me trouvai la tête et les mains hors de l'eau, ce qui me soulagea sur-le-champ. Quoique cet intervalle ne durât que deux secondes, il ne laissa pas de me faire un grand bien, me donnant le temps de respirer et de reprendre courage. Je fus de nouveau couvert d'eau, mais non pas si longtemps que je ne pusse tenir bon; alors, m'apercevant que la vague s'était brisée, et qu'elle commençait à se retirer, je m'élançai en avant, autant que je le pus, afin de ne me point laisser entraîner, et je sentis enfin que je prenais pied. Je demeurai sans remuer pendant quelques moments, tant pour reprendre haleine que pour attendre l'éloignement des eaux, puis je courus vers le rivage avec toute la vitesse dont j'étais capable. Cet effort n'était pas suffisant pour me délivrer de la fureur des ondes qui venaient encore fondre sur moi; elles m'enlevèrent deux autres fois, et me portèrent en avant, comme elles avaient déjà fait, sur un rivage uni.

Peu s'en fallut que le dernier de ces deux assauts ne me fût fatal; car, la mer, m'ayant entraîné comme auparavant, me mit à terre, ou, pour mieux dire, me jeta contre un rocher, si rudement, que j'en perdis le sentiment et le pou-

voir d'agir pour ma délivrance; le coup ayant porté sur mon flanc et sur ma poitrine m'ôta tout à fait la respiration pour un instant; et si la mer fût revenue tout de suite à la charge, j'aurais été indubitablement suffoqué. Mais je recouvrai le sentiment un peu avant le retour du flot, et, voyant qu'il allait encore m'ensevelir, je résolus de m'attacher à une pointe de rocher, et dans cette position de retenir mon haleine jusqu'à ce que les eaux fussent retirées. Déjà les vagues n'étaient plus si hautes qu'au commencement, parce que la terre était proche, et je ne lâchai prise qu'elles n'eussent passé et repassé par-dessus moi. Je fis un nouvel effort, et m'approchai si près de terre, que la vague qui vint ensuite me couvrit véritablement, mais ne m'enleva pas; de sorte que je n'eus plus qu'à exercer une seule fois mes jambes pour prendre terre définitivement; je montai sur le haut du rivage, et m'assis sur l'herbe, à l'abri de l'insulte et de la fureur des eaux.

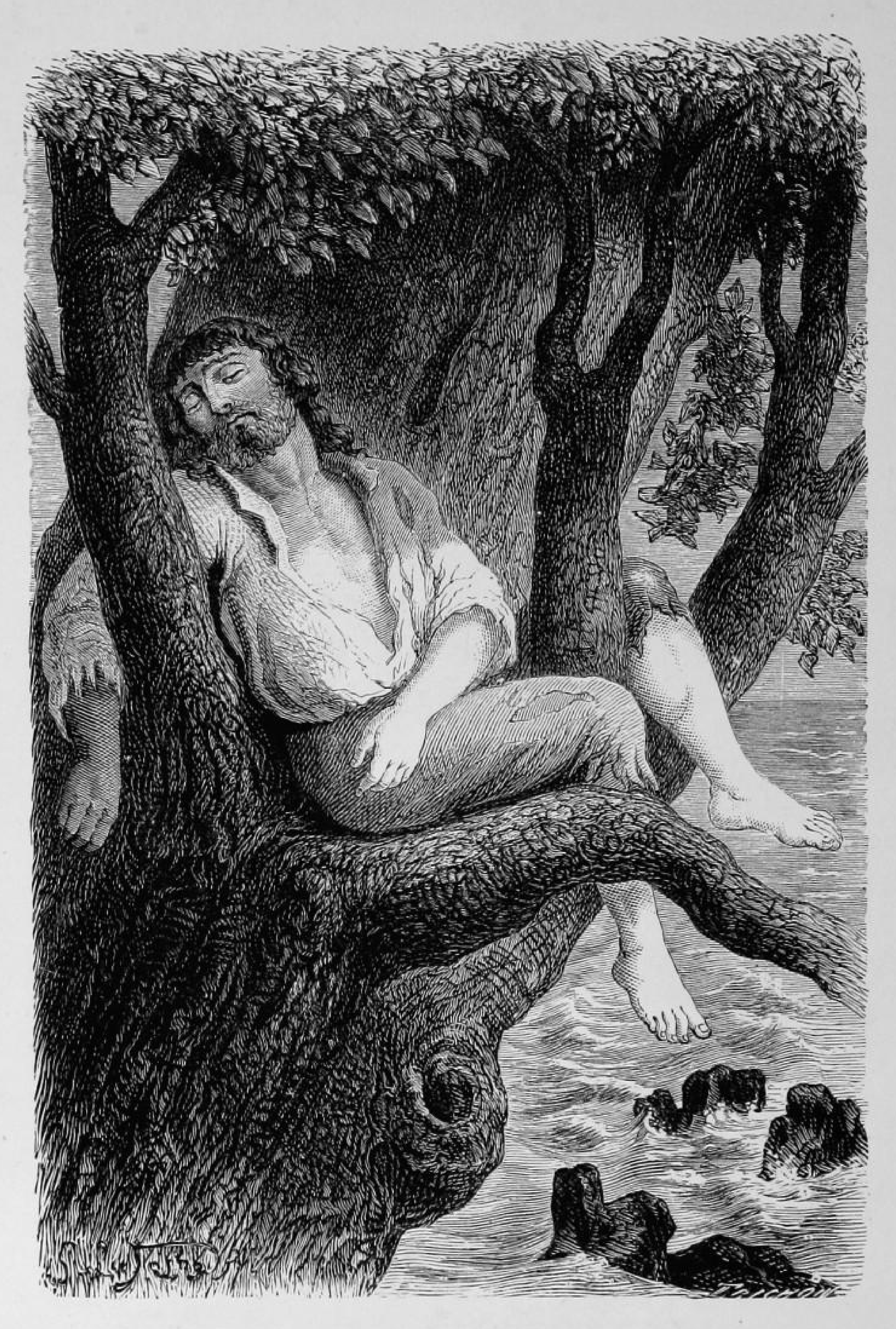
Je crois impossible de peindre au vif les transports et l'espèce de ravissement où se trouve l'homme qui se voit sauvé de cette manière, et arraché, pour ainsi dire, du fond du tombeau.

Je me promenais au bord de la mer, levant les mains vers le ciel, l'esprit absorbé dans la contemplation de ma délivrance, témoignant mes transports de joie par mille gestes que je ne saurais rapporter; réfléchissant sur mes compagnons, qui tous avaient sans doute été noyés, et songeant que j'étais, selon toute apparence, le seul qui eusse échappé au naufrage : et en effet je ne revis jamais aucun d'eux, pas même la moindre trace.

Je tournais les yeux du côté du vaisseau échoué, mais la mer était si écumeuse et si courroucée, et il se trouvait à une distance si grande, qu'à peine pouvais-je le distinguer; à cette vue je m'écriai : « Grand Dieu! comment est-il possible que je sois venu à terre! »

Après m'être soulagé par tout ce qu'il y avait de consolant dans ma situation, je commençai à regarder autour de

Page 47.



Je résolus de passer la nuit sur un arbre.

moi, afin de voir en quel lieu j'étais, et par où il me fallait débuter. Hélas! je sentis bientôt diminuer mon allégresse, et je trouvai que, loin d'avoir à me féliciter de ma délivrance, elle était affreuse : car j'étais mouillé, et je n'avais point d'habits pour me sécher; j'avais faim, et je n'avais rien à manger; j'avais soif, et je n'avais rien à boire; j'étais faible, et je n'avais rien pour me fortifier; je n'avais en somme d'autre perspective que celle de mourir de faim, ou d'être dévoré par les bêtes féroces. Je ne possédais aucune arme avec laquelle je pusse tuer quelque animal pour ma subsistance, ni me défendre contre quelque créature que ce fût qui voudrait m'ôter la vie; je n'avais rien sur moi qu'un couteau, une pipe et un peu de tabac dans une boîte, c'était là toute ma provision. Je tombai bientôt dans de terribles angoisses, et durant quelque temps je courus çà et là comme un insensé. Cependant la nuit approchait, et je commençai à considérer quel serait mon sort si cette terre nourrissait des bêtes féroces, sachant que ces animaux rôdent dans l'obscurité pour chercher leur proie.

L'unique remède, pour le moment présent, était de monter sur un arbre, épais, où je résolus de passer la nuit. Je m'éloignai un peu du rivage, pour voir si je ne trouverais point d'eau douce; j'eus le bonheur d'en rencontrer, ce qui me causa de la joie au milieu de mes terribles angoisses. Après avoir bu, et mis un peu de tabac dans ma bouche pour prévenir la faim, je courus à l'arbre, sur lequel je cherchais à me placer de manière à ne pas tomber, si je venais à m'endormir. Comme j'étais extrêmement fatigué, je tombai dans un profond sommeil, qui répara tellement mes forces, que je ne crois pas en avoir eu de plus salutaire, ni qu'il y ait beaucoup de gens qui puissent passer une aussi bonne nuit dans une aussi fâcheuse position.

CHAPITRE IV.

Visite au vaisseau échoué. — Construction d'un radeau. — Première exploration. — Second voyage au vaisseau. — Travaux d'installation. — Chasse aux boucs.

IL faisait grand jour lorsque je m'éveillai ; le temps était clair, la tempête dissipée, et la mer était aussi tranquille qu'elle avait été agitée la veille. Mais quelle fut ma surprise en voyant que, par l'élévation de la marée, le vaisseau avait été enlevé pendant la nuit de dessus le banc de sable où il s'était engravé et qu'il avait dérivé presque jusqu'au rocher où je m'étais si cruellement meurtri ! Il y avait environ un mille de l'endroit où j'étais jusque-là ; et comme le bâtiment paraissait encore reposer sur sa quille, je souhaitai vivement d'aller à bord, afin d'en tirer quelqu'une des choses les plus nécessaires pour mon usage.

Dès que je fus descendu du logement que je m'étais choisi dans l'arbre, je regardai encore autour de moi, et la première chose que je découvris fut la chaloupe, que le vent et la marée avaient jetée sur la côte, à environ deux milles de moi, à main droite. Je marchai le long du rivage aussi loin que je pus, pour aller jusque-là ; mais je trouvai un bras de mer d'environ un demi-mille de largeur entre moi et la chaloupe, de sorte que je retournai sur mes pas, laissant la chose pour cette fois, parce que mes désirs se

tournaient bien plus du côté du vaisseau, où j'espérais trouver de quoi fournir à ma subsistance.

Un peu après midi je vis que la mer était fort calme, et la marée si basse que je pouvais avancer jusqu'à un quart de mille du vaisseau : ce fut un renouvellement de douleur, car je voyais clairement que si nous fussions restés à bord, nous serions tous venus heureusement à terre, et je n'aurais pas eu le chagrin de me trouver, comme j'étais alors, dénué de toute consolation et de toute compagnie.

Ces réflexions m'arrachèrent des larmes ; mais comme elles n'apportaient qu'un faible soulagement à mes maux, je résolus d'aller au vaisseau, si pourtant je le pouvais. Il faisait une chaleur excessive ; je me dépouillai de mes habits, et me jetai dans l'eau. Quand je fus arrivé au pied du bâtiment, je trouvai plus de difficulté à monter sur le tillac que je ne m'y étais attendu : il reposait sur terre, mais il était hors de l'eau d'une grande hauteur, et il n'y avait rien à ma portée que je pusse saisir. J'en fis deux fois le tour à la nage ; la seconde fois j'aperçus un bout de corde qui pendait à l'avant, et que je m'étonnai de n'avoir pas vu d'abord ; je m'en saisis avec beaucoup de peine, et par ce moyen je grimpai sur le gaillard. Quand j'y fus, je vis que le vaisseau était entr'ouvert, et qu'il y avait beaucoup d'eau à fond de cale, mais qu'étant posé sur le flanc d'un banc dont le sable était ferme, il portait sa poupe extrêmement haut, et sa proue si bas, qu'elle était presque dans l'eau ; de cette manière le pont se trouvait tout à fait exempt d'eau, et ce qu'il renfermait était sec. On pense bien que la première chose que je fis fut de chercher partout, et de voir ce qui était gâté et ce qui était intact. Toutes les provisions du vaisseau n'avaient nullement souffert de l'eau : comme j'avais grand appétit, j'allai à la soute, où je remplis mes poches de biscuit, et je me mis à en manger tout en m'occupant d'autres choses, car je n'avais pas de temps à perdre. Je trouvai du rhum dans la chambre du capitaine, et j'en bus un coup ; j'avais grand besoin de

ce cordial pour m'encourager à supporter les souffrances qui me restaient à essuyer.

Il ne m'aurait servi à rien de demeurer les bras croisés, et de perdre mon temps à souhaiter ce que je ne pouvais en aucune manière obtenir. La nécessité me rendit prévoyant et industrieux. Nous avions à bord en réserve plusieurs vergues, un ou deux mâts de perroquet, et deux ou trois grandes barres de bois ; je pris la résolution de les mettre en œuvre, je les lançai hors du bord après les avoir séparément attachés à une corde, afin qu'ils ne dérivassent point. Cela fait, je descendis sur le côté du bâtiment, et les tirant à moi, j'attachai le mieux qu'il me fut possible quatre de ces pièces ensemble par les deux bouts, en donnant à mon ouvrage la forme d'un radeau. Après avoir posé en travers deux ou trois planches fort courtes, je trouvai que je pouvais marcher dessus, mais qu'il ne pourrait porter une grosse charge, à raison de sa trop grande légèreté. Je me remis au travail, et, à l'aide de la scie du charpentier, je partageai une des vergues en trois pièces, et je les ajoutai à mon radeau, non sans beaucoup de peine et de travail. L'espérance de me procurer des choses qui m'étaient si nécessaires me servait d'aiguillon pour faire bien au delà de ce dont j'aurais été capable en toute autre occasion.

Déjà mon radeau était assez fort pour porter un poids raisonnable ; il ne s'agissait plus que de voir quels objets j'y chargerais, et comment je les préserverais de l'insulte des eaux ; je ne m'arrêtai pas beaucoup à cette considération, et je mis d'abord toutes les planches que je pus trouver ; ensuite, après avoir bien considéré ce dont j'avais le plus besoin, je commençai par prendre trois coffres de matelots, dont j'avais forcé les serrures pour les vider, et je les descendis avec une corde sur mon radeau. Dans le premier je mis des provisions, du pain, du riz, trois fromages de Hollande, cinq pièces de bouc séché, et un petit reste de blé d'Europe, mis à part pour nourrir quelques volailles que nous avions embarquées. Il y avait aussi une certaine quan-

tité d'orge et de froment mêlés ensemble ; mais, à mon grand regret, je vis que ces grains avaient été mangés ou gâtés par les rats. Quant à la boisson, je trouvai plusieurs caisses de bouteilles appartenant à notre capitaine, et parmi lesquelles il y avait quelques eaux cordiales : vingt-quatre d'entre elles contenaient du rack; je les arrangeai séparément, parce qu'il n'était pas nécessaire ni même possible de les mettre dans le coffre.

Pendant cette occupation je m'aperçus que la marée commençait à monter, quoique paisiblement, et j'eus le chagrin de voir mon habit, ma veste, et ma chemise, que j'avais laissés sur le rivage, flotter et s'en aller au gré de l'eau : je n'avais point quitté ma culotte, qui n'était que de toile, et ouverte aux genoux, non plus que mes bas, pour nager jusqu'à bord. Cet accident me fit aller à la recherche des habits et je ne fus pas longtemps à fouiller sans voir que je pouvais aisément réparer ma perte avec usure; je me contentai de prendre ce dont je ne pouvais absolument me passer pour le moment, parce qu'il y avait d'autres choses que j'avais beaucoup plus à cœur de me procurer : de ce nombre étaient des outils pour travailler, quand je serais à terre. Après avoir longtemps cherché, je trouvai enfin le coffre du charpentier; ce fut un trésor pour moi, mais un trésor beaucoup plus précieux que ne l'aurait été un vaisseau chargé d'or : je le descendis et le posai sur mon radeau tel qu'il était, sans perdre de temps à regarder dedans, car je savais en gros ce qu'il contenait.

La chose que je désirais le plus ensuite, c'était des munitions et des armes. Il y avait dans la chambre du capitaine deux fusils fort bons et deux pistolets; je m'en saisis d'abord, ainsi que de plusieurs cornets à poudre, d'un petit sac de plomb et de deux vieilles épées rouillées. Je savais qu'il y avait quelque part trois barils de poudre, mais j'ignorais en quel endroit notre canonnier les avait serrés. A la fin pourtant je les déterrai, après avoir visité coins et recoins. Il y en avait un qui avait été mouillé, les deux autres

étaient secs et en bon état, et je les plaçai avec les armes sur mon radeau. Je crus alors m'être muni d'assez de provisions; il ne me restait plus que le souci de les conduire jusqu'à terre, car je n'avais ni voile, ni rame, ni gouvernail, et la moindre bouffée pouvait submerger toute ma cargaison.

Trois choses relevaient mes espérances : la mer était tranquille; la marée montait et portait à terre; le vent, tout faible qu'il était, ne laissait pas d'être favorable. Je trouvai encore deux ou trois rames à moitié rompues, dépendant de la chaloupe, deux scies, une bisaiguë, avec un marteau, sans compter ce qui était déjà dans le coffre du charpentier; j'ajoutai le tout à ma cargaison, puis je me mis en mer. Mon radeau vogua très-bien l'espace d'environ un mille; seulement je m'aperçus qu'il dérivait un peu de l'endroit où j'avais pris terre auparavant; ce qui me fit juger qu'il y avait un courant d'eau, et j'espérai trouver une baie ou une rivière, qui me tiendrait lieu de port, pour débarquer ma cargaison.

La chose était comme je l'avais imaginé : je découvris vis-à-vis de moi une petite ouverture de terre, vers laquelle je me sentais entraîner par le cours rapide de la marée. Je gouvernai mon radeau le mieux que je pus, pour lui faire tenir le fil de l'eau; mais je faillis faire un second naufrage, et si un tel malheur me fût arrivé, je crois véritablement qu'il m'aurait porté une atteinte mortelle. Cette côte m'étant tout à fait inconnue, j'allai toucher sur le sable du bout de mon radeau, et, comme il flottait de l'autre, peu s'en fallut que ma cargaison ne glissât en entier de ce côté, et qu'elle ne tombât dans l'eau. Je faisais tout mon possible pour maintenir les coffres à leur place en m'appuyant contre eux; mais mes forces étaient insuffisantes pour dégager le radeau : je n'osais pas même quitter la posture où j'étais, et, soutenant la charge de tous mes efforts, je restai dans cette attitude près d'une demi-heure, pendant laquelle la marée, me relevant peu à peu, finit par me mettre de niveau. Quel-

Page 52.



Je faillis faire un second naufrage.

ques moments après, l'eau, qui continuait à s'élever, fit flotter mon radeau, que je poussai aussitôt avec ma rame dans le canal ; ayant avancé un peu plus haut, je me vis à l'embouchure d'une petite rivière, dans laquelle remontait un courant ou flux rapide. Cependant je cherchais des yeux sur l'un et l'autre bord, une place où je pusse prendre terre, car je ne me souciais point d'entrer plus avant dans la rivière : l'espérance que j'avais de découvrir quelque vaisseau me déterminait à ne point m'éloigner de la côte.

Enfin j'aperçus à main droite un petit réduit, vers lequel je conduisis mon radeau, non sans beaucoup de peine et de difficulté : je m'approchai au point que je touchais au fond de l'eau avec ma rame ; je pouvais aisément atteindre le rivage, mais en le faisant je courais une seconde fois le risque de submerger tout mon magasin, car le bord offrant une pente assez raide, je ne pouvais débarquer que dans une place où mon radeau serait, lorsqu'il viendrait à toucher, tellement élevé d'un bout et enfoncé de l'autre, que je me trouverais en danger de tout perdre. Je pris le parti d'attendre que la marée fût tout à fait haute, me servant de ma rame en guise d'ancre, pour arrêter mon radeau et en tenir le flanc appuyé contre le bord, près d'un terrain plat et uni, que l'eau ne pouvait manquer de couvrir. Ce moyen me réussit : mon radeau tirait environ un pied d'eau ; dès que je m'aperçus que j'en avais assez, je le jetai sur la plage, où je l'amarrai en enfonçant dans la terre mes deux rames rompues à chaque bout ; et je demeurai dans cette situation jusqu'à ce que la marée fût tout à fait basse, et qu'elle laissât mon radeau et ce qu'il portait à sec et en toute sûreté.

La première chose que je fis après cet heureux débarquement fut d'aller reconnaître le pays, et de chercher un lieu convenable pour ma demeure, ainsi que pour serrer mes effets, et les mettre en sûreté contre tout accident. J'ignorais encore si ce terrain était dans le continent ou bien dans

une île, s'il était habité ou inhabité, si j'avais ou non quelque chose à craindre des bêtes sauvages. Il n'y avait pas plus d'un mille de cet endroit à une montagne très-haute et très-escarpée, dont le sommet dominait une chaîne de plusieurs autres montagnes situées au nord. Je pris un de mes fusils et un de mes pistolets, avec un cornet de poudre et un petit sac de plomb; armé de la sorte, j'allai à la découverte jusqu'au haut de cette montagne, où, étant arrivé avec beaucoup de fatigue et de sueur, je vis combien ma destinée était déplorable ; je reconnus que j'étais dans une île, entouré partout de la mer, sans pouvoir découvrir d'autres terres que plusieurs rochers fort éloignés de là, et deux petites îles beaucoup moindres que celle où je me trouvais, situées à près de trois lieues vers l'ouest.

Je trouvai de plus que l'île où je me voyais renfermé était stérile, et j'avais tout lieu de croire qu'il n'y avait point d'habitants, sinon, peut-être, des bêtes féroces; je n'en voyais cependant aucune, mais une quantité d'oiseaux dont je ne connaisais ni l'espèce, ni l'usage que j'en pourrais faire quand je les aurais tués. A mon retour, je tirai un oiseau fort gros, que je vis posé sur un arbre au bord d'un grand bois. C'était sans doute le premier coup de fusil qui eût été tiré dans ce lieu-là depuis la création du monde; car je ne l'eus pas plus tôt lâché, qu'il s'éleva de tous les endroits du bois un nombre presque infini d'oiseaux de plusieurs genres, avec un bruit confus, causé par les cris et les piaulements différents qu'ils faisaient entendre, chacun selon son espèce. Quant à l'oiseau que je tuai, je le pris pour une sorte d'épervier, car il en avait la couleur et le bec, mais non pas les éperons ni les serres; sa chair, d'une odeur forte, ne valait absolument rien.

Après cette découverte, je revins à mon radeau, et me mis à le décharger. Ce travail m'occupa le reste du jour, et lorsque la nuit vint je ne savais que faire de ma personne, ni quel lieu choisir pour prendre du repos, car je n'osais dormir à terre, craignant que des bêtes féroces ne vinssent

me dévorer. Je me suis convaincu depuis qu'il n'y avait rien à craindre sous ce rapport.

Je me barricadai le mieux que je pus avec les coffres et les planches que j'avais amenés à terre, et je me fis une espèce de hutte pour me loger au moins cette nuit-là. Pour ce qui est de la nourriture que l'île me fournirait, je ne concevais pas encore d'où elle pourait venir, si ce n'est que j'avais vu deux ou trois animaux semblables à des lièvres courir hors du bois où je tirai l'oiseau.

Je me figurai alors que je pourrais encore tirer du vaisseau bien des choses qui me seraient utiles, particulièrement des cordages, des voiles, et autres objets qui pouvaient se transporter à terre. Je résolus donc de faire un autre voyage à bord si je le pouvais; et comme je savais que la première tourmente qui s'élèverait ne manquerait pas de briser le bâtiment en mille pièces, je renonçai à toute autre entreprise jusqu'à ce que j'eusse exécuté celle-ci. Je tins conseil alors pour savoir si je retournerais avec le même train ; mais la chose ne me parut pas praticable : je pris le parti d'aller comme la première fois, quand la marée serait basse; ce que je fis, avec cette différence seulement, que je me déshabillai avant de sortir de ma hutte, ne gardant sur moi qu'une chemise déchirée, des caleçons et une paire d'escarpins.

Je me rendis au bâtiment, et j'y préparai un second train. L'expérience que j'avais acquise dans la fabrication du premier m'ayant rendu plus habile, je fis celui-ci moins lourd, et me gardai bien de le surcharger. Je ne laissai pourtant pas d'emporter plusieurs choses qui me furent très-utiles : premièrement, je trouvai dans le magasin du charpentier deux ou trois sacs pleins de clous et de pointes, une grande tarière, au moins une douzaine de haches, une pierre à aiguiser, instrument d'une grande utilité. Je mis le tout à part, avec plusieurs choses qui avaient appartenu au canonnier, telles que deux ou trois leviers de fer, deux barils de balles, sept mousquets, un autre fusil de chasse, une

petite quantité de poudre, un gros sac de dragées et un grand rouleau de plomb; mais ce dernier était si pesant, que je n'eus pas la force de le soulever assez pour le faire passer par-dessus le bord du vaisseau.

J'enlevai en outre tous les habits que je pus trouver, avec une voile de surcroît du perroquet de misaine, un branle, un matelas, et quelques couvertures. Je chargeai tous ce que je viens de détailler sur mon second train, et je le conduisis à terre avec un succès qui contribua extrêmement à me consoler dans mes disgrâces.

Tant que je fus éloigné de terre, je pensais que le moindre malheur qui pût m'arriver fût que les bêtes sauvages dévorassent mes provisions; mais à mon retour je ne trouvai aucune marque d'irruption de leur part, si ce n'est qu'un animal semblable à un chat sauvage était assis sur un de mes coffres; dès qu'il me vit approcher il s'enfuit à quelques pas de là, puis s'arrêta tout court; il ne paraissait ni décontenancé ni effrayé, et il me regardait fixement, comme s'il eût eu quelque envie de s'apprivoiser avec moi. Je lui présentai le bout de mon fusil, mais, comme il ne savait pas ce dont il s'agissait, il ne s'en effraya point, et ne se mit aucunement en mesure de prendre la fuite. Je lui jetai un morceau de biscuit, qu'il ne dédaigna pas; et il prit même si bien la chose, qu'il me fit connaître par son air content qu'il était disposé à en accepter une autre dose; mais, voyant qu'il ne gagnait rien à attendre, il prit congé de moi.

Les tonneaux où notre poudre était renfermée se trouvant trop gros et trop pesants, j'avais été obligé de les défoncer pour l'en tirer petit à petit, et de la charger sur mon train en plusieurs paquets, ce qui avait prolongé mon opération. Me voyant à terre avec toute ma cargaison, je commençai à me faire une petite tente, au moyen de la voile et des piquets que je coupai dans cette intention. J'apportai sous cette tente tout ce que je savais pouvoir se gâter à la pluie ou au soleil; ensuite je me fis un rempart des coffres vides

et des tonneaux, que je plaçai les uns sur les autres autour de ma tente, pour la fortifier contre tout assaillant, de quelque espèce qu'il pût être.

Je barricadai la porte de cette tente avec des planches en dedans, et un coffre vide dressé sur un bout, en dehors ; et après avoir placé mes pistolets à mon chevet, mon fusil à mon côté, je me mis au lit pour la première fois, et je dormis tranquillement toute la nuit. J'étais las et accablé, car je n'avais dormi que fort peu la nuit d'auparavant, et j'avais rudement travaillé tout le jour.

Le magasin d'effets de toutes espèces que j'avais alors était, je pense, le plus gros qui eût jamais été amassé pour une seule personne : mais je n'étais pas encore content, et je m'imaginais que tant que le vaisseau resterait sur sa quille il était de mon devoir d'en aller tirer tout ce que je pourrais. Chaque jour je me rendais à bord pendant la marée basse, et j'en rapportais tantôt une chose, tantôt une autre. La troisième fois que j'y allai j'enlevai tout ce que je pus des agrès, les petites cordes et le fil de caret, une pièce de canevas et le baril de poudre qui avait été mouillé, enfin toutes les voiles, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite : je fus obligé de les couper en plusieurs morceaux, et d'en porter le plus que je pouvais à chaque reprise, car elles n'étaient plus propres à servir de voiles, mais seulement de simple canevas.

Ce qui me fit le plus de plaisir dans tout mon butin, c'est qu'après avoir fait cinq ou six voyages, et au moment où je croyais qu'il n'y avait plus rien dans le bâtiment qui valût la peine de s'en embarrasser, je trouvai encore un grand morceau de biscuit, trois bons barils de rhum ou d'eau-de-vie, une boîte de cassonade, et un muid de fleur de farine très-belle. L'agréable surprise où me jeta cette découverte fut d'autant plus grande, que je ne m'attendais plus à rencontrer aucune provision que l'eau n'eût entièrement gâtée. Je vidai au plus vite le tonneau de biscuit, j'en fis plusieurs parts, et je les enveloppai dans des morceaux

de voile, que je taillai précisément pour cet objet, et enfin je transportai cette charge à terre avec autant de bonheur que les autres.

Le lendemain je fis un autre voyage. Comme j'avais dépouillé le vaisseau de tout ce qui était aisément transportable, je commençai à me mettre après les câbles; je débutai par les plus gros, que je coupai en plusieurs pièces proportionnées à mes forces, de manière à pouvoir les remuer; j'amoncelai deux câbles et une hansière, et toute la ferraille que je pus arracher. Ensuite ayant coupé la vergue de beaupré et celle de misaine pour me faire un grand radeau, je me mis sur cette charge pesante, et je voguai. Ce radeau était si lourd et tellement surchargé, qu'étant entré dans le réduit où j'avais débarqué mes autres provisions, et ne pouvant le gouverner aussi bien que j'avais fait pour les autres, il se renversa et me jeta dans l'eau avec toute ma cargaison. Relativement à moi le mal n'était pas grand, car j'étais proche de terre; mais je perdis la majeure partie de ma cargaison, surtout le fer, dont je m'étais promis de faire un bon usage : néanmois la marée étant devenue basse, je sauvai la plupart des pièces de câble, et quelques-unes de fer, à la vérité avec un travail infini, puisque j'étais obligé de plonger, exercice qui me fatigua beaucoup. Malgré ce revers, je ne manquai point d'aller à bord une fois par jour, et d'en apporter tout ce que je pouvais enlever.

Il y avait déjà treize jours que j'étais à terre; j'avais fait onze voyages à bord durant ce temps, et j'avais enlevé tout ce qu'une personne seule était capable d'emporter; je crois ne pas exagérer en disant que si le calme eût continué j'aurais amené à terre tout le bâtiment, pièce à pièce. Je voulus y retourner une douzième fois; mais comme je m'y préparais je trouvai que le vent commençait à se lever : ce qui ne m'empêcha pas de m'y rendre durant la marée basse, et quoique jeusse souvent fouillé et refouillé par toute la chambre du capitaine, avec tant d'exactitude que je croyais

qu'il n'y avait plus rien à trouver, je découvris cependant une armoire garnie de tiroirs, dans l'un desquels je trouvai deux ou trois rasoirs, une petite paire de ciseaux, et dix ou douze couteaux, avec autant de fourchettes ; dans un autre, il y avait environ trente-six livres sterling en espèces, les unes monnaie d'Europe, les autres du Brésil, moitié en or, moitié en argent, et entre autres quelques pièces de huit.

A la vue de cet argent je souris : « Vanité des vanités! m'écriai-je ; métal imposteur, que tu es vil à mes yeux! A quoi peux-tu me servir? tu ne vaux pas la peine que je me baisse pour te ramasser ; un seul de ces couteaux est plus pour moi que les trésors de Crésus; demeure donc où tu es, ou va plutôt au fond de la mer! » Après avoir donné un libre cours à mon indignation, je me ravisai pourtant tout à coup, et, prenant cette somme avec les ustensiles que j'avais trouvés dans l'armoire, j'empaquetai le tout dans un morceau de canevas. Déjà je pensais à faire un radeau, quand je m'aperçus que le ciel se couvrait et qu'il commençait à fraîchir. Au bout d'un quart d'heure le vent souffla de la côte, et sur-le-champ je pensai que ce serait un projet chimérique de vouloir faire un radeau avec un vent qui venait de terre; le plus court parti était de m'en retourner avant que le flux commençât, si je ne voulais dire adieu pour jamais à la terre. En conséquence je me mis à nager, et je traversai l'espace qui se trouvait entre le vaisseau et les sables; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine, tant à cause du poids de ce que je portais, qu'en raison de l'agitation de la mer, car le vent s'éleva si brusquement, qu'il y eut une tempête avant même que la marée fût haute.

Mais j'étais déjà arrivé chez moi, à l'abri de l'orage, et posté dans ma tente, au centre de mes richesses. Il fit un gros temps toute la nuit; et le matin quand je regardai en mer le vaisseau avait disparu.

Dès lors je n'y pensai plus, ni à ce qui m'en pourrait re-

venir, excepté ce que la mer apporterait de ses débris sur le rivage; en effet dans la suite elle en jeta plusieurs morceaux qui ne me servirent pas beaucoup.

Toutes mes pensées ne tendaient plus qu'à me mettre en sûreté contre les sauvages et les bêtes féroces, s'il y en avait dans l'île. Je ne savais si je me creuserais une cave ou si je me dresserais une tente : enfin je résolus d'avoir l'une et l'autre.

Je reconnus d'abord que la place où je me trouvais n'était pas propre à un établissement; d'abord, parce que le terrain étant bas et marécageux, j'avais lieu de douter de sa salubrité ; ensuite parce qu'il n'y avait pas d'eau douce près de là; je pris donc le parti de chercher un site plus convenable.

J'avais plusieurs avantages à consulter dans la situation que je jugeais devoir me convenir; le premier était de jouir d'une bonne santé, et par conséquent d'avoir de l'eau potable; le second, d'être à l'abri des ardeurs du soleil; le troisième, de me garantir contre les attaques des animaux dévorants, hommes ou bêtes; et le quatrième, d'avoir vue sur la mer, afin que s'il venait quelque vaisseau dans ces parages, je n'omisse rien de ce qui pouvait favoriser ma délivrance.

Comme j'étais à chercher une place qui réunît tous ces avantages, je trouvai une petite plaine située au pied d'une colline élevée, dont le front était roide et sans talus, comme la façade d'une maison, si bien que rien ne pouvait venir à moi de haut en bas. Sur le devant de ce rocher était un enfoncement qui ressemblait assez à l'entrée ou à la porte d'une cave; mais il n'existait en effet aucune caverne ni aucun chemin qui allât dans le roc.

Ce fut sur cette esplanade, et devant cet enfoncement, que je résolus de m'établir. La plaine n'avait pas plus de cent verges de largeur; elle s'étendait environ une fois plus en longueur, et formait devant mon habitation une espèce de tapis vert, qui se terminait en descendant régu-

lièrement de tous côtés vers la mer. Cette situation était au nord-nord-ouest de la colline, de manière qu'elle me mettait à l'abri de la chaleur, jusqu'à ce que j'eusse le soleil à l'ouest-quart-sud-ouest ou environ, ce qui est à peu près l'heure de son coucher dans ces climats.

Avant de dresser ma tente, je tirai au-devant de l'enfoncement du rocher un demi-cercle qui enclavait environ dix verges dans son demi-diamètre, depuis son point central jusqu'à sa circonférence, et vingt de diamètre d'un bout jusqu'à l'autre.

Je plantai dans ce demi-cercle deux rangs de fortes palissades, que j'enfonçai en terre, jusqu'à ce qu'elles fussent fermes comme des piliers ; leur gros bout était pointu et s'élevait de terre à la hauteur de cinq pieds et demi, et il n'y avait pas plus de six pouces de distance de l'un à l'autre rang.

Je pris ensuite les pièces de câble que j'avais coupées à bord du vaisseau, et les rangeai les unes sur les autres, dans l'entre-deux du double rang, jusqu'au haut des palissades; puis j'y ajoutai d'autres pieux, d'environ deux pieds et demi, appuyés contre les premiers et leur servant d'appui en dedans du demi-cercle. Cet ouvrage était si fort, qu'il n'y avait ni homme ni bête qui pût le forcer ou passer par-dessus : il me coûta beaucoup de temps et de travail.

Je fis, pour entrer dans la place, une petite échelle, avec laquelle je passais par-dessus mes fortifications ; quand j'étais dedans, j'enlevais et je retirais cette échelle après moi. De cette manière je me croyais parfaitement défendu et fortifié contre tout agresseur, et je dormais en toute sûreté pendant la nuit.

C'est dans ce retranchement, ou dans cette forteresse, que je transportai mes provisions, mes munitions, en un mot, toutes mes richesses. Je m'y dressai une grande tente, que je fis double pour me garantir des pluies, réellement excessives dans cette région pendant certain temps de l'année. Je dressai d'abord une tente médiocre, ensuite une plus

grande par-dessus, et je couvris le tout d'une toile goudronnée, que j'avais sauvée avec les voiles.

Je cessai dès lors pour longtemps de coucher dans le lit que j'avais apporté à terre, aimant mieux dormir dans un branle.

Je portai dans ma tente toutes les provisions qui pouvaient se gâter à la pluie, et ayant ainsi renfermé tous mes biens dans l'enceinte de mon domicile, j'en bouchai l'entrée, et je me servis de mon échelle.

Cet ouvrage fini, je commençai à creuser dans le roc ; et portant la terre et les pierres que j'en tirais à travers ma tente, je les jetais ensuite au pied de la palissade, de telle sorte qu'il en résulta une sorte de terrasse, qui élevait le sol d'environ un pied et demi en dedans. Je me fis une caverne, qui était comme le cellier de ma maison, justement derrière ma tente.

Il m'en coûta un long et pénible travail avant que je pusse mettre la dernière main à ces différentes ouvrages. Un jour, lorsque je ne m'étais encore que figuré le plan de ma tente et de ma cave, il arriva qu'un nuage sombre et épais s'étant formé, il en sortit un orage ; soudain il fit un éclair, et bientôt après un coup de tonnerre. Je ne fus pas tant frappé de l'éclair que d'une pensée qui passa dans mon esprit avec la promptitude de ce météore. « Ah ! dis-je en moi-même, que deviendra ma poudre ? Sans elle, comment me défendrai-je ? comment pourvoirai-je à ma nourriture ? » J'étais plus mort que vif lorsque je fis réflexion que toute ma poudre pouvait sauter en un instant.

Cette idée fit tant d'impression sur moi, que quand l'orage fut passé je suspendis mes fortifications et mes travaux, et je me mis à faire des sacs et des boîtes pour resserrer ma poudre, afin que, divisée en plusieurs paquets, dispersés çà et là, l'un ne fît pas prendre feu à l'autre, et que je ne pusse la perdre toute à la fois. Je mis bien quinze jours à finir cet ouvrage ; et je crois que ma poudre, dont la quantité montait à environ cent quarante livres, ne fut pas divisée en

moins de cent paquets. Quant au baril qui avait été mouillé, je n'en redoutais aucun accident : aussi je le plaçai dans ma caverne, que j'eus la fantaisie d'appeler ma cuisine; et, pour le reste, je le cachai dans des trous de rochers, que j'eus grand soin de remarquer, et qui étaient exempts d'humidité.

Pendant le temps que je mis à ce travail, je ne laissai passer aucun jour sans aller dehors au moins une fois, soit pour me divertir, soit pour chercher quelque chose de bon à manger ; ou même pour reconnaître, autant que je le pourrais, quelles étaient les productions de l'île. La première fois que je sortis je reconnus bientôt qu'il y avait des boucs, ce qui me causa beaucoup de joie; mais cette joie fut tempérée par une circonstance désagréable : c'est que ces animaux étaient si sauvages, si rusés, et si légers à la course, qu'il n'y avait rien de plus difficile que de les approcher. Cette difficulté ne me découragea pourtant pas, ne doutant nullement que je n'en pusse tuer de temps en temps, comme il arriva, en effet, bientôt après lorsque j'eus remarqué leurs allées et leurs venues.

Lorsque j'étais dans les vallées, et que je les voyais sur les rochers, ils prenaient d'abord l'épouvante et s'enfuyaient avec une vitesse extrême; mais s'ils étaient à paître dans les vallées, et que je fusse sur les rochers, ils ne remuaient point, et ne prenaient pas seulement garde à moi. De là je conclus que, par la position de leurs yeux, ils avaient la vue tellement dirigée en bas, qu'ils ne voyaient pas aisément les objets situés au-dessus d'eux; c'est pourquoi dans la suite je pris le parti de commencer ma chasse par monter toujours sur les rochers, afin d'être placé plus haut qu'eux, et alors j'en tuais souvent à plaisir. Du premier coup que je tirai sur ces animaux, je tuai une chèvre qui avait un petit chevreau encore à la mamelle, circonstance dont je fus véritablement fâché. Quand la mère fut tombée, le petit resta auprès d'elle jusqu'à ce que j'allasse la ramasser ; je la chargeai sur mes épaules, et tandis que je l'emportais, le petit me suivit

jusqu'à mon clos : je la déposai à terre, puis prenant le chevreau entre mes bras, je le portai par-dessus la palissade, dans l'espérance de l'apprivoiser; mais il ne voulut point manger, ce qui m'obligea bientôt à le tuer et à le manger moi-même. Le produit de cette chasse me nourrit longtemps, car je ménageais mes provisions, surtout mon pain, autant que possible.

Voyant que j'avais fixé mon habitation, je trouvai qu'il était absolument nécessaire de me choisir un endroit et d'amasser des matériaux pour faire du feu. Je dirai plus tard ce que je fis à cette intention; j'étais bien plus touché de ce qui me regardait personnellement.

Ma position se présentait à mes yeux sous un aspect terrible. Mais je considérais comme une consolation combien j'étais avantageusement pourvu pour ma subsistance ; quel eût été mon sort s'il ne fût pas arrivé, par un coup qui n'arrivera pas une fois sur cent, que le vaisseau flottât du banc où il avait échoué d'abord, et dérivât tellement vers la terre, que j'eusse le temps d'en tirer tout ce que j'avais par devers moi? Qu'aurais-je fait si j'avais été obligé de demeurer dans l'état de dénûment où je me trouvais lorsque je fus jeté sur la plage, privé de toutes les choses nécessaires aux premiers besoins de la vie? Que deviendrais-je, m'écriai-je, que deviendrais-je sans mon fusil, par exemple, sans munitions pour aller à la chasse, sans outils pour travailler, sans habits pour me couvrir, sans lit pour reposer, sans tente pour habitation? Je jouissais alors de ces choses, et j'avais à ma disposition le moyen de me passer un jour de mon fusil, quand une fois mes munitions seraient consommées; j'avais, selon les apparences, de quoi me nourrir tout le reste de ma vie. J'avais prévu, en effet, dès le commencement, de quelle manière je pourrais remédier à tous les accidents qui m'arriveraient, non-seulement en cas que mes munitions vinssent à manquer, mais encore quand ma santé serait ruinée ou mes forces épuisées.

J'avoue cependant qu'il ne m'était pas encore venu dans

l'esprit que je pouvais perdre mes munitions, c'est-à-dire que ma poudre pouvait sauter en l'air par le feu du ciel, et cette idée seule me consternait lorsque l'éclair ou le tonnerre me la rappelait.

A présent donc que je dois retracer le tableau d'une vie solitaire, d'une vie telle qu'on n'a peut-être jamais entendu parler de rien de pareil en ce monde, je remonterai jusqu'au commencement, et je continuerai avec ordre. C'était le trentième jour de septembre que je mis pied à terre pour la première fois dans ce désert, à l'époque de l'équinoxe d'automne, où le soleil dardait presque perpendiculairement ses rayons sur ma tête; et je comptais, suivant mon estime, être vers la latitude de neuf degrés et vingt-deux minutes au nord de la ligne.

Dix ou douze jours après il me vint dans l'esprit que tôt ou tard je ne pourrais calculer la marche du temps faute de papier, de plumes et d'encre, et que je ne pourrais plus distinguer les dimanches des jours de travail, si je ne m'avisais de quelque expédient. Pour prévenir une si fâcheuse confusion j'érigeai près du rivage, à l'endroit où j'avais pris terre pour la première fois, un grand poteau carré dont je fis une croix, et sur lequel je traçai cette inscription :

J'ABORDAI ICI LE 30 SEPTEMBRE 1659.

Sur les côtés de ce poteau, je marquais chaque jour un cran : tous les sept jours j'en marquais un doublement grand, et tous les premiers du mois un autre qui surpassait doublement celui du septième jour ; de cette manière je me fis un calendrier, calculant avec soin les semaines, les mois et les années.

Il faut observer que parmi le grand nombre de choses que je tirai du vaisseau, dans les différents voyages que j'y fis, il s'en trouva beaucoup de moins considérables à la vérité que celles dont j'ai parlé, mais qui pourtant ne m'étaient point d'un moindre usage ; comme, par exemple, des plumes, de

l'encre et du papier, et plusieurs objets que je trouvai dans les cabanes du capitaine, du maître et du charpentier; trois ou quatre compas, des instruments de mathématique, des cadrans, des lunettes d'approche, des cartes et des livres de navigation. J'avais pris tous ces objets pêle-mêle, sans me donner le temps d'examiner ce qui pourrait me servir ou non. Je trouvai aussi trois Bibles, que j'avais reçues avec ma cargaison d'Angleterre, et que j'avais pris soin de mettre parmi mes effets lorsque je partis du Brésil; puis quelques livres portugais, et, entre autres, deux ou trois livres de prières catholiques, et plusieurs autres que j'eus grand soin de serrer. Nous avions aussi dans le vaisseau deux chats et un chien. J'emportai les deux chats avec moi ; le chien sauta du vaisseau dans la mer, et vint me trouver à terre le jour que j'y amenai ma première cargaison. Pendant plusieurs années il fit auprès de moi les fonctions d'un serviteur et d'un camarade fidèle; jamais il ne me laissa manquer de ce qu'il était capable d'aller chercher : il employait son instinct à me procurer bonne compagnie. J'avais trouvé des plumes, de l'encre et du papier : je tins donc un compte exact de tout ce qui m'arriva, aussi longtemps que dura mon encre ; mais quand elle fut finie cela me devint impossible, parce que je ne trouvai aucun moyen d'en faire de nouvelle, et rien pour y suppléer.

Ceci me fait souvenir que dans le magasin que j'avais amassé il me manquait encore quantité de choses : de ce nombre étaient premièrement une bêche, une pioche et une pelle pour creuser et pour transporter la terre, ensuite des aiguilles, des épingles et du fil : quant à ce qui est de la toile, j'appris en peu de temps à m'en passer sans beaucoup de peine.

Ce manque d'outils était cause que je n'allais que lentement dans tout ce que je faisais, et il se passa près d'un an avant que j'eusse entièrement achevé mon enclos. Les pieux dont il était formé étaient si pesants, que c'était tout ce que je pouvais faire de les soulever; il me fallait tant de temps

pour les couper dans les bois, pour les façonner, et surtout pour les conduire jusqu'à ma demeure, qu'un seul me coûtait quelquefois deux jours, tant pour le couper que pour le transporter, et un troisième pour l'enfoncer en terre. Dans ce dernier travail je me servais au commencement d'une grosse pièce de bois; par la suite j'imaginai qu'il serait plus commode de me servir d'un levier de fer, qu'il me fut facile de trouver, et que j'employai à cet effet; mais, malgré ce secours, je ne laissai pas de trouver que c'était un rude exercice que celui d'enfoncer des palissades.

Je n'avais pas sujet de me rebuter de la longueur d'un travail, quel qu'il fût : je ne devais pas être avare de mon temps, et je ne sais point à quoi j'aurais pu l'employer si cet ouvrage eût été terminé, à moins que d'aller faire la visite de l'île pour chercher de la nourriture; et c'est aussi ce que je faisais chaque jour.

Je commençai dès lors à examiner sérieusement ma position, et à peser les circonstances dont elle était accompagnée. Je pris soin d'écrire l'état de mes affaires, non pas tant pour le laisser à mes successeurs, car il n'y avait pas d'apparence que j'en eusse jamais, mais pour éloigner de mon esprit les pensées désolantes qui venaient en foule l'accabler tous les jours.

Je m'accoutumais donc déjà insensiblement à supporter ma situation; j'avais perdu l'habitude de regarder en mer pour voir si je ne découvrirais pas un vaisseau, ce que jusqu'alors je n'avais pas manqué de faire chaque jour; cessant de perdre mon temps en choses vaines et souvent chagrinantes, je voulus désormais l'employer uniquement à me procurer tous les adoucissements possibles dans ce genre de vie.

J'ai déjà décrit mon habitation, que j'avais placée au pied d'un rocher, et qui était une tente entourée d'un double rang de fortes palissades, garni de câbles. Mais je pouvais bien maintenant donner à ma cloison le nom de muraille; car je l'avais effectivement murée en dehors d'un renfort

de gazon de deux pieds d'épaisseur. Au bout d'un an et demi ou environ, j'ajoutai des chevrons, qui, prenant du haut de la palissade, appuyaient contre le rocher, et que je garnis et entrelaçai de branches d'arbres et autres matériaux pour me garantir des pluies, si violentes en certains temps de l'année dans ces climats.

J'ai raconté comment j'avais renfermé mes effets, tant dans cet enclos que dans la cave qui était derrière moi ; ce qui ne faisait dans le commencement qu'un amas confus de meubles et d'outils, qui, faute d'être bien arrangés, occupaient toute la place, de sorte qu'il ne m'en restait pas pour me remuer. Je me mis en conséquence à élargir ma caverne et à travailler sous terre ; le rocher cédait assez facilement à mes efforts. Me voyant en sûreté du côté des bêtes féroces, j'avançai mes travaux dans le roc à main droite ; ensuite, tournant encore une seconde fois à droite, je parvins à me faire jour à travers pour pouvoir sortir par une porte qui fût indépendante de ma palissade ou de mes fortifications.

Cet ouvrage ne fournissait pas seulement une espèce de porte de derrière à ma tente et à mon magasin, qui avaient ainsi une entrée et une sortie, mais encore il me donnait de l'espace pour ranger mes meubles. C'est alors que je m'appliquai à fabriquer ceux qui m'étaient les plus nécessaires, et je commençai par une chaise et une table : sans ces deux commodités je ne pouvais jouir du peu de douceurs qui me restaient encore dans la vie ; par exemple, je ne pouvais écrire à mon aise, ni manger avec plaisir, sans une table.

Je mis la main à l'œuvre, et je ne puis m'empêcher de remarquer que la raison est le principe et l'origine des mathématiques. Je n'avais manié de mes jours aucun outil, et cependant, par mon travail, par mon application, par mon industrie, je trouvai à la fin qu'il n'y avait aucune des choses qui me manquaient que je n'eusse pu faire si j'avais eu les outils nécessaires : sans outils même je fis plusieurs

ouvrages; et avec le secours d'une hache et d'un rabot seulement je vins à bout de quelques-uns, ce qui n'était peut-être jamais arrivé auparavant; mais ce ne fut pas sans un travail infini. Si, par exemple, je voulais avoir une planche, je n'avais d'autre moyen que celui de couper un arbre, de le tailler des deux côtés jusqu'à le rendre suffisamment mince, et de l'aplanir ensuite avec mon rabot. Il est bien vrai que par cette méthode je ne pouvais faire qu'une planche d'un arbre entier; mais il n'y avait d'autre remède que la patience.

Je me fis néanmoins une chaise et une table. C'est par là que je commençai, et pour réussir je me servis des morceaux de planches que j'avais amenés sur mon radeau. Quand j'eus fait des planches je fabriquai de grandes tablettes, de la largeur d'un pied et demi, que je plaçai l'une au-dessus de l'autre, tout le long d'un côté de ma caverne, pour y mettre mes outils, mes clous, ma ferraille, en un mot pour arranger séparément toutes ces choses et les pouvoir trouver aisément. J'enfonçai pareillement des chevilles dans le rocher pour y fixer mes fusils et divers ustensiles qui pouvaient être suspendus. Quiconque aurait vu ma caverne l'aurait prise pour un magasin général de toutes les choses nécessaires.

C'est alors que je commençai à tenir un journal de toutes mes actions; dans les commencements j'étais trop accablé, non pas du travail, mais des troubles de l'esprit, pour en faire un supportable et qui ne fût pas rempli de choses insipides. Ayant enfin surmonté mes faiblesses, me voyant établi dans mon domicile, pourvu de meubles, avec une chaise et une table, le tout aussi bien conditionné qu'il m'avait été possible, je commençai à tenir le journal suivant que je le continuai tant que dura mon encre.

CHAPITRE V.

JOURNAL.

Construction d'une cabane. — Éboulement. — Tremblement de terre. — Grands dangers. — Nouvelles fortifications.

Le 30 septembre de l'an 1659, après avoir fait naufrage durant une horrible tempête qui, depuis plusieurs jours, emportait le bâtiment hors de sa route, moi, malheureux Robinson Crusoé, seul échappé de tout l'équipage, que je vis périr devant mes yeux, étant plus mort que vif, je pris terre dans cette île, que j'ai cru pouvoir, à juste titre, appeler l'*île du Désespoir.*

Je passai tout le reste du jour à m'affliger de l'état affreux où j'étais réduit, n'ayant ni aliments, ni retraite, ni habits, ni armes, dénué de toute espérance de recevoir du secours, m'attendant à être la proie des bêtes féroces, la victime des sauvages, ou le martyr de la faim, ne voyant en un mot devant moi que l'image de la mort. A l'approche de la nuit je montai sur un arbre, de peur des animaux sauvages, de quelque espèce qu'ils pussent être, et je dormis toute la nuit d'un profond sommeil.

Le 1er octobre je fus surpris de voir, le matin, que le vaisseau avait flotté avec la marée, et qu'il s'était trouvé porté

beaucoup plus près du rivage qu'auparavant. C'était un sujet de consolation pour moi de le voir dressé sur sa quille et tout entier; j'espérais que, si le vent venait à s'abattre, je pourrais aller à bord, y trouver de quoi manger, et en tirer plusieurs choses pour fournir tant aux besoins qu'aux commodités de la vie. Une partie de cette journée se passa à me tourmenter par mille réflexions; mais enfin, voyant que le vaisseau était presque à sec, je marchai sur le sable aussi loin que je pus, et je me mis à la nage pour aller à bord.

Depuis le 1er octobre jusqu'au 24 tous ces jours furent employés à faire plusieurs voyages pour tirer du vaisseau tout ce que je pouvais emporter, le conduisant ensuite à terre sur des radeaux avec la marée montante. Il plut beaucoup pendant tout ce temps, quoique avec plusieurs intervalles de beau temps : il paraît que c'était la saison des pluies.

Le 24 je renversai mon radeau et tous les effets qui étaient dessus; mais j'en recouvrai une grande partie à la marée basse.

Le 25 il fit une pluie qui dura toute la nuit et tout le jour, accompagnée de tourbillons de vent qui s'élevaient de temps en temps avec violence, et qui mirent le vaisseau en pièces, tellement qu'il n'en paraissait plus que les débris, encore n'était-ce que sur la fin du reflux. Je m'occupai ce jour-là à serrer les effets que j'avais sauvés, de crainte qu'ils ne se gâtassent à la pluie.

Le 26 octobre je me promenai pendant presque tout le jour, cherchant une place propre à fixer mon habitation, et ayant fort à cœur de me mettre en sûreté contre les attaques nocturnes des sauvages ou des bêtes féroces. Vers la nuit je plantai le piquet dans un endroit convenable, au pied d'un rocher, et je tirai un demi-cercle pour marquer les limites de mon campement, que je résolus de fortifier d'un ouvrage composé de deux rangs de palissades, dont l'entre-deux serait rempli de câbles et le dehors de gazon.

Depuis le 26 jusqu'au 30, je travaillai avec ardeur à porter mes effets dans mon habitation nouvelle, quoiqu'il plût excessivement pendant une partie de ce temps-là.

Le 31 au matin je sortis avec mon fusil, pour aller dans l'île à la découverte et à la chasse. Je tuai une chèvre, dont le chevreau me suivit jusque chez moi ; mais, comme il ne voulait point manger, je fus obligé de le tuer.

Le 1er novembre je dressai ma tente au pied du rocher ; je la fis aussi spacieuse que je pus, la soutenant sur des piquets que je plantai, et auxquels je suspendis mon branle. J'y couchai pour la première fois.

Le 2 novembre je plaçai tous mes coffres, toutes les planches et toutes les pièces de bois dont j'avais composé mes radeaux, autour de moi, et je m'en fis un rempart un peu en dedans du cercle que j'avais marqué pour ma forteresse.

Le 3 je sortis avec mon fusil, et je tuai deux oiseaux semblables à des canards, qui me fournirent un très-bon manger. L'après-dînée je me mis à travailler pour faire une table.

Le 4 au matin je continuai de suivre une règle que je me fis une loi d'observer désormais chaque jour ; c'était de diviser mon temps pour travailler, pour m'aller promener, pour dormir, et pour mes petits divertissements. Le matin j'allais dehors avec mon fusil pendant deux ou trois heures, s'il ne pleuvait pas ; ensuite je me mettais à travailler jusqu'à environ onze heures, et après je mangeais ce que la Providence et mon industrie m'avaient préparé ; à midi je me couchais pour dormir jusqu'à deux heures, parce qu'il faisait extrêmement chaud à cette heure-là ; enfin je retournais au travail sur le soir. Je consacrai cette journée et les suivantes à finir ma table.

Le 5 novembre je sortis avec mon fusil et mon chien, et je tuai un chat sauvage ; la peau en était douce, mais la chair n'en valait rien. J'écorchais tous les animaux que je tuais, et j'en conservais la peau ; et en revenant le long de

la côte je vis plusieurs oiseaux de mer qui m'étaient inconnus.

Le 6, après ma promenade du matin, je me mis à travailler à ma table, et je la terminai : il est vrai que je ne la trouvai pas faite à mon goût, mais aussi je ne fus pas longtemps sans en corriger les défauts.

Le temps commença le 7 à se mettre au beau. Je ne travaillai à autre chose qu'à me faire une chaise pendant les 7, 8, 9, 10 et une partie du 12. Je ne parle pas du 11, parce que c'était le dimanche, suivant mon calendrier. En peu de temps je négligeai l'observation du dimanche, parce qu'ayant omis de graver le cran qui le désignait, j'oubliai l'ordre des jours.

Le 13 novembre il tomba une pluie qui me rafraîchit beaucoup, et fit un grand bien à la terre. Dès qu'elle fut passée je pris la résolution de partager ma provision de poudre en autant de petits paquets que j'en pourrais faire, pour la mettre parfaitement en sûreté.

Le 14, le 15 et le 16, j'employai ces trois jours à faire de petites boîtes carrées qui pouvaient tenir une ou deux livres de poudre tout au plus ; après les avoir remplies, je les plaçai dans plusieurs endroits différents, les éloignant les unes des autres autant qu'il était possible. Je tuai, l'un de ces trois jours, un oiseau dont la chair était bonne à manger.

Le 17 je commençai à creuser le rocher qui était derrière ma tente, pour me mettre plus au large et à mon aise. Il me manquait trois choses, fort nécessaires pour cet ouvrage, savoir, une pioche, une pelle et une brouette ou un panier. Je discontinuai donc mon travail, et me mis à songer comment je ferais pour suppléer à ces outils. Quant à la pioche, je la remplaçai facilement par des leviers de fer qui y étaient assez propres, quoique un peu pesants : mais pour la pelle, la seconde chose qui me manquait, elle m'était d'un besoin si absolu, que sans elle je ne pouvais rien faire, et je ne savais encore par quelle invention la remplacer.

Le lendemain, 18 novembre, en cherchant dans les bois, je trouvai une espèce d'arbre qui, s'il n'était pas celui que les Brésiliens appellent *bois de fer*, à cause de son extrême dureté, lui ressemblait du moins beaucoup. Je me fatiguai singulièrement à en couper une pièce, après avoir endommagé une hache; et ce ne fut pas à moins de frais que je la portai jusqu'à mon domicile, car elle était très-pesante.

La dureté excessive du bois, jointe à la manière dont j'étais obligé de m'y prendre, fut cause que je mis beaucoup de temps à construire cette machine. Enfin peu à peu je lui donnai la forme d'une pelle ou d'une bêche; elle avait la queue exactement faite comme celles dont on se sert en Angleterre; mais le plat n'en étant pas garni en fer tout autour, elle ne pouvait avoir autant de durée; cependant elle ne laissa pas de suffire aux usages auxquels j'avais dessein de la faire servir.

Il me manquait encore un panier ou une brouette. Je ne pouvais en aucune manière faire un panier, n'ayant pas, ou du moins ne sachant pas qu'il y eût dans l'île ni saule, ni osier, ni autre arbre de cette espèce dont les branches fussent propres à faire ces sortes d'ouvrages. Quant à la brouette, il me semblait que j'en viendrais à bout, excepté pourtant de la roue, dont je n'avais aucune notion, et pour la fabrication de laquelle je ne me sentais pas le moindre talent : je n'avais d'ailleurs rien pour forger l'essieu de fer qui doit passer dans le moyeu, et je fus obligé de renoncer à fabriquer cet outil; pour porter hors de ma caverne la terre que j'abattais en bêchant, je me servis d'un instrument assez semblable à l'oiseau qu'emploient les manœuvres pour porter le mortier.

La façon de ce dernier instrument ne me coûta pas tant de peine que celle de la pelle; mais l'un et l'autre, joints à l'essai inutile que je fis pour voir si je pourrais venir à bout d'une brouette, ne me tinrent pourtant pas moins de quatre jours entiers, sauf ma promenade du matin; je manquais rarement de la faire avec mon fusil, et d'en revenir

sans apporter au logis quelque chose de bon à manger.

Le 23 novembre. Mon autre travail ayant été interrompu jusqu'ici, parce que je m'étais occupé à faire des outils, je le repris dès qu'ils furent achevés, travaillant chaque jour autant que mes forces et les règles que je m'était prescrites pour la distribution de mon temps me le permettaient. Je mis dix-huit jours à élargir et à creuser ma caverne de manière à pouvoir y serrer commodément mes effets.

Le 10 décembre je regardais déjà ma voûte comme achevée, lorsqu'il se détacha tout à coup une grande quantité de terre du haut de l'un des côtés, avec un tel fracas que j'en fus extrêmement effrayé; et ce n'était pas sans raison, car si je me fusse trouvé dessous, c'en était fait de moi. J'eus bien de la peine à réparer ce désastre ; car il fallut emporter d'abord la terre qui était tombée, et ensuite, ce qui était encore plus important, il fallut étançonner la voûte pour prévenir un pareil accident.

Le 11 je dressai deux étais, qui portaient le faîte à l'aide de deux morceaux de planche mis en croix sur chacun. Je finis cet ouvrage le lendemain; et, non content de ce que j'avais fait, je continuai, pendant près d'une semaine, d'ajouter d'autres étais semblables aux premiers, qui assurèrent tout à fait ma voûte, et qui, formant un rang de piliers, semblaient partager ma maison en deux appartements.

Le 17. Dès ce jour jusqu'au vingtième je m'occupai à placer des tablettes et à ficher des clous dans les étançons pour suspendre tout ce qui en était susceptible; à partir de ce moment je pus me vanter de l'ordre et de l'arrangement de ma demeure.

Le 20 décembre je commençai à porter mes meubles dans ma caverne, à garnir ma maison et à faire une table de cuisine pour apprêter mes viandes : je me servis de planches pour cet effet; mais cette matière commençait à devenir rare.

Le 24 il plut beaucoup tout le jour et toute la nuit, et il n'y eut pas moyen de sortir.

Le 25 et le 26 il plut encore tout le jour.

Le 27 je tuai un chevreau et j'en blessai un autre, que je finis par attraper, et que j'amenai en laisse au logis; dès que je fus arrivé, je lui racommodai la jambe et la lui bandai. J'en pris un tel soin, qu'il survécut et devint bientôt aussi fort de cette jambe-là que de l'autre. Après l'avoir gardé longtemps, il s'apprivoisa avec moi, et il passait sur la verdure qui était dans mon enclos sans jamais prendre la fuite. C'est alors que me vint la première pensée d'entretenir des animaux privés, afin d'avoir de quoi me nourrir quand une fois ma poudre et mon plomb seraient consommés.

Le 28, le 29 et le 30 décembre, il fit de grandes chaleurs, qui n'étaient modérées par aucun vent; il n'était possible de sortir que le soir, moment où j'allais chercher à manger.

Le 1er janvier 1660 il fit encore très-chaud; je sortis de bon matin et vers le soir avec mon fusil. Cette fois, m'étant avancé dans les vallées qui sont à peu près au centre de l'île, je vis qu'il y avait une grande quantité de boucs; ils étaient extrêmement sauvages et de difficile accès, et je résolus d'essayer une fois d'amener mon chien, pour voir s'il ne les pourrait point chasser vers moi.

Le 2 je me mis en campagne avec mon chien, suivant mon projet de la veille, et je le lançai contre les boucs; mais je vis que je m'étais trompé dans mon calcul, car ils se joignirent de tous cotés, faisant tête contre lui : il fut assez prudent pour reconnaître le péril et ne pas vouloir en approcher.

Le 3 je commençai mes fortifications ou mon mur; et, comme j'avais toujours quelque crainte d'être attaqué, je n'oubliai rien pour rendre l'ouvrage bien épais et bien fort. Ayant déjà fait la description de cette muraille, j'omets ici ce que j'en disais dans mon journal. Il suffit de faire observer que j'employai beaucoup de temps pour la construire et que j'y travaillai depuis le 3 janvier jusqu'au 14 avril, quoiqu'elle n'eût pas plus de vingt-quatre verges d'étendue.

Elle formait un demi-cercle, qui prenait d'un endroit du roc, aboutissait à un autre, et occupait environ huit verges dans son diamètre, à partir de l'entrée de ma cave jusqu'au point opposé de la circonférence.

Je me fatiguai beaucoup dans cet intervalle de temps, pendant lequel je me vis souvent empêché par la pluie, non-seulement plusieurs jours, mais quelquefois des semaines entières et des mois. Il est vrai que je ne me trouvai point en sûreté jusqu'à ce que cette muraille fût finie, et il est aussi difficile de croire que d'exprimer ce qu'il m'en coûta de travail pour apporter les palissades de la forêt et les enfoncer en terre.

Cette muraille finie, quand je l'eus surmontée d'une autre, que j'élevai en dehors avec du gazon, je me persuadai que personne ne s'apercevrait qu'il y eût là une habitation ; et je m'applaudis de m'y être pris de la sorte.

Cependant je parcourais, tous les jours, les bois pour tirer quelque gibier, à moins que la pluie ne m'en empêchât ; et dans ces promenades réitérées il m'arrivait souvent de découvrir tantôt une chose, tantôt une autre, qui pour la plupart m'étaient avantageuses.

Je trouvai, par exemple, une espèce de pigeons fuyards qui ne nichent point sur les arbres comme font les ramiers, mais bien dans les trous de rochers, à la manière de ceux de colombier : je pris quelques-uns de leurs petits, dans le but de les nourrir et de les apprivoiser : j'en vins à bout ; mais devenus grands ils s'envolèrent tous, et ne revinrent plus, à cause peut-être du défaut de nourriture, car je n'avais pas de quoi leur remplir le jabot. Cependant je trouvais aisément leurs nids, et je prenais leurs petits, qui étaient des morceaux délicats.

Néanmoins je m'apercevais dans l'administration de mon ménage, qu'il me manquait bien des choses ; je crus au commencement qu'il me serait impossible de réussir à les fabriquer ; ce qui fut vrai pour quelques-unes : par exemple, je ne pus jamais venir à bout d'achever un tonneau et d'y

mettre des cercles. J'avais bien un ou deux petits barils, mais je n'eus point assez d'adresse pour en construire sur ces modèles, malgré tous mes efforts pendant plusieurs semaines; il me fut impossible d'y mettre les fonds, ou de joindre assez bien les douves pour y faire tenir de l'eau; j'abandonnai enfin ce projet.

Une autre chose me manquait, c'était de la chandelle, et il m'était bien incommode de m'en passer, car je me voyais forcé de me coucher dès qu'il faisait nuit, ce qui arrivait ordinairement à sept heures. Cela me fit souvenir de la masse de cire dont je fis des chandelles lors de mon aventure d'Afrique; mais je n'en avais pas alors un seul petit morceau. L'unique moyen dont je pus m'aviser pour parer à cet inconvénient fut lorsque j'avais tué un bouc d'en conserver la graisse; ensuite je fis sécher au soleil un petit plat de terre que je m'étais façonné; puis, prenant du fil de caret pour servir de mèche, je trouvai le moyen de faire une lampe, dont la flamme n'était pas si lumineuse que celle de la chandelle, et répandait une lueur sombre. Au milieu de tous ces travaux il m'arriva de trouver, en fouillant parmi mes meubles, un sac qui avait été rempli de grains dans l'intention de nourrir de la volaille, non pour ce voyage, mais pour le précédent. Ce qui restait de blé avait été rongé par les rats, et je n'y voyais plus que de la balle et de la poussière : or, comme j'avais besoin du sac pour autre chose, j'allai le vider, et en secouer les balles et les restes au pied du rocher, à côté de mes fortifications.

Cela eut lieu peu de temps avant les grandes pluies dont je viens de parler, et je mis si peu d'attention quand je jetai cette poussière, qu'au bout d'un mois ou environ il ne m'en restait pas le moindre souvenir, lorsque j'aperçus çà et là quelques tiges qui sortaient de terre : je les pris d'abord pour des plantes que je ne connaissais point; mais quelque temps après je fus étonné de voir dix ou douze épis venus à maturité, qui étaient d'une orge verte, parfaitement bonne, de la même espèce que celle d'Europe et, qui

plus est, aussi belle qu'elle aurait pu l'être en Angleterre.

Quand j'eus vu croître de l'orge dans un climat que je croyais n'être nullement propre à la production du blé, ignorant la cause de cet événement, je fus saisi d'étonnement, et je me mis dans l'esprit que Dieu avait fait croître ce blé miraculeusement, sans le concours d'aucune semence, et qu'il avait opéré ce prodige uniquement pour me faire subsister dans ce désert.

Cette idée m'attendrit jusqu'aux larmes, et ma surprise augmenta de plus en plus lorsque je vis d'autres tiges nouvelles qui poussaient près des premières tout le long du rocher : je les reconnus pour des tiges de riz, parce que j'en avais vu croître en Afrique, lorsque j'étais à terre.

Non-seulement je crus que la Providence m'envoyait ce présent, mais, ne doutant pas que sa libéralité ne s'étendît encore plus loin, je visitai tout le voisinage et tous les coins des rochers, qui m'étaient pourtant déjà bien connus, pour chercher une plus grande quantité de ces productions miraculeuses; mais je n'en trouvai pas d'autres. Enfin je me rappelai que j'avais secoué en cet endroit un sac où il y avait eu du grain pour les poules, et le miracle disparut; j'avoue à ma honte que ma pieuse reconnaissance envers Dieu s'évanouit aussitôt que j'eus découvert qu'il n'y avait rien que de naturel dans cet événement.

Je ne manquai pas de recueillir soigneusement le blé dans la bonne saison, qui était à la fin du mois de juin, et, en serrant jusqu'au moindre grain, je résolus de semer tout ce que j'en avais, dans l'espérance qu'avec le temps j'en recueillerais assez pour faire du pain. Quatre ans se passèrent avant que j'en pusse goûter, encore en usai-je sobrement. Celui que je semai la première fois fut presque tout perdu, pour avoir mal pris son temps en le semant dans la saison sèche, ce qui fut cause qu'il périt, ou du moins qu'il n'en vint que très-peu.

Outre cette orge, il y eut encore une trentaine d'épis de riz, que je conservai avec le même soin, et pour un sembla-

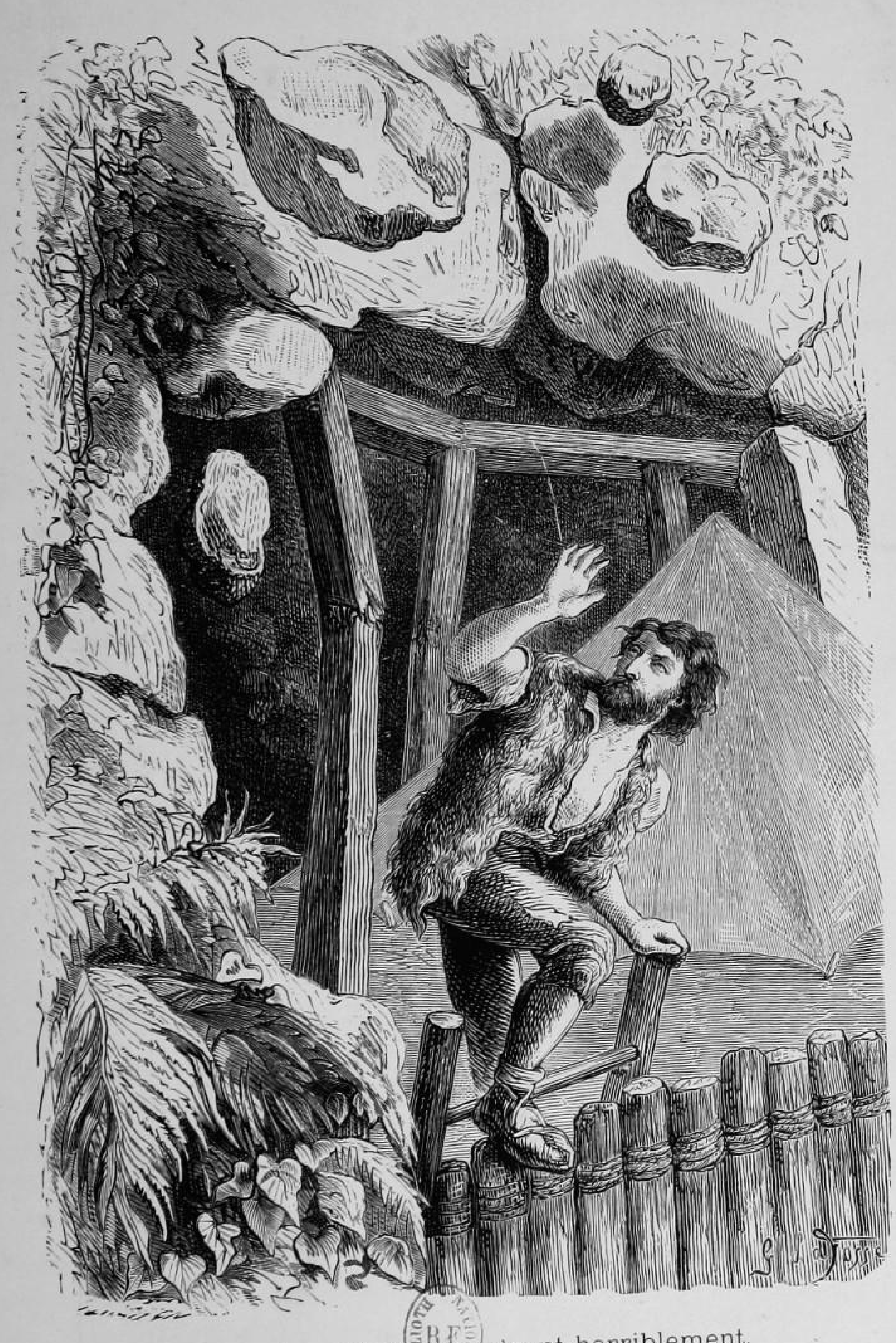
ble usage; avec cette différence pourtant, que le dernier me servirait tantôt de pain et tantôt de mets, car j'avais trouvé le secret de l'apprêter sans le mettre en pâte. Reprenons notre journal.

Je travaillai assidûment, comme je l'ai dit, pendant trois mois et demi, à bâtir ma muraille, et je la fermai le 14 d'avril, après m'en être ménagé l'entrée au moyen d'une échelle, qui me servait à passer par dessus, et non d'une porte, de peur qu'on ne remarquât de loin mon habitation.

Le 16 avril je finis mon échelle, avec laquelle je montai sur mes palissades; ensuite je l'enlevai et la mis à terre en dedans de l'enclos, qui était tel qu'il me le fallait, car il y avait un espace suffisant, et rien n'y pouvait entrer qu'en passant par-dessus la muraille.

Dès le lendemain que cet ouvrage fut achevé je faillis voir renverser subitement tous mes travaux, et perdre moi-même la vie; je travaillais derrière ma tente, lorsque tout à coup je vis la terre s'ébouler du haut de ma voûte et de la cime du rocher qui pendait sur ma tête. Deux des piliers que j'avais placés dans ma caverne craquèrent horriblement; et, n'en sachant point encore la véritable cause, je crus que c'était la chute d'une quantité de matériaux, comme cela était déjà arrivé une fois. De peur d'être enterré dessous, je m'enfuis au plus vite vers mon échelle, et, ne m'y croyant pas en sûreté, je passai par-dessus ma muraille, pour m'éloigner et me dérober à des morceaux entiers du rocher, que je croyais à tout moment près de fondre sur moi. A peine avais-je le pied à terre, de l'autre côté de ma palissade, que je vis clairement qu'il y avait un épouvantable tremblement de terre. Trois fois le terrain sur lequel j'étais trembla sous mes pieds; entre chaque secousse il y eut un intervalle d'environ huit minutes, et les trois furent si violentes, que les édifices les plus solides et les plus forts en auraient été renversés. Tout le côté d'un rocher, situé à environ un demi-mille de moi, tomba avec un bruit qui égalait celui du tonnerre. L'Océan même me parut ému de ce prodige, et je crois que

Page 80.



Deux des piliers craquèrent horriblement.

les secousses étaient encore plus violentes sous les ondes que dans l'île.

Le mouvement de la terre m'avait donné des nausées, comme aurait fait celui d'un vaisseau battu par la tempête si j'avais été sur mer : je n'avais vu ni entendu dire rien de semblable ; l'étonnement dont j'étais saisi me glaçait le sang dans les veines, et enchaînait, en quelque façon, toutes les puissances de mon âme. Mais le fracas causé par la chute du rocher vint frapper mes oreilles et m'arracher de l'état d'insensibilité où j'étais plongé, pour me remplir d'horreur et d'effroi, en ne me laissant apercevoir que des objets terribles, entre autres une montagne, tout près de s'abîmer sur ma tente, et d'ensevelir sous ses ruines toutes mes richesses. Cette pensée me rejeta dans ma première léthargie.

Mais enfin, voyant que les trois secousses n'étaient suivies d'aucune autre, je commençai à reprendre courage, sans oser néanmoins passer par-dessus ma muraille, de peur d'être enterré tout vif; je demeurais immobile, assis à terre.

Cependant l'air s'obscurcissait, et le ciel se couvrait de nuages comme s'il allait pleuvoir. Bientôt après le vent s'éleva peu à peu, et devint si violent, qu'en moins d'une demi-heure il y eut un ouragan furieux. Vous auriez vu la mer blanchie de son écume, le rivage inondé par les flots, les arbres arrachés du sein de la terre, et tous les ravages de la plus affreuse tempête. Elle dura près de trois heures, puis diminua; le calme se rétablit au bout de trois autres heures, et il commença à pleuvoir abondamment.

J'étais dans la même situation de corps et d'esprit, quand tout à coup je réfléchis que ces vents et cette pluie étant une suite naturelle du tremblement de terre, il fallait que ce dernier fût terminé, et que je pouvais me hasarder à retourner dans ma demeure. Ces pensées me ranimèrent, et la pluie aidant encore à me persuader, j'allai m'asseoir sous ma tente; mais j'y étais à peine, que j'appréhendai de la voir renversée par la violence de la pluie, et je fus forcé de me retirer dans ma caverne, quoiqu'en même temps

je tremblasse de peur qu'elle ne s'écroulât sur ma tête.

Ce déluge m'obligea de faire au travers de mes fortifications une espèce de canal ou de ruisseau, afin de ménager un écoulement aux eaux, sinon elles eussent inondé ma caverne. Après être resté à l'abri pendant quelque temps, je vis que le tremblement de terre était passé. Je commençai à recouvrer ma tranquilité; et pour soutenir mon courage, qui en avait assurément grand besoin, je m'en allai à l'endroit où était ma petite provision, pour me fortifier d'un trait de rhum; mais alors, comme en toute autre occasion, j'en usai fort sobrement, sachant très-bien que quand mes bouteilles seraient une fois épuisées il n'y aurait plus moyen de les remplir.

Il continua de pleuvoir toute la nuit et une partie du lendemain, tellement qu'il n'y eut pas moyen de mettre le pied dehors; mais comme je me possédais beaucoup mieux, je commençai à réfléchir sur le meilleur parti que j'avais à prendre : je conclus que l'île étant sujette à des tremblements, il ne fallait absolument pas faire ma demeure dans une caverne, mais qu'au contraire je devais songer à me bâtir une cabane dans un lieu découvert et dégagé, où je me fortifierais d'une muraille telle que la première, persuadé que si je restais dans le même endroit il deviendrait infailliblement mon tombeau. Les deux jours suivants, les 19 et 20 avril, je n'eus l'esprit occupé d'autre chose que de l'endroit que je choisirais pour transférer ma demeure.

La crainte d'être enterré tout vif faisait que je ne dormais jamais tranquillement; celle que j'avais de coucher hors de ma forteresse, dans un lieu tout ouvert et sans défense, était presque aussi grande; et quand je regardais autour de moi, lorsque je considérais le bel ordre où j'avais mis toutes choses, combien j'étais sûrement caché, combien j'avais peu à craindre les attaques, je sentais la plus grande répugnance à déménager.

De plus, je me représentais que je serais longtemps à faire de nouveaux ouvrages, et qu'il me fallait, malgré les

risques, rester où j'étais, jusqu'à ce que j'eusse formé une espèce de campement, et que je l'eusse suffisamment fortifié pour y prendre mon logement en toute sûreté. De cette manière je me mis l'esprit en repos pour un temps, et je résolus de travailler incessamment à la construction d'une muraille avec des palissades et des câbles, comme j'avais fait la première fois, de renfermer mes travaux dans un plus petit cercle, et d'attendre, pour déloger, qu'ils fussent finis et perfectionnés. C'est le 21 que ce dessein fut arrêté.

Le 22 avril, dès le matin, je songeai aux moyens de le mettre à exécution ; mais je me trouvai fort en arrière du côté de mes outils : j'avais trois besaiguës et une multitude de haches, parce que nous en avions embarqué une provision pour trafiquer avec les Indiens ; mais ces instruments, à force de charpenter et de couper du bois dur et noueux, avaient le taillant tout émoussé et dentelé ; et quoique je possédasse une pierre à aiguiser, je n'avais cependant pas le secret de la tourner pour en faire usage. Cet obstacle tourmenta beaucoup mon esprit. A la fin pourtant j'inventai une roue attachée à un cordon, par le moyen duquel je pusse donner le mouvement à la pierre avec mon pied, tandis que j'aurais les deux mains libres. Je n'avais jamais vu une telle invention en Angleterre, ou du moins je n'avais point remarqué comment elle était pratiquée, quoiqu'elle y soit fort commune, à ce que j'ai pu voir depuis. Ma pierre était fort grosse et fort lourde, et cette machine me coûta une semaine entière de travail pour la rendre parfaite.

Les 28 et 29 avril. J'employai ces deux jours à aiguiser mes outils, la machine que j'avais inventée pour tourner la pierre jouant à merveille.

Le 30. M'apercevant depuis longtemps que mon pain diminuait considérablement, j'en fis la revue, et je me réduisis à un biscuit par jour, ce qui était pour moi un véritable crève-cœur.

CHAPITRE VI.

Derniers débris du vaisseau. — Maladie de Robinson. — Emploi du tabac. — Guérison. — Excursion dans l'île. — Nouvelles découvertes. — Établissement d'une métairie. — Grandes pluies. — Retraite forcée. — Récolte double.

En regardant, le 1er mai, le matin vers la mer pendant la marée basse, je vis quelque chose d'assez gros sur le rivage, qui ressemblait à un tonneau : quand je me fus approché de l'objet, je reconnus qu'un petit baril et deux ou trois morceaux des débris du vaisseau avaient été poussés à terre par le dernier ouragan. Je regardai du côté du vaisseau, et je le vis un peu hors de l'eau. J'examinai le baril qui était sur le rivage, et je trouvai que c'était un baril de poudre, mais qu'il avait pris l'eau, et que la poudre était collée et dure comme une pierre. Néanmoins je le roulai plus avant par précaution, afin de l'éloigner de l'eau, et j'allai ensuite aussi près du vaisseau que je le pouvais sur le sable.

Quand je fus près, je trouvai qu'il avait étrangement changé de situation. Le château d'avant, qui auparavant était enterré dans le sable, paraissait alors élevé de plus de six pieds ; la poupe, qui était mise en pièces et séparée du reste par la tempête, lorsque j'eus achevé d'y fouiller la dernière fois, semblait avoir été ballottée, et se montrait toute sur un côté, ayant devant elle des monceaux de sable

si élevés, qu'au lieu de ne pouvoir en approcher comme auparavant qu'à la nage, il m'était aisé présentement d'aller à pied jusqu'au-dessus quand le reflux venait à se retirer. Je fus d'abord surpris d'une telle situation, mais bientôt je pensai qu'elle avait été causée par le tremblement de terre. Par les secousses le vaisseau s'était brisé et entr'ouvert beaucoup plus qu'il ne l'était auparavant, et il venait tous les jours à terre quantité de choses que la mer détachait, et que les vents et les flots faisaient rouler peu à peu jusque sur la plage.

Ceci me fit entièrement abandonner mon projet de changer d'habitation, et ma principale affaire ce jour-là fut d'essayer si je pourrais pénétrer dans le vaisseau, mais je vis que c'était une chose que je ne devais point espérer, parce que l'intérieur du bâtiment était rempli de sable jusqu'au bord. Néanmoins je résolus de mettre en pièces tout ce que je pourrais des débris du bâtiment, me persuadant que tout ce que j'en tirerais me servirait à quelque usage.

Le 3 mai je me mis à travailler avec ma scie, et je coupai de part en part un morceau de poutre qui soutenait une partie du demi-pont; après cela j'écartai et j'ôtai le plus de sable que je pus du côté le plus élevé. La marée survint, et m'obligea de finir pour ce jour-là.

Le 4 j'allai à la pêche; mais je n'attrapai pas un seul poisson que j'osasse manger, ce qui me dégoûta d'abord de ce passe-temps; et j'étais sur le point d'y renoncer lorsque je pris un petit dauphin. J'avais une grande ligne faite de fil de corde, mais je n'avais point d'hameçons; néanmoins je prenais autant de poisson que j'en pouvais consommer. Tout l'apprêt que j'y faisais c'était de le sécher au soleil avant de le manger.

Le 5 j'allai travailler sur les débris; je coupai une autre poutre, et je tirai du pont trois grosses planches de sapin, que je liai ensemble, et je les fis flotter avec la marée jusqu'au rivage.

Depuis le 6 jusqu'au 14. J'allai aux debris, et j'en tirai plusieurs charpentes, nombre de planches, et deux ou trois cents livres de fer.

Le 15 mai je portai avec moi deux haches pour essayer si je ne pourrais point couper un morceau de plomb roulé en y appliquant le taillant de l'une, que je tâcherais d'enfoncer en frappant avec la tête de l'autre.

Le 16 il fit beaucoup de vent la nuit, et la carcasse du bâtiment en parut encore plus fracassée qu'auparavant; mais je demeurai si longtemps dans les bois à chercher des nids de pigeons pour ma cuisine, que je me laissai prévenir par la marée, et elle m'empêcha d'aller aux débris.

Le 17 j'aperçus quelques morceaux de débris, qui avaient été portés à terre à une distance de près de deux milles : je voulus aller voir ce dont il s'agissait; il se trouva que c'était une pièce de la poupe, trop pesante pour que je la pusse emporter.

Le 24. Je travaillai sur les débris jusqu'à ce jour inclusivement, et, à force de jouer du levier pendant cet intervalle, j'ébranlai si fort la carcasse, que la première marée fit flotter plusieurs tonneaux et deux coffres de matelots. Mais comme le vent soufflait de terre, rien ne vint au rivage ce jour-là, excepté des morceaux de bois et un tonneau plein de porc du Brésil, que l'eau salée et le sable avaient entièrement gâté.

Je continuai ce travail jusqu'au 15 juin, sans pourtant rien prendre sur le temps nécessaire pour chercher ma nourriture, pendant ces allées et ces venues, j'avais fixé ce temps à la haute marée afin d'être toujours prêt pour la marée basse. J'avais ainsi amassé des planches et du fer en assez grande quantité pour construire un bateau, si j'eusse su comment m'y prendre. J'avais encore enlevé, pièce par pièce, près de cent livres de plomb roulé.

Le 16 juin, en marchant vers la mer, je trouvai une tortue, la première que j'eusse vue dans l'île. Si j'avais été si longtemps sans découvrir aucun de ces animaux, c'étais

plutôt par un effet du hasard qu'à cause de la rareté de leur espèce, car je trouvai depuis que je n'aurais eu qu'à aller de l'autre côté de l'île pour en voir des milliers chaque jour : peut-être aussi cette découverte m'aurait-elle coûté bien cher.

Le 17 juin. J'employai tout ce jour à apprêter ma tortue ; je trouvai dedans soixante œufs; et comme depuis mon arrivée dans ce triste séjour je n'avais goûté que des viandes d'oiseau ou de bouc, sa chair me parut la plus savoureuse et la plus délicate du monde.

Le 18 il plut tout le jour, et je restai au logis. La pluie me semblait froide, et je me sentais glacé, chose que je savais n'être point ordinaire dans cette latitude.

Le 19 je me trouvai fort mal, et je frissonnais comme s'il eût fait un grand froid.

Le 20 je ne pus prendre de repos pendant toute la nuit, et je ressentis une vive chaleur accompagnée de grandes douleurs de tête.

Le 21 et jours suivants j'eus des alternatives de bien et de mal.

Le 26 je me trouvai mieux, et, comme je n'avais point de vivres, je pris mon fusil pour en aller chercher. Je me sentais extrêmement faible; néanmoins, je tuai une chèvre, que je traînai au logis avec beaucoup de difficulté; j'en grillai sur les charbons quelques morceaux, que je mangeai; j'aurais désiré en faire bouillir pour me procurer du bouillon, mais il fallut m'en passer, faute de pot.

Le 27 le mal me reprit si violemment, qu'il me fit garder le lit tout le jour sans boire ni manger. Je mourais de soif; mais j'étais si faible que je n'avais pas la force de me lever pour aller chercher de l'eau. J'eus un accès; et lorsqu'il me quitta, je m'endormis, et ne me réveillai que bien avant dans la nuit. A peine avais-je ouvert les yeux que je me sentis fort soulagé, quoique bien faible et altéré ; mais que faire? il n'y avait point d'eau dans toute ma demeure, et je fus forcé de rester au lit jusqu'au matin où je me rendor-

mis. Pendant ce sommeil j'eus une vision qui me rappela à des sentiments religieux : la prière que j'adressai à l'Éternel dans cette occasion était la première que j'eusse faite depuis plusieurs années.

Le 28 juin, me sentant un peu soulagé par le sommeil, et l'accès étant tout à fait passé, je me levai. La frayeur où m'avait jeté mon songe ne m'empêcha pas de considérer que l'accès reviendrait le jour suivant, et qu'il fallait profiter de cet intervalle pour reprendre des forces et préparer des rafraîchissements auxquels je pourrais avoir recours lorsque le mal reviendrait. La première chose que je fis fut de verser de l'eau dans une grande bouteille carrée, et de la mettre sur une table près de mon lit; et pour ôter la crudité de l'eau j'y ajoutai environ le quart d'une pinte de rhum. J'allai couper un morceau de viande de bouc, que je grillai sur des charbons; mais je n'en pus manger que fort peu. Je sortis pour me promener; mais je me trouvai faible, triste et le cœur serré à la vue de ma pitoyable condition, redoutant pour le lendemain le retour de mon mal. Le soir je soupai avec trois œufs de tortue, que je fis cuire sur la braise, et que je mangeai à la coque.

J'essayai de me promener; mais je me trouvai si faible qu'à peine pouvais-je porter mon fusil, sans lequel je ne marchais jamais : aussi je n'allai pas loin; je m'assis à terre, et me mis à contempler la mer, qui était alors calme et unie.

Les réflexions que je fis sur mon peu de piété me rendirent muet; et, bien loin d'avoir aucune excuse pour me justifier vis-à-vis de moi-même, je me levai tout pensif et mélancolique; je marchai vers ma retraite, et je passai par-dessus ma muraille comme pour m'aller coucher; mais je me sentais l'esprit dans une grande agitation, et j'étais peu disposé à dormir : je m'assis sur ma chaise; et, comme il commençait à faire nuit, j'allumai ma lampe. Déja l'atteinte de la fièvre me donnait de terribles inquiétudes, lorsqu'il me vint à l'esprit que les Brésiliens ne prennent ordinaire-

ment d'autres médecines que du tabac, quelque soit le genre de maladie que ce puisse être. Je savais qu'il y avait dans un de mes coffres un morceau de rouleau de cette plante, dont les feuilles étaient mûres pour la plupart, quoiqu'il y en eût quelques-unes de vertes.

Je me levai, et j'allai droit au coffre qui renfermait la guérison de mon corps et de mon âme. Je l'ouvris, et j'y trouvai le tabac ; comme le peu de volumes que j'avais conservés y étaient aussi serrés, je pris une des Bibles dont j'ai parlé dans l'énumération de mes effets, et que je n'avais pas eu jusqu'ici le loisir ou plutôt le désir d'ouvrir une seule fois ; je la pris, dis-je, et la portai avec le tabac sur ma table.

Je ne savais, ni comment employer ce tabac pour ma maladie, ni s'il me serait bon ou contraire ; mais j'en fis l'expérience de plusieurs manières différentes, comme si je n'eusse pu manquer par cette voie de rencontrer la bonne méthode et de réussir. D'abord je pris un morceau de feuille que je mis dans ma bouche ; comme le tabac était vert et fort, et que je n'y étais pas accoutumé, il m'étourdit extraordinairement : ensuite j'en fis tremper une autre feuille dans du rhum, pour en prendre une dose une heure ou deux après, en me couchant ; enfin j'en grillai sur des charbons ardents, et je me tins le nez sur la fumée aussi près et aussi longtemps que la crainte de me brûler ou de suffoquer pouvait le permettre.

Dans l'intervalle de ces préparatifs j'ouvris la Bible, et je commençai à lire ; mais les fumées du tabac m'avaient trop ébranlé la tête pour que je pusse continuer ma lecture : néanmoins, ayant jeté les yeux à l'ouverture du livre, les premières paroles qui se présentèrent furent celles-ci : « Invoque-moi au jour de ton affliction, je te délivrerai, et tu me glorifieras. »

Ces paroles me touchèrent, et je les méditai avec recueillement. Il se faisait tard ; et le tabac, comme j'ai déjà dit, m'avait si fort appesanti la tête, qu'il me prit envie d'aller

dormir : je laissai donc brûler ma lampe dans ma caverne, de peur que je n'eusse besoin de quelque chose pendant la nuit, ensuite je m'allai coucher ; mais auparavant je me mis à genoux, je priai Dieu, le suppliant d'accomplir la promesse de l'Écriture que si je l'invoquais au jour de mon affliction il me délivrerait. Je bus ensuite le rhum dans lequel j'avais fait infuser le tabac, et dont la décoction était si forte que j'eus beaucoup de peine à pouvoir l'avaler. Cette potion me porta brusquement à la tête, et je m'endormis d'un si profond sommeil, que quand je me réveillai il ne pouvait pas être moins de trois heures après midi : je dirai plus, c'est que je ne saurais encore m'ôter de la tête que je dormis tout le lendemain de ma médecine, toute la nuit d'après, et une partie du jour suivant, car autrement je ne comprends pas comment j'aurais pu me trouver en défaut d'une journée dans mon calcul de jours et de semaines, comme quelques années après je m'en aperçus.

Quelle que pût être la cause de ce mécompte, je me trouvai à mon réveil extrêmement soulagé, plein de courage et de joie ; quand je me levai j'avais plus de force que le jour précédent : mon estomac s'était rétabli, l'appétit m'était revenu ; en un mot le lendemain l'accès ne reparut pas, et j'allai toujours de mieux en mieux. Ce jour était le 23.

Le 30 juin, d'après la marche de la maladie, était mon jour de calme ; je sortis avec mon fusil, mais je ne me souciai point de m'éloigner trop. Je tuai une couple d'oiseaux de mer, assez semblables à des oies sauvages : je les portai au logis, mais je ne fus point tenté d'en manger, et je me contentai de quelques œufs de tortue qui étaient fort bons. Le soir je réitérai la médecine que je supposais m'avoir fait du bien, c'est-à-dire du tabac infusé dans du rhum : j'usai pourtant de quelque restriction cette fois-ci ; la dose fut plus petite que la première, je ne mâchai point de tabac, et je ne tins point le nez sur la fumée comme auparavant. Le lendemain 1er juillet je ne fus pas aussi bien que je m'y étais attendu, j'eus quelques légers frissons.

Le 2 je réitérai la médecine des trois manières; elle me porta à la tête comme il était arrivé la première fois, et je doublai la quantité de ma potion.

Le 3 la fièvre me quitta pour toujours; mais il se passa quelques semaines avant que je reprisse tout à fait mes forces.

Réfléchissant sur ces paroles de l'Écriture : « Je te délivrerai, » le 4 au matin je pris la Bible, et je commençai au Nouveau Testament. Je m'appliquai sérieusement à cette lecture, je me fis une loi de n'y pas manquer matin et soir, sans me fixer à certains chapitres, mais suivant la situation de mon esprit. Je n'eus pas pratiqué cet exercice pendant longtemps que je sentis naître en mon cœur un repentir profond et sincère de ma vie passée; et quoique ma situation fût toujours la même, à parler physiquement, et à en juger par l'extérieur des choses; néanmoins, en y réfléchissant, elle était devenue plus douce et plus supportable. Par une lecture constante de l'Écriture sainte, et par l'usage fréquent de la prière, mes pensées se dirigeaient vers Dieu; j'éprouvais des consolations intérieures qui m'avaient jusqu'alors été inconnues; et comme ma santé et mes forces revenaient tous les jours, je travaillais assidûment à me pourvoir de tout ce qui me manquait, et à rendre ma manière de vivre aussi régulière qu'il m'était possible.

Du 4 juillet jusqu'au 14 mon occupation principale fut de me promener avec mon fusil à la main : je réitérais souvent la promenade, mais je la faisais courte, comme un homme qui relevait de maladie et qui tâche peu à peu de se rétablir; car il est difficile de comprendre combien j'étais épuisé et à quel point de faiblesse je me voyais réduit. Le remède dont je me servis était tout à fait nouveau, et n'avait peut-être jamais guéri de fièvre auparavant; aussi l'expérience que j'en fis n'est-elle pas un garant suffisant pour oser le recommander à qui que ce soit, parce que si d'un côté il emporta le mal, de l'autre il contribua extrêmement à m'affaiblir, et il m'en resta pendant quelque temps un ébranle-

ment de nerfs et de fortes convulsions par tout le corps.

Ces fréquentes promenades m'apprirent à mes dépens cette particularité très-importante pour moi, qu'il n'y avait rien de plus pernicieux pour la santé que de se mettre en campagne pendant la saison pluvieuse, surtout lorsque la pluie est accompagnée d'une tempête ou d'un ouragan. Comme la pluie qui survenait quelquefois dans la saison sèche ne tombait jamais sans orage, je la trouvais beaucoup plus dangereuse que celle de septembre ou d'octobre.

Il y avait près de dix mois que j'étais dans ce triste séjour; toute possibilité d'en sortir semblait m'être ôtée pour toujours, et je croyais fermement que jamais créature humaine n'avait mis le pied dans ce lieu sauvage. Ma demeure se trouvait, selon moi, suffisamment fortifiée : j'avais un grand désir de faire une reconnaissance plus complète de l'île, et de voir si je ne pourrais point découvrir des productions qui m'auraient été cachées jusqu'alors.

Ce fut le 15 juillet que je commençai à parcourir mon île plus attentivement que je ne l'avais encore fait. J'allai d'abord à la petite baie où j'avais abordé avec mes radeaux. Je marchai le long de la rivière; et quand j'eus fait environ deux milles en montant je trouvai que la marée ne portait pas plus loin, et qu'il n'y avait plus là qu'un petit ruisseau, dont l'eau était fort douce et très-bonne. Comme c'était l'été ou la saison sèche, il n'y avait presque point d'eau en certains endroits; du moins n'en restait-il pas assez pour faire un courant un peu considérable et sensible,

Sur les bords de ce ruisseau je trouvai plusieurs prairies agréables, unies et couvertes d'une belle verdure. En s'en éloignant elles s'élevaient insensiblement : dans les endroits où il n'y avait pas d'apparence qu'elles fussent jamais inondées, c'est-à-dire près des coteaux qui les bordaient, je trouvai quantité de tabac vert, et dont la tige était extrêmement haute. Il y avait plusieurs autres plantes, que je ne connaissais point, dont je n'avais jamais entendu

parler, et qui pouvaient avoir des propriétés que je ne connaissais pas davantage.

Je me mis à chercher de la cassave, racine qui sert de pain aux Américains dans tous ces climats; il me fut impossible d'en découvrir. Je vis de beaux plans d'aloès : je n'en connaissais pas encore l'usage; je vis aussi plusieurs cannes à sucre, sauvages et imparfaites faute de culture. Je m'en revins en réfléchissant mûrement aux moyens par lesquels je pourrais m'instruire de la vertu des plantes et des fruits que je découvrirais à l'avenir : mais, après m'en être bien occupé, je ne pris aucun parti; car, il faut en convenir, j'avais été si peu soigneux de faire des observations dans le temps que j'étais au Brésil, que je ne connaissais guère les plantes de la campagne, ou du moins la connaissance que j'en avais ne pouvait m'être d'un grand secours dans l'état déplorable où je me trouvais.

Le lendemain, 16 du mois, je repris le même chemin, et, m'étant avancé un peu plus que je n'avais fait la veille, je trouvai que le ruisseau et les prairies ne s'étendaient pas plus loin, et que la campagne commençait à être plus couverte de bois. Là je trouvai plusieurs sortes de fruits, et particulièrement des melons qui couvraient la terre, des raisins qui pendaient sur les arbres, et dont la grappe, riante et pleine, était prête pour la vendange. Cette découverte me causa autant de surprise que de joie.

Mais je voulus modérer mon appétit et profiter d'une expérience qui avait été funeste à d'autres; car je me ressouvenais d'avoir vu mourir, en Barbarie, plusieurs de nos esclaves qui avaient contracté la dyssenterie à force de manger des raisins. J'eus pourtant le secret d'obvier à des suites si dangereuses, et de préparer ce fruit d'une manière excellente, en l'exposant et le faisant sécher au soleil après l'avoir cueilli, je le gardai comme on garde en Europe ce qu'on appelle des raisins secs; je me persuadais qu'après l'automne ce serait un manger aussi agréable que sain, et mon espérance ne fut point déçue.

Je passai là toute la journée ; sur le soir je ne jugeai pas à propos de m'en retourner au logis, et je me déterminai, pour la première fois de ma vie solitaire, à découcher. La nuit étant venue, je choisis un logement tout semblable à celui qui m'avait donné retraite lors de mon arrivée dans l'île : ce fut un arbre touffu, sur lequel je me plaçai commodément, et m'endormis d'un profond sommeil. Le lendemain au matin je procédai à la continuation de ma découverte en marchant près de quatre milles, et, jugeant de la longueur du chemin par celle de la vallée que je parcourais, j'allai droit au nord, laissant derrière et à ma droite une chaîne de monticules.

Au bout de cette marche je me trouvai dans un pays découvert, qui semblait porter sa pente à l'occident ; un petit ruisseau d'eau fraîche, sortant d'une colline, dirigeait son cours à l'opposite, c'est-à-dire à l'orient : toute cette contrée paraissait si tempérée, si verte, si fleurie, qu'on l'aurait prise pour un jardin planté avec art, et il était aisé de voir qu'il y régnait un printemps perpétuel.

Je descendis un peu sur la croupe de cette vallée délicieuse, et fis ensuite une station pour la contempler à loisir. D'abord l'admiration s'empara de mes sens : elle suspendit quelque temps mes soucis rongeurs, pour me faire savourer le plaisir secret de voir que tout ce que je contemplais était mon bien ; que j'étais le seigneur et le roi absolu de cette région ; que j'y avais un droit de possession, et que si j'avais des héritiers je pourrais le leur transmettre. J'y vis une grande quantité d'orangers, de limoniers et de citronniers, tous sauvages, et dont il n'y avait que très-peu qui portassent du fruit, du moins dans la saison présente. Les limons verts que je cueillis étaient non-seulement agréables à manger, mais encore très-sains ; et dans la suite j'en mêlai le jus avec de l'eau, qui en devenait par là plus rafraîchissante et plus salutaire.

Je me voyais maintenant assez d'ouvrage : il s'agissait de cueillir du fruit et de le transporter ensuite dans mon habi-

tation ; car j'avais résolu d'amasser une provision de raisins et de citrons pour me servir pendant la saison pluvieuse.

A cet effet, je fis trois monceaux, dont deux étaient de raisins, et l'autre de limons et de citrons mêlés ensemble. Je tirai de chacun une petite portion pour l'emporter, et je pris le chemin de la maison, résolu de revenir au plus tôt, et de me munir d'un sac ou de quelque autre ustensile que je pourrais trouver, pour enlever le reste.

Après mon voyage de trois jours je me rendis chez moi : c'est ainsi que j'appellerai désormais ma tente et ma caverne. Mais avant que d'y arriver mes raisins s'étaient froissés et écrasés, à cause de leur grande maturité et de leur pesanteur, en sorte qu'ils ne valaient plus rien. Quant aux limons, ils se trouvèrent très-bons ; mais ils n'y en avait qu'un petit nombre.

Le jour suivant, le 19, je retournai avec deux petits sacs que j'avais faits pour aller chercher ma récolte ; mais je fus surpris de voir mes raisins, que j'avais laissés la veille si appétissants et bien amoncelés, tout gâtés, par morceaux, traînés et dispersés çà et là : une partie en avait été rongée et dévorée. J'en conclus qu'il se trouvait dans le voisinage quelques animaux sauvages qui avaient fait le dégât.

Enfin, voyant qu'il n'y avait pas moyen de les laisser en monceaux, ni de les emporter dans un sac, parce que d'un côté ils seraient pressés et exprimés sous leur propre poids, et que de l'autre ce serait les livrer aux bêtes sauvages, je trouvai une troisième méthode, qui me réussit : je cueillis une grande quantité de raisins, et les suspendis au bout des branches des arbres pour les sécher et les cuire au soleil ; quant aux limons et aux citrons, j'en emportai au logis autant qu'il en fallait pour plier sous ma charge.

Pendant mon retour de ce petit voyage, je contemplais avec admiration la fécondité de cette vallée, les charmes de sa situation, l'avantage qu'il y aurait de s'y voir à l'abri des orages du vent d'est derrière ces bois et ces coteaux ; et je conclus que l'endroit où j'avais fixé mon habition était sans con-

tredit le moins avantageux de toute l'île. Je pensai dès lors à déménager et à me choisir, s'il était possible, dans ce séjour fertile et agréable une place aussi forte que celle que je projetais de quitter.

J'eus longtemps cette idée en tête, et la beauté du lieu m'en faisait repaître mon imagination avec plaisir : mais quand je vins à considérer les choses de plus près et à réfléchir que mon ancienne demeure était près de la mer, je trouvai que ce voisinage pourrait donner lieu à quelque événement favorable pour moi ; et que, bien qu'il n'y eût pas beaucoup d'apparence que cet heureux événement pût jamais m'arriver, néanmoins si je venais à me renfermer dans les collines et dans les bois, au centre de l'île, ce serait redoubler mes entraves et rendre mon affranchissement non-seulement peu probable, mais même impossible : je conclus donc que je ne devais point changer de demeure.

J'étais pourtant devenu tellement passionné pour un si bel endroit, que j'y passai presque tout le reste de juillet; et quoique, après m'être ravisé, j'eusse décidé de ne point changer de domicile, je ne pus m'empêcher de satisfaire en partie mon envie en y faisant une petite métairie au milieu d'une enceinte assez spacieuse, composée d'une double haie bien palissadée, aussi haute que je pouvais atteindre, et toute remplie en dedans de petit bois. Je couchais quelquefois deux ou trois nuits consécutives dans cette seconde forteresse, passant et repassant par-dessus la haie à l'aide d'une échelle, comme je faisais dans la première. Dès lors je me regardai comme un homme qui aurait deux maisons, l'une sur la côte, pour veiller au commerce et à l'arrivée des vaisseaux, l'autre à la campagne, pour faire la moisson et la vendange. Les ouvrages et le séjour que je fis dans cette dernière me tinrent jusqu'au 1er août.

Je venais de terminer mes fortifications, et je commençais à jouir de mes travaux, quand les pluies vinrent m'en déloger, et me chasser dans ma première habitation, d'où je ne devais pas sortir de si tôt; car, quoique dans la nouvelle je

me fusse fait une tente avec une pièce de voile, et que je l'eusse très-bien tendue, comme j'avais déjà fait dans l'ancienne, je n'étais pourtant pas au pied d'un rocher haut et sans pente qui me servît de boulevard contre le gros temps, et je n'avais pas derrière moi une caverne pour me retirer en cas de pluies extraordinaires.

J'avais achevé ma métairie au commencement d'août, et dès ce moment, je commençais à en goûter les douceurs. Le troisième jour du même mois je trouvai les raisins que j'avais suspendus parfaitement secs, bien cuits au soleil, en un mot excellents; je commençai donc à les ôter de dessus les arbres et je fis très-bien de prendre promptement cette précaution, autrement les pluies qui survinrent les auraient entièrement gâtés, et m'eussent fait perdre mes meilleures provisions d'hiver. J'avais plus de deux cents grappes : il me fallut du temps pour les dépendre, les transporter chez moi et les serrer dans ma caverne. Je n'eus pas plus tôt terminé cette opération que les pluies commencèrent, et durèrent depuis le quatorzième jour d'août jusqu'à la mi-octobre : il est bien vrai qu'elles diminuaient quelquefois, mais aussi elles étaient de temps en temps si violentes, que je ne pouvais sortir de ma caverne pendant plusieurs jours.

Dans cette même saison, l'accroissement soudain de ma famille me causa beaucoup de surprise. Il y avait quelque temps que j'avais eu le chagrin de perdre un de mes chats, et je le croyais mort, lorsqu'à mon grand étonnement il revint à mon logis, escorté de trois petits, sur la fin du mois d'août.

Depuis le 14 du mois d'août jusqu'au 26 il plut sans relâche, et à tel point, que je ne pus sortir de tout ce temps-là; j'étais devenu très-soigneux de me garantir de la pluie. Pendant cette longue retraite je commençai à me trouver un peu à court de vivres; m'étant hasardé deux fois à sortir, je tuai un bouc et trouvai une tortue fort grosse, qui fut pour moi un grand régal. Je réglais mes repas de la manière suivante : je mangeais une grappe de raisin pour mon dé-

jeuner, un morceau de bouc ou de tortue grillé pour mon dîner, car, par malheur, je n'avais aucun vaisseau propre à bouillir ou à étuver quoi que ce fût ; à souper je me contentais de deux ou trois œufs de tortue.

Pour me distraire et faire en même temps quelque chose d'utile dans cette espèce de prison où me confinait la pluie, je travaillais régulièrement deux ou trois heures par jour à agrandir ma caverne ; et conduisant ma sape peu à peu vers l'un des flancs du rocher, je parvins à le percer de part en part et à m'établir une entrée et une sortie libres derrière mes fortifications. Je conçus d'abord quelque inquiétude de me voir ainsi exposé ; car de la manière dont j'avais ménagé les choses auparavant, je m'étais vu parfaitement bien fermé, au lieu qu'à présent j'étais en butte au premier agresseur qui viendrait m'attaquer. Il faut pourtant avouer que j'aurais de la peine à justifier la crainte qui me vint sur cet article, et que j'étais trop ingénieux à me tourmenter, puisque l'animal le plus gros que j'eusse encore vu dans l'île était un bouc.

CHAPITRE VII.

Travaux agricoles. — Visite à la maison de campagne — Fabrication des paniers. — Grande excursion dans l'île — La famille s'augmente d'un perroquet et d'un chevreau. — Retour. — La moisson. — La première soupe.

QUAND arriva le 30 septembre, anniversaire de mon funeste débarquement, je calculai les crans marqués sur mon poteau, et j'y trouvai qu'il y avait trois cent soixante-cinq jours que j'étais à terre. J'observai ce jour comme un jour de jeûne solennel, le consacrant tout entier à des exercices religieux. Je m'abstins de toute nourriture pendant douze heures et jusqu'au soleil couchant; puis je mangeai un biscuit avec une grappe de raisin, et, terminant cette journée par la prière, comme je l'avais commencée, je m'allai coucher.

Jusqu'ici je n'avais observé aucun dimanche, parce que, n'ayant depuis ma jeunesse nul sentiment de religion dans le cœur, j'omis, au bout de quelque temps, de distinguer les semaines en marquant pour le dimanche un cran plus long que pour les jours ouvriers; je ne pouvais plus ainsi discerner les uns des autres. Mais quand j'eus une fois calculé les jours par le nombre des crans, comme je viens de le dire, je reconnus que j'avais été dans l'île pendant un an entier. Je divisai cette année en semaines, et je pris le septième jour de chacune pour mon dimanche : il est pourtant

vrai qu'à la fin de mon calcul je trouvai un ou deux jours de mécompte.

Peu de temps après je m'aperçus que mon encre me manquerait bientôt; je fus donc obligé d'en être très-économe, me contentant d'écrire les circonstances les plus remarquables de ma vie, sans faire un détail journalier des autres choses.

Je m'apercevais déjà de la régularité des saisons : je ne me laissais plus surprendre ni par la pluie ni par la sécheresse, et je savais me pourvoir contre l'une et l'autre. Mais avant d'acquérir une telle expérience j'avais été obligé d'en faire les frais. J'ai dit plus haut que j'avais conservé le peu d'orge et de riz qui avait poussé d'une manière inattendue, et où je m'imaginais trouver du miracle. Il pouvait bien y avoir trente épis de riz et vingt d'orge, et je croyais que c'était le temps propre à semer ces grains, parce que, les pluies étant passées, le soleil était parvenu au midi de la ligne.

D'après ce projet, je cultivai une pièce de terre le mieux qu'il me fut possible avec une pelle de bois, et l'ayant partagée en deux, je semai mon grain. Pendant cette opération, il me vint à l'idée que je ferais bien de ne pas tout employer cette première fois, parce que je ne savais quelle saison était la plus propre pour les semailles; je risquai donc environ les deux tiers de mon grain, réservant à peu près une poignée de chaque sorte.

Je m'applaudis dans la suite de m'y être pris avec cette précaution : de tout ce que j'avais semé il n'y eut pas un seul grain qui vint à maturité, et cela parce qu'aux mois suivants, qui composaient la saison sèche, la terre, n'ayant reçu aucune pluie, après avoir été ensemencée, manqua de l'humidité nécessaire pour faire germer le grain; elle ne produisit rien du tout jusqu'au retour de la saison pluvieuse, où il ne poussa que de faibles tiges qui dépérirent.

Voyant que ma première semence ne croissait point, et devinant aisément qu'il n'en fallait pas chercher d'autre cause

que la sécheresse, je préparai un autre champ pour faire une autre expérience. Je bêchai donc une pièce de terre près de ma nouvelle métairie, et je semai le reste de mon grain en février, un peu avant l'équinoxe du printemps. Cette semence, ayant été humectée pendant les deux mois de mars et d'Avril, poussa fort heureusement, et fournit la plus belle récolte que je pusse attendre; mais comme cette seconde semaille n'était plus qu'un reste de la première, n'osant la risquer tout entière, j'en avais épargné pour une troisième; elle ne donna qu'une petite moisson, qui pouvait monter à deux picotins, l'un de riz, l'autre d'orge.

L'expérience que je venais de faire me rendit très-habile sur ce point : j'appris le moment juste où il fallait semer, j'appris aussi que je pouvais faire deux semailles et recueillir deux moissons.

Pendant que mon blé croissait, je fis une découverte dont je sus bien profiter par la suite. Dès que les pluies furent passées et que le temps devint beau, ce qui arriva vers le mois de novembre, j'allai faire un tour à ma maison de campagne. Après une absence de quelques mois, j'y trouvai les choses dans le même état ou je les avais laissées, et même en quelque sorte améliorées. Le cercle ou la double haie que j'avais formée était non-seulement entière, mais encore les pieux que j'avais faits avec des branches d'arbres coupées dans le voisinage avaient tous poussé et produit de longues branches, comme auraient pu faire des saules, qui repoussent généralement la première année, après avoir été élagués depuis le tronc jusqu'à la cime. Je ne saurais comment appeler les arbres dont les branches m'avaient fourni des pieux. J'étais bien étonné de voir croître ces jeunes plants; je les taillai et les cultivai de façon qu'ils pussent tous venir à un même niveau s'il était possible. On ne saurait croire combien ils prospérèrent, et formèrent enfin un ombrage si épais qu'on aurait pu loger dessous durant toute la saison sèche : ce qui me fit résoudre à couper d'autres pieux de la même espèce, et à en faire une haie en

forme de demi-cercle pour enfermer la muraille de ma première demeure; et c'est aussi ce que j'exécutai. Ayant planté un double rang de ces pieux, qui devenaient des arbres, à la distance d'environ huit verges de mon ancienne palissade, ils crûrent fort vite, servirent d'abord de couverture pour mon habitation, et dans la suite même de rempart et de défense.

Je trouvais dès lors qu'on pouvait en général diviser les saisons de l'année, non pas en été et en hiver, comme on fait en Europe, mais en temps de pluie et de sécheresse, qui, se succédant alternativement deux fois l'un à l'autre, occupent ordinairement les mois de l'année selon l'ordre suivant :

La seconde moitié de février, Mars, La première moitié d'avril.	Temps de pluie, le soleil étant ou dans l'équinoxe ou bien proche.
La seconde moitié d'avril, Mai, Juin, Juillet, La première moitié d'août.	Temps sec, le soleil étant alors au nord de la ligne.
La seconde moitié d'août, Septembre, La première moitié d'octobre.	Temps de pluie, le soleil étant retourné au voisinage de l'équinoxe.
La seconde moitié d'octobre, Novembre, Décembre, Janvier, La première moitié de février.	Temps sec, le soleil étant au sud de la ligne.

Tel était le cours ordinaire des saisons, quoiqu'à la vérité il y eut quelques changements de temps en temps, parce que la pluie durait plus ou moins, selon la direction ou la violence des vents qui soufflaient. J'avais appris à mes dépens combien les pluies étaient contraires à la santé ; et voilà pourquoi je faisais toutes mes provisions d'avance, de crainte d'être obligé d'aller dehors pendant les mois plu-

vieux. Mais il ne faut pas s'imaginer que je fusse oisif dans ma retraite : j'y trouvais assez d'occupations, et je manquais encore d'une infinité de choses dont je ne pouvais me pourvoir que par un rude travail et une application continuelle. Par exemple, je voulus fabriquer un panier, et je m'y pris de plusieurs manières; les verges que j'employai d'abord pour cela étaient si fragiles, que je n'en pus rien faire. J'eus lieu, dans cette circonstance, de me louer de ce qu'étant encore petit garçon je m'étais fait un plaisir de fréquenter la boutique d'un vannier, qui travaillait dans la ville où mon père demeurait, et de lui voir faire ses ouvrages d'osier; semblable à la plupart des enfants, je lui rendais de petits services : je remarquais soigneusement la manière dont il travaillait; je mettais quelquefois la main à l'œuvre, et enfin j'avais acquis une pleine connaissance des procédés de son métier. Il ne me manquait plus que des matériaux, lorsqu'il me vint dans l'esprit que les petites branches de l'arbre sur lequel j'avais coupé les pieux qui avaient poussé pourraient bien être aussi flexibles que celles du saule ou de l'osier, et je résolus de l'essayer.

Dans ce dessein, je m'en allai le lendemain à la maison de campagne, et ayant coupé quelques verges de l'arbre dont je viens de parler, je les trouvai aussi propres que je pouvais les souhaiter pour ce que je voulais faire. Je retournai donc bientôt après avec une hache pour couper une grande quantité de ces petites branches, ce que je n'eus point de peine à faire, parce que l'arbre qui les produit était fort commun dans cet endroit. Je les plaçai et les étendis dans mon enclos pour les sécher, et dès qu'elles furent propres à mettre en œuvre je les portai dans ma caverne, où je m'occupai, pendant la saison suivante, à faire de mon mieux un bon nombre de paniers, soit pour transporter de la terre ou autres choses, soit pour serrer du fruit, soit pour d'autres usages; quoique je ne les fisse pas dans la dernière perfection, ils étaient assez propres à l'usage auquel je les destinais. J'eus soin depuis ce temps-là de ne m'en laisser jamais manquer;

à mesure que les vieux dépérissaient, j'en faisais de nouveaux. Je m'attachai souvent à fabriquer quelques paniers forts et profonds, destinés à renfermer mon blé, dans les années de bonne récolte.

Quand je fus venu à bout de cette difficulté, je mis en mouvement les ressorts de mon imagination pour voir s'il ne serait pas possible de suppléer au besoin extrême que j'avais de deux autres choses. D'abord je manquais de vaisseaux propres à contenir des choses liquides, n'ayant que deux petits barils, dans lesquels il y avait encore actuellement beaucoup de rhum, et quelques bouteilles de verre médiocrement grandes, les unes carrées, les autres rondes, qui contenaient de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs. Je ne possédais pas seulement un pot pour faire cuire la moindre chose, excepté une grosse marmite que j'avais sauvée du vaisseau, mais qui, en raison de sa grandeur, ne pouvait servir à faire du bouillon ou à étuver quelquefois un morceau de viande seul. La seconde chose que j'aurais bien voulu avoir était une pipe, ce qui me parut impossible pendant quelque temps; mais à la fin je parvins à m'en fabriquer une assez grossière, qui, néanmoins me fut très-agréable.

Je m'occupais tantôt à planter mon second rang de palissades, tantôt à tresser des ouvrages d'osier; et j'allais ainsi voir la fin de mon été, lorsqu'une autre affaire vint me prendre une partie de mon temps, qui m'était si précieux. J'avais un grand désir de parcourir toute l'île : je m'étais avancé jusqu'à la source du ruisseau, et de là, j'avais poussé jusqu'au lieu où était située ma métairie, d'où rien ne s'opposait à la vue jusqu'à l'autre côté de l'île et au rivage de la mer. Je voulus traverser jusque-là; je pris donc mon fusil, une hache et mon chien, une bonne quantité de plomb et de poudre, deux ou trois grappes de raisins que je mis dans mon sac, et je partis. Quand j'eus traversé toute la vallée dont j'ai déjà parlé, je découvris la mer à l'ouest; et comme il faisait un temps fort clair, je vis distinctement la terre : je ne pouvais dire si c'était une île ou un continent,

mais je voyais qu'elle était très-élevée, qu'elle s'étendait de l'ouest à l'ouest-sud-ouest, et ne pouvait être éloignée de moins de quinze lieues.

Tout ce qu'il m'était permis de savoir de la situation de cette terre, c'est qu'elle était dans l'Amérique. Suivant tous les calculs que j'avais pu faire, elle devait toucher aux pays espagnols : il était possible qu'elle fût entièrement habitée par des sauvages, qui, si j'y eusse abordé, m'auraient sans doute fait subir un sort plus dur que n'était le mien. Je me rendis aisément aux dispositions de la Providence, que je reconnaissais et croyais déjà régler tout pour le mieux. Cette découverte ne porta aucune atteinte à mon repos, et je me donnai bien garde de me tourmenter l'esprit par des souhaits impuissants.

En outre, quand j'eus mûrement considéré la chose, je trouvai que si cette côte faisait partie des conquêtes espagnoles je verrais infailliblement passer et repasser de temps à autre quelques vaisseaux ; que si, au contraire, je n'en voyais jamais un seul, il fallait que ce fût la côte qui sépare la Nouvelle-Espagne du Brésil, et qui est une retraite de sauvages cruels et anthropophages, qui ne manquent point de massacrer et de dévorer tous ceux qui tombent entre leurs mains.

J'avançais à loisir en faisant ces réflexions. Ce côté de l'île me parut tout différent du mien : les paysages en étaient beaux, les plaines verdoyantes et émaillées de fleurs, les bois hauts et touffus. Je vis quantité de perroquets, et je désirai vivement en attraper un pour l'apprivoiser et lui apprendre à parler. Je me donnai bien du mouvement pour y arriver, et à la fin j'en attrapai un jeune, que j'abattis d'un coup de bâton; l'ayant relevé, je le mis dans mon sein : à force de le soigner il se remit, et se fortifia si bien que je l'emportai chez moi. Quelques années s'écoulèrent avant que je pusse le faire parler, mais enfin je lui appris à m'appeler par mon nom d'une façon tout à fait familière.

Ce voyage me procura beaucoup de plaisir : je trouvai

dans les lieux bas des animaux que je prenais les uns pour des lièvres, les autres pour des renards; mais ils avaient quelque chose de bien différent de tous ceux que j'avais vus jusqu'alors; et quoique j'en tuasse plusieurs, je ne succombai pourtant pas à la tentation d'en manger. En effet, j'aurais eu grand tort de courir quelques risques par rapport aux aliments, puisque j'en avais en quantité et de très-bons, entre autres des boucs, des pigeons et des tortues: si l'on y ajoute mes raisins, je défie toutes les tables d'être mieux servies.

Pendant ce voyage je ne faisais jamais plus de deux milles environ par jour, mais je les faisais avec tant de tours et de détours, pour voir si je ne rencontrerais pas quelque chose d'avantageux, que j'étais assez fatigué toutes les fois que j'arrivais au lieu où je voulais choisir mon gîte pour toute la nuit; je montais alors sur un arbre, ou bien je me logeais entre deux, plantant un rang de pieux à chacun de mes côtés pour me servir de barricades, ou du moins pour empêcher que les bêtes sauvages ne pussent venir sur moi sans m'éveiller auparavant.

Dès que je fus arrivé au bord de la mer, mon admiration augmenta pour ce côté de l'île; tout ce qui se présentait à ma vue me confirma dans l'opinion où j'étais déjà que le plus mauvais lot m'était échu en partage. Le rivage que j'habitais n'avait fourni que trois tortues en un an et demi, au lieu que celui-ci en était couvert. Tout y abondait en oiseaux de plusieurs sortes, dont les uns m'étaient connus, les autres inconnus, la plupart très-bons à manger. J'en aurais pu tuer autant que j'eusse voulu; mais j'étais économe de ma poudre et de mon plomb, et je désirais plutôt tuer une chèvre, s'il était possible, parce qu'il y avait beaucoup plus à manger. Cependant, quoique cette partie de la côte fût bien plus abondante en boucs que celle où j'habitais, il était néanmoins bien plus difficile de les approcher, parce que, ce canton étant plat et uni, ils pouvaient m'apercevoir plus aisément que lorsque j'étais sur les rochers et sur les collines.

Quelque charmante que fût cette contrée, je ne sentais pourtant pas le moindre désir de changer d'habitation; j'étais accoutumé à celle où je m'étais fixé dès le commencement, et dans le moment même où j'admirais mes belles découvertes, il me semblait que j'étais éloigné de chez moi et dans un pays étranger. Enfin je pris ma route le long de la côte, tirant à l'est, et je crois que je parcourus bien douze milles; je plantai alors une grande perche sur le rivage pour me servir de marque, et je pris le parti de m'en retourner au logis, en décidant pourtant que la première fois que je me mettrais en chemin pour faire un voyage, je prendrais à l'est de mon domicile, et qu'enfin je ferais la moitié du tour de l'île avant d'arriver à ma marque.

Je pris pour m'en retourner un autre chemin que celui par où j'étais venu, croyant que je pourrais aisément avoir l'aspect de toute l'île, et ne pas manquer, en jetant la vue çà et là, de trouver mon ancienne demeure. Je me trompais néanmoins dans ce raisonnement, car lorsque je me fus avancé l'espace de deux ou trois milles dans le pays, je me trouvai au milieu d'une vallée spacieuse, environnée de collines tellement couvertes de bois, qu'il n'y avait aucun moyen de deviner mon chemin, à moins que ce ne fût au cours du soleil; encore aurait-il fallu que je susse la position de cet astre ou l'heure du jour.

Il arriva pour surcroît d'infortune qu'il fit un temps sombre pendant trois ou quatre jours que je séjournai dans cette vallée : comme je ne pouvais voir le soleil pendant ce temps-là, j'eus le déplaisir d'y être errant et vagabond, de me voir enfin obligé de gagner le bord de la mer, où je cherchai ma perche, et de reprendre le chemin que j'avais déjà fait. Je m'en retournai au logis à petites journées, supportant et le poids de la chaleur, qui était excessive, et celui de mon fusil, de mon fourniment, de ma hache et d'autres provisions.

Mon chien, dans cette caravane, surprit un jeune chevreau et le saisit : j'accourus d'abord, et fus assez diligent pour sauver ce petit animal de la gueule du chien et le prendre

en vie. Je souhaitais passionnément de le transporter chez moi s'il était possible; souvent je m'étais occupé dans mes réflexions de l'idée et des moyens de prendre un couple de ces jeunes animaux, et de les nourrir pour former un troupeau de boucs privés, lequel, au défaut de ma poudre et de mon plomb, pourrait un jour subvenir à ma nourriture.

Je fis un collier pour cette petite bête; je le lui passai autour du cou, et avec une corde que j'y attachai, je le menai à ma suite; ce ne fut pas sans peine que je m'en fis suivre jusqu'à ma métairie; quand j'y fus arrivé, je l'y renfermai et le laissai là, car il me tardait d'être de retour, et de me retrouver chez moi après un mois d'absence.

On ne saurait croire quelle satisfaction ce fut pour moi de revoir mon ancien foyer et de reposer mes membres fatigués dans mon lit suspendu. Le voyage que je venais de faire, sans avoir de route certaine pendant le jour, ni de retraite assurée pour la nuit, m'avait tellement lassé sur la fin, que mon ancienne maison me parut un établissement parfait, où rien ne manquait. Tout ce qui était autour de moi m'enchantait, et je résolus de ne plus m'éloigner désormais pour un temps aussi long.

Je gardai la maison pendant une semaine pour goûter les douceurs du repos et me refaire de mon long voyage. Cependant une affaire de grande importance m'occupait sérieusement; c'était une cage que je faisais pour mon perroquet: il commençait à être de la famille, et nous nous connaissions déjà parfaitement lui et moi. Ensuite je pensai au pauvre chevreau que j'avais renfermé dans l'enceinte de ma métairie et je trouvai convenable de l'aller chercher, ou du moins de lui porter à manger. Quand il eut mangé, je l'attachai comme la première fois et l'emmenai. La faim qu'il avait soufferte l'avait maté et rendu souple au point qu'il me suivait comme un chien, et que j'aurais pu me dispenser de le tenir à l'attache. J'en pris un soin particulier, ne cessant de lui donner à manger et de le caresser tous les jours. En peu de temps il devint si familier, si caressant, qu'il ne voulut

jamais me quitter depuis, et dès lors il fut admis au nombre de mes autres domestiques.

La saison pluvieuse de l'équinoxe d'automne était revenue. Le 30 septembre étant l'anniversaire de ma descente dans l'île où j'étais depuis deux ans, et d'où je n'avais pas plus d'espérance de pouvoir sortir que le premier jour, je l'observai d'une manière aussi solennelle que l'année précédente. Je m'occupai tout le jour à m'humilier devant Dieu, et à reconnaître sa miséricorde infinie, qui voulait bien accorder à ma vie solitaire des adoucissements sans lesquels elle m'aurait été insupportable.

Je reconnus alors, plus sensiblement que je n'avais encore fait, que la vie que je menais était moins déplorable que celle que j'avais menée pendant le cours de mes désordres. Mes chagrins et ma joie commençaient à changer d'objets; je concevais d'autres désirs et d'autres affections : je faisais mes délices de choses toutes nouvelles et différentes de celles qui m'auraient charmé au commencement de mon séjour dans l'île, pour ne pas dire depuis tout le temps que j'y étais.

Autrefois, lorsque j'allais chasser ou visiter la campagne, j'étais sujet à tomber dans des réflexions chagrines à la vue de ma condition, et à me pâmer subitement de douleur lorsque je considérais les forêts, les montagnes et les déserts, où, sans compagnon et sans ressource, je me voyais renfermé par les barrières éternelles de l'Océan. Ces pensées me surprenaient souvent au milieu du plus grand calme comme un orage; elles me jetaient dans le trouble et le désespoir, me faisaient entrelacer mes mains l'une dans l'autre, et pleurer comme un enfant. Quelquefois ces mouvements me prenaient au milieu de mon travail; alors je m'asseyais, soupirant amèrement, les yeux attachés à la terre pendant deux ou trois heures de suite : tout cela empirait ma condition.

Mais actuellement mon esprit se nourrissait d'autres pensées; la lecture de la parole de Dieu faisait partie de mes

occupations journalières, et de cette source émanaient toutes les consolations dont j'avais si grand besoin.

Dès ce moment je conclus en moi-même qu'il était possible que je vécusse plus heureux dans cet état de solitude que je ne ferais probablement dans le commerce du monde et dans quelque profession que ce pût être. Dans la chaleur de cette réflexion, j'allai rendre grâces à Dieu, comme d'un bienfait singulier, d'avoir bien voulu m'amener en un tel lieu.

Jétais dans ces pieuses dispositions d'esprit quand je commençai ma troisième année. En général, il m'arriva rarement d'être oisif; je partageais mon temps en autant de parties que de fonctions différentes auxquelles je m'étais obligé à vaquer. Tels étaient premièrement le service de Dieu et la lecture de l'Écriture sainte; les courses que je faisais avec mon fusil pour me procurer de quoi manger, qui duraient ordinairement trois heures, lorsqu'il ne pleuvait pas; et, en troisième lieu, les peines qu'il fallait que je me donnasse pour apprêter, pour faire cuire ce que j'avais tué, ou bien pour le conserver et en faire provision, ce qui me prenait une bonne partie de la journée. Il faut remarquer en outre que pendant tout le temps que le soleil était dans son apogée, ou dans le voisinage de ce point, les chaleurs étaient excessives, et qu'il n'était pas possible de sortir : ainsi on doit supposer que je ne pouvais disposer de plus de trois ou quatre heures l'après-dînée, avec cette exception néanmoins, que parfois je convertissais mes heures de chasse en heures de travail, en sorte que je travaillais le matin et je sortais avec mon fusil sur le soir.

A cette brièveté du temps destiné pour le travail ajoutez la difficulté de ce même travail, et les heures que le défaut d'outils, de commodités, d'habileté, m'obligeait souvent de retrancher de mes autres occupations, pour réussir à faire la moindre chose. Je citerai pour preuve quarante-deux jours entiers mis à fabriquer une planche pour me servir de tablette dans ma caverne: au lieu que deux scieurs,

avec leurs outils et un atelier convenable, en auraient fait six d'un seul tronc en une seule journée.

Voici comment je m'y prenais. J'allais dans les bois choisir un gros arbre, parce que la planche devait être large. J'étais trois jours à couper cet arbre par le pied, et deux autres à l'ébrancher. A force de hacher, de trancher et de charpenter, j'en réduisais les deux côtés en copeaux, jusqu'à ne lui laisser que trois pouces d'épaisseur. Il n'y a personne qui ne convienne qu'un tel ouvrage devait être un rude exercice pour mes mains; mais le travail et la patience m'en faisaient venir à bout comme de bien d'autres choses.

Le mois de novembre étant venu, j'attendais ma récolte d'orge et de riz. Le terrain que j'avais cultivé pour recevoir ces grains n'était pas grand; la quantité que j'avais semée de chaque espèce montait au plus, comme je l'ai déjà dit, à un demi-picotin, parce que j'avais perdu le fruit d'une saison pour avoir semé pendant la sécheresse. Mais pour le moment je me promettais une bonne récolte, lorsque je m'aperçus tout à coup que je serais en danger de perdre le tout, et de me le voir enlever par des ennemis de plusieurs sortes, dont il était presque impossible de défendre mon champ. Les premières hostilités furent commises par les boucs, et ces autres animaux auxquels j'ai donné le nom de lièvres, qui tous, ayant une fois goûté la saveur du blé en herbe, y demeuraient campés nuit et jour, le mangeant à mesure qu'il poussait, et si près du pied, qu'il était impossible qu'il eût le temps de se former en épis.

Je ne vis point d'autre remède à ce mal que d'entourer complétement mon blé d'une haie. Il m'en coûta beaucoup de peines et de sueurs pour ce travail, d'autant plus que la chose était pressée et demandait une grande diligence. Cependant, comme la terre labourée était proportionnée à la semence que j'y avais mise, et par conséquent de petite étendue, je l'eus close et mise hors d'insulte dans environ une semaine de temps. Pour mieux donner la chasse à ces maraudeurs, je tirais sur quelques-uns pendant le jour, et

leur opposais pendant la nuit mon chien, que je laissais attaché à un poteau justement à l'entrée de mon enclos, d'où il s'élançait çà et là, aboyant contre eux de toutes ses forces. De cette manière les ennemis furent obligés d'abandonner la place, et bientôt je vis mon blé croître, prospérer et mûrir à vue d'œil.

Si les bêtes fauves avaient fait du dégât dans ma moisson dès qu'elle avait été en herbe, les oiseaux la menacèrent d'une ruine entière au moment où elle parut couronnée d'épis; un jour, me promenant le long de la haie pour voir comment allait mon blé, je vis la place entourée d'une multitude d'oiseaux de toutes sortes, qui étaient aux aguets, et n'attendaient, pour faire la picorée, que le moment de mon départ. Je fis une décharge sur eux; car je n'allais jamais sans mon fusil. Dès que le coup fut tiré, je vis dans l'air une épaisse nuée d'oiseaux que je n'avais point remarqués, et qui s'étaient tenus cachés au fond du blé.

Ce spectacle fut bien douloureux pour moi; car il me présageait l'anéantissement de mes espérances, la perte totale de ma récolte; et ce qu'il y avait de pis, c'est qu'en prévoyant ce malheur, je ne savais pas encore comment le prévenir. Je résolus pourtant de ne rien négliger pour sauver mon grain, et de faire même sentinelle nuit et jour, s'il le fallait. Avant tout, je me portai sur les lieux pour constater le dommage. Ces oiseaux avaient, à la vérité, fait du dégât, mais non pas autant que je m'y étais attendu; la verdeur des épis avait un peu arrêté leur avidité, et si je pouvais sauver les restes, ils me promettaient encore une abondante et bonne moisson.

Je restai là quelques moments pour recharger mon fusil; puis, me retirant un peu à l'écart, il me fut aisé de voir mes voleurs postés en embuscade sur tous les arbres d'alentour, comme s'ils n'épiaient, pour faire leur irruption, que l'heure de mon départ. L'événement ne me permit point de douter de leur projet : je m'éloignai de quelques pas, comme pour m'en aller tout à fait. A peine avais-je disparu, qu'ils

descendirent de nouveau l'un après l'autre dans le champ de blé. J'en fus si irrité, que je n'attendis pas qu'ils y fussent assemblés en plus grand nombre; il me semblait qu'on me rongeait les entrailles, et que chaque grain qu'ils avalaient me coûtait la valeur d'un pain entier. Je m'avançai donc aussitôt près de la haie, je tirai sur eux un second coup, et j'en tuai trois. C'était justement ce que je souhaitais avec ardeur; je les ramassai d'abord, puis, afin de rendre leur punition exemplaire, je les traitai comme on fait en Angleterre des voleurs, qu'on condamne à rester attachés au gibet après leur exécution, afin d'inspirer de la terreur aux autres. On n'imaginerait pas quel bon effet cela produisit. Les oiseaux, depuis ce temps-là, non-seulement ne vinrent plus dans mon blé, mais encore ils abandonnèrent tout ce canton de l'île, et je n'en vis plus aucun dans le voisinage tout le temps que demeura l'épouvantail. J'en eus une joie extrême, et je fis ma récolte sur la fin de décembre, qui est dans ce climat l'instant propice pour la seconde moisson.

Avant de commencer cette corvée, je ne savais comment suppléer à une faucille, instrument qui m'était absolument nécessaire pour couper le blé. Je n'eus d'autre parti à prendre que de m'en fabriquer une, du mieux que je pus, avec un des sabres ou coutelas que j'avais trouvés parmi les autres armes restées dans le vaisseau. Ma récolte ayant été peu de chose, me coûta moins de peine à recueillir. En glanant la paille, je n'y cherchai que les épis seuls, que j'égrenai ensuite entre mes mains. La moisson achevée, le demi-picotin que j'avais semé se trouva m'avoir produit près de deux boisseaux et demi d'orge, du moins autant que je pouvais l'estimer, puisque je n'avais aucune mesure.

Ce qui ne laissa pas de me donner beaucoup de courage; c'en était assez pour me faire connaître que la divine Providence voudrait bien un jour ne me pas laisser manquer de pain. Néanmoins je me voyais encore dans un grand embarras; car je ne savais ni comment moudre ce grain pour en

faire du pain, ni comment cuire ce pain, quand même je serais parvenu à le pétrir. Toutes ces difficultés se joignant au désir que j'avais d'amasser une bonne quantité de provisions, et d'avoir par devers moi un grenier qui m'assurât du pain pour l'avenir, je résolus de ne point user de cette récolte, mais de la conserver et de l'employer tout entière en semence à la saison prochaine. Je voulus, en attendant, employer toute mon industrie et toutes les heures de mon travail à exécuter le grand dessein que j'avais de perfectionner l'art de labourer, ainsi que celui de profiter des fruits de mon labourage.

Je pouvais bien dire alors, dans un sens propre et littéral, que je travaillais pour ma vie. Mais une chose étonnante, et à laquelle je ne crois pas que beaucoup de gens réfléchissent, ce sont les préparatifs qu'il faut faire, la peine qu'il faut essuyer, les formes différentes qu'il faut donner à l'ouvrage, avant de pouvoir produire dans sa perfection ce qu'on appelle un *morceau de pain*.

C'est ce que je reconnus à mon grand dommage, moi qui étais réduit à un état pour ainsi dire de pure nature; et chaque jour aidait à m'en convaincre de plus en plus, même après que j'eus recueilli le peu de blé qui avait crû d'une manière si extraordinaire et si inattendue, au pied du rocher.

Premièrement je n'avais point de charrue pour labourer la terre, point de bêche pour la fouir. Il est vrai que j'y suppléai en faisant la pelle de bois; mais aussi, dans cet ouvrage, reconnaissait-on aisément l'inhabileté de l'ouvrier. Quoiqu'elle m'eût coûté plusieurs jours à faire, comme elle n'était point garnie de fer autour, non-seulement elle s'usa plus tôt, mais encore je m'en servais avec plus de peine et moins de succès. Cependant je me résignais à tout, et je supportais avec une patience inaltérable et la difficulté du travail et le peu de succès dont il était suivi.

Mon blé semé, j'aurais eu besoin d'une herse; n'en ayant point, je me vis obligé de passer par-dessus la terre une

grosse branche d'arbre, que je traînais derrière moi, et avec laquelle je grattais pour ainsi dire plutôt que je ne hersais.

Quand mon grain était en herbe, en épi, ou parvenu à maturité, de combien de choses n'avais-je pas besoin pour le fermer d'un enclos, en écarter les bêtes fauves et les oiseaux, pour le faucher, le sécher, le voiturer, le battre, le vanner, et le serrer! Puis il me fallait encore un moulin pour moudre, un tamis pour passer la farine, du levain et du sel pour faire fermenter, un four pour faire cuire mon pain. Voilà bien des instruments d'un côté, et de l'autre bien des ouvrages différents : je ferai pourtant voir que tous ceux-là me manquèrent, et que je ne manquai à aucun de ceux-ci. Mon blé m'exerçait beaucoup ; mais il m'était aussi d'un plus grand secours que tout le reste, et je le regardais comme le plus précieux de tous mes biens. Cependant, tant de choses à faire, et tant d'autres dont j'avais un besoin extrême, m'auraient fait perdre patience sans la conviction qu'il n'y avait point de remède ; d'ailleurs la perte de mon temps ne devait pas me tenir au cœur, parce que, de la manière dont je l'avais divisé, il y avait une certaine partie du jour affectée à ces sortes d'ouvrages. Comme je ne voulais employer aucune portion de mon blé à faire du pain, jusqu'à ce que j'en eusse une plus grande provision, j'avais par devers moi six mois pour tâcher de me fournir par mon industrie tous les ustensiles propres à tirer le meilleur parti des grains que je recueillerais.

Il me fallait auparavant préparer un plus grand espace de terre, parce que j'avais déjà assez de grain pour ensemencer plus d'un arpent. Je ne pouvais préparer la terre sans me faire une bêche. C'est aussi par où je commençai et il ne se passa pas moins d'une semaine entière avant que je l'eusse achevée ; encore était-elle grossière et informe, de sorte que mon ouvrage en devint une fois plus pénible. Mais rien ne fut capable de me décourager, ni de m'empêcher de passer outre ; enfin j'emblavai deux pièces de terre plates et unies,

les plus proches de ma maison que je pus trouver, et les entourai d'une bonne haie. Cette clôture était composée de plants de même espèce que celle qui entourait ma maison. je savais qu'elle croîtrait promptement, et que dans un an, elle formerait une haie vive qui n'exigerait que peu de réparations. Cet ouvrage m'occupa pendant trois mois, parce qu'une partie de ce temps était la saison pluvieuse, qui me permettait rarement de sortir.

Pendant tout le temps que j'étais confiné dans ma maison par la continuation des pluies, je m'occupai de la manière que je raconterai tout à l'heure. Tout en travaillant, je m'amusais à parler à mon perroquet. Il apprit à parler, à dire son nom et son surnom, qui étaient *perroquet mignon*, et ces paroles furent les premières que j'eusse entendu prononcer dans l'île par une autre bouche que la mienne. Ce petit animal me servait de compagnon dans mon travail; les entretiens que j'avais avec lui me délassaient souvent de mes occupations, qui étaient graves et importantes, comme vous l'allez voir. Il y avait déjà longtemps que je songeais si je ne pourrais point me faire quelque vaisseau de terre, parce que j'en avais un besoin extrême ; mais j'ignorais la méthode qu'il fallait suivre pour pourvoir à ce besoin. Néanmoins, quand je considérais la chaleur du climat, je ne doutais presque pas que si je réussissais seulement à trouver de l'argile convenable, je ne pusse en former un pot, lequel étant séché au soleil, serait assez dur et assez fort pour être manié et pour qu'on pût y mettre des choses sèches de leur nature, demandant à être tenues à l'abri de l'humidité. Comme je m'attendais à posséder bientôt une assez grande quantité de blé, de farine et d'autres choses, je me proposais aussi de les serrer de la manière que je viens de dire; en conséquence, je résolus de me façonner quelques pots, et de les faire aussi grands que possible, afin qu'ils pussent se tenir fermes comme des jarres.

Le lecteur aurait pitié de moi, ou peut-être s'en moquerait-il si je lui disais de combien de manières bizarres je m'y

pris pour disposer ma matière ; combien fut étrange la forme donnée à mes ouvrages, qui tombèrent par morceaux, les uns en dedans, les autres en dehors, parce que l'argile n'était pas assez ferme pour soutenir son propre poids ; combien se fêlèrent à la trop grande ardeur du soleil, pour y avoir été exposés précipitamment ; combien enfin se brisèrent en les changeant de place, soit avant qu'ils fussent secs, soit après, si bien que quand je me fus donné beaucoup de peine pour apprêter ma matière et la mettre en œuvre, je ne pus faire plus de deux grandes et vilaines machines de terre que je n'oserais appeler jarres, et qui me coûtèrent pourtant près de deux mois de travail.

Néanmoins, comme ces deux vases s'étaient bien cuits et durcis au soleil, je les soulevai adroitement, et les mis dans deux grands paniers d'osier que j'avais faits exprès pour les empêcher de se casser ; et comme il y avait du vide entre le pot et le panier, je le remplis avec de la paille d'orge et de riz, comptant que ces deux pots se tiendraient toujours secs, que j'y pourrais serrer premièrement mon blé, et peut-être aussi ma farine, après l'avoir moulue.

Si j'avais mal réussi dans la combinaison des grands vases, je parvins à en faire bon nombre de petits, comme des pots ronds, des plats, des cruches, des terrines. L'argile prenait sous ma main toutes sortes de figures, et elle recevait du soleil une dureté surprenante.

Tout cela ne répondait pas encore à la fin que je m'étais proposée, qui était d'avoir un pot de terre capable de renfermer des choses liquides et de souffrir le feu ; ce que ne pouvait faire aucun des ustensiles dont j'étais déjà pourvu. Au bout de quelque temps, il arriva qu'ayant un bon feu pour apprêter mes viandes, je découvris, en fourgonnant dans mon foyer, un morceau de ma vaisselle de terre, qui se trouvait parfaitement cuit, dur comme une pierre, et rouge comme une tuile. Je fus agréablement surpris, et je me dis qu'assurément mes pots pourraient très-bien cuire étant entiers, puisqu'il s'en cuisait des morceaux séparés.

Cette découverte me fit chercher comment je ferais pour disposer mon feu de manière que j'y pusse cuire des pots. Je n'avais aucune idée du genre de fourneau dont se servent les potiers, ni du vernis dont ils enduisent leur vaisselle, je ne savais pas que le plomb que je possédais était bon à cet usage. Je plaçai à tout hasard trois grandes cruches, sur lesquelles je mis trois pots, le tout en forme de pile, avec un gros tas de cendres dessous. Je fis alentour un feu de bois, qui flambait si bien aux côtés et par-dessus, qu'en peu de temps je vis mes vases tout rouges de part en part, sans qu'il en parût aucun de fêlé. Je les laissai dans ce degré de chaleur environ cinq ou six heures, jusqu'à ce que j'en aperçus un, qui n'était pas fondu à la vérité, mais qui commençait à fondre et à couler; le gravier mêlé à l'argile se liquéfiait par la violence du feu, et se serait tourné en verre si j'eusse continué. Je tempérai mon brasier par degrés, jusqu'à ce que les vases commençassent à perdre un peu de leur rouge, et je fus debout toute la nuit, pour avoir l'œil dessus, de peur que le feu ne s'abattît trop soudainement. A la pointe du jour je me vis enrichi de trois cruches, qui étaient, je ne dirai pas belles, mais très-bonnes, et de trois autres pots de terre aussi bien cuits que je le pouvais souhaiter, et dont l'un d'eux avait reçu un vernis parfait par la fonte du gravier.

Une chose si petite en elle-même me causa la plus grande joie qu'on ait jamais ressentie, quand je vis que j'avais fait un pot allant au feu. A peine avais-je eu la patience d'attendre que mes vases fussent refroidis que j'en posai un sur le feu, avec de l'eau dedans pour faire bouillir de la viande, ce qui me réussit parfaitement, car un morceau de bouc que j'avais mis dans le pot me fit un bon bouillon, quoique je manquasse des autres ingrédients nécessaires pour le rendre aussi parfait que je l'avais souhaité.

CHAPITRE VIII.

Boulangerie. — Nouveaux projets de voyages. — Construction d'un canot. — Mon costume. — Navigation autour de l'île. — Les courants. — Grand danger.

Ce que je désirais ensuite avec le plus d'ardeur, c'était de me pourvoir d'un morceau de pierre sur lequel je pusse piler ou battre du blé; car, pour ce qui est d'un moulin, c'est une machine qui exige tant d'art, qu'il ne m'entra pas seulement dans l'esprit d'y pouvoir atteindre. J'étais bien embarrassé pour trouver comment je suppléerais à une chose d'un besoin si indispensable. En effet, le métier de tailleur de pierre est de tous, celui pour lequel je me sentais le moins de talent, outre que je n'avais aucun des outils qu'on y emploie. Je cherchai pendant plusieurs jours une pierre qui fût grosse et qui eût assez de diamètre pour la pouvoir creuser et en faire un mortier; mais je n'en trouvai aucune dans toute l'île, excepté ce que renfermait le corps des rochers, où, faute d'instruments, je ne pouvais ni creuser, ni tailler, et d'où par conséquent je ne pouvais rien tirer. Ajoutez que les rochers de l'île n'étaient pas d'une dureté convenable, mais d'une pierre qui, s'émiettant aisément, n'aurait pu, par conséquent, souffrir les coups d'un pilon pesant, sans que le blé ne se mêla au gravier. Après

avoir perdu beaucoup de temps à chercher une pierre, je désespérai d'y réussir, et pris le parti de chercher dans les forêts quelque gros billot d'un bois très-dur. Ce me fut facile à trouver; et prenant le plus gros que je fusse capable de remuer, je l'arrondis et le façonnai en dehors avec ma hache et ma doloire; puis je le creusai avec un travail infini, en y appliquant le feu, moyen dont se servent les sauvages pour former leurs canots. Je fis ensuite un gros pilon du bois qu'on appelle *bois de fer*. Je mis à part ces outils ainsi préparés, en attendant ma seconde récolte, après laquelle je me proposais de moudre, ou plutôt de broyer mon blé pour le réduire en farine, et en faire du pain.

Cette difficulté surmontée, la première qui se présenta fut de me fabriquer un sas ou un tamis, pour préparer ma farine et la séparer du son, sinon je ne voyais pas de possibilité d'avoir du pain. La chose était tellement difficile en elle-même, que je n'avais presque pas le courage d'y penser. En effet, j'étais bien éloigné d'avoir les choses nécessaires pour faire un tamis; car il ne me fallait rien moins qu'un beau canevas ou bien quelque autre étoffe transparente pour passer la farine. Je restai dans l'inaction et dans l'incertitude pendant plusieurs mois. Tout ce qui me restait de toile n'était que des guenilles; j'avais à la vérité du poil de bouc, mais je ne savais ni comment le filer, ni comment le travailler au métier; et quand même je l'aurais su, il me manquait les instruments nécessaires. Je me fatiguais la tête à chercher quelque moyen de remédier à cet inconvénient, lorsque je me rappelai enfin qu'il y avait parmi les vêtements de nos mariniers que j'avais sauvés du vaisseau, quelque cravates de toile de coton. J'y eus recours; en effet, avec quelques morceaux de ces cravates je me fis trois petits sas, propres à l'usage auquel je les destinais.

Venait ensuite la boulangerie, dont les fonctions devaient s'étendre tant à pétrir qu'à cuire au four. Premièrement je n'avais point de levain, et je n'entrevoyais aucune possibilité de me procurer une chose de cette nature; je résolus donc

de ne pas m'en mettre en peine, et d'en rejeter jusqu'à la moindre pensée. Quant au four, mon esprit était en travail pour imaginer les moyens de m'en fabriquer un. A la fin je trouvai une invention qui répondait assez à mon dessein : je fis quelques vases de terre fort larges, mais peu profonds, c'est-à-dire qu'ils pouvaient avoir deux pieds de diamètre, sur neuf pouces au plus de profondeur. Je les fis cuire au feu, comme j'avais fait des autres, et les mis ensuite à part. Quand je voulais enfourner mon pain, je débutais par faire un grand feu sur mon foyer, pavé de briques carrées, formées et placées à ma façon : j'avoue qu'elles n'étaient pas équarries selon les règles de la géométrie. J'attendais ensuite que l'âtre fut extrêmement chaud; alors j'écartais les charbons et les cendres en les balayant proprement, puis je posais ma pâte, que je couvrais d'abord du vase de terre dont on a lu la description, et autour duquel je ramassais les charbons avec les cendres, pour y concentrer la chaleur. Je cuisais ainsi mes pains d'orge tout aussi bien que dans le meilleur four du monde ; et, non content de faire le boulanger, je tranchais encore du pâtissier; car je me fis plusieurs gâteaux de riz. A la vérité, je n'allai pas jusqu'à faire des pâtés; mais quand même je l'aurais entrepris, je ne sais pas ce que j'aurais pu mettre dedans, excepté de la chair de bouc ou d'oiseaux du pays; l'une ou l'autre aurait fait triste figure dans un pâté, faute d'assaisonnements convenables.

On ne doit point s'étonner quand j'affirme que toutes ces choses m'occupèrent pendant la plus grande partie de la troisième année de mon séjour dans l'île, si l'on remarque que j'employais une partie de mon temps à vaquer à l'agriculture et aux moissons. En effet, je coupai mon blé dans la même saison, je le transportai au logis du mieux que je pus, et j'en conservai les épis dans mes grands paniers, jusqu'à ce j'eusse le loisir de les égrener entre mes mains, expédient auquel j'étais réduit, puisque je n'avais ni aire ni fléau pour les battre.

Mais à présent que la quantité de mes grains augmentait,

j'avais véritablement besoin d'élargir ma grange pour les loger. Mes semailles avaient été d'un si grand rapport, que ma dernière récolte montait à vingt boisseaux d'orge, et tout au moins à une pareille quantité de riz. Dès lors je me voyais en état de vivre à discrétion, moi qui faisais abstinence de pain depuis si longtemps, c'est-à-dire depuis que je n'avais plus de biscuit. Je voulus voir aussi quelle quantité de blé me suffirait pour une année, et si je ne pourrais pas me contenter de faire une seule semaille. Tout bien considéré, je trouvai que quarante boisseaux suffiraient à ma consommation pendant un an. Je résolus donc de semer chaque année la même quantité que la dernière fois, espérant qu'elle me fournirait suffisamment de pain.

Tandis que ces choses se passaient, mes pensées se reportaient sur la découverte que j'avais faite de la terre située vis-à-vis de l'île; et je ne pouvais la voir que je ne sentisse quelque désir secret d'y aborder. Je considérais que le pays où je me voyais était inhabité, que celui auquel j'aspirais faisait partie du continent; et que, de quelque nature qu'il fût, je pourrais de là passer plus loin, et trouver le moyen de m'affranchir de ma misère.

Dans tous ces raisonnements je ne tenais aucun compte des dangers auxquels m'exposerait une telle entreprise, celui particulièrement de tomber entre les mains des sauvages, plus cruels que les tigres et les lions d'Afrique : ce serait un miracle s'ils ne me tuaient pas pour me dévorer, car je me souviens d'avoir entendu dire que les habitants des côtes des Caraïbes étaient anthropophages ; et je savais par la latitude que je ne pouvais être très-éloigné de ce pays-là. Supposez que ces peuples ne fussent point anthropophages, je n'en courais pas moins le danger d'être tué si je tombais entre leurs mains. Puisque tel avait été le sort de plusieurs Européens avant moi, quoiqu'ils fussent au nombre de dix, quelquefois même de vingt personnes, à plus forte raison devais-je craindre pour moi, qui me voyais seul, et incapable par conséquent de faire une lon-

gue défense. Toutes ces choses, que j'aurais dû considérer mûrement, et qui dans la suite me firent faire bien des réflexions, ne m'entrèrent pas dans l'esprit. J'étais entièrement possédé du désir de traverser la mer, pour prendre terre de l'autre côté.

C'est alors que je regrettai Xuri, et le bateau sur lequel j'avais navigué onze cents milles le long des côtes d'Afrique; mais, comme ces regrets n'aboutissaient à rien, il me vint à la pensée d'aller visiter la chaloupe de notre bâtiment, qui, après notre naufrage, avait été portée par la tempête bien avant sur le rivage, comme je l'ai déjà dit. Je la trouvai à peu près dans la même situation : elle était presque tournée sens dessus dessous, appuyée contre une longue éminence de gros sable, où la violence des flots l'avait portée et laissée à sec.

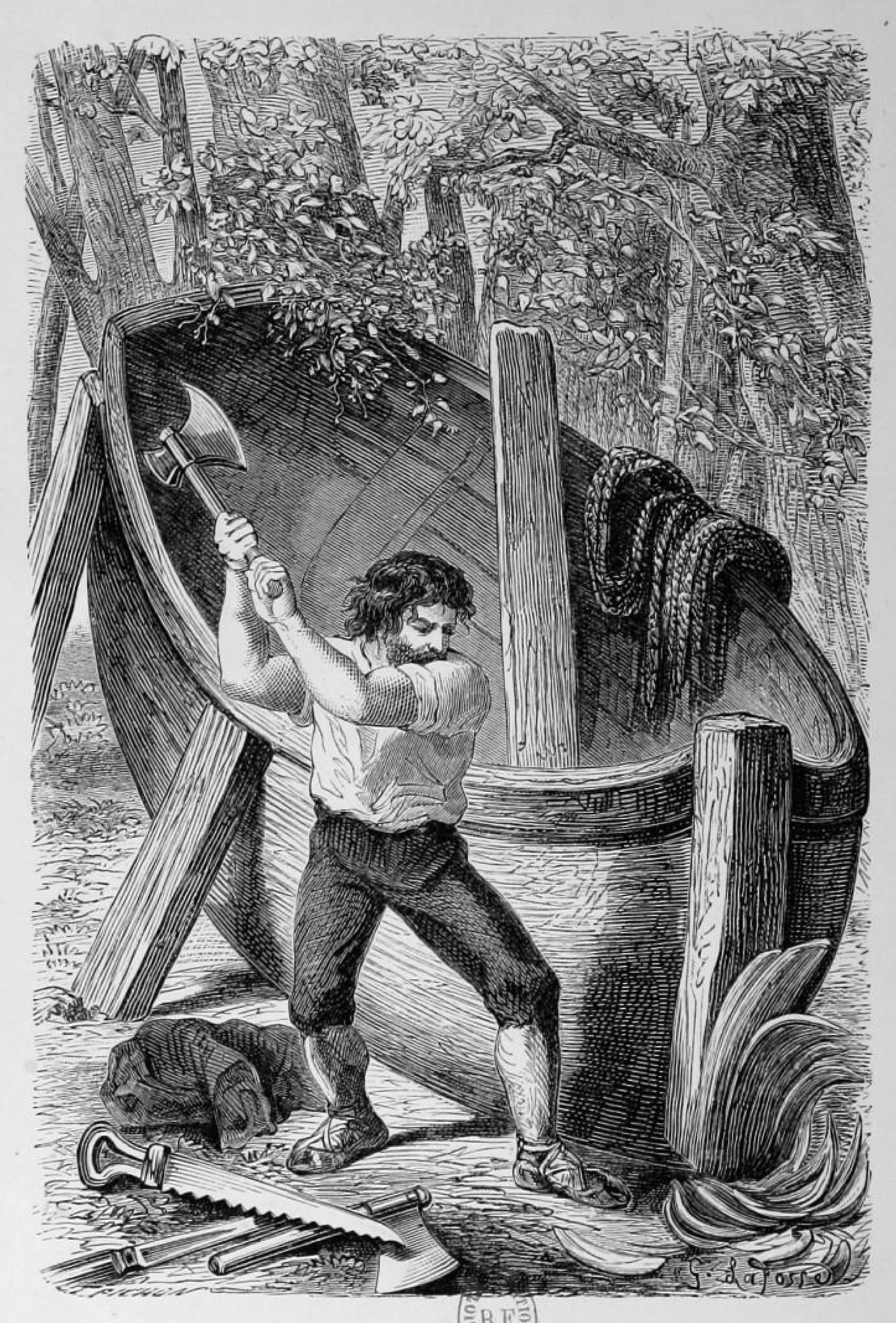
Si j'avais eu quelqu'un pour m'aider à la radouber, et à la lancer à la mer, elle aurait pu me servir, et me porter aisément au Brésil; mais j'aurais dû prévoir qu'il m'était aussi impossible de la retourner et de la poser sur sa quille que d'ébranler l'île. Quoi qu'il en soit, je m'en allai dans les bois, où je coupai des leviers et des rouleaux, que j'apportai à l'endroit où elle était, résolu d'essayer mes forces à cet égard, et me persuadant que si je la pouvais une fois dégager de là il ne me serait pas difficile de réparer les dommages qu'elle avait reçus, et d'en faire un bateau avec lequel je pourrais me hasarder sur mer. Je ne m'épargnai pas dans ce travail infructueux, et je pense que je n'y employai pas moins de trois ou quatre semaines. Voyant enfin que mes forces étaient insuffisantes, je me mis à creuser par-dessous, plaçant en même temps plusieurs pièces de bois pour la diriger dans sa chute, de manière qu'elle pût tomber sur son fond. Mais j'eus beau faire, il ne me fut pas possible de la redresser, ni même de réussir à me glisser dessous, bien loin de la faire avancer vers l'eau. Je me vis contraint de renoncer à ce projet; cependant, chose étrange, tandis que les espérances que j'avais

conçues s'évanouissaient, le désir de m'exposer sur mer, pour gagner le continent, m'aiguillonnait de plus en plus, à mesure que la chose paraissait moins facile.

Je me mis à examiner s'il ne me serait pas possible, sans instruments et sans aide, de me construire, avec le tronc d'un arbre, un canot semblable à ceux que font les habitants originaires de ce pays, ce qui me parut non-seulement praticable, mais encore facile; et l'idée seule d'un tel projet me réjouissait. D'un côté, je ne faisais nulle attention aux inconvénients particuliers qui viendraient à la traverse : entre autres, par exemple, le défaut de secours de qui que ce fût pour remuer mon canot, quand une fois il serait achevé, et pour le transporter à la mer, obstacle beaucoup plus difficile à surmonter pour moi que le manque de tous les outils ne l'était pour ces sauvages. A quoi me servirait-il, qu'après avoir choisi dans les bois un arbre d'une grosseur suffisante, je pusse l'abattre avec un travail infini, ensuite le charpenter et le façonner en dehors avec mes outils pour lui donner la forme d'un bateau, et plus le brûler ou le tailler en dedans pour le rendre creux et complet? s'il me fallait à la fin le laisser dans l'endroit où je l'avais trouvé, faute de pouvoir le lancer à l'eau? L'ardent désir de pouvoir traverser le bras de mer jusqu'à la terre ferme qui paraissait de l'autre côté me captivait tellement, que je n'eus pas d'abord le loisir de songer aux moyens de remuer et de déplacer le bateau que j'allais construire. Il m'aurait été sans doute plus aisé de lui faire franchir l'espace de quarante-cinq milles sur mer que celui d'environ quarante-cinq brasses qu'il y avait du lieu où il était sur terre à celui où il aurait pu être à flot.

Je fis donc l'action la plus insensée qu'un homme puisse faire lorsque je me mis à travailler à ce projet. Je m'applaudissais de former un tel dessein, sans m'être bien convaincu si je serais capable de l'exécuter; et je terminai tous mes doutes par cette solution extravagante : faisons-le seulement, et une fois, me disais-je, qu'il sera achevé, nous trouverons

Page 125.



Je me vis possesseur d'un canot fort beau.

bien dans notre imagination le moyen de le mouvoir et de le mettre à flot.

Cette méthode était diamétralement opposée aux règles du bon sens; mais enfin mon entêtement avait pris le dessus, et je me mis à travailler. Je commençai par couper un cèdre; je doute si le Liban en fournit jamais un pareil à Salomon, lorsqu'il bâtissait le temple de Jérusalem. Le diamètre de cet arbre était, par le bas, de cinq pieds dix pouces, à compter de là il avait quatre pieds onze pouces sur une longueur de vingt-deux pieds; ensuite il allait en diminuant jusqu'au branchage. Ce ne fut pas sans un travail immense que j'abattis cet arbre, car je fus assidu pendant vingt jours à le hacher au pied. Je mis quinze jours de plus à l'ébrancher et à en tailler le sommet vaste et spacieux; j'y employai haches et besaiguës, tout ce que l'art du charpentier pouvait me fournir de plus puissant et toute la vigueur dont j'étais capable. Il me fallut un mois de travail pour le façonner et le raboter, afin d'en faire quelque chose de semblable au dos d'un bateau, de manière qu'il pût flotter droit. Je ne mis guère moins de trois mois à travailler le dedans et à le creuser jusqu'au point d'en faire une chaloupe parfaite. Je vins même à bout de ce dernier point sans me servir de feu ni d'aucun autre moyen que celui du marteau, du ciseau, et en employant une assiduité que rien ne put ralentir, jusqu'à ce que je me vis possesseur d'un canot fort beau; assez grand pour porter vingt-six hommes; et par conséquent plus que suffisant pour moi et toute ma cargaison.

Quand j'eus achevé cet ouvrage j'en ressentis une joie extrême. A la vérité, c'était le plus grand canot ou la plus belle gondole faite d'une seule pièce que j'eusse vue de ma vie; mais aussi je laisse à penser combien de rudes coups j'avais été obligé de frapper. La seule chose qui me restait à faire, c'était de me mettre en mer; et, s'il m'eût été possible d'exécuter ce dernier point, il n'y a aucun doute que je n'eusse entrepris le voyage le plus téméraire et où il n'y avait pas la moindre apparence de pouvoir réussir.

Toutes les mesures que je pris pour lancer ce canot à l'eau avortèrent, après m'avoir coûté un travail infini. Il n'était cependant pas éloigné de la mer de plus de deux cents verges ; mais le premier inconvénient qui se présentait, c'est qu'il y avait une éminence sur le chemin de la baie. Cet obstacle ne m'arrêta point; je résolus de le lever entièrement avec la bêche, et de couper la hauteur en pente; je l'entrepris, et je ne saurais dire combien je me fatiguai : il ne fallait pas avoir en vue un trésor moins précieux que celui de la liberté pour me soutenir dans une telle entreprise. Mais quand j'eus aplani cette difficulté, je ne m'en vis pas plus avancé, car il m'était tout aussi impossible de remuer ce canot que la chaloupe.

Alors je mesurai la longueur du terrain, et je formai le projet de creuser un bassin ou un canal, pour faire venir la mer jusqu'à mon canot, puisque je ne pouvais faire aller mon canot jusqu'à la mer. J'entrepris cet ouvrage sans délai; et dès le commencement, venant à calculer quelles en devaient être la profondeur et la largeur, et quelle serait ma méthode pour le vider, je trouvai qu'avec toutes les ressources que je pouvais avoir, et que je ne devais pas aller chercher hors de moi-même, il me faudrait bien dix ou douze ans de peine et de travail avant de l'avoir achevé. Le terrain était si élevé, que mon bassin projeté aurait dû être profond de vingt-deux pieds pour le moins dans l'endroit le plus éloigné de la mer : je renonçai donc encore à ce projet, quoique regrettant beaucoup de n'avoir pu le réaliser. J'éprouvai un vif chagrin, et je sentis, mais trop tard, quelle folie il y a d'entreprendre un ouvrage avant d'en avoir calculé les frais, et sans avoir pesé avec justesse si les difficultés qui se rencontreront dans l'exécution ne seront pas au-dessus de nos forces.

Au milieu de cette dernière entreprise, j'arrivai à la fin de la quatrième année de mon séjour dans l'île, et j'en célébrai l'anniversaire avec la même ferveur et avec autant de consolation que les années précédentes.

Je menais alors une vie beaucoup plus douce et plus heureuse que je n'avais fait au commencement, et cette amélioration dans ma manière d'être avait une influence égale sur mon esprit et sur mon corps.

Je passais les heures et quelquefois les jours entiers à me représenter sous les couleurs les plus vives ce que j'aurais pu faire si je n'eusse rien retiré du bâtiment. Toutes ces réflexions me portèrent à une entière résignation à la volonté de Dieu, et m'inspirèrent à son égard de vifs sentiments d'amour et de reconnaissance.

Cependant il y avait déjà longtemps qu'ils ne me restait plus qu'un peu d'encre, et je tâchais de la conserver en y mettant de l'eau de temps en temps ; mais enfin elle devint si pâle, qu'à peine pouvais-je en distinguer les traces sur le papier.

La première chose qui me manqua après l'encre fut le pain, ou plutôt le biscuit que j'avais apporté du vaisseau. Quoique je l'eusse ménagé avec une extrême frugalité, puisque je ne m'en étais accordé, pendant l'espace d'un an, qu'un petit morceau par jour, il me manqua tout à fait un an avant que je pusse faire du pain avec le blé que j'avais semé.

Mes habits commençaient aussi à tomber en lambeaux. Il y avait longtemps que je n'avais plus de linge, hors quelques chemises de toile rayée que j'avais trouvées dans les coffres des matelots, et que je conservais avec tout le soin possible, parce que très-souvent la chaleur ne me permettait pas de pouvoir supporter d'autre vêtement qu'une chemise. Ce fut un grand bonheur pour moi de ce que parmi les habits des matelots j'en trouvai trois douzaines. Je sauvai aussi quelques surtouts grossiers ; mais ils me furent de peu d'usage, parce qu'ils étaient trop chauds.

Quoique les chaleurs fussent si violentes que je n'avais aucun besoin d'habits, je ne pus jamais me résoudre à aller nu, quoique je fusse seul. Je ne le voulais pas, je n'en pouvais même supporter la pensée. D'ailleurs, la chaleur du soleil m'était plus insupportable quand j'étais nu que lorsque

j'avais quelques habits sur moi, elle me causait souvent des cloches sur toute ma peau, au lieu que lorsque j'étais en chemise, l'air, entrant par dessous, l'agitait de façon que je me trouvais plus au frais. Il me fut également impossible de m'accoutumer à m'exposer au soleil sans avoir la tête couverte ; il dardait ses rayons avec une telle violence que lorsque j'étais sans chapeau je ressentais à l'instant de violents maux de tête, qui cessaient dès que je me couvrais.

L'expérience de toutes ces choses me fit songer à employer les haillons que j'avais, et que j'appelais des habits, à un usage conforme à ma position. Toutes mes vestes étaient usées ; je me mis à faire une espèce de robe avec les gros surtouts et quelques autres matériaux de cette nature que j'avais sauvés du naufrage. J'exerçai donc le métier de tailleur, ou pour mieux dire, de ravaudeur, et je vins à bout, après bien des peines, de faire deux ou trois vestes et des culottes, ou plutôt des caleçons ; mais ce travail ne faisait pas honneur à mon adresse.

J'avais conservé les peaux de tous les quadrupèdes que j'avais tués ; mais comme je les avais étendues au soleil, la plupart devinrent si sèches et si dures, que je ne pus les employer à aucun usage. Quant à celles dont je pus me servir, j'en fis d'abord un grand bonnet, en tournant le poil en dehors, afin de me mettre mieux à couvert de la pluie, je m'en fabriquai ensuite une habit entier, je veux dire une large veste et des culottes ouvertes, car mes habits devaient me servir plutôt contre la chaleur que contre le froid. Si j'entendais assez peu le métier de charpentier, j'entendais encore moins celui de tailleur. Ces habits me servirent pourtant beaucoup, car la pluie ne pouvait les percer.

Tous ces travaux finis, j'employai beaucoup de temps et bien des peines à faire un parasol ; ce travail me coûta infiniment ; il se passa bien du temps avant que je pusse faire quelque chose capable de me préserver de la pluie et des rayons du soleil ; encore ce premier ouvrage ne put-il me satisfaire, ni même deux ou trois autres que je fis ensuite.

Je pouvais bien les étendre, mais pas les plier, ni les porter autrement que sur ma tête, ce qui était trop embarrassant. Enfin pourtant, j'en fis un qui répondit à peu près à mes besoins, et je le couvris de peaux dont le poil était tourné par en haut. J'y étais à l'abri de la pluie, comme si j'eusse été sous un auvent, et je marchais par les chaleurs les plus brûlantes avec plus d'agrément que je ne faisais auparavant dans les jours les plus frais. Quand je n'en avais pas besoin je le fermais, et le portais sous mon bras.

Après avoir fini ces ouvrages, il ne m'arriva rien d'extraordinaire pendant l'espace de cinq ans et je continuai le même genre de vie. Ma principale occupation, outre celle de semer mon orge et mon riz, de sécher et de suspendre mes raisins, et d'aller à la chasse, fut, pendant ces cinq années, de faire un canot. Je l'achevai, et en creusant un canal profond de six pieds et large de quatre, je l'amenai dans ma baie.

Mon petit canot étant terminé, je ne pus me dissimuler que sa grandeur ne répondait point au dessein que j'avais lorsque je commençai à y travailler, et qui était de hasarder un voyage d'environ quarante milles pour gagner la terre ferme. J'abandonnai donc encore ce projet, mais je résolus au moins de faire le tour de l'île. Je l'avais déjà traversée par terre, comme je l'ai dit, et les découvertes que j'avais faites alors me donnaient un violent désir de voir les autres parties des côtes de mon île.

Je ne songeai plus qu'à ce voyage; et, afin d'opérer avec plus de précautions et plus de sûreté, j'équipai mon canot le mieux qu'il me fût possible; j'y mis un mât et une voile. J'en fis l'essai, et trouvant qu'il prenait très-bien le vent, je pratiquai des layettes à ses deux extrémités, afin d'y préserver mes provisions et mes munitions de la pluie et de l'eau de la mer. Je plantai ensuite mon parasol à la poupe, afin de m'y procurer de l'ombre.

Je me servis de cette embarcation pour me promener de temps en temps sur la mer, mais sans m'écarter jamais de

ma petite baie. Enfin, impatient de voir la circonférence de mon royaume, je résolus d'en faire entièrement le tour, et j'avitaillai mon bateau à cet effet. Je pris deux douzaines de mes pains d'orge, que je devrais plutôt appeler des gâteaux, un pot de terre plein de riz sec, dont je faisais beaucoup d'usage, une petite bouteille de rhum, la moitié d'une chèvre, de la poudre et de la dragée pour en tuer d'autres ; enfin deux gros surtouts dont j'ai parlé, l'un pour me coucher dessus, et l'autre pour me couvrir pendant la nuit.

C'était le 6 de novembre, et la sixième année de ma captivité, que je m'embarquai pour ce voyage, qui fut plus long que je ne m'y étais attendu. L'île en elle-même n'était pas fort large, mais elle avait à l'est un grand rebord de rochers qui s'étendaient deux lieues avant dans la mer : les uns s'élevaient au-dessus de l'eau, et les autres étaient cachés ; il y avait en outre, au bout de cette chaîne de rochers, un banc de sable qui était à sec, et avancé dans la mer d'une demi-lieue ; de telle sorte que pour doubler cette pointe, j'étais obligé de m'avancer beaucoup en mer.

A la vue de toutes ces difficultés, je renonçai d'abord à mon entreprise, fondé sur l'incertitude, soit de la longue route qu'il me faudrait faire, soit de la manière dont je pourrais revenir sur mes pas. Je revirai même mon canot, et je le mis à l'ancre, car je m'en étais fait une avec une pièce rompue d'un grappin que j'avais sauvée du vaisseau.

Mon canot en sûreté, je pris mon fusil, et je débarquai ; puis je montai sur une petite éminence, d'où je découvris toute l'étendue de cette pointe ; ce qui me permit de faire des observations d'après lesquelles je me décidai à effectuer mon voyage.

Je remarquai un courant rapide, qui portait à l'est et qui touchait la pointe de bien près, je l'étudiai autant que je pus, car j'avais tout lieu de craindre qu'il ne fût dangereux, et que si j'y tombais il ne me portât en pleine mer, d'où il me serait difficile de regagner mon île. Les choses seraient arrivée comme je le dis si je n'eusse pris la précau-



Une grande tortue me fournit ma meilleure provision.

tion de monter sur cette éminence, car le même courant régnait de l'autre côté de l'île, avec cette différence cependant qu'il s'en écartait infiniment plus. Je reconnus aussi qu'il y avait une grande barre au rivage, d'où je conclus que je franchirais aisément toutes ces difficultés si j'évitais le premier courant, car je me croyais sûr de pouvoir profiter de cette barre.

Je couchai deux nuits sur cette colline, parce que le vent, qui soufflait assez fort de l'est-sud-est, portait contre le courant, et causait divers brisements de mer sur la pointe : il n'était donc pas sûr pour moi, ni de me tenir trop près du rivage, de peur d'échouer, ni de m'avancer trop en mer, car alors je risquais de tomber dans le courant.

Le troisième jour le vent étant tombé, et la mer calme, je recommençai mon voyage. Je n'eus pas plus tôt atteint la pointe que je me trouvai dans une mer très-profonde et dans un courant aussi violent que le pourrait être une écluse de moulin. Je n'étais guère éloigné de la terre que de la longueur de mon canot. Malgré cela le courant l'emporta avec une telle violence, qu'il me fut impossible de le maintenir auprès du rivage et de là je me sentis entraîner loin de la barre qui était à gauche. Le grand calme qui régnait ne me laissait rien espérer des vents, et toute manœuvre n'aboutissait à rien. Je me regardai comme un homme mort ; je savais que l'île était entourée de deux courants, et que par conséquent à la distance de quelques lieues ils devaient se rejoindre. Je me crus irrévocablement perdu et sans aucune espérance de conserver ma vie ; non que je craignisse d'être noyé, la mer était trop calme, mais je ne voyais moyen d'échapper à la faim. Toutes mes provisions ne consistaient qu'en un pot de terre plein d'eau fraîche et une grande tortue, ce qui assurément ne pouvait me suffire. Je prévoyais que ce courant me jetterait en pleine mer, où je n'avais espérance de rencontrer, après un voyage peut-être de plus de mille lieues, aucun rivage d'île ou de continent.

Personne ne concevra jamais le désespoir où j'étais de me

voir emporté loin de ma chère île dans la haute mer. J'en étais alors éloigné de deux lieues, et je n'avais plus d'espérance de la revoir. Je travaillais cependant avec beaucoup de vigueur à diriger mon canot vers le nord autant qu'il m'était possible, c'est-à-dire vers le côté du courant où j'avais remarqué une barre. Sur le midi, je crus sentir une bise venant du sud-sud-est; j'en éprouvai une joie qui s'augmenta beaucoup une demi-heure après, lorsqu'il s'éleva un vent très-favorable. J'étais alors à une distance prodigieuse de mon île; à peine pouvais-je la découvrir, et si le temps eût été chargé, c'en était fait de moi : j'avais oublié mon compas de mer : je ne pouvais donc la regagner qu'à la vue. Mais le temps continuant au beau, je mis à la voile, et portai vers le nord, en tâchant de sortir du courant.

Je n'eus pas plus tôt déployé ma voile que j'aperçus, par la limpidité de l'eau, qu'il allait arriver quelque changement au courant; car lorsqu'il était dans toute sa force les eaux paraissaient sales, et elles devenaient claires à mesure qu'il diminuait. Je rencontrai à un demi-mille plus loin, vers l'est, un brisement de mer causé par quelques rochers. Ces rochers partageaient le courant en deux; la plus grande partie s'écoulait par le sud, laissant les rochers au nord-est, tandis que l'autre, repoussée par les écueils, portait avec force vers le nord-ouest.

Il est difficile de comprendre l'empressement avec lequel je mis à la voile pour profiter du vent favorable et du courant de la barre.

J'étais alors entre deux courants, l'un du côté du sud, c'est celui qui m'avait entraîné, et l'autre du côté du nord, qui en était éloigné de la distance d'une lieue et qui portait d'un autre côté. La mer où je me trouvais était entièrement morte, ses eaux immobiles ne me portaient d'aucun côté; mais à l'aide de la brise fraîche qui soufflait vers mon île, j'y fis voile, et je m'en approchai, quoique avec plus de lenteur que lorsque je cédais à la violence du courant.

Il pouvait être alors quatre heures du soir, et j'étais encore

éloigné d'une lieue de mon île, quand je découvris la pointe des rochers. Ils s'étendaient au sud, et comme ils y avaient formé ce terrible courant, ils y avaient aussi fait une barre qui portait au nord. Elle était forte, et ne me conduisait pas directement vers mon île ; mais profitant du vent, je la traversai le moins obliquement que je pus, et au bout d'une heure j'arrivai à un mille du bord : l'eau y était tranquille, je ne tardai pas à gagner le rivage.

Dès que je fus abordé, me jetant à genoux, je remerciai Dieu de ma délivrance, et résolus de ne plus courir les mêmes risques pour me sauver. Je me rafraîchis du mieux que je pus : je mis mon canot dans un réduit que j'avais remarqué sous des arbres, et, las comme je l'étais du travail et des fatigues de mon voyage, je fus bientôt endormi.

CHAPITRE IX.

Comment Robinson élève un troupeau. — La laiterie. — Provisions d'hiver. — Première trace d'homme. — Frayeur de Robinson. — Il se renferme dans sa caverne. — Dispersion du troupeau.

A mon réveil je fus fort en peine de savoir comment je pourrais faire arriver mon canot dans la baie voisine de ma maison : l'y conduire par mer, c'était trop risquer; je connaissais les dangers qu'il y avait du côté de l'est, et je n'osais me hasarder à prendre la route de l'ouest; je résolus donc de côtoyer les rivages de l'ouest, espérant rencontrer quelque baie pour y mettre mon canot, afin de pouvoir le retrouver en cas de besoin. Effectivement j'en rencontrai une après avoir parcouru l'espace d'une lieue; elle me parut fort bonne, et allait en se rétrécissant jusqu'à un petit ruisseau qui s'y déchargeait. J'y mis mon canot, ne pouvant souhaiter de meilleur havre pour cette belle frégate : on aurait dit qu'il avait été fait exprès dans l'intention de la recevoir.

Je m'occupai ensuite à reconnaître où j'étais, et je vis qu'il n'y avait pas loin du point où je me trouvais à l'endroit où j'avais été lorsque je traversai mon île, laissant alors toutes mes provisions dans le canot, hors le fusil et le parasol, car il faisait fort chaud, je me mis en chemin. Quoique je fusse très-fatigué, je marchai néanmoins avec assez de plai-

sir, et j'arrivai sur le soir à la vieille treille que j'avais faite autrefois; tout y était dans le même état.

Je sautai par dessus la haie, et me couchai à l'ombre, car j'éprouvais une lassitude extrême. Vous qui lirez cette histoire, jugez quelle fut ma surprise de m'entendre éveiller par une voix qui m'appelait à diverses reprises par mon nom : « Robinson, Robinson, Robinson Crusoé, pauvre Robinson Crusoé, où avez-vous été? Robinson Crusoé? où êtes-vous? où avez-vous été? »

Comme j'avais ramé tout le matin et marché tout l'après-midi j'étais fatigué au point que je ne m'éveillai pas entièrement. Je me sentais assoupi, moitié endormi et moitié éveillé, et je croyais rêver que quelqu'un me parlait. Cependant la voix continuant de répéter Robinson Crusoé, Robinson Crusoé, je m'éveillai enfin tout à fait, mais épouvanté et dans la dernière consternation. Je me rassurai néanmoins, après avoir vu mon perroquet perché sur la haie : je reconnus de suite que c'était lui qui m'avait parlé; car je l'avais instruit à prononcer ces mots.

J'eus pourtant quelque peine à me remettre entièrement, quoique je fusse certain que personne ne pouvait m'avoir parlé que mon perroquet. Comment, disais-je, est-il venu dans cet endroit plutôt que dans tout autre? Il n'y avait pourtant que lui qui pût m'avoir parlé. J'abandonnai ces réflexions, et, l'appelant par son nom, cet aimable oiseau vint se poser sur mon pouce, et me dit, comme s'il eût été ravi de me voir : « Pauvre Robinson Crusoé, où avez-vous été? » Je l'emportai ensuite au logis.

C'était avoir assez été sur mer, et j'avais grand besoin de me reposer et de réfléchir sur les dangers que j'avais courus. J'aurais été ravi d'avoir mon canot dans la baie qui était près de ma maison ; mais je ne voyais pas que cela fut possible. Je ne voulus plus me hasarder à faire le tour de l'île du côté de l'est. A cette seule pensée mon cœur se serrait et mon sang se glaçait dans mes veines. Je ne connaissais point l'autre côté, mais j'avais tout lieu de croire que le

courant dont j'ai parlé y régnait aussi bien que vers l'est, et qu'ainsi je courerais risque d'y être précipité, et d'être emporté bien loin de mon île. Je me passai donc de canot, et me résignai ainsi à perdre les fruits d'un travail de plusieurs années.

Après cet incident, je menai plus d'un an une vie retirée, comme on peut bien se l'imaginer. Dans cet intervalle de temps, je me perfectionnai beaucoup dans les professions mécaniques, et vu le manque où j'étais de plusieurs outils, je conclus que j'avais des dispositions toutes particulières pour la charpenterie.

Je devins en outre un excellent potier : j'avais inventé une roue admirable, au moyen de laquelle je donnais à mes vases, auparavant d'une étrange grossièreté, un tour et une forme très-commodes. Je trouvai aussi le moyen de faire une pipe ; cette invention me causa une joie extraordinaire, et, si j'ose le dire, une si grande vanité, que je n'en ai jamais ressenti de pareille dans toute ma vie. Quoiqu'elle fût grossière, de la même couleur et de la même matière que mes autres ustensiles de terre, cependant elle tirait la fumée, et suffisait pour me procurer le plaisir de fumer. J'avais cette habitude, j'y tenais; mais, dans la croyance qu'il ne se trouvait point de tabac dans l'île, je ne m'étais pas soucié de prendre avec moi les pipes qui étaient dans le vaisseau.

Je fis aussi des progrès très-considérables dans la profession de vannier; je trouvai moyen de fabriquer plusieurs corbeilles assez mal tournées, mais qui ne m'en étaient pas moins très utiles. Elles étaient aisées à porter, propres à resserrer plusieurs choses et à en transporter d'autres. Si, par exemple, je tuais une chèvre, je la suspendais à un arbre, je l'écorchais, l'accommodais et la découpais, puis je l'apportais ainsi au logis. J'en faisais de même à l'égard de la tortue ; je l'éventrais, je prenais ses œufs et quelques morceaux de sa chair, que je rapportais dans ma corbeille, laissant le surplus. De profondes corbeilles me servaient de

greniers pour mon blé, que j'accommodais dès qu'il était sec.

Ma poudre commençait à diminuer : si elle venait à me manquer, j'étais tout à fait hors d'état d'y suppléer. Cette pensée me fit craindre pour l'avenir. Qu'aurais-je fait sans poudre? Comment aurais-je pu tuer des chèvres? Je nourrissais à la vérité une chevrette depuis longtemps; je l'avais apprivoisée, dans l'espérance que j'attraperais peut-être quelque bouc; mais je ne pus le faire que lorsque ma chevrette fut devenue une vieille chèvre. Je n'eus pas le courage de la tuer, et je la laissai mourir de vieillesse. Étant dans la onzième année de ma résidence, mes provisions se trouvant fort diminuées, je commençai à songer aux moyens d'avoir des chèvres par adresse. Je souhaitais beaucoup d'en attraper plusieurs qui fussent en vie.

Pour cet effet, je tendis des filets, et quelques-unes s'y prirent; mais comme le fil en était très-faible, elles s'échappèrent aisément. Je trouvais toujours les amorces mangées, mes filets rompus, et je n'en pouvais faire de plus forts, puisque je manquais de fil d'archal.

J'essayai de les prendre par le moyen d'un trébuchet. Je fis donc plusieurs fossés dans les endroits où elles avaient coutume d'aller paître; je les couvris de claies, que je chargeai de beaucoup de terre, les parsemant d'épis de riz et de blé. Mais mon projet ne réussit point : les chèvres venaient manger mon grain, s'enfonçaient même dans le trébuchet, et pourtant elles trouvaient le moyen d'en sortir. Je m'avisai enfin de tendre une nuit trois trappes; j'allai les visiter le lendemain matin, et je trouvai qu'elles étaient encore tendues, mais que les amorces en étaient arrachées. Tout autre que moi se serait rebuté, mais au contraire je travaillai à perfectionner mes trappes; et en allant un matin pour les visiter, je trouvai dans l'une un vieux bouc d'une grandeur extraordinaire, et dans l'autre trois chevreaux, l'un mâle et les deux autres femelles.

Le vieux bouc était si farouche que je n'en savais que faire. Je n'osais ni entrer dans son trébuchet, ni par consé-

quent l'emmener en vie, ce que j'aurais néanmoins souhaité avec beaucoup d'ardeur. Il m'aurait été facile de le tuer, mais cela ne répondait point à mes vues. Je le dégageai donc, et le laissai en pleine liberté. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu d'animal s'enfuir avec plus de frayeur. Il ne me vint pas dans l'esprit alors que par la faim on pouvait apprivoiser même les lions ; car autrement je l'aurais laissé dans son trébuchet, et là, le faisant jeûner pendant trois ou quatre jours, et lui apportant ensuite à boire et un peu de blé, je l'aurais apprivoisé avec la même facilité que les trois autres chevreaux. Ces animaux sont fort dociles pour la personne qui les nourrit.

Quant aux chevreaux, je les tirai de leur fosse un à un, et, les attachant tous trois à un même cordon, je les amenai chez moi, non sans beaucoup de difficultés. Il se passa quelque temps avant qu'ils voulussent manger ; mais enfin, tentés par le bon grain que je mettais devant eux, ils commencèrent à manger et à s'apprivoiser. J'espérais pouvoir me nourrir de la chair de chèvre, quand même la poudre et la dragée me manqueraient. Selon toutes les apparences, disais-je, j'aurai dans la suite, et autour de ma maison, un troupeau à ma disposition.

Il me vint à la pensée que je devrais enfermer mes chevreaux dans un certain espace de terrain, que j'entourerais d'une haie très-épaisse, afin qu'ils ne pussent se sauver, et que les chèvres sauvages ne les approchassent pas ; car je craignais que par ce mélange ils ne devinssent sauvages. Le projet était vaste pour un seul homme ; mais l'exécution en était d'une nécessité absolue. Je cherchai une pièce de terre propre au pâturage ; où il y eût de l'eau pour les abreuver, et de l'ombre pour les garantir des chaleurs extraordinaires du soleil.

Ceux qui entendent la manière de faire cette espèce d'enclos me traiteront sans doute d'homme peu inventif lorsqu'ils apprendront quels arrangements je fis après avoir trouvé un lieu tel que je le désirais : c'était une prairie

que deux ou trois petits filets d'eau traversaient, qui d'un côté était tout ouverte, et de l'autre aboutissait à de grands bois; ils ne pourront, dis-je, s'empêcher de rire de ma grande prévoyance quand je leur dirai que, d'après mon plan, je devais faire une haie de la longueur de deux milles au moins. Le ridicule de ce plan n'était pas en ce que la haie se trouvait disproportionnée à l'enclos, mais de ce que, faisant un enclos d'une si grande étendue, les chèvres auraient pu devenir sauvages tout autant que si je leur eusse donné la liberté de courir dans l'île, et d'ailleurs je n'aurais jamais pu les attraper.

Ma haie était déjà avancée d'environ cent cinquante pieds lorsque cette pensée me vint. Je changeai donc mon plan, et je décidai que la largeur de mon enclos ne serait que d'environ trois cent soixante pieds, et sa longueur à peu près de six cents. Cet espace était assez étendu pour qu'un troupeau médiocre pût y vivre; et s'il devenait très-nombreux, il m'était aisé de l'élargir.

Comme ce projet me paraissait bien imaginé, j'y travaillai avec beaucoup de vigueur, et pendant tout cet intervalle je faisais paître mes chevreaux auprès de moi, avec des entraves aux jambes, de crainte qu'ils ne s'échappassent. Je leur donnais souvent des épis d'orge, et quelques poignées de riz. Ils les prenaient dans ma main, et de cette manière je les apprivoisai si bien, que lorsque mon enclos fut terminé, et que je les eus débarrassés de leurs entraves, ils me suivaient partout pour quelques poignées d'orge ou de riz.

Dans l'espace d'un an et demi j'eus un troupeau de douze têtes, tant boucs que chèvres et chevreaux; deux ans après j'en eus quarante-trois, quoique j'en eusse tué plusieurs pour mon usage. Je travaillai ensuite à faire cinq nouveaux enclos, mais plus petits que le premier. J'y ménageai plusieurs petits parcs, pour y chasser les chèvres, afin de les prendre plus commodément, et des portes, pour qu'elles pussent passer d'un enclos dans un autre.

Ce ne fut qu'assez tard que je songeai à profiter du lait de mes chèvres. La première pensée qui m'en vint me causa un très-grand plaisir, et sans balancer je fis une laiterie. Mes chèvres me donnaient quelquefois huit à dix pintes de lait par jour : je n'avais jamais trait ni vache ni chèvre.

Que la bonté de Dieu paraît bien visiblement lorsqu'il tempère les conditions les plus affreuses par des marques toutes particulières de sa bienveillance et de sa protection! En combien de manières ne peut-il pas adoucir l'état le plus pénible, et fournir à ceux-là même qui sont dans la plus grande détresse de puissants motifs pour lui rendre de sincères actions de grâces! Quelle apparence pour moi que dans ce désert, où je croyais mourir de faim, je dusse trouver une table aussi abondante!

Il n'y a pas de stoïcien qui ne se fût diverti de me voir dîner avec toute ma famille. J'étais le roi et le seigneur de toute l'ile : maître absolu de tous mes sujets, j'avais sur eux droit de vie et de mort. Je pouvais les priver de leur liberté ou la leur rendre. Point de rebelles dans mes États.

Je dînais, comme un roi, à la vue de toute ma cour : mon perroquet, comme s'il eût été mon favori, avait seul la permission de parler. Mon chien, qui alors était devenu vieux et chagrin, et qui n'avait pas d'animaux de son espèce pour multiplier, était toujours assis à ma droite. Mes deux chats étaient l'un à un bout de la table, et l'autre l'autre bout, attendant que, par une faveur spéciale, je leur donnasse quelques morceaux de viande.

Je souhaitais beaucoup d'avoir mon canot près de mon habitation; mais je ne pouvais me résoudre à m'exposer à de nouvaux hasards. Quelquefois je songeais aux moyens de l'amener, en côtoyant, jusque dans ma baie, et d'autres fois je me consolais de l'impossibilité de le faire. Il me prit un jour une si violente envie d'aller à la pointe de l'île où j'avais déjà été, et d'observer de nouveau les côtes, en montant sur la petite colline dont j'ai parlé, que



Je dînais avec toute ma famille.

je ne pus résister à ce désir. Je me mis donc en chemin.

Si dans la province d'York on rencontrait un homme dans l'équipage où j'étais alors, on s'épouvanterait, ou l'on rirait aux éclats.

Je portais un chapeau fait de peau de chèvre, d'une hauteur effroyable, et sans forme. J'y avais attaché par derrière la moitié d'une peau de bouc, qui me couvrait tout le cou, afin de me préserver des chaleurs du soleil, et de peur que la pluie n'entrât sous mes habits, car dans ces climats rien n'est plus dangereux.

J'avais une espèce de robe courte faite ainsi que mon chapeau, de peau de chèvre, et dont les bords descendaient jusqu'au-dessous de mes genoux. Mes culottes étaient ouvertes; la peau d'un vieux bouc en avait fourni l'étoffe. Le poil était d'une longueur si extraordinaire, qu'il descendait, comme des pantalons, jusqu'au milieu de ma jambe. Je n'avais ni bas ni souliers, mais je m'étais fait pour mes jambes quelque chose qui ressemblait assez à des bottines et que j'attachais comme des guêtres.

J'avais un ceinturon de la même étoffe que les vêtements. Au lieu d'une épée et d'un sabre, je portais d'un côté une scie, et de l'autre une hache. Je portais aussi un baudrier qui descendait de mon épaule droite sous mon bras gauche, et à l'extrémité duquel pendaient deux poches faites de la même matière que le reste; dans l'une je mettais ma poudre et dans l'autre ma dragée. Sur mon dos je portais une corbeille, sur l'épaule un fusil, et sur ma tête un parasol assez grossièrement travaillé, mais qui, après mon fusil, était ce dont j'avais le plus besoin.

Pour mon visage, il n'était pas aussi hâlé qu'on pourrait le croire d'un homme qui n'en prenait aucun soin, et qui n'était éloigné de la ligne que de huit à neuf degrés. Quant à ma barbe, je l'avais une fois laissée croître jusqu'à la longueur d'un quart d'aune; mais depuis, comme j'avais des ciseaux et des rasoirs, je la coupais ordinairement d'assez près.

Je reviens au récit de mon voyage : j'y employai cinq ou six jours, marchant d'abord le long des côtes, droit vers le lieu où j'avais mis autrefois mon canot à l'ancre. De là je découvris aisément la colline qui m'avait servi d'observatoire. J'y montai, et quel fut mon étonnement de voir la mer calme et tranquille! Point de mouvement impétueux, point de courant, pas plus que dans ma petite baie.

Je mis mon esprit à la torture pour pénétrer les raisons de ce changement. Je résolus d'observer la mer pendant quelque temps, car je soupçonnais que le courant dont j'ai parlé n'avait d'autre cause que la marée; et je ne fus pas longtemps sans être au fait de cette étrange mutation de la mer. Je vis, à n'en pouvoir douter, que le reflux, partant de l'ouest, et se joignant au cours de quelque rivière, était la cause du courant qui m'avait emporté avec tant de violence. Selon que les vents de l'ouest et du nord étaient plus ou moins violents, le courant s'étendait jusque sur l'île, ou se perdait à une moindre distance dans la mer. C'était avant midi que je faisais toutes ces observations, et celles que je fis le soir me confirmèrent dans mon opinion. Je revis le courant de même que je l'avais vu autrefois, avec cette différence pourtant qu'au lieu de se porter directement vers mon île, il s'en éloignait d'une demi-lieue.

De toutes ces observations je conclus qu'en remarquant le temps du flux et du reflux de la marée, il me serait très-aisé d'amener mon canot auprès de ma maison. Mais le souvenir des dangers passés me causait une telle frayeur, que je n'osai jamais réaliser ce projet. J'aimai mieux former un autre plan, dont l'exécution était plus sûre, quoique plus laborieuse; c'était de faire un autre canot. Je me livrai à ce travail avec l'activité que je mettais dans toutes mes entreprises, et j'eus ainsi deux canots, un pour chaque côté de l'île.

J'avais aussi deux plantations. L'une était ma tente ou ma petite forteresse, entourée de sa palissade et creusée dans le

roc. Je m'y étais ménagé plusieurs chambres; dans la moins humide et la plus grande, qui avait une porte pour sortir hors de la palissade, je tenais mes grands pots de terre et quatorze ou quinze grandes corbeilles dont chacune contenait cinq ou six boisseaux. Ces corbeilles me servaient à recueillir et à garder mes provisions, et particulièrement mes grains; les uns encore dans leurs épis, et les autres à nu.

Les pieux de ma palissade étaient devenus de grands arbres, et tellement touffus, qu'il était impossible de supposer qu'ils renfermassent un endroit habité.

Tout auprès, mais dans un endroit moins élevé, j'avais une espèce de petite terre pour y semer mes grains; et comme je la tenais toujours fort bien cultivée, j'en tirais chaque année une abondante récolte. S'il y avait eu nécessité pour moi d'avoir plus de grains, j'aurais pu l'agrandir sans beaucoup de peine.

Outre cette plantation, j'en avais une autre assez considérable, que j'appelais ma maison de campagne. J'y entretenais un petit berceau avec beaucoup de soin, c'est-à-dire que j'émondais la haie qui fermait ma plantation, pour qu'elle n'excédât pas une certaine hauteur. Les arbres, qui dans l'origine n'étaient que des pieux, devinrent avec le temps très-élevés; je les cultivais de façon qu'ils pussent étendre leurs branches, devenir touffus, et par là donner un agréable ombrage. Au milieu de ce circuit j'avais ma tente, formée d'une pièce de voile bien étendue sur des perches. Sous cette tente je plaçai un lit de repos, fait de la peau des bêtes que j'avais tuées, et d'autres substances molles. Une couverture de lit sauvée du naufrage, et un gros surtout, servaient à me couvrir. Voilà quelle était la maison de campagne où je me retirais lorsque mes affaires ne me retenaient point dans ma capitale.

A côté, et tout aux environs de mon berceau, étaient les pâturages de mon bétail, c'est-à-dire de mes chèvres; et comme j'avais pris des peines inconcevables à partager ces

pâturages en divers enclos, j'étais aussi fort soigneux d'en conserver les haies. Je portai même mon travail et mes soins sur cet article jusqu'à planter tout autour des haies de petits pieux en très-grand nombre et fort serrés. C'était une palissade où l'on ne pouvait fourrer la main, et ces pieux ayant pris racine par le premier temps pluvieux, ils poussèrent des rejetons, et rendirent mes haies aussi fortes et même plus que les meilleures murailles.

Tous ces travaux attestaient bien que je n'étais pas paresseux, et que je n'épargnais ni soins ni peines pour me procurer de quoi vivre avec quelque aisance. Le troupeau de boucs, disais-je, est pour toute ma vie, fût-elle de quarante années, un magasin vivant de viande, de lait, de beurre et de fromage. Je ne dois donc rien négliger pour ne pas les perdre.

Mes vignes étaient aussi dans ces quartiers; j'en tirais des provisions de raisins pour tout l'hiver. Je les ménageais avec toute la précaution possible ; c'était un de mes mets les plus délicieux. Ile me servaient de nourriture, de rafraîchissements et de médicaments.

Cet endroit se trouvait justement à mi-chemin de ma forteresse et de la baie où j'avais mis mon canot; lorsque j'allais le visiter, je m'arrêtais dans ce lieu, et j'y couchais une nuit. J'avais grand soin de mon canot : je trouvais beaucoup de plaisir à me promener sur mer; mais je prenais garde de ne pas trop m'éloigner du rivage; je n'osais m'en écarter tout au plus que de deux jets de pierre. J'appréhendais que le vent, un courant, ou quelque hasard, ne m'emportât loin de mon île. Mais me voici insensiblement arrivé à un genre de vie bien différent de celui que j'ai dépeint jusqu'ici.

Un jour, que j'allais à mon canot, je découvris très-distinctement sur le sable les marques d'un pied nu : jamais je ne fus saisi d'une plus grande frayeur : je m'arrêtai tout court, comme si j'eusse été frappé de la foudre, ou comme si j'eusse eu quelque apparition. Je me mis aux écoutes, je

regardai tout autour de moi; mais je ne vis et n'entendis rien : je montai sur une petite éminence pour étendre ma vue au loin, j'en descendis, et j'allai au rivage; mais je n'aperçus rien de nouveau, ni aucun autre vestige d'homme que celui dont je viens de parler. J'y retournai, dans l'espérance que ma crainte n'était peut-être qu'une illusion; mais je revis les mêmes marques d'un pied nu, les orteils, le talon, et tous les autres indices d'un pied d'homme. Je ne savais qu'en penser : je m'enfuis vers ma fortification, tout troublé, regardant derrière moi presque à chaque pas, et prenant tous les buissons que je rencontrais pour des hommes. Il n'est pas possible de décrire les diverses figures qu'une imagination effrayée trouve dans tous les objets. Combien d'idées folles et de pensées bizarres me sont venues à l'esprit pendant que je m'enfuyais vers ma forteresse!

Je n'y fus pas plus tôt arrivé que je m'y jetai comme un homme qu'on poursuit, et je ne puis me souvenir si j'y entrai par l'échelle, ou par le trou qui était dans le roc, et que j'appelais une porte. J'étais trop effrayé pour que le souvenir m'en soit resté. Jamais lapin ni renard ne se précipita avec plus de frayeur que je me sauvai dans mon château, car c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite.

Je ne pus dormir de toute la nuit; à mesure que la cause de ma frayeur s'éloignait, mes craintes s'augmentaient.

Revenant à des idées plus saines, je pensai enfin que ce ne pouvaient être que des sauvages du continent, qui avaient été portés dans l'île avec leurs canots par les vents contraires, ou par les courants, et qui avaient eu aussi peu d'envie de rester sur ce rivage désert que j'en avais moi-même de les y voir.

Dans certains moments je m'imaginais que ma chaloupe avait été trouvée, et cette pensée m'agitait de la manière la plus cruelle; je m'attendais à les voir revenir en plus grand nombre, et je craignais lors même que je pourrais me dérober à leur barbarie, qu'ils ne trouvassent mon enclos :

si ce malheur me fût arrivé, ils auraient détruit mon blé, emmené mon troupeau, et je me serais vu exposé à mourir de faim.

Dès que je fus un peu remis de mes alarmes, je sortis de ma retraite pour aller fureter partout comme à mon ordinaire. Je n'étais pas encore sorti de mon château depuis trois jours et autant de nuits, je commençais à languir de faim, n'ayant rien chez moi que quelques biscuits et de l'eau; je songeai d'ailleurs que mes chèvres avaient grand besoin d'être trayées, ce qui était d'ordinaire mon amusement du soir. Je n'avais pas tort d'en être en peine : les pauvres animaux avaient beaucoup souffert, plusieurs en étaient très-malades.

Encouragé par la pensée que je n'avais eu peur que de mon ombre, j'allai à ma maison de campagne; on m'aurait pris pour un homme agité par la plus mauvaise conscience, à voir avec quelle crainte je marchais, combien de fois je regardais derrière moi, comme je posais de temps en temps à terre mon pot au lait, pour courir avec autant de vitesse que s'il se fût agi de sauver ma vie.

Cependant, après y être allé de cette manière pendant deux ou trois jours, je devins plus hardi, et je me confirmai dans le sentiment que j'avais été la dupe de mon imagination. Pour m'en convaincre pleinement je me transportai sur les lieux, afin de mesurer le vestige qui m'avait causé tant d'inquiétude. Mais dès que je fus arrivé à l'endroit fatal, je vis clairement qu'il n'était pas possible que je fusse sorti de ma barque près de là, et, qui plus est, je trouvai le vestige dont il s'agit bien plus grand que mon pied, ce qui me causa de nouvelles angoisses. Un frisson me saisit comme si j'avais eu la fièvre, et je m'en retournai chez moi persuadé que des hommes étaient descendus sur ce rivage, ou que l'île était habitée, et que je courais risque d'être attaqué à l'improviste, sans savoir de quelle manière me précautionner.

Je me proposai d'abord de jeter à bas mes enclos, de

faire rentrer dans les bois mon troupeau apprivoisé, et d'aller chercher dans un autre coin de l'île des commodités pareilles à celles que je voulais sacrifier à ma conservation. Je résolus encore de renverser ma maison de campagne et ma hutte, et de bouleverser mes deux terres couvertes de blé, afin d'ôter aux sauvages jusqu'aux moindres soupçons capables de les amener à la découverte des habitants de l'île.

Je commençai même à me repentir d'avoir percé ma caverne si avant, et de lui avoir donné une sortie dans l'endroit où ma fortification joignait le rocher. Pour remédier à cet inconvénient, je résolus de me faire un second retranchement également en demi-cercle, à quelque distance de mon rempart, à la place même où douze ans auparavant j'avais planté une double rangée d'arbres. Je les avais mis si serrés, qu'il ne me fallait qu'un petit nombre de palissades entre deux pour en faire une fortification suffisante.

Je me trouvais ainsi derrière deux remparts; celui de dehors était fortifié de pièces de bois, de vieux câbles, et de tout ce que j'avais jugé propre à le renforcer, et je le rendis épais de plus de dix pieds, à force d'y apporter de la terre, et de lui donner de la consistance en marchant dessus. Je pratiquai cinq ouvertures assez larges pour y passer le bras et dans lesquelles je plaçai cinq mousquets, en guise de canons, sur des espèces d'affûts, de telle manière que je pouvais faire feu de toute mon artillerie en deux minutes. Je me fatiguai pendant plusieurs mois à terminer ce retranchement, et je n'eus point de repos avant de le voir fini.

Cet ouvrage achevé, je remplis un grand espace de terre, hors du rempart, de rejetons d'un bois semblable à de l'osier, propre à s'affermir et à croître en peu de temps. Je crois que j'en plantai, en une seule année, plus de vingt mille, je laissai un vide assez grand entre ces plants et mon rempart, afin de pouvoir découvrir l'ennemi, et qu'il ne pût me dresser des embuscades au milieu de ces jeunes

arbres. Deux ans après ils formaient déjà un bocage épais, et au bout de six ans j'avais devant ma demeure une forêt d'une telle épaisseur et d'une si grande force, qu'elle était absolument impénétrable : personne ne se serait imaginé qu'elle cachât l'habitation d'une créature humaine.

Comme je n'avais point laissé d'avenue à mon château, je me servais pour y entrer et pour en sortir de deux échelles : avec la première je montais jusqu'à un endroit du roc où il y avait place pour poser la seconde, et quand je les avais retirées l'une et l'autre, il n'aurait été possible à personne de venir à moi sans courir les plus grands dangers. D'ailleurs, si quelqu'un avait eu assez de bonheur pour descendre du roc, il se serait encore trouvé au delà de mon retranchement extérieur.

C'est ainsi que je pris pour ma conservation toutes les mesures que la prudence humaine pouvait me suggérer.

Pendant ces occupations, je ne laissais pas d'avoir l'œil sur mes autres affaires; je m'intéressais surtout à mon petit troupeau de chèvres, qui commençait non-seulement à m'être d'une grande ressource dans les occasions présentes, mais qui, pour l'avenir, me faisait espérer une grande économie de plomb, de poudre et de fatigues, que sans lui j'aurais dû employer à la chasse des chèvres sauvages. J'aurais été au désespoir de perdre un avantage si considérable, et d'être obligé de rassembler et d'élever un nouveau troupeau.

Après une mûre délibération, je ne trouvai que deux moyens de mettre mes chèvres hors d'insulte. Le premier était de creuser une autre caverne sous terre, et ce les y faire entrer toutes les nuits; et le second, de faire deux ou trois petits enclos éloignés les uns des autres, et le plus cachés qu'il me fût possible, dans chacun desquels je pusse renfermer une demi-douzaine de jeunes chères, afin que, si quelque désastre arrivait au troupeau général, je me trouvasse en état de le remettre sur pied en peu de temps : quoique ce

dernier parti fût d'une exécution longue et pénible, il me parut le plus raisonnable.

Pour réaliser ce dessein, je me mis à parcourir tous les recoins de l'île, et je trouvai bientôt un endroit aussi détourné que je le souhaitais. C'était une pièce de terre unie, au milieu des bois les plus épais, où j'avais failli me perdre un jour en revenant de la partie orientale de l'île. Elle offrait une espèce de parc dont la nature avait déjà fait presque tous les frais, et qui par conséquent n'exigeait pas un travail si rude que celui que j'avais consacré à mes autres enclos.

Je mis aussitôt la main à l'œuvre, et en moins d'un mois j'avais si bien aidé la nature, que mes chèvres, qui étaient déjà passablement bien apprivoisées, pouvaient être en sûreté dans cet asile : j'y conduisis d'abord deux femelles et deux mâles, puis je me mis à perfectionner mon ouvrage à loisir.

Le seul vestige d'un homme me coûta tout ce travail, et il y avait déjà deux ans que je vivais dans ces transes mortelles.

CHAPITRE X.

Apparition des sauvages. — Transport des provisions dans une caverne. — Projets d'extermination. — Préparatifs de défense. — La grotte. — Tempête. — Vaisseau en détresse. — Efforts infructueux de Robinson.

Un jour m'avançant vers la pointe occidentale de l'île plus que d'habitude, je crus apercevoir, d'une hauteur où j'étais, une chaloupe bien loin en mer; j'avais trouvé quelques lunettes d'approche dans un des coffres que j'avais sauvés du vaisseau mais par malheur je n'en avais pas alors sur moi, et je ne pus distinguer l'objet en question, quoique j'eusse fatigué mes yeux à force de diriger mes regards vers lui. Je restai ainsi, dans l'incertitude si c'était une chaloupe ou non ; cela me fit prendre la résolution de ne plus sortir sans emporter une de mes lunettes.

Étant descendu de la colline, et me trouvant dans un endroit où je n'avais jamais été, je fus pleinement convaincu qu'un vestige d'homme n'était pas une chose fort rare dans mon île, et que si la Providence ne m'avait pas jeté du côté où les sauvages ne venaient jamais, j'aurais su qu'il était très-ordinaire aux canots du continent de chercher une rade dans cette île quand ils se trouvaient par hasard trop avant dans la haute mer. J'aurais appris encore qu'après quelque combat entre les canots des différentes peuplades, les vain-

queurs menaient leurs prisonniers sur mon rivage pour les tuer et pour les manger.

Un spectacle qui s'offrit alors à moi, sur le rivage du côté du sud-ouest, m'instruisit de toutes ces particularités, et me remplit d'étonnement et d'horreur : j'aperçus la terre parsemée de crânes, de mains, de pieds, et d'autres ossements humains ; près de là étaient les restes d'un feu, et un banc creusé dans la terre, en forme de cercle, où sans doute ces cannibales s'étaient placés pour faire leur épouvantable festin.

Cette vue cruelle suspendit pour quelque temps l'idée de mes propres dangers, toutes mes appréhensions étaient étouffées par les impressions que me donnait cette brutalité repoussante. J'en avais entendu parler souvent, et cependant la vue ne m'en choqua pas moins que si la chose ne m'était jamais venue à l'imagination. Je détournai mes yeux de ces restes affreux, j'éprouvais des angoisses déchirantes, et je serais tombé en faiblesse si la nature ne m'avait soulagé par un vomissement violent ; quoique revenu à moi-même, je ne pus me résoudre à rester dans cet endroit, et je tournai mes pas vers ma demeure.

Quand je me fus éloigné de cet horrible spectacle, je m'arrêtai comme un homme frappé de la foudre, et, reprenant mes sens, j'élevai mes yeux au ciel, le cœur attendri et les yeux pleins de larmes ; je rendis grâce à Dieu de ce qu'il m'avait fait naître dans une partie du monde éloignée de ce peuple barbare.

L'âme pleine de ces sentiments de reconnaissance, je revins chez moi plus tranquille ; car j'étais persuadé que ces êtres féroces n'abordaient jamais l'île dans le dessein d'y faire quelque butin, n'ayant besoin d'y rien chercher ou ne croyant pas y trouver grand'chose.

J'avais déjà passé dix huit-ans sans rencontrer personne, et je pouvais espérer d'en passer encore autant avec le même bonheur, pour peu que je ne me découvrisse pas moi-même, ce qui n'était nullement mon dessein ; à moins

que de trouver l'occasion de faire connaissance avec une meilleure espèce d'hommes que des cannibales.

Cependant l'horreur qui me resta de leur brutale coutume me jeta dans une espèce de mélancolie, et me tint pendant deux ans renfermé dans mes domaines : j'entends par là mon château, ma maison de campagne, et mon nouvel enclos dans les bois. Je n'allais dans ce dernier lieu, qui était la demeure de mes chèvres, qu'à la dernière extrémité, tant je craignais de rencontrer ces féroces sauvages. Je n'avais garde non plus d'aller examiner l'état de ma chaloupe, et je résolus d'en construire une autre.

Enfin le temps et la certitude où j'étais que je ne courais aucun risque d'être découvert me firent reprendre peu à peu ma manière de vivre ordinaire, excepté pourtant que j'avais l'œil plus au guet qu'auparavant, et que je ne tirais plus mon fusil, de peur d'exciter la curiosité des sauvages, si par hasard ils se trouvaient dans l'île. C'était un grand bonheur pour moi de m'être pourvu d'un troupeau de chèvres apprivoisées, et de n'être pas contraint d'aller à la chasse. Si j'en attrapais quelqu'une de temps à autre, ce n'était que par le moyen de mes piéges.

Je ne sortais jamais sans mon mousquet ; et, comme j'avais sauvé trois pistolets du vaisseau, j'en portais toujours deux à ma ceinture de peau de chèvre. J'y ajoutais un de mes grands coutelas bien fourbi, et pour lequel j'avais fait un baudrier de la même étoffe. On croira facilement que dans mes sorties j'avais l'air formidable, si l'on ajoute à la description que j'ai faite auparavant de ma figure ces deux pistolets et le large sabre sans fourreau qui pendait à mon côté.

A part ces précautions nécessaires, regardant ma condition d'un œil plus tranquille, je commençai à la trouver encore supportable, relativement à bien d'autres.

Quoique peu de choses me manquassent, je remarquai pourtant avec chagrin que mes frayeurs et les soins que j'avais pris pour ma conservation avaient émoussé mon

adresse ordinaire dans la recherche des choses qui pouvaient m'être utiles : ces craintes m'avaient fait négliger, entre autres, une heureuse idée qui m'avait occupé autrefois, c'était de faire sécher une partie de mon grain, et de le rendre propre à faire de la bière.

Ce projet peut paraître fort bizarre, à cause du grand nombre d'ustensiles qui me manquaient pour parvenir à mon but : je ne possédais point de tonneaux, et j'avais autrefois employé le travail de plusieurs mois pour en construire un sans en venir à bout; j'étais dépourvu de houblon pour rendre la bière susceptible de se conserver, de levure pour la faire fermenter, et de chaudière pour la faire bouillir; malgré tous ces inconvenients, je suis persuadé que, sans les appréhensions que m'avaient causées les sauvages, je l'aurais entrepris, et peut-être avec succès, puisque rarement j'abandonnais un dessein quand il m'était une fois bien entré dans la tête, et lorsque j'avais commencé à y mettre la main.

Mais à présent mon esprit inventif s'était tourné d'un tout autre côté, et je ne faisais que songer nuit et jour aux moyens de détruire quelques-uns de ces monstres au milieu de leurs divertissements sanguinaires, et de sauver leurs victimes, s'il était possible. Mais tout cela n'aboutissait à rien : mon unique ressource était en moi-même; et que pouvait faire un seul homme au milieu d'une trentaine de gens armés de javelots, de dards et de flèches, dont les coups étaient aussi sûrs que ceux de mes armes à feu?

Quelquefois je songeais à creuser une mine sous l'endroit où ils faisaient leur brasier, et à y placer cinq ou six livres de poudre à canon, qui, s'allumant dès que le feu y pénétrerait, ferait sauter en l'air tout ce qui se trouverait aux environs. Mais j'étais fâché d'employer tout d'un coup tant de poudre; car ma provision ne consistait plus que dans un seul baril; de plus, je ne pouvais avoir aucune certitude du bon effet de ma mine, qui peut-être n'aurait fait que leur griller les oreilles, sans leur donner assez de frayeur pour

leur faire abandonner l'île pour toujours. Je renonçai donc à cette entrepise, et je me proposai de me mettre en embuscade dans un lieu convenable, avec mes trois fusils chargés à double charge, et de tirer sur eux au milieu de leur cérémonie sanguinaire, bien certain d'en tuer ou d'en blesser au moins deux ou trois à chaque coup, et de venir facilement à bout du reste, fussent-ils une vingtaine, en tombant sur eux avec mes trois pistolets et mon sabre.

J'employai plusieurs jours à chercher un endroit favorable à mon embuscade, et je descendis même fréquemment vers le lieu de leur festin, avec lequel je commençai à me familiariser, surtout dans le temps que mon esprit était plein d'idées de vengeance et de carnage; car je n'étais que plus animé à l'exécution de mon dessein par les marques de la barbarie de ces anthropophages.

A la fin je trouvai une place commode sur un des côtés de la colline, d'où je pouvais attendre en sûreté l'arrivée de leurs barques, et me glisser dans le plus épais du bois; j'avais découvert un arbre assez creux pour me cacher entièrement : de là je pouvais épier tous leurs mouvements, et viser sur eux quand ils se trouveraient rangés autour de leur épouvantable festin.

Satisfait de cette découverte, et décidé à exécuter mon entreprise, je préparai deux mousquets et mon fusil de chasse; je chargeai chacun des premiers de ferraille et de quatre ou cinq balles de pistolet, et l'autre d'une poignée de la plus grosse dragée, je fis couler quatre balles dans chaque pistolet; ainsi fourni de munitions pour une seconde et une troisième décharge, je me préparai au combat.

Dans cette résolution, je ne manquai pas de me trouver tous les matins au sommet de la colline, éloignée de mon château d'un peu plus d'une lieue; mais je fus plus de deux mois en sentinelle de cette manière sans faire la moindre découverte et sans voir la moindre barque, non-seulement près du rivage, mais même dans tout l'Océan.

Pendant tout ce temps, je persistai dans mon projet avec la même ardeur, et je continuai à être dans la disposition nécessaire pour massacrer une trentaine de ces sauvages, afin de les punir d'un crime auquel je n'étais intéressé que par la chaleur d'un faux zèle.

La fatigue de tenter si longtemps en vain la même entreprise me fit raisonner enfin avec justesse sur l'action que j'allais commettre : Quelle autorité, dis-je, quelle vocation ai-je pour m'établir juge et bourreau de ces gens, à qui depuis plusieurs siècles le ciel a permis d'être les exécuteurs de sa justice les uns contre les autres ? Quel droit ai-je de venger le sang qu'ils répandent tour à tour? Comment sais-je ce que la Divinité elle-même pense de cette action, qui me paraît si criminelle? Du moins, est-il certain que ces peuples, en la commettant, ne pèchent point contre les lumières de leur conscience, et que, fort éloignés de la regarder comme un crime, ils n'ont pas la plus légère intention de braver la justice divine, comme nous faisons nous autres dans la plupart de nos péchés; ils ne se font pas une plus grande affaire de tuer un prisonnier et de le manger, que nous de tuer un bœuf ou de manger un mouton.

Il s'en suivait de là que mon entreprise n'était nullement légitime, et que ces sauvages ne devaient pas plus être regardés comme des meurtriers que les chrétiens, qui font passer sans quartier au fil de l'épée des troupes entières de leurs ennemis, quoiqu'ils aient mis bas les armes.

Ces considérations calmèrent ma fureur, et peu à peu je renonçai aux mesures que j'avais prises, concluant qu'elles étaient injustes, et qu'il fallait attendre pour les exécuter que les sauvages eussent commencé les hostilités.

Je pris cette résolution d'autant plus volontiers, que le premier parti, loin d'être un moyen de me conserver, tendait absolument à ma ruine : car c'était assez qu'un seul sauvage m'échappe pour qu'il donne de mes nouvelles à tout son peuple et l'amène dans l'île, afin de venger la mort de ses compatriotes.

Je conclus donc que la raison et la politique devaient me détourner également de me mêler des actions des sauvages, et que mon unique affaire était de me tenir à l'écart, et de ne pas faire soupçonner, par la moindre marque, qu'il y eût un être raisonnable dans l'île.

Cette prudence était soutenue par la religion, qui me défendait de tremper mes mains dans le sang de mes semblables.

Je trouvais tant d'évidence dans toutes ces différentes réflexions, que j'eus une satisfaction inexprimable de n'avoir pas commis une action que la raison me dépeignit enfin comme aussi noire qu'un meurtre volontaire, et je rendis grâces à genoux à Dieu d'avoir préservé mes mains du sang innocent, en le suppliant de me sauver par sa providence de celle des barbares, et de m'empêcher de rien tenter contre eux, sinon dans la nécessité d'une défense légitime.

Je restai pendant une année entière si éloigné de chercher le moyen d'attaquer les sauvages, que je ne daignai pas monter une seule fois sur la colline pour examiner s'ils avaient débarqué ou non, craignant toujours d'être tenté, par quelque occasion avantageuse, de renouveler mes desseins sur eux. Je ne fis qu'éloigner de là mon canot et le conduire au côté oriental de l'île, où je le plaçai dans une cavité que je trouvai sous des rochers élevés, et que les courants rendaient impraticable à ceux des sauvages.

Je vécus depuis ce temps-là plus retiré que jamais, ne sortant que pour m'acquitter de mes devoirs ordinaires; c'est-à-dire pour traire mes chèvres, et nourrir le petit troupeau que j'avais caché dans le bois, et qui, étant tout à fait de l'autre côté de l'île, se trouvait hors d'attaque : selon toutes les apparences, les cannibales n'étaient pas d'humeur à abandonner jamais le rivage où ils avaient été souvent. Lorsque j'y pensais, je réfléchissais avec horreur à la situation dans laquelle j'aurais été si je les eusse rencontrés quand, nu et désarmé, je n'avais pour ma défense qu'un seul fusil chargé de dragée. Dans ce temps-là je parcourais

sans cesse toute mon île ; quelle aurait été ma frayeur si, au lieu de voir un seul vestige, j'eusse trouvé une vingtaine de sauvages qui n'auraient pas manqué de m'atteindre bientôt par la vitesse extraordinaire de leur course !

J'avoue que les inquiétudes et les dangers dans lesquels je passais ma vie m'avaient détourné entièrement du soin de mes commodités, et que je songeais plus à vivre qu'à vivre agréablement. Je ne me souciais plus de mettre un clou quelque part, ni d'affermir un morceau de bois, de crainte de faire du bruit; j'avais encore moins la hardiesse de tirer un coup de fusil, et c'était avec toute l'inquiétude possible que je me hasardais à allumer du feu, dont la fumée, visible à une grande distance, pouvait aisément me trahir. Je transportai les choses qui demandaient l'emploi du feu du côté de mon appartement dans le bois, où je trouvai enfin, après plusieurs allées et venues, et avec tout le ravissement imaginable, une cave naturelle d'une grande étendue, dont j'étais sûr que jamais sauvage n'avait vu l'ouverture, bien loin d'être assez hardi pour y pénétrer, ce que peu d'hommes eussent osé hasarder, à moins que d'avoir, comme moi, un besoin extrême d'une retraite assurée.

L'entrée de cette caverne était derrière un grand rocher, et je la découvris par hasard, ou, pour parler plus sagement, par un effet particulier de la Providence, en coupant quelques grosses branches d'arbres pour les brûler et en conserver le charbon.

Dès que j'eus trouvé cette ouverture derrière quelques broussailles épaisses, ma curiosité me porta à y entrer, ce que je fis avec peine. J'en trouvai le dedans suffisamment large pour m'y tenir debout; mais j'avoue que j'en sortis avec plus de précipitation que je n'y étais entré, lorsque, portant mes regards plus loin dans cet antre obscur, j'y eut aperçu deux grands yeux brillants comme deux étoiles, sans savoir si c'étaient les yeux d'un homme ou d'un animal redoutable.

Après quelques moments de délibération, je revins à moi et je me reprochai ma faiblesse, moi qui vivais depuis vingt ans dans ce désert, et qui avais l'air plus effroyable peut-être que tout ce qu'il pouvait y avoir d'affreux dans la caverne. Je repris courage, et, me saisissant d'un tison enflammé, je rentrai dans l'antre d'une manière brusque; mais à peine eus-je fait trois pas en avant, que ma frayeur redoubla par un grand soupir que j'entendis, suivi d'un son semblable à des paroles mal articulées, et d'un autre soupir encore plus terrible. Une sueur froide couvrit mon corps, et si j'avais eu un chapeau sur la tête, je crois que mes cheveux, à force de se dresser, l'auraient fait tomber à terre. Je fis cependant tous mes efforts pour dissiper ma crainte; et, avançant avec intrépidité, je découvris un vieux bouc, d'une grandeur extraordinaire, couché à terre et près de mourir de vieillesse.

Je le poussai un peu, afin d'essayer si je pourrais le faire sortir de là; il fit quelques efforts pour se lever sans y réussir. Je m'en mettais peu en peine, persuadé que tant qu'il serait en vie il ferait la même peur à tout sauvage assez hardi pour pénétrer dans cet antre.

Pleinement tranquillisé, je portai mes yeux de tous côtés, et je trouvai la caverne assez étroite et sans régularité; la nature seule y avait travaillé, sans aucun secours de l'industrie humaine. Je découvris dans l'enfoncement une seconde ouverture, mais si basse qu'il était impossible d'y entrer autrement qu'en se traînant sur les pieds et les mains, ce que je différai jusqu'à ce que je fusse muni d'une lumière. J'y revins le lendemain avec une provision de six grosses chandelles de graisse de chèvre; et, après avoir rampé par cette ouverture étroite l'espace de quinze pieds, je me vis beaucoup plus au large. Je me trouvai sous une voûte élevée à peu près de la hauteur de vingt pieds, et je puis protester que dans toute l'île il n'y avait rien de si beau et de si digne d'être visité que ce souterrain; la lumière des deux chandelles que j'avais allumées était réfléchie de plus

de cent mille manières par les parois de la grotte. Je ne pourrais dire ce qui leur donnait cet éclat; étaient-ce des cristaux, des pierres précieuses ou de l'or?

C'était la plus charmante grotte qu'on puisse imaginer, quoique entièrement obscure; le fond en était uni et sec, couvert d'un gravier fin; on n'y voyait aucune trace d'animal venimeux, aucune vapeur ne s'y faisait sentir, aucune humidité ne se manifestait sur les murailles.

Le seul désagrément, c'était la difficulté de l'entrée; mais ce désagrément même en faisait la sûreté. J'étais charmé de ma découverte, et je résolus d'abord de porter dans cette grotte tout ce dont la conservation m'importait le plus, surtout mes munitions et mes armes de réserve.

Ce dessein me donna occasion d'ouvrir le baril de poudre que j'avais sauvé de la mer. Je trouvai que l'eau y avait pénétré de tous côtés à peu près à la profondeur de trois ou quatre pouces, et que la poudre mouillée formait une espèce de croûte qui avait conservé le reste, comme une noix est conservée dans sa coque; il restait au centre du baril environ soixante livres de bonne poudre, que je portai dans ma grotte avec le plomb que j'avais encore, et je n'en gardai dans mon château que ce qui m'était nécessaire pour me défendre en cas de surprise. Daus cette situation, je me comparais aux géants de l'antiquité qui habitaient des antres inaccessibles, persuadé que lorsque les sauvages me donneraient la chasse, en quelque nombre qu'ils fussent, ils ne m'atteindraient pas, ou du moins n'oseraient m'attaquer de vive force dans ma nouvelle grotte.

Le vieux bouc mourut le jour d'après ma découverte, à l'entrée de la caverne, où je trouvai plus à propos de l'enterrer que de m'efforcer à tirer son cadavre dehors.

J'étais alors dans la vingt-troisième année de ma résidence dans cette île, et si accoutumé à ma manière d'y vivre que, sans la crainte des sauvages, j'aurais été en quelque sorte content d'y passer le reste de mes jours, et de mourir dans la grotte où j'avais donné la sépulture au pauvre ani-

mal. Je m'étais même ménagé de quoi m'amuser et me divertir, ressource qui m'avait manqué autrefois : j'avais enseigné à parler à mon perroquet, et il s'en acquittait si bien, que sa conversation fut un grand agrément pour moi pendant tout le temps que nous avons vécu ensemble. Mon chien me fut encore un agréable et fidèle compagnon pendant seize ans, après lesquels il mourut de vieillesse. Pour mes chats ils s'étaient tellement multipliés que j'avais été obligé d'en tuer plusieurs à coups de fusil : je n'en avais gardé auprès de moi que deux ou trois favoris, dont j'avais grand soin de noyer les petits dès qu'ils venaient au monde. Le reste de ma maison consistait en deux chevreaux, que j'avais accoutumés à manger dans ma main, et deux autres perroquets qui jasaient assez bien pour prononcer *Robinson Crusoé*, mais qui étaient fort éloignés de la perfection de l'autre, pour lequel aussi j'avais pris beaucoup de peine. Je possédais encore quelques oiseaux de mer, dont j'ignorais les noms; je les avais attrapés sur le rivage, et leur avais coupé les ailes; ils habitaient et pondaient dans le jeune bois planté de mes mains, devant le retranchement de mon château, et ils contribuaient beaucoup à mon divertissement. J'étais content, pourvu toutefois que les sauvages ne vinssent pas troubler ma tranquillité.

Le ciel en avait ordonné autrement, et je conseille à tous ceux qui liront mon histoire d'en tirer la réflexion suivante : Combien de fois n'arrive-t-il pas dans le cours de notre vie que le mal que nous évitons avec le plus grand soin, et qui nous paraît le plus terrible quand nous y sommes tombés, est pour ainsi dire la porte de notre délivrance et l'unique moyen de finir nos malheurs? Cette vérité a été surtout remarquable pendant les dernières années de ma vie solitaire dans cette île, comme le lecteur le verra bientôt.

C'était au mois de décembre, temps ordinaire de ma moisson, qui m'obligeait à passer presque les jours entiers à la campagne, lorsque, sortant un peu avant le lever du soleil, je fus surpris par la vue d'une lumière sur le rivage,



L'arrivée des sauvages.

à une grande demi-lieue de moi. Elle ne s'offrait pas du côté où j'avais observé que les sauvages abordaient d'ordinaire, et je vis avec la plus vive douleur que c'était du côté de mon habitation.

La peur d'être surpris me fit entrer bien vite dans ma grotte, où j'avais beaucoup de peine à me croire en sûreté, parce que mon grain à moitié coupé pouvait découvrir aux sauvages que l'île était habitée, et les porter à me chercher partout jusqu'à ce qu'ils m'eussent déterré.

Dans cette appréhension, je retournai vers mon habitation, et, ayant retiré mon échelle après moi, je me préparai à la défense : je chargeai tous mes pistolets et l'artillerie que j'avais placée dans mon nouveau retranchement, résolu de me battre jusqu'à mon dernier soupir ; et dans cette posture j'attendis l'ennemi pendant deux heures, fort impatient de savoir ce qui se passait au dehors.

N'ayant personne pour aller à la découverte, et incapable de soutenir plus longtemps une si cruelle incertitude, je m'enhardis à monter sur le haut du rocher par le moyen de mes deux échelles, et, me mettant ventre à terre, je me servis de ma lunette d'approche pour reconnaître l'état des choses. Je vis d'abord neuf sauvages assis en rond autour d'un petit feu, non pour se chauffer, car il faisait une chaleur extrême, mais apparemment pour préparer quelques mets de chair humaine destinée à leurs horribles festins.

Ils avaient avec eux deux canots qu'ils avaient tirés sur le rivage; et, comme c'était alors le temps du flux, ils paraissaient attendre le reflux pour s'en retourner, ce qui calma mon inquiétude : en effet, je conclus de là qu'ils venaient et s'en retournaient toujours de la même manière, et que je pouvais battre la campagne sans danger durant le reflux, pourvu que je n'eusse pas été découvert auparavant sur le rivage. Cette observation me fit continuer ma moisson dans la suite avec assez de tranquillité.

La chose arriva précisément comme je l'avais présumé ;

dès que la marée commença à porter du côté de l'occident, je les vis se jeter dans leurs barques et faire force de rames, après s'être divertis auparavant par des danses, des postures et des gesticulations bizarres.

Après qu'ils se furent éloignés, je sortis avec un fusil sur chaque épaule, deux pistolets à ma ceinture, mon large sabre à mon côté, et, avec tout l'empressement possible, je gagnai la colline d'où j'avais vu pour la première fois les marques des festins horribles de ces cannibales : là, j'aperçus qu'il y avait eu de ce côté trois autres canots, qui étaient en mer aussi bien que les autres pour regagner le continent.

Descendu sur le rivage, je revis les horribles traces de leur brutale coutume, et j'en conçus tant d'indignation, que je résolus de nouveau de tomber sur la première troupe que je rencontrerais, quelque nombreuse qu'elle pût être.

Les visites qu'ils faisaient dans l'île devaient être fort rares, puisqu'il se passa plus de quinze mois avant que j'en revisse le moindre vestige. Je vécus pendant ce temps dans de cruelles appréhensions, dont je ne voyais aucun moyen de me délivrer.

J'étais néanmoins toujours dans mon humeur meurtrière et j'employais presque toutes les heures du jour, dont j'aurais pu faire un meilleur usage, à dresser mon nouveau plan d'attaque, pour la première fois que j'en aurais l'occasion, surtout si leurs forces étaient divisées comme la dernière. Je ne considérais pas qu'en tuant tantôt quelques gens de leur parti, tantôt quelques autres, ce serait toujours à recommencer, et qu'à la fin je deviendrais un plus grand meurtrier que ceux-là même dont je voulais punir la barbarie.

Mes inquiétudes renouvelées par cette dernière rencontre répandaient beaucoup d'amertume sur ma vie ; quand je me hasardais à sortir de ma retraite, c'était avec toute la précaution possible, et en tournant continuellement les yeux sur tous les objets dont j'étais environné. Quel bonheur pour moi d'avoir mis mon troupeau en sûreté, et d'être dispensé de faire feu sur les chèvres dans les bois ! Il est

vrai que le bruit aurait pu mettre en fuite un petit nombre de sauvages effrayés; mais je devais être convaincu qu'ils reviendraient avec plusieurs centaines de canots; et je savais ce que j'avais alors à craindre de leur cruauté. Cependant je fus assez heureux pour n'en plus voir jusqu'au mois de mai de la vingt-quatrième année de ma vie solitaire, dans lequel j'eus avec eux une rencontre surprenante.

Pendant ces quinze mois je passai les jours dans des pensées inquiètes, et les nuits j'avais des songes effrayants qui me réveillaient en sursaut : je rêvais que je tuais des sauvages, et je pesais les raisons qui m'autorisaient à ce carnage.

Vers le milieu du mois de mai il s'éleva une tempête horrible, accompagnée de tonnerre et d'éclairs. La nuit suivante ne fut pas moins épouvantable; et lorsque j'étais occupé à lire dans la Bible et à faire de sérieuses réflexions sur ma lecture, je fus surpris par le bruit semblable à celui d'un coup de canon tiré en mer.

Cette surprise était bien différente de celles qui m'avaient saisi jusqu'alors; je me levai aussitôt, et en un instant je parvins au haut du rocher. Dans le même moment une lumière me prépara à entendre un second coup de canon qui frappa mes oreilles une demi-minute après, et dont le son devait venir du côté de la mer où j'avais été emporté dans ma chaloupe par les courants.

Je jugeai d'abord que ce devait être un vaisseau en péril, qui, par ses signaux, demandait du secours à quelque autre bâtiment qui allait avec lui de conserve. Je songeai, d'après cette circonstance, que si j'étais incapable de lui donner du secours, il pourrait peut-être m'en donner, et dans cette vue je ramassai tout le bois sec qui était aux environs, j'en fis un feu au haut de la colline; quoique le vent fût violent, il ne laissa pas de s'enflammer à merveille, et j'étais sûr qu'il devait être aperçu par ceux du vaisseau. Ils le virent sans doute; car, à peine mon feu était-il dans toute sa force, que j'entendis un troisième coup de canon, suivi de plusieurs autres, venant tous du même endroit. J'entretins mon feu

toute la nuit; quand il fit jour et que le ciel se fut éclairci je vis quelque chose à une grande distance, à l'est de l'île, sans pouvoir le distinguer même avec mes lunettes.

J'y fixai mes yeux constamment pendant toute la matinée; et comme je voyais l'objet dans le même lieu, je crus enfin que c'était un vaisseau à l'ancre. Je pris mon fusil, et je m'avancai à grands pas du côté de la partie méridionale de l'île, où les courants m'avaient porté autrefois au pied de quelques rochers; je montai sur le plus haut de tous, et le temps étant alors serein, je vis, à mon grand regret, le corps d'un vaisseau qui s'était brisé dans la nuit sur les rocs cachés que j'avais trouvés quand je me mis en mer avec ma chaloupe, et qui, résistant à la violence de la marée, faisaient une espèce de contre-marée par laquelle j'avais été délivré d'un des plus grands dangers que j'eusse courus de ma vie.

C'est ainsi que ce qui sauve l'un perd l'autre; car il semble que ces gens n'ayant aucune connaissance de ces rochers, entièrement cachés sous l'eau, y avaient été portés pendant la nuit par un vent qui était tantôt est et tantôt est-nord-est. S'ils avaient découvert l'île, ce qu'apparemment ils ne firent point, ils auraient sans doute tâché de se sauver à terre dans leur chaloupe. Les coups de canon qu'ils avaient tirés en voyant mon feu firent naître un grand nombre de différentes pensées dans mon imagination : tantôt je croyais qu'apercevant cette lumière ils s'étaient mis dans leur chaloupe pour gagner le rivage, mais que les flots, extrêmement agités, les avaient emportés; tantôt je m'imaginais qu'ils avaient commencé par perdre leur chaloupe, ce qui arrive souvent quand les vagues, entrant dans le vaisseau, forcent les matelots à mettre la chaloupe en pièces, ou à la jeter dans la mer. D'autres fois je trouvais vraisemblable que les vaisseaux qui allaient avec celui-ci de conserve, avertis par ses signaux, en avaient sauvé l'équipage.

Tout cela n'était que conjectures; et dans l'état où je me trouvais je ne pouvais que jeter un regard de pitié sur la

misère de ces pauvres gens, j'en devins de plus en plus reconnaissant envers Dieu, qui m'avait donné tant de consolations dans ma situation déplorable, et qui, des deux équipages perdus sur ces côtes, avait trouvé bon de sauver ma vie seule. J'appris par là à remarquer qu'il n'y a pas d'état si bas, point de misère si grande, où l'on ne trouve quelque sujet de reconnaissance, en voyant au-dessous de soi des situations encore plus déplorables.

Telle était la condition de ce malheureux équipage, dont la conservation me semblait hors de toute vraisemblance, à moins qu'il ne fût sauvé par quelque autre bâtiment. Mais ce n'était là tout au plus qu'une possibilité, dépourvue de toute certitude.

Je ne trouve point de paroles assez énergiques pour exprimer le désir que j'avais d'en voir au moins un seul homme sauvé, afin de trouver un compagnon unique, du commerce duquel je pusse jouir dans ma solitude; je n'avais jamais tant langui après la société des hommes, ni senti si vivement le malheur d'en être privé.

Mais ce n'était pas là le sort de ces malheureux ni le mien; car jusqu'à la dernière année de mon séjour dans cette île j'ai ignoré si quelqu'un s'était sauvé de ce naufrage. Quelques jours après, j'eus seulement la douleur de voir sur le sable le cadavre d'un mousse noyé. Il avait pour habillement une veste de matelot, une mauvaise paire de culottes et une chemise de toile blanche, de sorte qu'il m'était impossible de deviner de quelle nation il pouvait être; tout ce qui se trouva dans ses poches consistait en deux pièces de huit, et une pipe, infiniment plus précieux pour moi que l'argent.

CHAPITRE XI.

Voyage au vaisseau échoué. — Descente des sauvages. — Scène de cannibales. — Évasion et poursuite. — Un compagnon. — Éducation de Vendredi. — Prépatifs de voyage.

La mer était devenue calme, et j'avais grand envie de visiter le vaisseau, moins dans l'espérance d'y trouver quelque chose d'utile que pour voir s'il n'y avait pas quelque créature vivante dont je pusse sauver la vie. Cette pensée faisait une si forte impression sur moi, que je n'eus de repos ni jour ni nuit que mon dessein ne fût exécuté.

Je préparai donc tout pour mon voyage. Je pris une bonne quantité de pain, un pot rempli d'eau fraîche, une bouteille de rhum, dont j'étais encore suffisamment pourvu, et un panier plein de raisins secs. Chargé de ces provisions, je descendis vers ma chaloupe, je la nettoyai, je la mis à flot, et j'y portai toute ma cargaison; ensuite je retournai pour chercher le reste de ce qui m'était nécessaire, du riz, un parasol, deux douzaines de mes gâteaux, un fromage et un pot de lait de chèvre. Mon petit bâtiment ainsi chargé, je priai Dieu de bénir mon voyage, et, rasant le rivage, je vins à la dernière pointe de l'île du côté du nord-est, d'où il fallait entrer dans l'Océan si j'étais assez hardi pour poursuivre mon entreprise. Je regardai avec beaucoup de frayeur les

courants qui avaient autrefois failli me faire périr; et ce souvenir ne pouvait que me décourager, car si j'avais le malheur d'y donner, ils m'emporteraient certainement bien avant dans la mer, hors de la vue de mon île, et si un vent un peu fort se levait, c'en était fait de moi.

J'en fus effrayé au point que je commençai à abandonner ma résolution ; ayant tiré ma chaloupe dans une petite sinuosité du rivage, je me mis sur un petit tertre, flottant entre la crainte et le désir d'achever mon voyage ; j'y restai aussi longtemps que je vis la marée changer, et le flux commencer à venir, ce qui rendait mon dessein impraticable pendant quelques heures. Ensuite il me vint à l'esprit de monter sur la dune la plus élevée, pour observer quelle route prenaient les courants pendant le flux, et voir si, emporté par un des courants en me mettant en mer, il n'y en avait pas un autre qui pût me ramener avec la même rapidité. Je trouvai bientôt une hauteur d'où l'on pouvait observer la mer de côté et d'autre, et je vis clairement que le courant du reflux sortait du côté méridional de l'île, et que celui du flux rentrant du côté nord, était propre à me reconduire chez moi.

Enhardi par cette observation, je résolus de sortir le lendemain avec le commencement de la marée, ce que je fis, après avoir reposé la nuit dans ma barque. Je dirigeai d'abord ma course vers le nord, jusqu'à ce que je commençasse à sentir le courant, qui m'emporta bien en avant du côté de l'est, sans me maîtriser assez néanmoins pour m'ôter toute la direction de mon bâtiment, qui avait un bon gouvernail, et que j'aidais encore par ma rame ; de cette manière j'allai droit vers le vaisseau, et j'y arrivai en moins de deux heures.

C'était un bien triste spectacle : le vaisseau, qui paraissait espagnol par sa structure, était comme cloué entre deux rocs; la poupe et une partie du corps du bâtiment étaient fracassées par la mer; et comme la proue avait donné contre les rochers avec une extrême violence, le grand mât et le mât d'artimon s'étaient brisés, mais le beaupré était resté en

bon état, et paraissait ferme vers la pointe de l'éperon

Lorsque j'en fus tout près, un chien parut sur le tillac; me voyant venir, il se mit à aboyer. Je l'appelai; il sauta dans la mer, et je l'aidai à entrer dans ma barque; il était à moitié mort de faim et de soif; je lui donnai un morceau de pain, qu'il engloutit comme un loup qui aurait langui pendant quinze jours dans la neige; je lui fis boire ensuite de l'eau fraîche.

Un spectacle bien touchant s'offrit à mes yeux dans le vaisseau : ce fut celui de deux hommes noyés, qui se tenaient embrassés l'un l'autre dans la chambre de proue. Il est probable que, lorsque le bâtiment toucha, la mer y était entrée si abondamment et avec tant de violence, que ces pauvres gens en avaient été étouffés comme s'ils eussent été continuellement sous l'eau. Excepté le chien, il n'y avait rien de vivant dans tout le bâtiment.

Presque toute la cargaison me parut détériorée par l'eau; je vis pourtant quelques tonneaux remplis apparemment de vin ou d'eau de vie, mais ils étaient trop gros pour que je pusse en tirer le moindre usage. Il y avait encore plusieurs coffres, j'en mis deux dans ma chaloupe, sans examiner ce qu'ils contenaient. Je jugeai ensuite par ce que j'y trouvai que le vaisseau devait être richement chargé; et, si je puis tirer quelques conjectures par le cours qu'il prenait, il y a toute apparence qu'il était destiné pour Buénos-Ayres, ou bien pour Rio de la Plata, de là pour la Havane, et ensuite pour l'Espagne.

Outre ces deux coffres, je trouvai un petit tonneau qui pouvait contenir environ vingt pots, et je le mis dans ma chaloupe avec bien de la peine. J'aperçus dans une des chambres plusieurs fusils et un grand cornet à poudre, où il y en a avait à peu près quatre livres; je m'en saisis, mais je laissai là les armes, parce que j'en avais suffisamment. Je m'appropriai encore une pelle à feu et des pincettes, dont j'avais un extrême besoin; deux chaudrons de cuivre, un gril et une chocolatière. Je m'en retournai avec cette charge

et avec le chien, voyant venir la marée, qui devait me ramener chez moi; et le même soir je revins à l'île extrêmement fatigué de ma course.

Après avoir reposé cette nuit dans la chaloupe, je résolus de porter mes nouvelles acquisitions dans ma grotte, plutôt que dans mon château; je trouvai bon auparavant d'en faire l'examen. Le petit tonneau était rempli d'une espèce de rhum qui n'avait point la bonté de celui qu'on trouve dans le Brésil. Pour les deux coffres, ils étaient pleins de plusieurs choses d'un grand usage pour moi : j'y trouvai un cabaret rempli de liqueurs cordiales excellentes; elles étaient dans des bouteilles ornées d'argent, et qui contenaient chacune trois pintes. J'y vis encore deux pots de confitures si bien fermés, que l'eau n'avait pu y pénétrer, et deux autres qui étaient gâtés par l'eau de mer; il y avait en plus de fort bonnes chemises, quelques cravates de différentes couleurs, une demi-douzaine de mouchoirs de toile blanche, qui me servirent à essuyer mon visage dans les grandes chaleurs : toute cette trouvaille m'était extraordinairement agréable.

Au fond du coffre je trouvai trois grands sacs de pièces de huit, au nombre à peu près de onze cents, outre un petit papier qui renfermait six doubles pistoles, et quelques petits joyaux d'or qui pouvaient peser ensemble environ une livre. Je trouvai dans le second coffre une cinquantaine de pièces de huit, mais point d'or, d'où je pouvais conclure qu'il avait appartenu à un plus pauvre maître que celui du premier.

Dans l'autre coffre il y avait quelques habits, mais de peu de valeur; et trois flacons pleins d'une poudre à tirer très-fine, destinée apparemment pour en charger les fusils de chasse. Au total, je tirai peu de fruit de ce voyage; l'argent m'était de nulle valeur, et j'aurais donné tout ce que j'en avais trouvé pour trois ou quatre paires de bas ou de souliers; j'en avais grand besoin, car depuis nombre d'années j'étais obligé de m'en passer. Il est vrai que je m'appropriai deux paires de souliers des pauvres matelots trouvés noyés dans le

vaisseau ; mais ils ne valaient pas les souliers anglais, ni pour la commodité ni pour le service.

Je portai tout cet argent dans ma grotte, auprès de celui que j'avais sauvé de notre vaisseau. Je regrettai vivement de n'avoir pu pénétrer dans le fond du bâtiment, car j'en aurais eu de quoi charger plus d'une fois ma chaloupe, amassé ainsi un trésor considérable, et le faire parvenir dans ma patrie, si la bonté du ciel permettait un jour que je sortisse de l'île : tant il est vrai que, même dans les positions de la vie où l'or est le moins nécessaire, il suffit d'être à portée d'en acquérir beaucoup pour désirer d'en posséder une grande quantité ! Ce penchant se manifeste surtout chez l'homme riche, corrompu par une civilisation trop avancée, et qui s'adonne avec fureur à la vile passion du jeu.

Après avoir mis mes acquisitions en lieu sûr, je replaçai ma barque dans sa rade ordinaire, et je revins à ma demeure, où je trouvai tout dans l'état où je l'avais laissé. Je me remis à vivre à ma manière accoutumée et à m'appliquer à mes affaires domestiques. Pendant quelque temps je jouis d'un assez grand repos, si ce n'est que j'étais toujours sur mes gardes et que je sortais rarement; encore ne le faisais-je qu'avec beaucoup d'inquiétude, à moins que je ne tournasse mes pas du côté de l'ouest, où j'étais sûr que les sauvages ne venaient jamais.

Je vécus ainsi deux ans de suite et j'aurais été passablement heureux, si mon esprit, qui paraissait être fait pour rendre mon corps misérable, ne s'était rempli de mille projets pour sortir de l'île. Quelquefois je voulais faire une seconde visite au vaisseau échoué, où je ne devais plus m'attendre à rien trouver qui valût la peine du voyage : tantôt je songeais à m'échapper d'un côté ou d'un autre, et je crois fermement que si j'avais eu en ma possession la chaloupe avec laquelle j'avais quitté Salé, je me serais mis en mer à tout hasard.

Il est naturel de penser que mes songes devaient rouler sur un sujet analogue à mes réflexions. Une fois je rêvai que,

quittant un matin mon château comme à l'ordinaire, je voyais près du rivage deux canots d'où sortaient onze sauvages avec un prisonnier destiné à leur servir de nourriture. Ce malheureux, au moment d'être tué, s'échappe, se met à courir de mon côté dans le dessein de se cacher dans le bocage épais qui couvrait mon retranchement; le voyant seul, sans que personne le poursuivît, je me découvre, et le regardant d'un visage riant, je l'encourage, je l'aide à monter mon échelle, et je l'introduis ainsi dans mon habitation. J'étais charmé de cette rencontre, persuadé que j'avais trouvé un homme capable de me servir de pilote dans mon entreprise, et de me donner les conseils nécessaires pour éviter toutes sortes de dangers.

Tel est le songe qui, pendant qu'il dura, me remplit d'une joie inexprimable, mais qui fut suivi d'une douleur extravagante dès que je fus éveillé.

J'en retirai pourtant que le seul moyen d'exécuter mon dessein avec succès était d'attraper quelque sauvage, et surtout, s'il était possible, quelque prisonnier qui me sût gré de sa délivrance; mais j'y voyais cette terrible difficulté, que pour réussir il fallait absolument massacrer une caravane entière, entreprise désespérée, qui pouvait manquer très-facilement. D'un autre côté je frémissais en songeant aux raisons dont j'ai déjà parlé, et qui me faisaient regarder cette action comme extrêmement criminelle. Il est vrai que j'avais dans l'esprit d'autres raisons qui plaidaient pour l'innocence de mon projet; savoir, que ces sauvages étaient réellement mes ennemis, puisqu'il était certain qu'ils me dévoreraient dès que cela leur serait possible; que par conséquent les attaquer c'était réellement travailler à ma propre conservation sans sortir des bornes d'une défense légitime, d'autant plus qu'il n'y avait pas d'autre moyen de me délivrer d'une manière de vivre qu'on pouvait appeler une espèce de mort. Néanmoins ces arguments ne me tranquillisaient pas, et j'avais de la peine à me familiariser avec la résolution de me procurer ma délivrance au prix de tant de sang.

Après plusieurs délibérations inquiètes, après avoir pesé longtemps le pour et le contre, ma passion prévalut sur mon humanité, et je me déterminai à faire tout ce qui m'était possible pour m'emparer d'un de ces sauvages, à quelque prix que ce fût. La question était de quelle manière je pourrais réussir; mais, comme je ne pouvais prendre là-dessus aucune mesure certaine d'avance, je résolus seulement de me mettre en sentinelle pour découvrir mes ennemis quand ils débarqueraient, et de former alors mon plan conformément aux circonstances qui s'offriraient à mes yeux.

Dans cette vue je ne manquai pas un jour d'aller reconnaître le terrain ; mais je ne découvris rien pendant l'espace de dix-huit mois, quoique pendant tout ce temps j'allasse sans relâche sur les parties du rivage les plus fréquentées par les sauvages. La fatigue que me donnaient ces sorties inutiles, bien loin de me dégoûter comme autrefois de mon entreprise et d'émousser ma passion, ne fit que l'enflammer davantage ; je souhaitais aussi ardemment de rencontrer les cannibales que j'avais autrefois désiré les éviter.

J'avais même alors tant de confiance en moi-même, que je me faisais fort de m'assurer assez bien de trois de ces sauvages, pour me les assujettir entièrement, et pour leur ôter tout moyen de me nuire : je me complaisais dans cette idée avantageuse de mon savoir-faire, et rien ne me manquait selon moi, que l'occasion de l'employer.

Elle parut à la fin se présenter : un matin je distinguai sur le rivage jusqu'à six canots dont les sauvages étaient à terre, et hors de la portée de ma vue. Je savais qu'ils venaient d'ordinaire au moins cinq ou six dans chaque barque, par conséquent leur nombre dérangeait toutes mes mesures. Quelle possibilité pour un seul homme d'en venir aux mains avec une trentaine? Cependant, après avoir été dans l'irrésolution pendant quelques moments, je préparai tout pour le combat. J'écoutai attentivement si j'entendais quelque bruit; ensuite, laissant mes deux fusils au pied de mon

échelle, je me plaçai de manière que ma tête n'en dépassât pas le sommet. De là j'aperçus, par le moyen de mes lunettes, qu'ils étaient au moins trente ; qu'ils avaient allumé du feu pour préparer leur festin, et dansaient autour avec mille postures et mille gesticulations bizarres, selon la coutume du pays.

Un moment après, je les vis tirer d'une barque deux misérables pour les mettre en pièces. Un des deux tomba bientôt à terre, assommé, à ce que je crois, d'un coup de massue ou de sabre de bois; sans délai, deux ou trois de ces bourreaux se jetèrent dessus, lui ouvrirent le corps, et en préparèrent les morceaux pour leur infernale cuisine, tandis que l'autre victime se tenait près de là, attendant que ce fût son tour d'être immolée. Ce malheureux se trouvant alors un peu en liberté, la nature lui inspira quelque espérance de se sauver, et il se mit à courir avec toute la vitesse imaginable, directement de mon côté, c'est-à-dire du côté du rivage qui menait à mon habitation.

J'avoue que je fus terriblement effrayé en le voyant prendre ce chemin, surtout parce que je m'imaginais qu'il allait être poursuivi par toute la troupe. Je restai néanmoins dans le même endroit, et j'eus bientôt lieu de me rassurer en voyant que trois hommes seulement le poursuivaient, et qu'il gagnait considérablement de terrain sur eux, de sorte qu'il devait leur échapper indubitablement s'il soutenait cette course pendant une demi-heure.

Il y avait au rivage, entre lui et mon château, une petite baie où il devait être arrêté nécessairement, à moins qu'il ne la passât à la nage ; mais quand il fut arrivé là il ne s'en mit pas fort en peine, et, quoique la marée fût haute, il s'y jeta à corps perdu, gagna l'autre bord en une trentaine d'élans tout au plus; ensuite il se remit à courir avec la même vitesse qu'auparavant. Quand ses trois ennemis arrivèrent dans le même endroit, je remarquai qu'il n'y en avait que deux qui sussent nager, et que le troisième, après s'être arrêté un instant sur le bord, s'en retourna à petits

pas vers le lieu du festin; ce qui était un grand bonheur pour celui qui fuyait. J'observai encore que les deux qui nageaient mettaient à passer cette eau le double du temps que leur prisonnier y avait employé.

Je fus alors pleinement convaincu que l'occasion était favorable pour m'acquérir un compagnon, et que j'étais appelé évidemment par le ciel à sauver la vie de ce pauvre malheureux. Dans cette persuasion, je descendis précipitamment du rocher pour prendre mes fusils, et, remontant avec la même ardeur, je m'avançai vers la mer : je n'avais pas grand chemin à faire, et bientôt je me jetai entre les poursuivants et le poursuivi, en tâchant de lui faire entendre par mes cris de s'arrêter. Je lui fis encore signe de la main ; mais je crois qu'au commencement il avait tout aussi peur de moi que de ceux auxquels il tâchait d'échapper. J'avançai cependant vers eux à pas lents, et ensuite me jetant brusquement sur le premier, je l'assommai d'un coup de crosse; j'aimais mieux m'en défaire de cette manière que de faire feu sur lui, de peur d'être entendu des autres, quoique la chose fût fort difficile à une si grande distance; il eût d'ailleurs été impossible aux sauvages de savoir ce que signifiait ce bruit inconnu.

Le second, voyant tomber son camarade, s'arrête tout court, comme effrayé : je continue d'aller droit à lui; mais, en approchant, je le vois armé d'un arc auquel il ajuste une flèche, ce qui m'oblige à le prévenir, et je le jette à terre roide mort du premier coup. Pour le pauvre fuyard, quoiqu'il vît ses deux ennemis hors de combat, il était si épouvanté du feu et du bruit, qu'il s'arrêta tout à coup sans sortir du même endroit, et je vis dans son air troublé plus d'envie de s'enfuir que d'approcher. Je lui fais encore signe de venir à moi; il fait quelques pas, puis il s'arrête encore, et continue ce même manége pendant quelques moments : il s'imaginait sans doute qu'il était devenu prisonnier une seconde fois, et qu'il allait être tué comme ses deux ennemis. Enfin, après que je lui eus fait signe d'approcher pour la

troisième fois de la manière la plus propre à le rassurer, il s'y hasarda en se mettant à genoux à chaque dix ou douze pas, pour me témoiger son obéissance. Pendant tout ce temps, je lui souriais aussi gracieusement qu'il m'était possible. Enfin, étant arrivé près de moi, il se jette à mes genoux, baise la terre, prend un de mes pieds et le pose sur sa tête, pour me faire comprendre sans doute qu'il me jurait fidélité, et qu'il me rendait hommage en qualité d'esclave. Je le relevai en lui faisant des caresses pour l'encourager de plus en plus; mais l'affaire n'était pas encore finie : je vis bientôt que le sauvage que j'avais fait tomber d'un coup de crosse n'était pas mort, et qu'il n'avait été qu'étourdi; je le fis remarquer à mon prisonnier, qui là-dessus prononça quelques mots que je n'entendis pas, mais qui ne laissèrent pas de me charmer, car c'était le premier son d'une voix humaine qui eût frappé mes oreilles depuis vint-cinq ans.

Il n'était pas temps encore de m'abandonner à ce plaisir : le sauvage avait déjà repris assez de forces pour se mettre sur son séant, et la frayeur s'empara de mon captif; néanmoins, dès qu'il me vit faire mine de lâcher mon second coup de fusil sur ce malheureux, il me fit entendre par signes qu'il souhaitait m'emprunter mon sabre, ce que je lui accordai. A peine s'en est-il saisi qu'il se jette sur son ennemi, et lui tranche la tête d'un seul coup, aussi vite et aussi adroitement que pourrait le faire le plus habile bourreau de toute l'Allemagne. C'était pourtant la première fois de sa vie qu'il voyait une épée, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux sabres de bois qui sont les armes ordinaires de ces peuples. Cependant j'ai appris dans la suite que ces sabres sont d'un bois si dur et si pesant, et qu'ils savent si bien les affiler, que d'un seul coup ils font voler une tête de dessus les épaules.

Après avoir fait cette expédition, il revint à moi en sautant et en faisant des éclats de rire pour célébrer son triomphe; puis, avec mille gestes dont j'ignorais le sens, il mit mon

sabre à mes pieds avec la tête du sauvage. Ce qui l'embarrassa extraordinairement, c'était la manière dont j'avais tué l'autre à une si grande distance, et, me le montrant, il me demanda par signes la permission de le voir de près. Arrivé tout près, sa surprise augmente; il le regarde, le retourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il examine la blessure que la balle avait faite justement dans la poitrine, et qui n'avait pas saigné beaucoup. Après l'avoir longtemps considéré, il revint à moi avec l'arc et les flèches du mort; et moi, résolu de m'en aller, je lui ordonnai de me suivre, en lui faisant entendre que je craignais que les sauvages ne fussent bientôt suivis d'un plus grand nombre.

Il me fit signe ensuite qu'il allait enterrer les cadavres, de peur qu'ils ne nous fissent découvrir; je le lui permis, et en un instant il eut creusé deux trous dans le sable, où il les plaça l'un et l'autre. Cette précaution prise, je l'emmenai avec moi, non dans mon château, mais dans la grotte que j'avais plus avant dans l'île; ce qui démentit mon songe, qui avait assigné mon bocage pour asile à mon esclave.

Arrivé dans ma grotte, je lui donnai du pain, une grappe de raisins secs, et de l'eau dont il avait surtout grand besoin, étant fort altéré par la fatigue d'une si longue et si rude course. Je lui fis signe d'aller dormir, en lui montrant un tas de paille de riz avec une couverture qui me servait de lit assez souvent à moi-même.

C'était un grand garçon bien découplé, de vingt-cinq ans à peu près; il était parfaitement bien fait : tous ses membres, sans être fort gros, annonçaient un homme adroit et robuste; son air mâle ne présentait aucun mélange de férocité : au contraire, on voyait dans ses traits, surtout quand il souriait, cette douceur et cet agrément qui son particuliers aux Européens. Il n'avait pas les cheveux semblables à de la laine frisée; ils étaient longs et noirs. Son front était grand et élevé, ses yeux brillants et pleins de feu. Son teint n'était pas noir, mais fort basané, sans avoir rien de cette désagréable couleur tannée des habitants du Brésil et de la Vir-

ginie; il approchait plutôt d'une légère couleur d'olive, dont il n'est pas aisé de donner une idée juste, mais qui me paraissait avoir quelque chose de fort agréable. Il avait le visage rond et le nez bien fait, la bouche belle et les lèvres minces, les dents bien rangées et blanches comme de l'ivoire.

Après avoir plutôt sommeillé que dormi pendant une demi-heure, il se réveilla et sortit de la grotte pour me rejoindre; j'avais été traire mes chèvres, qui étaient dans l'enclos tout près de là. Il vient à moi en courant; il se jette à mes pieds avec toutes les marques d'une âme véritablement reconnaissante; il me renouvelle la cérémonie de me jurer fidélité en posant mon pied sur sa tête; en un mot, il fait tous les gestes imaginables pour m'exprimer son désir de s'assujettir à moi pour toujours. J'entendais la plupart de ses signes, et je fis de mon mieux pour lui faire connaître que j'étais content de lui. Je commençai de suite à lui parler et il apprit à me parler à son tour; je lui enseignai d'abord qu'il s'appellerait *Vendredi*, nom que je lui donnai en mémoire du jour auquel il était tombé en mon pouvoir. Je lui appris encore à me nommer son *maître*, et à dire *oui* et *non*. Je lui donnai ensuite du lait dans un pot de terre : j'en bus le premier et j'y trempai mon pain; m'ayant imité, il me fit signe qu'il le trouvait bon.

Je restai avec lui toute la nuit suivante dans la grotte; mais, dès que le jour parut, je lui fis comprendre de me suivre, et que je lui donnerais des habits, car il était absolument nu. En passant par l'endroit où il avait enterré les deux sauvages, il me le montra, ainsi que des marques qu'il avait laissées pour le reconnaître, en me faisant signe qu'il fallait déterrer ces corps et les manger. Je me donnai là-dessus l'air d'un homme fort en colère; je lui exprimai l'horreur que j'avais d'une pareille pensée en faisant comme si j'allais vomir, et je lui ordonnai de s'écarter de ces cadavres, ce qu'il fit dans le moment avec beaucoup de soumission. Je le menai ensuite avec moi au haut de la colline,

pour voir si les ennemis étaient partis, et en me servant de ma lunette je ne découvris que la place où ils avaient été, sans apercevoir ni eux ni leurs bâtiments, marque certaine qu'ils s'étaient rembarqués.

Je n'étais pas encore entièrement satisfait de cette découverte; et, me trouvant à présent plus de courage, et par conséquent plus de curiosité, je pris mon esclave avec moi, armé de mon épée, et l'arc avec les flèches sur le dos; je lui fis porter un de mes mousquets, j'en gardai deux moi-même, et de cette manière nous marchâmes vers le lieu du festin.

En y arrivant, mon sang se glaça par l'horreur du spectacle, qui ne fit pas le même effet sur Vendredi : la place était couverte d'ossements et de chairs à moitié mangées, en un mot, de toutes les marques du repas de triomphe par lequel les sauvages avaient célébré leur victoire sur leurs ennemis. Je vis à terre trois crânes, cinq mains, les os de deux ou trois jambes et autant de pieds; Vendredi me fit entendre par ses signes qu'ils avaient emmené avec eux quatre prisonniers, qu'ils en avaient mangé trois, lui-même étant le quatrième; qu'il y avait eu une grande bataille entre eux et sa nation, et qu'on avait fait de part et d'autre beaucoup de prisonniers, tous destinés au sort qu'avaient subi ceux dont je voyais les restes.

Je les fis ramasser en un monceau par mon esclave, et réduire en cendres au moyen d'un grand brasier dont il les entoura. Je voyais bien que son estomac était avide de cette chair, et que dans le cœur il était encore un vrai cannibale; mais je lui témoignai tant d'horreur pour un appétit si dénaturé, qu'il n'osait pas le découvrir, de crainte que je ne le tuasse.

Cette opération terminée, nous nous en retournâmes dans mon château, où je me mis à travailler aux habits de Vendredi. Je lui donnai d'abord une culotte de toile que j'avais trouvée dans le coffre d'un des matelots, et qui lui alla passablement bien. J'y ajoutai une veste de peau de chèvre; et,

comme j'étais devenu tailleur dans les formes, je lui fis encore un bonnet de la peau d'un lièvre, dont la façon n'était pas trop mauvaise. Il était charmé de se voir presque aussi brave que son maître, quoique d'abord il eût l'air fort grotesque dans ces habillements, auxquels il n'était pas accoutumé. Sa culotte l'incommodait fort, et les manches de la veste le gênaient aux épaules et sous les bras; mais tout cela s'élargit peu à peu dans les endroits nécessaires, et commença bientôt à lui devenir familier.

Le jour d'après je me mis à délibérer où je logerais mon domestique d'une manière commode pour lui sans que j'eusse rien à craindre pour moi, s'il était assez ingrat pour attenter à ma vie. Je ne trouvai rien de plus convenable que de lui faire une hutte entre mes deux retranchements, et je pris toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de venir dans mon château malgré moi; de plus, je résolus d'emporter chaque nuit dans ma demeure tout ce que j'avais d'armes en ma possession.

Heureusement toutes ces précautions n'étaient pas nécessaires : jamais homme n'eut un serviteur plus fidèle, plus rempli de candeur et d'amour pour son maître; il s'attachait à moi avec une tendresse véritablement filiale; il était sans fantaisies, sans opiniâtreté, incapable d'emportement, et en toute occasion il aurait sacrifié sa vie pour sauver la mienne. Il m'en donna, en peu de temps, un si grand nombre de preuves, qu'il me fut impossible de douter de son bon cœur et de l'inutilité de ma défiance à son égard.

Enfin j'étais charmé de mon nouveau compagnon; je me faisais une affaire sérieuse de l'instruire et de lui enseigner à parler, et je le trouvai le meilleur écolier du monde. Il était si gai, si ravi quand il pouvait m'entendre ou faire en sorte que je l'entendisse, qu'il me communiquait sa joie, et me faisait trouver un plaisir piquant dans nos conversations. Mes jours s'écoulaient alors dans une douce tranquillité, et, pourvu que les sauvages me laissasent en paix, je consentais volontiers à finir ma vie dans ces lieux.

Trois ou quatre jours après que j'eus commencé à vivre avec Vendredi, je résolus de le détourner de son appétit cannibale en lui faisant goûter de mes viandes. Je le conduisis un matin dans le bois, où j'avais dessein de tuer un de mes chevreaux pour l'en régaler; en y entrant, je découvris une chèvre couchée à l'ombre. et accompagnée de deux de ses petits : j'arrêtai Vendredi en lui faisant signe de ne point remuer, et en même temps je fis feu sur un des chevreaux, et le tuai. Le pauvre sauvage, qui m'avait vu terrasser de loin un de ses ennemis, sans savoir comment j'y étais parvenu, effrayé de nouveau, tremblait comme la feuille ; sans tourner les yeux du côté du chevreau, pour voir si je l'avais tué ou non, il ne songea qu'à ouvrir sa veste pour examiner s'il n'était pas blessé lui-même. Il croyait sans doute que j'avais résolu de me défaire de sa personne, car il vint se mettre à genoux devant moi, et, embrassant les miens, il me tint d'assez longs discours où je ne comprenais rien, sinon qu'il me suppliait de ne pas le tuer.

Pour le désabuser, je le pris par la main en souriant; je le fis lever, et lui montrant du doigt le chevreau, je lui fis signe de l'aller chercher. Pendant qu'il était occupé à découvrir comment cet animal avait été tué, je rechargeai mon fusil. Au moment même j'entrevis sur un arbre un oiseau, que je pris d'abord pour un oiseau de proie, mais qui se trouva être un perroquet. J'appelle mon sauvage, et lui montrant du doigt mon fusil, le perroquet et la terre, je lui fais entendre mon dessein d'abattre l'oiseau ; effectivement je le jetai bas, et je vis mon sauvage épouvanté de nouveau, malgré tout ce que j'avais tâché de lui faire comprendre. Ne m'ayant rien vu mettre dans mon fusil, il le regarda comme une source inépuisable de destruction. De longtemps il ne put revenir de sa surprise, et si je l'avais laissé faire, je crois qu'il aurait adoré mon fusil aussi bien que moi. Il n'osa pas y toucher pendant plusieurs jours ; il lui parlait, comme si cet instrument eût été capable de lui répondre : c'était,



Vendredi fut épouvanté de nouveau.

ainsi que je l'ai appris dans la suite, pour le prier de ne pas lui ôter la vie.

Quand je le vis un peu revenu de sa frayeur, je lui fis signe d'aller chercher l'oiseau, ce qu'il exécuta : mais voyant qu'il avait de la peine à le trouver, parce que la bête, n'étant pas tout à fait morte, s'était traînée assez loin de là, je pris ce temps pour recharger mon fusil. Il revint bientôt après avec ma proie, et, ne trouvant plus l'occasion de l'étonner encore, je m'en retournai avec lui dans ma demeure.

Le même soir j'écorchai le chevreau, je le dépeçai, et j'en mis quelques morceaux sur le feu dans un pot ; j'en fis un bouillon, et je donnai une partie de cette viande ainsi préparée à Vendredi, qui, voyant que j'en mangeais, se mit à la goûter aussi. Il me fit signe qu'il y prenait plaisir, mais ce qui lui parut étrange, c'est que je mangeais du sel avec mon bouilli. Pour me faire comprendre que le sel n'était pas bon, il en mit quelques grains dans sa bouche, il les rejeta, et fit une grimace comme s'il avait mal au cœur, ensuite il se rinça la bouche avec de l'eau fraîche. Moi, au contraire, je fis les mêmes grimaces en prenant une bouchée de viande sans sel, mais je ne pus le porter à en faire de même, et il fut fort longtemps sans pouvoir s'y accoutumer.

Après l'avoir ainsi apprivoisé avec cette nourriture, je voulus, le jour d'après, le régaler d'un plat de rôti, ce que je fis en attachant un morceau de chevreau à une corde, et en le faisant tourner continuellement devant le feu, comme je l'avais vu pratiquer quelquefois en Angleterre. Dès que Vendredi en eût goûté, il fit tant de grimaces pour me dire qu'il le trouvait excellent et qu'il ne mangerait plus de chair humaine, qu'il y aurait eu bien de la stupidité à ne le pas entendre.

Le jour d'après, je l'occupai à battre du blé et à le vanner à ma manière, ce qu'en peu de temps il fit aussi bien que moi ; il apprit de même à pétrir du pain ; en un mot, il ne

lui fallut que peu de jours d'apprentissage pour être capable de me servir de toutes les manières.

J'avais à présent deux bouches à nourrir, et par conséquent besoin d'une plus grande quantité de grain que par le passé. Je choisis donc un champ plus étendu, et je me mis à le labourer, comme j'avais fait pour mes autres terres; Vendredi m'aida, non-seulement avec beaucoup d'adresse et de diligence, mais encore avec beaucoup de plaisir, sachant que c'était pour augmenter mes provisions, et pour être en état de les partager avec lui. Il parut fort sensible à mes soins, et il me fit entendre que sa reconnaissance l'animerait à travailler avec d'autant plus d'assiduité. C'est là l'année la plus agréable que j'aie passée dans l'île. Vendredi commençait à parler passablement; il savait déjà les noms de presque toutes les choses dont je pouvais avoir besoin et de tous les lieux où j'avais à l'envoyer, ce qui me rendit l'usage de ma langue, qui m'avait été si longtemps inutile. Ce n'était pas seulement sa conversation qui me plaisait, j'étais charmé de plus en plus de sa fidélité, et je commençais à l'aimer avec la plus vive affection, voyant qu'il avait pour moi tout l'attachement possible.

Un jour je désirai savoir s'il regrettait beaucoup sa patrie, et comme il savait assez l'anglais pour répondre à la plupart de mes questions, je lui demandai comment il avait été fait prisonnier, il me répondit que sa nation était le plus souvent victorieuse, mais qu'un jour il avait été surpris avec quelques autres par des ennemis nombreux qui l'avaient emmené. Il me dit aussi que ses compatriotes avaient aussi l'habitude de manger leurs prisonniers, il ajouta qu'à quelque distance en mer on trouvait tous les matins le même vent et le même courant, et tous les soirs un vent et un courant directement opposés. C'était grâce à la connaissance ancienne de ces faits que les sauvages effectuaient la traversée aussi facilement.

Je crus d'abord que ce n'était autre chose que le flux et le reflux; mais je compris dans la suite que ce phénomène

était causé par la grande rivière Orénoque, dans l'embouchure de laquelle mon île était située.

Je ne négligeais pas, au milieu de ces différentes conversations, de jeter dans l'âme de Vendredi les semences de la foi chrétienne. Un jour, entre autres, je lui demandai qui l'avait fait. Ne me comprenant pas, il crut que je lui demandais qui était son père. Je donnai donc un autre tour à ma question, et je lui demandai qui avait fait la mer, la terre, les collines, les forêts. Il me dit que c'était un vieillard nommé Bénakmukée, « qui survivait à toutes choses, et qui était fort agé, plus âgé que la mer, la lune et les étoiles. »

Je profitai de cette occasion de l'instruire dans la connaissance du vrai Dieu : je lui dis que le Créateur de tous les êtres gouverne tout par le même pouvoir et la même sagesse par lesquels il a tout formé ; qu'il est tout-puissant, capable de faire tout pour nous, de nous donner tout, de nous ôter tout. Je lui ouvris ainsi les yeux par degrés. Il m'écoutait avec attention, et paraissait recevoir avec plaisir la notion de Jésus envoyé au monde pour nous racheter, et de la véritable manière d'adresser nos prières à Dieu, qui pouvait les entendre, quoiqu'il fût dans le ciel.

Je continuai donc, d'après ces premières bases posées, de prier Dieu ardemment de disposer le cœur de ce malheureux sauvage à la connaissance de l'Évangile ; je le suppliais de guider tellement ma langue, que son esprit pût être convaincu et son âme sauvée. Il y avait plus de bonne volonté que de lumières dans ma manière d'instruire le pauvre Vendredi, et j'avoue qu'il m'arriva ce qui arrive en pareil cas à bien d'autres : en travaillant à son instruction je m'instruisis moi-même sur plusieurs points qui m'avaient été inconnus auparavant, ou que du moins je n'avais pas considérés avec assez d'attention, mais qui se présentèrent naturellement à mon esprit lorsque j'en eus besoin.

Dès que Vendredi et moi fûmes en état de causer ensemble, et qu'il commença à parler anglais, je lui fis le récit de mes aventures, au moins de celles qui avaient

quelque rapport avec mon séjour dans cette île, et avec la manière dont j'y avais vécu. Je lui révélai le mystère de la poudre et des balles, et je lui enseignai la manière de tirer; de plus, je lui donnai un couteau, ce qui lui fit un plaisir extraordinaire, et je lui fabriquai un ceinturon, avec une gaîne suspendue comme celle où l'on met les couteaux de chasse, mais disposée pour porter une hache, dont l'utilité est beaucoup plus générale.

Je lui fis encore une description de l'Europe, et principalement de l'Angleterre, ma patrie; je lui dépeignis notre manière de vivre, notre culte religieux, le commerce que nous faisons dans tout l'univers par le moyen de nos vaisseaux; je n'oubliai pas de lui donner une idée du navire que j'étais allé visiter, et de l'endroit où il avait échoué.

Je lui fis remarquer aussi les restes de la chaloupe que nous perdîmes quand je m'échappai du naufrage; à peine y eut-il jeté les yeux qu'il se mit à réfléchir avec un air d'étonnement, sans dire un seul mot : je lui demandai quel était le sujet de sa méditation, et il répondit : « Moi voir telle chaloupe ainsi chez ma nation. »

Je fus assez longtemps à comprendre ce qu'il voulait dire; mais, après un plus mûr examen, je devinai qu'il voulait me faire entendre qu'une semblable chaloupe avait été portée par une tempête sur le rivage de sa nation. J'en conclus que quelque vaisseau européen devait avoir fait naufrage sur ces côtes, et que peut-être les vents ayant détaché la chaloupe l'avaient poussée sur le sable : mais je fus assez simple pour ne me pas mettre dans l'esprit que ceux qui le montaient avaient pu se sauver du naufrage par ce moyen. L'unique chose à laquelle je songeai fut de demander à mon sauvage une description de la chaloupe en question.

Il s'en acquitta passablement; puis il me fit entrer tout à fait dans sa pensée en ajoutant : « Nous sauver les hommes blancs de noyés. » Je lui demandai aussitôt s'il y avait donc quelques hommes blancs dans cette chaloupe : « Oui, dit-il, la chaloupe pleine d'hommes blancs. » Et, en comptant

sur ses doigts, il me fit comprendre qu'il y en avait jusqu'à dix-sept, et qu'ils demeuraient chez sa nation.

Ce discours remplit ma tête de nouvelles chimères ; je m'imaginai d'abord que les gens du vaisseau échoué à la vue de mon île s'étaient jetés dans la barque, et que, par bonheur, ils s'étaient sauvés sur les côtes des sauvages. Cette pensée me porta donc à demander avec plus d'exactitude ce qu'ils étaient devenus. Il m'assura qu'ils étaient dans son pays depuis quatre ans, subsistant des vivres que leur fournissait sa nation ; et lorsque je lui demandai pourquoi ils n'avaient pas été mangés, il me répondit : « Nous faire frères avec eux ; nous manger les hommes que quand la guerre fait battre. » C'est-à-dire que sa nation avait fait la paix avec eux, et quelle ne mangeait que les prisonniers de guerre.

Assez longtemps après, il arriva qu'étant au haut d'une colline, du côté de l'est, d'où, comme je l'ai dit, l'on pouvait découvrir par un beau temps le continent de l'Amérique, après avoir attentivement regardé de ce côté-là, il parut tout ravi : il se mit à sauter et à gambader. Je lui en demandai le sujet ; alors il cria de toutes ces forces : « O joie ! ô plaisant ! là voir mon pays, là voir ma nation. »

Le sentiment de la plus vive allégresse était répandu sur tout son visage, et je crus lire dans le feu de ses yeux un désir violent de retourner dans sa patrie. Cette découverte me rendit moins tranquille sur son chapitre, et je ne doutai point que si jamais il trouvait une occasion d'y retourner, il n'oubliât et ce que je lui avais enseigné sur la religion, et toutes les obligations qu'il pouvait m'avoir. Je craignis même qu'il ne fût capable de me découvrir à ses compatriotes, et d'en amener dans l'île quelques centaines pour les régaler de ma chair, avec le même plaisir qu'il prenait autrefois à manger quelqu'un de ses ennemis. Mais je faisais injure au pauvre garçon, ce dont je fus très-mortifié après, car je reconnus, après l'avoir interrogé avec soin, qu'il ne désirait retourner dans son pays qu'en m'emmenant avec

lui, espérant que je pourrais instruire et améliorer ses compatriotes.

Je pris alors la résolution de hasarder la traversée dans le dessein de joindre ces étrangers; à cet effet, je cherchai un arbre assez fort pour en faire un grand canot propre à notre voyage et assez près de la mer pour pouvoir le lancer facilement.

Mon sauvage en trouva bientôt un d'un bois qui m'était inconnu, mais qu'il connaissait propre à notre dessein. Il était d'avis de le creuser en brûlant le dedans; mais après que je lui eus enseigné l'usage des coins de fer, il s'y prit fort adroitement; et après un mois d'un rude travail il termina son ouvrage. La barque était fort proprement faite, surtout quand, par le moyen de nos haches, nous lui eûmes donné en dehors la forme d'une véritable chaloupe; ensuite nous fûmes encore occupés une quinzaine de jours à la mettre à l'eau, où nous la fîmes entrer peu à peu par le moyen de quelques rouleaux.

J'étais surpris de voir avec quelle adresse mon sauvage savait la manier et la tourner, quelque grande quelle fût. Je lui demandai si elle était assez forte pour y hasarder le passage, et il m'assura que nous le pouvions, même dans un grand vent. J'avais pourtant encore un dessein qui lui était inconnu; c'était d'y ajouter un mât, une voile, une ancre et un câble. Pour cet effet je choisis un jeune cèdre fort droit, et j'employai Vendredi à l'abattre et à lui donner la forme nécessaire. Je fis mon affaire de la voile : je savais qu'il me restait un grand nombre de morceaux de vieilles voiles; mais, comme je n'avais été guère soigneux de les conserver pendant vingt-six ans, je craignais qu'ils ne fussent absolument pourris. J'en trouvai pourtant deux lambeaux passablement bons : je me mis à y travailler, et après la fatigue d'une couture longue et pénible, faute d'aiguille, j'en fis une mauvaise voile triangulaire, telle qu'on en emploie d'ordinaire dans les chaloupes de nos vaisseaux : c'était celle dont la manœuvre m'était le plus familière, puisque avec

une pareille voile je m'étais échappé autrefois de Barbarie.

Je mis près de deux mois à funer et à dresser mon mât et mes voiles, et à mettre la dernière main à tout ce qui était nécessaire à ma barque; j'y ajoutai un petit étai et une misaine, pour aider le bâtiment, en cas qu'il fût trop emporté par la marée ; et, qui plus est, j'attachai un gouvernail à la poupe, quoique je fusse un assez mauvais charpentier : comme je savais l'utilité et même la nécessité de cette pièce, je travaillai avec tant d'application que j'en vins à bout. Mais je suis persuadé que le gouvernail seul me coûta autant de peine que toute la barque.

CHAPITRE XII.

Nouveau débarquement de sauvages. — Combat. — Délivrance de deux prisonniers. — Vendredi retrouve son père. — Histoire de l'Espagnol. — Projets de de réunion. — Sages précautions.

Il s'agit ensuite d'enseigner la manœuvre à mon sauvage, car, quoiqu'il sût parfaitement comment faire aller un canot à force de rames, il était fort ignorant dans le maniement d'une voile et d'un gouvernail. Il montrait un étonnement inexprimable quand il me voyait tourner et virer ma barque à ma fantaisie, changer les voiles de direction et s'enfler du côté où je voulais faire cours. Cependant un peu d'habitude lui rendit toutes ces choses familières, et en peu de temps il devint un très-bon matelot, quoiqu'il me fut impossible de lui faire comprendre l'usage de la boussole. Ce n'était pas un grand malheur; nous avions rarement un temps couvert, et jamais de brouillards, de sorte qu'elle nous devenait à peu près inutile, puisque pendant la nuit nous pouvions voir les étoiles et découvrir le continent, excepté dans les saisons pluvieuses, époque à laquelle personne ne s'aviserait de mettre en mer.

J'étais alors entré dans la vingt-septième année de mon exil dans cette île, quoique je ne puisse guère appeler exil les trois dernières, où je jouis de la compagnie de mon fidèle sauvage. Je continuais toujours à célébrer l'anniversaire de

mon naufrage avec la même reconnaissance envers Dieu. J'étais persuadé que l'année ne se passerait pas sans voir mes vœux accomplis; mais cette persuasion ne me faisait rien négliger de mon économie ordinaire; je labourais la terre comme de coutume; je plantais, faisais des enclos, séchais mes raisins; en un mot, j'agissais comme si je devais finir ma vie dans l'île.

La saison des pluies survenue, je me vis obligé de garder la maison plus qu'en d'autres temps; j'avais déjà pris mes mesures pour mettre notre bâtiment en sûreté en le faisant entrer dans la petite baie; je l'avais tiré sur le rivage pendant la haute marée, et Vendredi lui avait creusé un petit chantier juste assez profond pour pouvoir lui donner assez d'eau pour le mettre à flot, et pendant la basse marée nous avions pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher l'eau de la mer d'entrer malgré nous dans ce chantier. Afin de le mettre à l'abri de la pluie, nous le couvrîmes d'un si grand nombre de branches d'arbres, qu'un toit de chaume n'aurait pas été plus impénétrable. De cette manière nous attendîmes les mois de novembre et de décembre, dans l'un desquels j'étais déterminé à hasarder le passage.

Mon désir d'exécuter cette entreprise s'affermit avec le retour de la belle saison, et j'étais continuellement occupé à tout préparer, principalement à rassembler les provisions nécessaires pour notre voyage, ayant dessein de mettre en mer dans une quinzaine de jours. Un matin, pendant que je travaillais à ces préparatifs, j'ordonnai à Vendredi d'aller sur le bord de la mer pour chercher quelque tortue, dont la prise nous était fort agréable, tant à cause des œufs que de la chair même. Il n'y avait qu'un moment qu'il était sorti quand je le vis revenir à toutes jambes, et voler par-dessus mon retranchement extérieur, comme si ses pieds ne touchaient pas à terre. Sans me donner le temps de lui faire des questions, il se met à crier. « O maître! maître! ô douleur! ô mauvais! — Qu'y a-t-il, Vendredi? lui dis-je. — Oh! répondit-il, là-bas un, deux, trois canots, un, deux, trois. »

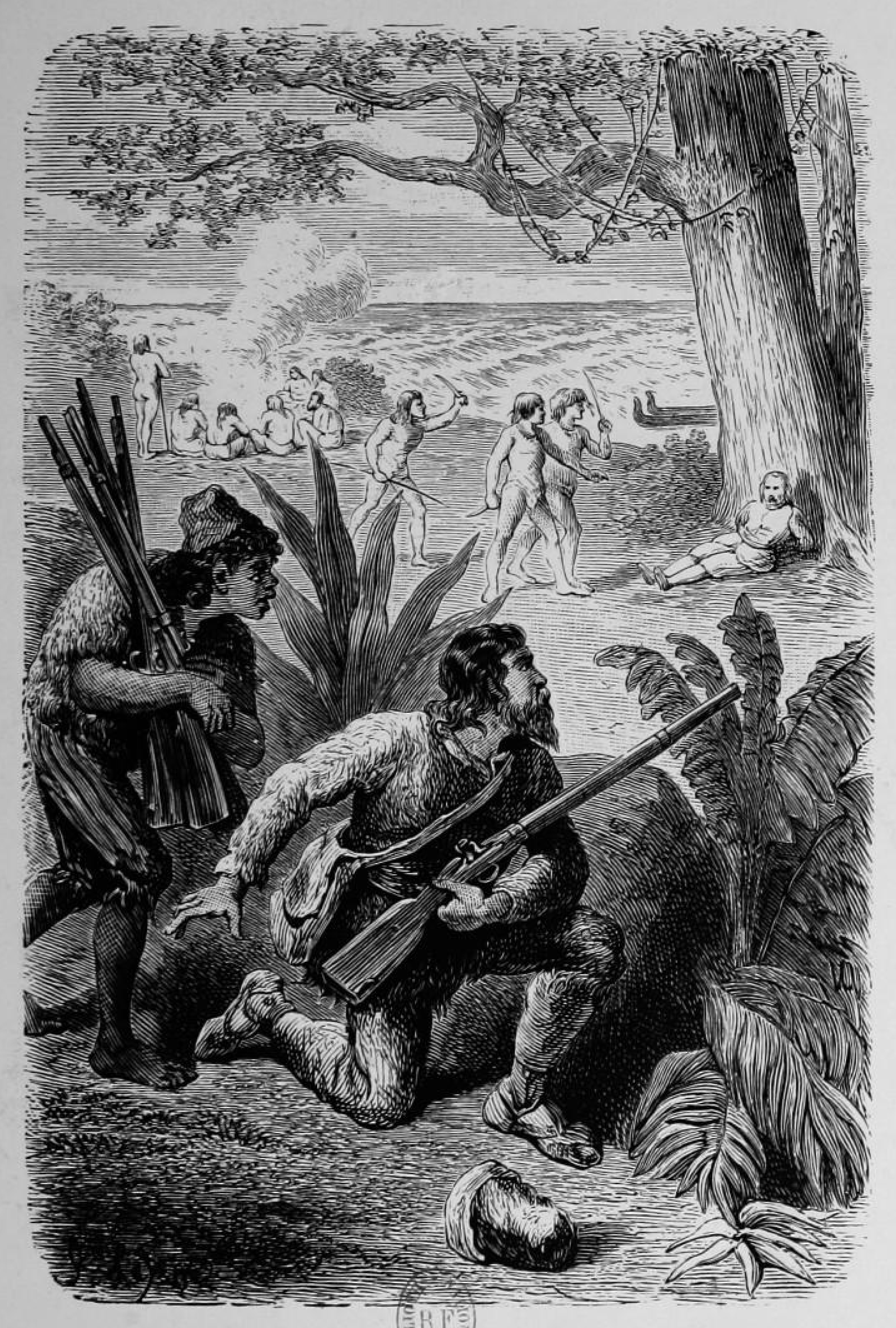
Je conclus de sa manière de s'exprimer qu'il devait y avoir six canots; mais je trouvai dans la suite qu'il n'y en avait que trois.

Je m'efforçais en vain de le rassurer, le pauvre garçon continuait à être dans des alarmes mortelles, se persuadant que les sauvages étaient venus exprès pour le mettre en pièces et pour le dévorer. « Courage, Vendredi, lui dis-je, je suis dans un aussi grand danger que toi; s'ils nous attrapent, ils n'épargneront pas plus ma chair que la tienne : il faut donc que nous nous hasardions à les combattre. Sais-tu te battre, mon enfant? — Moi tirer, répliqua-t-il; mais venir là plusieurs, grand nombre. — Peu importe, lui dis-je : nos armes à feu effrayeront ceux qu'elles ne tueront pas; je suis résolu de hasarder ma vie pour toi, pourvu que tu m'en promettes autant, et que tu veuilles exactement suivre mes ordres. — Oui, répondit-il, moi mourir quand maître ordonne mourir. »

Là-dessus je lui fis boire un coup de rhum pour lui fortifier le cœur. Je lui fis prendre mes deux fusils de chasse, que je chargeai de la plus grosse dragée; je pris quatre mousquets, dans chacun desquels je mis deux clous et cinq petites balles; je chargeai mes pistolets à proportion; je mis à mon côté mon grand sabre nu, et j'ordonnai à Vendredi de prendre sa hache.

M'étant préparé de cette manière, je pris une de mes lunettes, et je montai au haut de la colline pour découvrir ce qui se passait sur le rivage; j'aperçus bientôt que nos ennemis y étaient au nombre de vingt et un, avec trois prisonniers; qu'ils étaient venus en trois canots, et qu'ils avaient dessein de faire un festin de triomphe du corps de ces malheureux.

J'observai encore qu'ils étaient débarqués non dans l'endroit où Vendredi leur avait échappé, mais plus près de ma petite baie, sur un rivage très-bas, où un bois épais s'étendait presque jusqu'à la mer. Cette découverte m'anima d'un nouveau courage, et, retournant vers Vendredi, je lui dis



Vendredi me suivait, portant les fusils.

que j'étais déterminé à les tuer tous s'il voulait m'assister avec vigueur. Sa peur étant alors passée, et le rhum ayant mis son sang en mouvement, il parut plein de feu, et répéta avec un air ferme : « Moi mourir quand vous ordonne mourir. »

Pour mettre à profit ce moment d'ardeur, je partageai les armes entre nous ; je lui donnai un pistolet pour mettre à sa ceinture, je lui plaçai trois fusils sur l'épaule ; j'en pris autant pour moi, et nous nous mîmes en marche. Outre mes armes, je m'étais pourvu d'une bouteille de rhum, et j'avais chargé Vendredi d'un sac plein de poudre et de balles. Le seul ordre qu'il eût à suivre était de marcher sur mes pas, de ne faire aucun mouvement, de ne pas dire un mot sans mon commandement. Je cherchai à main droite un détour pour passer de l'autre côté de la baie, et pour gagner le bois, afin d'avoir les cannibales à portée de fusil avant qu'ils m'eussent découvert. Je vins aisément à bout de trouver une telle route par le moyen de ma lunette d'approche.

Tout en marchant, mes réflexions ralentirent beaucoup l'ardeur qui m'avait porté à cette entreprise ; ce n'était pas que le nombre des ennemis me fît peur : ils étaient nus, et certainement j'avais lieu de nous croire plus forts qu'eux ; mais les mêmes raisons qui m'avaient donné autrefois de l'horreur pour un pareil massacre faisaient encore de vives impressions sur mon esprit. Quelle nécessité, dis-je en moi-même, me porte à tremper mes mains dans le sang d'un peuple qui n'a jamais eu la moindre intention de m'offenser ?

Ces pensées me jetèrent dans une grande incertitude, d'où je sortis enfin en me déterminant à seulement approcher du lieu de leur barbare festin, pour agir selon que le ciel m'inspirerait.

Dans cette vue, j'entrai par le bois avec toute la précaution et tout le silence possibles, ayant Vendredi sur mes traces, et je m'avançai jusqu'à ce qu'il n'y eût qu'une petite pointe de bois entre nous et les sauvages. Apercevant alors

un arbre fort élevé, j'appelle Vendredi tout doucement, et lui ordonne de percer jusque-là pour découvrir ce que les sauvages faisaient. Il obéit, et vint bientôt me rapporter qu'on les voyait distinctement de cette place, qu'ils étaient tous autour de leur feu, se régalant de la chair de l'un de leurs prisonniers, et qu'à quelques pas de là il y en avait un autre, garrotté et étendu sur le sable, qui aurait bientôt le même sort; que ce dernier n'était pas de leur nation, mais un des hommes barbus qui étaient arrivés dans son pays avec une chaloupe. Ce rapport et surtout la particularité du prisonnier barbu ranimèrent toute ma fureur : je m'avançai vers l'arbre, et je vis clairement un homme blanc, couché sur le sable, les mains et les pieds garrottés; les habits dont je le vis couvert ne me laissèrent pas de doute que ce ne fût un Européen.

Il y avait un autre arbre revêtu d'un petit buisson, plus près de leur horrible festin d'environ cinquante verges, où, sans être aperçu, si je pouvais y parvenir, je vis que je les aurais à demi-portée de fusil. Cette découverte me donna assez de prudence pour me maîtriser quelques moments, quoique ma rage fût montée au plus haut degré; et, me glissant derrière quelques broussailles, je parvins à cet endroit, où je trouvai une petite élévation d'où je découvris, à quatre-vingts verges de moi, tout ce qui se passait.

Je vis qu'il n'y avait pas un instant à perdre : dix-neuf de ces barbares étaient assis à terre, serrés les uns contre les autres, ayant détaché deux d'entre eux pour leur apporter apparemment le pauvre chrétien membre à membre. Ils étaient déjà occupés à lui délier les pieds, quand me tournant vers Vendredi : « Allons, lui dis-je, suis mes ordres exactement; fais précisément ce que tu me verras faire. sans manquer dans le moindre point. » Il me le promit. Posant à terre un de mes mousquets et un de mes fusils de chasse, je le vis m'imiter parfaitement. Avec mon autre mousquet je couchai les sauvages en joue, lui ordonnant d'en faire autant : « Es-tu prêt? lui dis-je. — Oui, » répon-

dit-il : et en même temps nous fîmes feu l'un et l'autre.

Vendredi m'avait tellement surpassé à viser juste, qu'il en tua deux et en blessa trois, tandis que je n'en blessai que deux et n'en tuai qu'un seul. On peut juger si les autres étaient dans une terrible consternation ; tous ceux qui n'avaient pas été blessés se levèrent précipitamment, sans savoir de quel côté tourner leurs pas pour éviter un danger dont la source leur était inconnue. Vendredi cependant avait toujours les yeux fixés sur moi, pour observer et imiter mes mouvements. Après avoir vu l'effet de notre première décharge, je jetai mon mousquet pour prendre le fusil de chasse, et Vendredi en fit de même. Il coucha en joue comme moi. « Es-tu prêt ? » lui demandai-je encore ; et dès qu'il m'eut répondu oui, « Feu donc ! » lui dis-je ; et en même temps nous tirâmes parmi la troupe effrayée. Comme nos armes étaient chargées d'une dragée grosse comme de petites balles de pistolet, il n'en tomba que deux ; mais il y en avait tant de blessés, que nous les vîmes courir la plupart çà et là tout couverts de sang, et qu'un moment après il en tomba encore trois à demi-morts.

Ayant jeté alors à terre nos armes déchargées, je saisis mon second mousquet ; j'ordonnai à Vendredi de me suivre ; ce qu'il fit avec beaucoup d'intrépidité. Nous sortîmes brusquement, et dès que nous fûmes à découvert, nous poussâmes un grand cri ; ensuite je me mis à courir de toutes mes forces, autant que me le permettait le poids de mes armes, vers la pauvre victime, qui était étendue sur le sable, entre le lieu du festin et la mer. Les bouchers, qui allaient exercer leur art sur ce malheureux, l'avaient abandonné au bruit de notre première décharge, et, prenant la fuite avec une terrible frayeur du côté de la mer, s'étaient jetés dans un des canots, où ils furent suivis par trois autres. Je criai à Vendredi de courir de ce côté-là, et de tirer dessus. Il m'entendit, et, s'étant avancé sur eux d'une quarantaine de verges, il fit feu. Je m'imaginai d'abord qu'il les avait tous tués, les

voyant tomber les uns sur les autres; mais j'en revis bientôt trois sur pied.

Pendant que mon sauvage s'attachait ainsi à la destruction de ses ennemis, je tirai mon couteau pour couper les liens du prisonnier, et, ayant mis en liberté ses pieds et ses mains, je le plaçai sur son séant, et je lui demandai en portugais qui il était; il me répondit en latin : *Christianus.* Le voyant si faible qu'il avait de la peine à se tenir debout et à parler, je lui donnai ma bouteille, et lui fis signe de boire. Il le fit, et mangea en outre un morceau de pain que je lui avais donné également. Après avoir un peu repris ses esprits, il me fit entendre qu'il était Espagnol, et qu'il m'avait toutes les obligations imaginables pour l'important service que je venais de lui rendre : me servant de tout l'espagnol que je pouvais rassembler, je lui dis : « Nous parlerons une autre fois, mais à présent il faut combattre; s'il vous reste quelque force, prenez ce pistolet et cette épée, et faites-en un bon usage. » Il les prit d'un air reconnaissant; et il semblait que ces armes lui rendissent toute sa vigueur. Il tomba dans le moment sur ses ennemis comme un furieux, et en un tour de main il en dépêcha deux à coups de sabre. Il est vrai qu'ils ne se défendaient guère. Ces barbares étaient si effrayés du bruit de nos fusils, qu'ils se trouvaient aussi peu en état de songer à leur conservation que leur chair avait été peu capable de résister à nos balles. Je m'en étais bien aperçu lorsque Vendredi avait fait feu sur ceux qui étaient dans la barque; car les uns avaient été terrassés par la peur, tout aussi bien que les autres par les blessures.

Je tenais toujours mon dernier fusil à la main, sans le tirer, pour n'être pas pris au dépourvu. C'est tout ce que j'avais pour me défendre, ayant donné mon pistolet et mon sabre à l'Espagnol. J'ordonnai cependant à Vendredi de retourner à l'arbre où nous avions commencé le combat, et d'y chercher nos armes déchargées, ce qu'il fit avec une grande rapidité. Pendant que je m'étais mis à les charger de nouveau, je vis un combat très-acharné entre l'Espagnol et un

des sauvages, qui l'avait attaqué avec un des sabres de bois destinés à le priver de la vie si je ne l'avais empêché. L'Espagnol, qui, bien que faible, était aussi brave et aussi hardi que possible, avait déjà combattu le sauvage pendant quelque temps, et lui avait fait deux blessures à la tête, quand l'autre, l'ayant saisi par le milieu du corps, le jette à terre et fait tous ses efforts pour lui arracher mon épée. L'Espagnol ne perdit pas son sang-froid dans cette occasion; il quitta sagement le sabre, mit la main à son pistolet, et tua son ennemi sur-le-champ. Vendredi, qui n'était plus à portée de recevoir mes ordres, se voyant en pleine liberté, poursuivit les autres sauvages avec sa hache, et acheva d'abord trois de ceux qui avaient été jetés à terre par nos décharges, et ensuite tous ceux qu'il put atteindre. De l'autre côté, l'Espagnol, ayant pris un de mes fusils, se mit à la poursuite de deux autres, qu'il blessa tous deux; mais comme il n'avait pas la force de courir, ils se sauvèrent dans le bois, où Vendredi en tua encore un; pour le second, qui était d'une agilité extrême, il lui échappa, s'étant jeté à corps perdu dans la mer, et ayant gagné à la nage le canot, où il y avait trois de ses camarades : ces quatre furent les seuls qui se sauvèrent de nos mains.

Ils faisaient force de rames pour se mettre hors de la portée du fusil; et quoique mon esclave leur tirât encore deux ou trois coups, je n'en vis pas un montrer qu'il en fût atteint. Il souhaitait fort que nous prissions un des canots pour leur donner la chasse, et ce n'était pas sans raison; car il était fort à craindre, s'ils échappaient, qu'ils ne fissent le récit de leur triste aventure à leurs compatriotes, et qu'ils ne revinssent avec quelques centaines de barques pour nous accabler par leur nombre : j'y consentis donc. Je me jetai dans un de leurs canots en commandant à Vendredi de me suivre; mais je fus bien surpris en y voyant un troisième prisonnier garrotté de la même manière que l'avait été l'Espagnol, et presque mort de peur, n'ayant pas su ce dont il s'agissait; car il était tellement lié, qu'il était hors d'état de

lever la tête, et qu'il lui restait à peine un souffle de vie.

Je me mis d'abord à couper les cordes qui l'incommodaient si fort, et je m'efforçai de le soulever; mais il n'avait pas la force de se soutenir ni de parler. Il jeta seulement des cris sourds et lamentables, craignant sans doute qu'on ne le déliât que pour lui ôter la vie.

Dès que Vendredi fut entré dans la barque, je lui dis de l'assurer de sa délivrance et de lui donner un coup de rhum; ce qui, joint à la bonne nouvelle à laquelle il ne s'attendait pas, le fit revivre, et lui donna assez de force pour se mettre sur son séant.

Quelques instants après que Vendredi l'eut regardé et l'eut entendu parler, c'était un spectacle à tirer les larmes des yeux de l'homme le plus insensible, de le voir embrasser ce sauvage, pleurer, rire, sauter, danser à l'entour, ensuite se tordre les mains, se battre le visage, et puis sauter, danser de nouveau, enfin se comporter comme s'il eût été hors de sens. Pendant quelques moments il n'eut pas la force de m'expliquer la cause de tant de mouvements opposés; mais étant un peu revenu à lui, il me dit enfin que ce sauvage était son père.

Il m'est impossible d'exprimer jusqu'à quel point je fus touché des transports que l'amour filial produisit dans le cœur de ce pauvre garçon à la vue de son père délivré des mains de ses bourreaux. Il m'est tout aussi difficile de bien dépeindre toutes les tendres extravagances où ce spectacle le jeta : tantôt il entrait dans le canot, tantôt il en sortait, tantôt il y rentrait de nouveau; il s'asseyait auprès de son père, et pour le réchauffer il lui tenait la tête serrée contre sa poitrine; il lui prenait les mains et les pieds, roidis par la force dont ils avaient été liés, et il tâchait de les amollir en les frottant. Voyant quel était son dessein, je lui donnai de mon rhum pour rendre ce frottement plus utile, ce qui fit beaucoup de bien au pauvre vieillard.

Cet accident nous fit oublier de poursuivre le canot des sauvages, qui était déjà hors de notre vue : ce fut un bon-

Page 196.



Vendredi se jeta dans les bras de son père.

heur pour nous, car deux heures après, lorsqu'ils ne pouvaient encore avoir fait le quart du chemin, il s'éleva un vent terrible qui continua pendant toute la nuit; et comme il venait du nord-ouest et qu'il leur était contraire, il ne me parut guère possible alors qu'ils pussent regagner leurs côtes.

Pour revenir à Vendredi, il était tellement occupé autour de son père, que pendant assez longtemps je n'eus pas le cœur de le retirer de là; mais quand je crus qu'il avait suffisamment satisfait à ses transports je l'appelai : il vint en sautant, en riant et en marquant la joie la plus vive. Je lui demandai s'il avait donné du pain à son père : « Non, dit-il; moi, vilain chien, manger tout moi-même. » Là-dessus je lui donnai un gâteau d'orge que j'avais dans ma poche; j'y ajoutai un coup de rhum pour lui-même. Il n'y goûta pas, et alla porter le tout à son père avec une poignée de raisins secs, que je lui avait donnée.

Un moment après je le vis sortir de la barque et se mettre à courir vers mon habitation avec une telle rapidité que je le perdis de vue dans un instant; car c'était l'homme le plus agile et le plus léger que j'aie vu de ma vie. J'avais beau crier, il n'entendait rien; mais environ un quart d'heure après je le vis revenir avec moins de vitesse, parce qu'il portait quelque chose : c'était un pot rempli d'eau fraîche et quelques morceaux de pain, qu'il me donna; quant à l'eau, il la porta à son père après que j'en eus bu pour me désaltérer. Elle ranima entièrement le vieillard, et lui fit plus de bien que la liqueur forte qu'il avait prise, car il mourait de soif.

Quand il eut bu, et que je vis qu'il y avait encore de l'eau de reste, j'ordonnai à Vendredi de la porter à l'Espagnol avec un des gâteaux qu'il était allé me chercher. Celui-ci, extrêmement faible, s'était couché sur l'herbe, à l'ombre d'un arbre; il se releva néanmoins pour manger et pour boire, et je m'approchai moi-même pour lui donner une poignée de raisins. Il me regarda d'un air tendre et plein

de la plus vive reconnaissance; il avait si peu de force, quoiqu'il eût marqué tant de vigueur dans le combat, qu'il ne pouvait se tenir sur ses jambes; il l'essaya deux ou trois fois, mais en vain; ses pieds, enflés prodigieusement à force d'avoir été garrottés, lui causaient trop de douleur. Pour le soulager, j'ordonnai à Vendredi de les lui frotter avec du rhum, comme il avait fait à l'égard de son père.

Quoique mon sauvage s'acquittât de ce devoir avec affection, il ne pouvait s'empêcher, de moment à autre, de tourner les yeux vers son père, pour voir s'il était toujours dans le même endroit et dans la même posture. Une fois entre autres ne le voyant pas, il se lève avec précipitation et court vers lui avec tant de vitesse qu'il était difficile de voir si ses pieds touchaient à terre; mais en entrant dans le canot il vit qu'il n'y avait rien à craindre, et que son père s'était couché seulement pour se reposer. Dès qu'il fut de retour, je priai l'Espagnol de souffrir que Vendredi l'aidât à se lever, et le conduisît vers la barque, pour le mener de là vers mon habitation, où j'aurais de lui tout le soin possible. Mon sauvage n'attendit pas que l'Espagnol fît le moindre effort; comme il était aussi robuste qu'agile, il le chargea sur ses épaules, le porta jusqu'à la barque, et le fit asseoir sur un des côtés du canot près de son père; puis sortant de la barque, il la lance à l'eau, et, quoiqu'il fît un grand vent, il la fit longer le rivage plus vite que je n'étais capable de marcher. Après l'avoir fait entrer dans la baie, il se mit de nouveau à courir pour chercher l'autre canot des sauvages qui nous était resté, et il y arriva avec cette barque aussi vite que j'y étais venu par terre. Il me fit passer la baie, et ensuite il alla aider nos nouveaux compagnons à sortir du canot où ils étaient; mais ils ne se trouvaient ni l'un ni l'autre en état de marcher, de manière que Vendredi ne savait comment faire.

Après avoir médité sur les moyens de remédier à cet inconvenient, je priai mon sauvage de s'asseoir et de se reposer, et je me mis à travailler à une espèce de civière; nous

les y posâmes tous deux et les portâmes jusqu'à notre retranchement extérieur; mais là nous fûmes dans un plus grand embarras qu'auparavant. Je n'avais nul désir d'abattre ce rempart, et je ne voyais pas comment on pourrait les faire passer par dessus. Le seul parti qu'il y eût à prendre, c'était de travailler de nouveau; et, avec l'aide de Vendredi, je dressai, en moins de deux heures, une jolie petite tente couverte de ramée et de vieilles voiles, entre mon retranchement extérieur et le bocage que j'avais eu soin de planter à quelques pas de là. Dans cette hutte je leur fis deux lits de quelques bottes de paille, sur chacun desquels je mis une couverture pour leur tenir chaud.

Voilà mon île peuplée : je me voyais riche en sujets, et c'était une idée fort satisfaisante pour moi de me considérer comme un petit monarque. Toute cette île était mon domaine par des titres incontestables. Mes sujets m'étaient parfaitement soumis; j'étais leur législateur et leur souverain seigneur; ils m'étaient tous redevables de la vie, et tous ils étaient prêts à la risquer pour mon service dès que l'occasion s'en présenterait.

Dès que j'eus logé mes deux nouveaux compagnons, je songeai à rétablir leurs forces par un bon repas; je commandai à Vendredi d'aller prendre parmi mon troupeau un chevreau d'un an; je le mis en pièces, je le fis étuver, et je leur accommodai un fort bon plat, où j'avais mis de l'orge et du riz. Je portai le tout dans la nouvelle tente, et ayant servi, je me mis à table avec mes nouveaux hôtes, que je régalai et encourageai de mon mieux, me servant de Vendredi comme de mon interprète, non-seulement auprès de son père, mais auprès de l'Espagnol, qui parlait fort bien la langue des sauvages.

Après avoir dîné, ou pour mieux dire, soupé, j'ordonnai à Vendredi de prendre un des canots et d'aller chercher nos armes à feu que nous avions laissées sur le champ de bataille. Le jour suivant je lui dis d'enterrer les morts, qui, étant exposés au soleil, nous auraient bientôt incommodés par

leur mauvaise odeur, et d'ensevelir en même temps les restes affreux du festin, qui étaient répandus en quantité sur le rivage. J'étais tellement éloigné de le faire moi-même, je ne pouvais y penser sans horreur, et que j'en détournais les yeux quand j'étais obligé de passer par cet endroit. Pour mon sauvage, il s'en acquitta si bien, qu'il ne resta pas seulement l'apparence ni du combat ni du festin, et que je n'aurais pu reconnaître le lieu sans la pointe du bois qui s'avançait de ce côté-là.

Je crus qu'il était temps d'entrer en conversation avec mes nouveaux sujets. Je commençai par le père de Vendredi, à qui je demandai ce qu'il pensait des sauvages qui s'étaient échappés, et si nous devions craindre leur retour dans l'île avec des forces capables de nous accabler. Son sentiment fut qu'il n'y avait aucune apparence qu'ils eussent résisté à la tempête, et qu'ils devaient avoir tous péri, à moins d'avoir été portés du côté du sud sur certaines côtes, où ils seraient dévorés indubitablement. Quant à ce qui pourrait arriver en cas qu'ils eussent été assez heureux pour regagner leur rivage, il les croyait si fort effrayés par la manière dont ils avaient été attaqués, si étourdis par le bruit et par le feu de nos armes, qu'ils ne manqueraient pas de raconter à leur nation que leurs compagnons avaient été tués par la foudre et par le tonnerre, et que les deux ennemis qui leur avaient apparu étaient sans doute des esprits descendus d'en haut pour les détruire. Il était confirmé dans cette opinion par ce qu'il avait entendu dire aux fuyards, qu'ils ne pouvaient comprendre que des hommes pussent *souffler foudre, parler tonnerre*, et tuer à une grande distance sans lever seulement la main ; néanmoins je fus pendant quelque temps dans des appréhensions continuelles, qui m'obligèrent à être sur mes gardes, et à tenir toutes mes troupes sous les armes. Nous étions quatre alors, et je n'aurais pas craint d'affronter une centaine de nos ennemis en rase campagne.

Cependant ne voyant pas arriver un seul canot sur mon

rivage, pendant un assez long temps, mes frayeurs s'apaisèrent, et je commençai à délibérer sur mon voyage vers le continent, où le père de Vendredi m'assurait que je serais bien reçu par sa nation pour l'amour de lui.

L'exécution de mon dessein fut un peu suspendue par un entretien fort sérieux que j'eus avec l'Espagnol. Il m'apprit qu'il avait laissé sur le continent seize autres chrétiens, tant Espagnols que Portugais, qui, ayant fait naufrage et s'étant sauvés sur ces côtes, y vivaient, à la vérité, en paix avec les sauvages, mais avaient à peine assez de subsistances pour ne pas mourir de faim. Je lui demandai toutes les particularités de leur voyage, et je découvris qu'ils avaient monté un vaisseau espagnol venant de Rio de la Plata, pour pour porter des peaux à la Havane et pour y charger toutes es marchandises européennes qu'ils y pourraient trouver; qu'ils avaient sauvé d'un autre vaisseau cinq matelots portugais, mais qu'ils en avaient perdu un pareil nombre des leurs, et que les autres, à travers une infinité de dangers, étaient longtemps restés à demi-morts de faim sur le rivage des cannibales, saisis de la crainte d'être dévorés aussitôt qu'on les aurait aperçus.

Il me raconta encore qu'ils avaient quelques armes avec eux, mais qu'elles leur étaient absolument inutiles, faute de balles et de poudre, dont ils n'avaient sauvé qu'une très-petite quantité, qui fut consommée dès les premiers jours de leur débarquement en allant à la chasse. Je lui demandai s'il pensait qu'ils seraient disposés à venir tous dans mon île, afin qu'étant réunis il nous soit plus facile de travailler à notre délivrance commune. Il me répondit qu'ils en seraient sans doute probablement fort heureux, mais que si je voulais bien le permettre il s'en irait tout seul avec le vieux sauvage leur faire connaître mon intention et qu'il ne les amenerait pas qu'autant qu'ils se seraient engagés par serment à me reconnaître pour chef tant que nous resterions isolés du monde.

Sur ces assurances, je résolus de travailler à leur bon-

heur, et d'envoyer l'Espagnol pour traiter avec eux, mais quand tout fut prêt il me fit observer avec justesse qu'il fallait de quoi nourrir les nouveaux venus et me proposa de défricher d'autres champs en attendant la moisson prochaine.

Son conseil me parut si raisonnable, et j'y trouvai tant de preuves de sa fidélité, que j'en fus charmé, et me déterminai à le suivre. Nous nous mîmes tous quatre à labourer la terre autant que nos instruments de bois pouvaient nous le permettre; et dans l'espace d'un mois, le temps d'ensemenser les terres étant venu, nous en avions défriché assez pour semer vingt-deux boisseaux d'orge et seize jarres de riz : c'était tout le grain que nous pouvions épargner. A peine nous en resta-t-il pour vivre pendant les six mois qui devaient s'écouler avant la prochaine récolte, car dans ce pays le grain reste six mois en terre.

Étant alors assez forts pour ne rien craindre des sauvages, à moins qu'ils ne vinssent en très-grand nombre, nous nous promenions par toute l'île sans aucune inquiétude; et comme nous avions tous l'esprit plein de notre délivrance, il m'était impossible de ne pas songer aux moyens de l'effectuer. Entre autres, je marquai plusieurs arbres qui me paraissaient propres à mes vues; j'employai Vendredi et son père à les couper, et je leur donnai l'Espagnol pour inspecteur. Je leur montrai avec quel travail infatigable j'avais fait des planches d'un arbre fort épais, et je leur recommandai d'agir de même. Ils me firent une douzaine de bonnes planches de chêne d'à peu près deux pieds de large, de trente-cinq de long, et épaisses de deux à quatre pouces. On peut comprendre quelle peine il fallut pour en venir à bout.

Je songeais en même temps à augmenter mon troupeau; tantôt j'allais à la chasse avec Vendredi; tantôt je l'envoyais avec l'Espagnol, et de cette manière nous attrapâmes vingt-deux chevreaux, que nous joignîmes à mon troupeau; quand il nous arrivait de tuer une chèvre, nous ne manquions jamais d'en conserver les petits. La saison étant

venue de cueillir le raisin, je fis sécher une si grande quantité de grappes, qu'on aurait pu en remplir plus de soixante barils. Ce fruit faisait, avec notre pain, une grande partie de nos aliments.

C'était alors le temps de la moisson, et notre grain se trouvait en fort bon état, quoique j'aie vu des années plus fertiles dans l'île. La récolte fut pourtant assez bonne pour répondre à nos désirs : de vingt-deux boisseaux d'orge que nous avions semés nous en récoltâmes deux cent vingt, et notre riz s'étant multiplié à proportion, était suffisant pour nous et les hôtes que nous attendions, jusqu'à notre moisson prochaine; ou bien, s'il s'agissait de faire le voyage projeté, il y en avait assez pour avitailler abondamment notre vaisseau, de quelque côté de l'Amérique que nous voulussions diriger notre course.

Après avoir ainsi recueilli nos grains, nous nous mîmes à travailler l'osier et à faire quatre grands paniers pour les y conserver. L'Espagnol était extrêmement habile à ces sortes d'ouvrages, et il me blâmait souvent de n'avoir pas employé cet art à faire mes enclos et mes retranchements; mais par bonheur la chose n'était plus nécessaire alors.

Tous ces préparatifs achevés, je permis à mon Espagnol de passer en terre ferme, pour aller retrouver ses compatriotes; et je lui donnai un ordre par écrit de ne pas emmener un seul homme sans l'avoir fait jurer devant lui et devant le vieux sauvage, que, bien loin d'attaquer le maître de l'île, et de causer le moindre chagrin à un homme qui avait la bonté de travailler à leur délivrance, il ne négligerait rien pour le défendre contre toutes sortes d'attentats, et qu'il se soumettrait entièrement à ses commandements, de quelque côté qu'il trouvât bon de les mener. J'ordonnai encore à l'Espagnol de me rapporter un traité formel par écrit, signé de toute la troupe, sans songer que, selon toutes les apparences, elle n'avait ni papier ni encre.

Muni de ces instructions, il partit avec le père de Vendredi, dans le même canot qui avait servi à les amener sur

le rivage où ils devaient être dévorés par les cannibales leurs ennemis. Je leur donnai à chacun un mousquet, et environ huit charges de poudre et de balles, en leur enjoignant d'en être très-économes, et de ne les employer que dans les occasions pressantes.

Telles furent les premières mesures décisives que je pris pour ma délivrance, après plus de vingt-sept ans de séjour dans cette île. Aussi ne négligeai-je aucune précaution nécessaire pour les rendre efficaces. Je donnai à mes voyageurs une provision de pain et de grappes sèches pour plusieurs jours et une autre provision pour huit jours, destinée aux Espagnols ; je convins encore avec eux d'un signal qu'ils devaient mettre au canot à leur retour, pour pouvoir les reconnaître avant qu'ils abordassent; puis je leur souhaitai un heureux voyage.

Ils se mirent en mer avec un vent frais pendant la pleine lune. C'était au mois d'octobre, selon mon calcul ; car pour un compte exact des jours, je ne pus jamais m'assurer de l'avoir juste, dès que je l'eus une fois perdu; je n'étais pas tout à fait sûr même d'avoir compté exactement les années, quoique dans la suite je vis que mon calcul s'accordait parfaitement avec la vérité.

CHAPITRE XIII.

Arrivée d'un vaisseau anglais dont l'équipage s'est révolté. — Robinson délivre le capitaine. — Combat contre les rebelles. — Moyen employé pour les soumettre. — Robinson parvient à les ramener à l'obéissance.

J'AVAIS déjà attendu pendant huit jours le retour de mes députés, quand un matin, lorsque j'étais encore profondément endormi, Vendredi approcha de mon lit avec précipitation, en criant : « Maître, ils sont venus, ils sont venus. »

Je me lève, et, m'étant habillé, je me mets à traverser mon bois, songeant si peu au moindre danger, que j'étais sans armes, contre ma coutume. Je fus bien surpris, en regardant vers la mer, de voir à une lieue et demie de distance une chaloupe avec une voile triangulaire, faisant route vers mon île, et poussée par un vent favorable. Je vis d'abord qu'elle ne venait pas du côté directement opposé à mon rivage, mais du côté du sud. Je dis à Vendredi de ne pas se donner le moindre mouvement, puisque ce n'étaient pas là ceux que nous attendions et que nous ne pouvions savoir encore s'ils étaient amis ou ennemis.

Pour en être mieux éclairci, j'allai chercher ma lunette d'approche, et, par le moyen de mon échelle, je montai au haut du rocher, comme j'avais coutume de le faire quand j'appréhendais quelque événement et que je voulais le découvrir sans être découvert moi-même.

A peine avais-je mis le pied sur le haut de la colline, que je vis clairement un vaisseau à l'ancre, à peu près à deux lieues et demie au sud-ouest de mon habitation; et je crus remarquer, par la structure de ce bâtiment, qu'il était anglais ainsi que la chaloupe.

Je ne saurais exprimer les impressions confuses que cette vue fit sur mon imagination. Quoique ma joie de voir un navire, dont l'équipage devait être sans doute de ma nation, fût extrême, je ne fus pas sans sentir quelques mouvements secrets, dont j'ignorais la cause, et qui m'inspiraient de la circonspection. Je ne pouvais concevoir quelles affaires un vaisseau anglais pouvait avoir dans cette partie du monde, puisque ce n'était assurément la route d'aucun des pays où nous avons établi notre commerce: de plus il n'y avait eu aucune tempête capable de les porter de ce côté malgré eux; par conséquent j'avais lieu de croire qu'ils n'avaient pas de bons desseins, et qu'il valait mieux demeurer dans ma solitude que de tomber entre les mains de voleurs et de meurtriers.

Je n'étais pas depuis longtemps dans cette position, quand je vis approcher la chaloupe du rivage, comme si elle cherchait une baie pour débarquer commodément; mais ne la découvrant pas, ils poussèrent leur chaloupe sur le sable, environ à un demi-quart de lieue de moi : j'en étais ravi, car autrement ils auraient débarqué précisément devant ma porte, ils m'auraient chassé sans doute de mon château, et auraient pillé tout mon bien.

Lorsqu'ils furent sur le rivage, je vis qu'ils étaient Anglais, hormis un ou deux, que je pris pour des Hollandais, mais qui pourtant ne l'étaient pas. Ils étaient onze en tout. Il y en avait trois sans armes, et garrottés, comme je crus m'en apercevoir. Dès que cinq ou six d'entre eux eurent sauté sur le rivage, ils firent sortir les autres de la chaloupe, comme des prisonniers; je vis un des trois marquer par des gestes une affliction qui allait jusqu'à l'extravagance; les deux autres levaient quelquefois les mains vers le ciel, et

paraissaient fort affligés, mais leur douleur me semblait plus modérée.

J'étais dans une grande incertitude sans concevoir ce que signifiait un pareil spectacle ; Vendredi s'écria : « O maître, vous voyez hommes anglais manger prisonniers aussi bien qu'hommes sauvages : voyez eux les vouloir manger. — Non, non, dis-je, Vendredi ; je crains seulement qu'ils ne les massacrent, mais sois sûr qu'ils ne les mangeront pas. » Je tremblais cependant, et j'étais pénétré d'horreur à cette vue ; à chaque moment je m'attendais à les voir assassiner ; je vis même une fois un de ces scélérats lever déjà un grand sabre pour frapper un de ces malheureux, et je crus que j'allais le voir tomber à terre, ce qui glaça tout mon sang dans mes veines.

Dans ces circonstances je regrettai extrêmement mon Espagnol et mon vieux sauvage, et je souhaitai ardemment de pourvoir joindre à portée de fusil ces indignes Anglais sans être découvert, pour délivrer les prisonniers de leurs mains cruelles; car je ne leur voyais point d'armes à feu : il plut à la Providence de me faire réussir d'une autre maniére.

Pendant que ces insolents matelots rôdaient par toute l'île, comme s'ils voulaient aller à la découverte du pays, j'observai que les trois prisonniers étaient en liberté d'aller où ils voulaient; mais ils n'en eurent pas le courage : ils s'assirent à terre d'un air pensif et désespéré.

Leur triste contenance me fit souvenir de celle que j'avais eue autrefois en abordant le même rivage, me croyant perdu, tournant mes yeux de tous côtés, rempli de la crainte des bêtes sauvages, et réduit par mes frayeurs à passer une nuit entière sur un arbre.

Je ne m'étais pas attendu alors à voir notre vaisseau porté près du rivage par la tempête et la marée, et de trouver ainsi l'occasion d'en tirer les moyens de subsister ; de même ces malheureux n'avaient pas la moindre idée de la délivrance prochaine que le ciel préparait pour eux, à l'instant où ils croyaient tout secours impossible.

La marée était justement au plus haut quand ces gens étaient venus à terre ; ils s'étaient amusés soit en parlant à leurs prisonniers, soit en rôdant par tous les coins de l'île, jusqu'à ce que la mer, s'étant retirée, eût laissé leur chaloupe à sec.

Il y restait deux hommes qui, à force de boire de l'eau-de-vie, s'étaient endormis; cependant l'un s'éveillant plus tôt que son camarade, et trouvant la chaloupe trop enfoncée dans le sable pour l'en tirer tout seul, fit approcher les autres par ses cris; mais ils n'eurent pas assez de force tous ensemble pour la tirer de là, parce qu'elle était extrêmement pesante, et que de ce côté le rivage n'était guère qu'un sable mouvant.

Voyant cette difficulté comme de véritables gens de mer, c'est-à-dire les plus insouciants de tous les hommes, ils résolurent de n'y plus songer, et ils se mirent à parcourir l'île. J'en entendis un qui appelait un de ses camarades pour le faire venir à terre : « Hé, Jean ! lui cria-t-il, laisse-la en repos ; la marée prochaine la remettra bien à flot. » Ce discours me confirma encore dans l'opinion qu'ils étaient mes compatriotes.

Pendant tout ce temps je me tins dans l'enceinte de mon château, sans aller plus loin que mon observatoire, et je m'estimai très-heureux d'avoir eu la prudence de fortifier si bien mon habitation; je savais que la chaloupe ne pouvait être à flot avant dix heures du soir, qu'alors il ferait obscur, et que je pourrais en toute sûreté entendre leurs discours.

En attendant je me préparais au combat, mais avec plus de précaution que jamais, persuadé que j'aurais à combattre d'autres ennemis que par le passé. J'ordonnai à Vendredi d'en faire de même, et je m'en promettais un grand secours, parce qu'il tirait avec une justesse étonnante; je lui donnai trois mousquets; et je pris moi-même deux fusils. Ma figure était effroyable : j'avais sur la tête mon terrible bonnet de peau de chèvre; à mon côté pendait mon sabre

nu, et je portais deux pistolets à ma ceinture et un fusil sur chaque épaule.

Mon dessein était de ne rien entreprendre avant la nuit; mais sur les deux heures, au plus chaud du jour, je vis qu'ils étaient tous allés dans les bois, probablement pour s'y reposer; et, quoique les prisonniers ne fussent pas en état de dormir, je les vis couchés à l'ombre d'un grand arbre assez près de moi, et hors de la vue des autres.

Je résolus alors de me découvrir à eux pour être instruit de leur situation; et je me mis en marche, Vendredi me suivait d'assez loin, armé d'une manière aussi formidable que moi, mais ne ressemblant pas autant à un spectre.

Quand je me fus approché des prisonniers, sans être découvert, je leur dis en espagnol autant qu'il me fut possible, et d'un ton élevé : « Qui êtes-vous, messieurs! » Ils ne répondirent rien, et je les vis sur le point de s'enfuir quand je me mis à leur parler anglais. « Messieurs, leur dis-je, n'ayez pas peur : peut-être avez-vous trouvé ici un ami sans vous y attendre. — Il serait donc un être envoyé du ciel, répondit un d'entre eux; car nos malheurs sont au-dessus de tout secours humain. — Tout secours vient du ciel, monsieur, lui dis-je; mais ne voudriez-vous pas enseigner à un étranger le moyen de vous secourir; car vous paraissez être sous le poids d'une grande affliction; je vous ai vus débarquer, et quand vous vous êtes entretenus avec les scélérats qui vous ont conduits ici, j'en ai vu un tirer son sabre comme s'il eût voulu vous tuer. »

Le pauvre homme tremblant, et les yeux pleins de larmes, me répondit d'un air étonné : « Parlé-je à un homme, à un Dieu, ou à un ange? — Tranquillisez-vous, monsieur, lui dis-je : si Dieu avait envoyé un ange à votre secours, il paraîtrait à vos yeux sous de meilleurs habits et avec d'autres armes. Je suis réellement un homme, je suis même un Anglais, et tout disposé à vous rendre service. Je n'ai avec moi qu'un esclave; mais nous avons des armes et des munitions; dites librement si nous pouvons vous ren-

dre service, et expliquez-moi la nature de vos malheurs. »

« Hélas, monsieur ! dit-il, le récit en serait trop long pour vous être fait pendant que nos ennemis sont si près ; il suffira de vous dire que j'ai été commandant du vaisseau que vous voyez; mes matelots se sont révoltés contre moi, peu s'en faut qu'ils ne m'aient massacré ; mais, ce qui vaut presque autant, ils veulent m'abandonner dans ce désert avec ces deux hommes, dont l'un est mon contre-maître, et l'autre un passager. Nous nous sommes attendus à périr ici dans peu de jours, croyant l'île inhabitée, et nous ne sommes pas encore rassurés. »

« Mais, lui dis-je, que sont devenus vos rebelles? — Les voilà couchés, répondit-il en montrant du doigt une touffe d'arbres fort épaisse ; je tremble qu'ils nous aient entendus parler, car il est certain qu'ils nous massacreront tous. »

Je lui demandai si les mutins possédaient des armes à feu, et j'appris qu'ils n'avaient avec eux que deux fusils, dont un était resté dans la chaloupe. « Laissez-moi donc faire, lui répondis-je : ils sont tous endormis ; rien n'est plus aisé que de les tuer, à moins que vous n'aimiez mieux les faire prisonniers. » Alors il me dit qu'il y avait parmi eux deux scélérats dont on ne pouvait rien espérer de bon, et que si on mettait ceux-là hors d'état de nuire il croyait que le reste retournerait facilement à son devoir; il ajouta qu'il ne pouvait pas me les indiquer de si loin, et qu'il était prêt à suivre mes ordres en tout. « Eh bien, dis-je, commençons par nous tirer d'ici, de peur qu'ils ne nous aperçoivent en s'éveillant, et suivez-moi vers un lieu où nous pourrons délibérer à loisir. »

Quand nous nous fûmes mis à couvert dans le bois : « Monsieur, lui dis-je, je veux hasarder tout pour votre délivrance, pourvu que vous m'accordiez deux conditions. » Il m'interrompit pour m'assurer que si je lui rendais sa liberté et son vaisseau il emploierait l'un et l'autre à me témoigner sa reconnaissance,et que si je ne pouvais lui rendre que la moitié de ce service, il était résolu de vivre ou de

mourir avec moi dans quelque partie du monde que je voulusse le conduire. Ses deux compagnons me donnèrent les mêmes assurances.

« Écoutez mes conditions, leur dis-je : il n'y en a que deux : 1° Pendant que vous serez dans cette île avec moi, vous renoncerez à toute sorte d'autorité, et si je vous mets les armes en main, vous me les rendrez dès que je le trouverai bon ; vous serez entièrement soumis à mes ordres, sans songer jamais à me causer le moindre préjudice ; 2° si nous réussissons à reprendre le vaisseau, vous me mènerez en Angleterre avec mon esclave, sans rien demander pour le passage..»

Il me le promit avec les expressions les plus fortes qu'un cœur reconnaissant puisse dicter.

Je leur donnai alors trois mousquets avec des balles et de la poudre ; puis je demandai au capitaine de quelle manière il jugeait à propos de diriger cette entreprise. Il me témoigna toute la gratitude imaginable, et me dit qu'il se contenterait de suivre exactement mes ordres, et qu'il me laissait avec plaisir toute la conduite de l'affaire. Je lui répondis qu'elle me paraissait assez épineuse ; que cependant le meilleur parti était, selon moi, de faire feu sur eux tous en même temps, pendant qu'ils étaient couchés et que si quelqu'un, échappant à notre première décharge, voulait se rendre, nous pourrions lui sauver la vie.

Il me répliqua avec beaucoup de modération qu'il serait fâché de les tuer s'il y avait moyen de faire autrement ; « mais pour les deux scélérats incorrigibles dont je vous ai parlé, continua-t-il, et qui ont été les auteurs de la révolte, s'ils nous échappent nous sommes perdus à coup sûr, ils amèneront tout l'équipage pour nous détruire. »

« Il faut donc, repartis-je, s'en tenir à mon premier avis ; une nécessité absolue rend l'action légitime. » Cependant, lui voyant toujours de l'aversion pour répandre tant de sang, je lui dis de prendre les devants avec ses compagnons, et d'agir selon les circonstances.

Au milieu de cet entretien, nous vîmes deux des mutins se lever et se retirer; je demandai au capitaine si c'étaient les chefs de la rébellion. Il me dit que non. « Eh bien donc! lui dis-je, laissons-les échapper, puisque la Providence semble les avoir éveillés exprès pour leur sauver la vie; quant aux autres, s'ils ne sont pas à vous, c'est votre faute. »

Animé par ces paroles, il s'avance, un mousquet au bras, et un pistolet à la ceinture, précédé de ses deux compagnons; le bruit de leur approche éveille un des mutins, qui se met à crier pour éveiller ses camarades, mais en même temps le contre-maître et le passager font feu tous deux; le capitaine gardant son coup avec beaucoup de prudence, et visant avec toute la justesse possible les chefs des mutins, en tue un sur la place. L'autre, dangereusement blessé, crie au secours; le capitaine le rejoint, lui dit qu'il n'est plus temps de demander du secours, qu'il n'a plus qu'à prier Dieu de lui pardonner sa trahison, et l'assomme aussitôt d'un coup de crosse de fusil.

Il en restait encore trois, dont l'un était légèrement blessé; mais me voyant arriver, et sentant qu'il leur était impossible de résister, ils demandèrent quartier. Le capitaine y consentit à condition qu'ils lui prouveraient l'horreur qu'ils devaient avoir de leur crime, en l'aidant fidèlement à recouvrer son vaisseau et à le ramener à la Jamaïque, d'où il venait. Ils lui donnèrent toutes les assurances de repentir et de bonne volonté qu'il pouvait désirer, et il résolut de leur sauver la vie, ce que je ne désapprouvai pas; je l'obligeai seulement à les garder pieds et poings liés tant qu'ils seraient dans l'île.

Sur ces entrefaites j'envoyai Vendredi et le contre-maître vers la chaloupe, avec ordre d'en ôter les rames et les voiles. Les trois matelots qui s'étaient écartés de la troupe revinrent au bruit des mousquets, et voyant leur capitaine de leur prisonnier devenu leur vainqueur, ils se soumirent à lui, et consentirent à se laisser garrotter comme les autres.

Voyant alors tous nos ennemis hors de combat, j'eus le temps de faire au capitaine le récit de mes aventures; il



Le capitaine tua un des mutins.

m'écouta avec une attention qui allait jusqu'à l'extase, et surtout la manière miraculeuse dont je m'étais pourvu de munitions et de vivres. Ce tissu de prodiges fit une forte impression sur lui; mais quand il vint à réfléchir sur son propre sort, et à considérer que la Providence ne paraissait m'avoir conservé que pour lui sauver la vie, il fut si touché, qu'incapable de prononcer une seule parole, il répandit un ruisseau de larmes.

Notre conversation finie, je le conduisis avec ses compagnons dans mon château; je leur donnai tous les rafraîchissements que j'étais en état de leur fournir, et leur montrai toutes mes inventions depuis mon arrivée dans l'île.

Tout ce que je disais au capitaine, tout ce que je lui montrais, lui paraissait surprenant : il admirait surtout ma fortification, et la manière dont j'avais caché ma retraite par le moyen du bocage que j'avais planté il y avait déjà vingt ans. Ce petit bois était devenu d'une épaisseur impénétrable de toutes parts, excepté du côté où je m'étais ménagé un petit passage tortueux. Je lui dis que ce qu'il voyait était mon château, le lieu de ma résidence, mais que j'avais encore, à l'exemple d'autres princes, une maison de campagne, que je lui montrerais une autre fois : car pour le présent il fallait songer aux moyens de nous rendre maîtres du vaisseau. Il en convint; mais il m'avoua qu'il ne voyait pas quelles mesures il y avait à prendre. « Il y a encore, dit-il, vingt-six hommes à bord, sachant que par leur conspiration ils ont mérité de perdre la vie; ils s'y opiniâtreront par désespoir, car ils sont tous persuadés sans doute que dans le cas où ils se rendraient ils seront pendus à leur arrivée en Angleterre, ou dans quelque colonie de la nation; le moyen donc de songer à les attaquer avec un nombre si fort inférieur au leur! »

Je ne trouvai ce raisonnement que trop juste, et je vis qu'il n'y avait rien à faire, sinon de tendre quelque piége à l'équipage, et de l'empêcher au moins de débarquer et de nous détruire. J'étais sûr qu'en peu de temps les gens du

vaisseau, étonnés du retard de leurs camarades, mettraient leur autre chaloupe à la mer, pour venir voir ce qu'ils étaient devenus, et je craignis qu'ils ne vinssent armés et en trop grand nombre pour que nous pussions leur résister.

Je dis au capitaine que la première chose que nous avions à faire c'était de couler la chaloupe à fond, afin qu'ils ne pussent l'emmener; ce qu'il approuva. Nous mîmes aussitôt la main à l'œuvre, en commençant par ôter tout ce qui y restait, c'est-à-dire une bouteille d'eau-de-vie, et une autre pleine de rhum, quelques biscuits, un cornet rempli de poudre et un pain de sucre d'environ six livres, enveloppé d'une pièce de canevas. L'eau-de-vie et le sucre me furent très-agréables, car j'avais presque eu le temps d'en oublier le goût.

Après avoir porté ces objets à terre, nous fîmes un grand trou au fond de la chaloupe. Pour dire la vérité, je ne pensais guère sérieusement à recouvrer le vaisseau : ma seule vue était, en cas qu'ils partissent en nous laissant la chaloupe, de la réparer, et de la mettre en état de nous conduire vers mes amis les Espagnols, dont je n'avais pas perdu l'idée.

Non contents d'avoir fait à la chaloupe un trou assez grand pour qu'il ne fût pas possible de le boucher en peu de temps, nous mîmes toutes nos forces à la pousser assez avant sur le rivage, afin que la marée même ne pût la mettre à flot. Au milieu de cette occupation pénible, nous entendîmes un coup de canon, et nous vîmes en même temps sur le vaisseau le signal ordinaire pour faire venir la chaloupe à bord; mais ils avaient beau multiplier les signaux et redoubler leurs coups de canon, la chaloupe n'avait garde d'obéir.

Dans le même instant nous les vîmes, par le moyen de nos lunettes, mettre leur autre chaloupe en mer, et se diriger vers le rivage à force de rames; quand ils furent à la portée de notre vue, nous aperçûmes distinctement qu'ils étaient au nombre de dix et qu'ils avaient des armes à feu.

Nous pûmes distinguer jusqu'aux traits de leurs visages pendant assez longtemps, parce qu'ayant dérivé par la marée, ils furent obligés de suivre le rivage pour débarquer dans le même endroit où avait abordé la première chaloupe.

De cette manière le capitaine pouvait les examiner à loisir; il n'y manqua pas, et il me dit qu'il voyait parmi eux trois fort braves garçons, et qu'il était sûr que les autres les avaient entraînés par force dans la conspiration; mais que pour le bosseman, qui commandait la chaloupe, et pour les autres, c'étaient les plus grands scélérats de tout l'équipage, qui n'auraient garde de renoncer à leur entreprise, et qu'il craignait bien qu'ils ne fussent plus forts que nous.

Je lui répondis, en souriant, que dans notre situation nous devions être au-dessus de la peur; que voyant presque toutes les conditions meilleures que la nôtre, il fallait considérer la mort même comme une espèce de délivrance; et qu'une vie comme la mienne, qui avait été sujette à tant de revers, méritait bien que je hasardasse quelque chose pour la rendre plus heureuse. « Qu'est devenue, continuai-je, votre persuasion que la Providence ne m'avait conservé ici que pour vous sauver la vie? Ayez bon courage; je ne vois pour nous dans toute cette affaire qu'une seule circonstace embarrassante. — Laquelle donc? me dit-il. — C'est, répondis-je, qu'il y a parmi cette petite troupe quelques honnêtes gens qu'il faut songer à conserver. S'ils étaient tous les plus grands scélérats de l'équipage, je croirais que la Providence les aurait séparés du reste pour les livrer entre nos mains; car, fiez-vous-en à moi, tout ce qui débarquera doit tomber en notre pouvoir, et nous serons maître de leur vie et de leur mort. »

Ces paroles, prononcées d'une voix ferme et avec une contenance gaie, lui rendirent le courage; et il se mit à m'aider vigoureusement à faire nos préparatifs. A la première vue de la chaloupe qui venait à nous, nous avions déja songé à séparer nos prisonniers, et à les mettre en lieu sûr.

Il y en avait deux dont le capitaine était moins assuré que des autres; je les avais fait conduire par Vendredi et par un compagnon du capitaine, dans ma grotte, d'où ils ne pouvaient ni se faire voir ou se faire entendre, ni trouver le chemin au travers des bois, quand même ils parviendraient à se débarrasser de leurs liens. Je leur avais donné quelques provisions, en les assurant que s'ils se tenaient en repos je les remettrais dans quelques jours en pleine liberté ; mais que s'ils faisaient la moindre tentative pour se sauver il n'y aurait point de quartier pour eux. Ils me promirent de souffrir leur prison patiemment, et ils me témoignèrent une vive reconnaissance de la bonté que j'avais de leur donner des provisions et de la lumière, car Vendredi leur avait laissé quelques chandelles : ils s'imaginaient qu'il devait rester en sentinelle devant la grotte.

Nos autres prisonniers se trouvaient plus heureux : à la vérité, nous en avions garrotté deux qui étaient encore suspects ; mais pour les deux autres, je les avais pris à mon service, à la recommandation du capitaine, et sur leur serment solennel de nous être fidèles jusqu'à la mort. De cette manière, nous étions sept bien armés, et j'étais persuadé que nous étions en état de venir à bout de nos ennemis, surtout à cause des honnêtes gens que le capitaine m'assurait avoir découverts parmi eux.

Dès qu'ils furent débarqués, ils poussèrent leur chaloupe sur le sable, et, la quittant tous en même temps, ils la tirèrent après eux sur le rivage, ce qui me fit plaisir ; car je craignais qu'ils ne la laissassent à l'ancre à distance, avec quelques-uns d'entre eux pour la garder, et qu'ainsi ils nous fût impossible de nous en saisir.

La première chose qu'ils firent fut de courir vers la chaloupe échouée, et nous nous aperçûmes aisément de leur surprise en la voyant percée par le fond, et dépouillée de ses agrès. Un moment après ils poussèrent tous en même temps deux ou trois grands cris, pour se faire entendre de leurs compagnons ; mais, voyant que c'était peine perdue,

Ils se mirent en cercle, et firent une décharge générale de leurs armes, dont le bruit fit retentir tout le bois; nous étions bien sûrs pourtant que les prisonniers de la grotte ne l'entendaient pas, et que ceux que nous gardions nous-mêmes n'avaient pas le courage d'y répondre.

Les rebelles, ne recevant pas le moindre signe de vie de la part de leurs compagnons, étaient dans une telle surprise, qu'ils prirent la résolution de retourner tous à bord du vaisseau, pour y raconter que l'esquif était coulé à fond, et que leurs camarades devaient être massacrés. Aussi les aperçûmes-nous lancer leur chaloupe en mer, et y entrer tous.

A peine avaient-ils quitté le rivage, que nous les vîmes revenir, après avoir délibéré probablement sur quelques nouvelles mesures pour retrouver leurs compagnons; il en resta trois dans la chaloupe, et les autres entrèrent dans l'île pour aller à la découverte.

Je considérais le parti qu'ils venaient de prendre comme très-fâcheux pour nous; nous rendrions-nous en vain maîtres des sept qui étaient à terre si la chaloupe nous échappait, ceux qui restaient dedans regagneraient certainement leur navire, qui ne manquerait pas de faire voile, ce qui nous eût ôté toute possibilité de le recouvrer.

Cependant le mal était sans remède, d'autant plus que nous vîmes la barque s'éloigner du rivage, et jeter l'ancre à quelque distance de là. Tout ce qui nous restait à faire, c'était d'attendre l'événement.

Les sept qui étaient débarqués se tenaient serrés en marchant de front du côté de la colline sous laquelle était mon habitation, et nous pouvions les voir parfaitement sans être aperçus. Nous souhaitions bien qu'ils approchassent davantage, afin de faire feu sur eux, ou bien qu'ils s'éloignassent pour que nous pussions sortir de notre retraite sans être découverts.

Quand ils furent au haut de la colline, d'où ils pouvaient découvrir une grande partie des bois et des vallées de l'île, surtout du côté du nord-est, où le terrain est le plus bas, ils

se mirent de nouveau à crier jusqu'à n'en plus pouvoir, et, n'osant sans doute se hasarder à pénétrer dans le pays plus avant, ils s'assirent pour se consulter ensemble. S'ils s'étaient endormis, comme avaient fait les premiers, ils nous auraient rendu un grand service : mais ils étaient trop remplis de frayeur pour s'y risquer, quoique certainement ils n'eussent aucune idée du danger qui les menaçait.

Le capitaine, croyant deviner le sujet de leur délibération, et s'imaginant qu'ils allaient risquer une seconde décharge pour se faire entendre de leurs camarades, me proposa de tomber sur eux tous à la fois dès qu'ils auraient tiré, et de les forcer à se rendre sans répandre de sang. J'approuvai ce conseil, pourvu qu'il fût exécuté avec justesse, et que nous fussions assez près d'eux pour qu'ils n'eussent pas le temps de recharger leurs armes.

Mais ce projet s'évanouit faute d'occasion, et nous fûmes fort longtemps sans savoir quel parti prendre. Enfin, je dis qu'il n'y avait rien à faire avant la nuit, et que si alors ils n'étaient pas rembarqués, nous pourrions trouver le moyen d'attirer à terre ceux qui étaient dans la chaloupe, et ensuite de les attaquer et de les vaincre.

Après avoir attendu longtemps le résultat de leur délibération, nous les vîmes, à notre grand regret, se lever et marcher vers la mer : ils avaient apparemment une idée si affreuse des dangers qui les attendaient dans cet endroit, qu'ils étaient résolus, comptant leurs compagnons perdus sans ressource, de retourner à bord du vaisseau et de poursuivre leur voyage.

Le capitaine, voyant qu'ils s'en retournaient sérieusement, en était au désespoir; mais je m'avisai d'un stratagème pour les faire revenir sur leurs pas : le succès répondit complétement à mes vues.

J'ordonnai au contre-maître et à Vendredi de passer la petite baie du côté de l'ouest, vers l'endroit où j'avais sauvé le dernier de la fureur de ses ennemis : je leur recommandai qu'aussitôt parvenus à quelque colline, ils se missent à crier

de toutes leurs forces; qu'ils restassent là jusqu'à ce qu'ils fussent assurés d'avoir été entendus par les matelots, et qu'ils poussassent un nouveau cri dès que les autres leur auraient répondu; qu'ensuite, se tenant toujours hors de la vue de ces gens, ils tournassent en cercle, en continuant de pousser des cris de chaque colline qu'ils rencontreraient, afin de les attirer bien avant dans les bois, et qu'enfin ils revinssent à moi par les chemins que je leur indiquais.

Les rebelles mettaient justement le pied dans la chaloupe quand les nôtres poussèrent le premier cri. Ils l'entendirent d'abord, et, courant vers le rivage du côté de l'ouest, d'où ils avaient entendu la voix, ils furent arrêtés par la baie, qu'ils ne purent traverser à cause de la hauteur des eaux : ce qui les engagea à y faire venir la chaloupe, comme je l'avais prévu.

Quand elle les eut mis de l'autre côté, je vis qu'ils la faisaient monter plus haut dans la baie, comme dans une bonne rade, et qu'un des matelots en sortait n'y laissant que deux de ses compagnons, qui attachèrent la barque au tronc d'un arbre.

C'était justement ce que je souhaitais; et, laissant Vendredi et le contre-maître exécuter tranquillement mes ordres, je pris les autres avec moi, puis, faisant un détour pour venir de l'autre côté de la baie, nous surprîmes ceux de la chaloupe à l'improviste. L'un y était resté; nous trouvâmes l'autre couché sur le sable : le capitaine, qui était le plus avancé, sauta sur lui, lui cassa la tête d'un coup de crosse, et cria ensuite à celui qui était dans l'esquif de se rendre, ou qu'il était mort. Il ne fallut pas beaucoup de peine pour l'y résoudre; il se voyait arrêté par cinq hommes, son camarade était assommé, et d'ailleurs c'était un de ceux dont le capitaine m'avait dit du bien; aussi ne se rendit-il pas seulement, mais encore il s'engagea avec nous, et nous servit très-fidèlement.

Pendant ce temps, Vendredi et le contre-maître remplirent si bien leur mission, qu'en criant et en répondant

aux cris des mutins, ils les menèrent de colline en colline, jusqu'à ce qu'ils fussent sur les dents. Ils ne les laissèrent en repos qu'après les avoir attirés assez avant dans les bois pour qu'ils ne pussent regagner leur chaloupe avant qu'il fît tout à fait nuit.

Ils étaient bien fatigués eux-mêmes en revenant à moi ; il est vrai qu'ils avaient du temps pour se reposer, puisque le plus sûr pour nous était d'attaquer les ennemis pendant l'obscurité.

Ceux-ci ne revinrent à leur chaloupe que quelques heures après le retour de Vendredi, et nous pouvions entendre distinctement les plus avancés crier aux autres de se presser, ces derniers répondaient qu'ils étaient à moitié morts de lassitude, nouvelle fort agréable pour nous.

Il n'est pas possible d'exprimer quel fut leur étonnement quand ils virent la marée écoulée, la chaloupe engagée dans le sable et sans garde.

Ils se mirent à crier de nouveau, et appelèrent leurs deux camarades par leurs noms ; mais point de réponse. Nous les vîmes alors, par le peu de jour qui restait encore, courir çà et là, et se tordre les mains comme des gens désespérés. Tantôt ils entraient dans la chaloupe pour s'y reposer, tantôt ils en sortaient pour courir sur le rivage, et ils continuèrent ce manége sans relâche pendant quelque temps.

Mes gens avaient grande envie de les attaquer tous ensemble ; mais mon dessein était d'en tuer le moins qu'il me serait possible, et de ne pas hasarder la vie d'un seul d'entre nous. Je résolus donc d'attendre, dans l'espérance qu'ils se sépareraient ; et, pour qu'ils ne s'échappassent point, je fis approcher davantage mon embuscade, et j'ordonnai à Vendredi et au capitaine de se traîner à quatre pieds, pour se placer aussi près d'eux qu'il serait possible sans se découvrir.

Ils n'avaient pas été longtemps dans cette position, quand le bosseman, chef principal de la mutinerie, et qui se montrait dans son malheur plus lâche et plus désespéré qu'au-

cun autre, tourna ses pas vers ce côté-là. Le capitaine était tellement animé contre ce scélérat, qu'il avait de la peine à le laisser approcher assez pour être sûr de ne pas le manquer : il se retint pourtant; mais peu après, il se leva tout à coup et fit feu dessus.

Le bosseman fut tué sur la place, un autre, blessé au ventre, ne mourut que deux heures après, et le troisième se sauva.

Au bruit de ces coups, j'avançai brusquement avec toute mon armée, qui consistait en huit hommes. J'étais moi-même généralissime, Vendredi était mon lieutenant général, et nous avions pour soldats le capitaine avec ses deux compagnons, et les trois prisonniers auxquels j'avais confié des armes.

La nuit était fort obscure, de sorte qu'il leur fut impossible de connaître notre nombre ; j'ordonnai en conséquence à celui que nous avions trouvé dans l'esquif, et qui était alors un de mes soldats, de les appeler par leurs noms pour savoir s'ils voulaient capituler; ce moyen me réussit, comme il est aisé de le croire.

Puis le capitaine prit la parole à son tour et promit la grâce à tous, excepté à un nommé Atkins qui avait été le premier à se révolter.

Ils parurent tous fort repentants, et demandèrent la vie d'un air très-soumis. Il leur répondit qu'ils n'étaient pas ses prisonniers, mais ceux du gouverneur de l'île. « Vous avez cru, continua-t-il, me reléguer dans une île déserte; mais il a plu à Dieu que cet endroit se trouve habité et gouverné par un Anglais. Ce gouverneur est le maître de vous perdre tous; et il pourrait bien vous envoyer en Angleterre, pour être livrés entre les mains de la justice, excepté Atkins, à qui j'ai ordre de dire, de sa part, de se préparer à la mort, car il doit être pendu demain matin.

Cette fiction produisit tout l'effet imaginable; Atkins se jeta aux genoux du capitaine et le pria d'intercéder pour lui auprès du gouverneur, les autres le conjurèrent, au nom

de Dieu, de faire en sorte qu'ils ne fussent pas envoyés en Angleterre.

Je m'étais mis dans l'esprit que ces événements devaient me procurer la liberté et je me persuadai que tous ces matelots pourraient aisément être employés à recouvrer le vaisseau. Pour les tromper davantage, je m'éloignai d'eux afin de ne leur pas faire voir quel personnage ils avaient pour gouverneur. J'ordonnai alors qu'on fît venir le capitaine, et un de mes gens, qui était à quelque distance de moi, se mit à crier : « Capitaine, le gouverneur veut vous parler. — Dites à son excellence, répondit d'abord le capitaine, que je vais à elle de suite. » Ils donnèrent dans le piége à merveille, et ne doutèrent pas un moment que le gouverneur ne fût près de là avec ses cinquante soldats.

Je communiquai au capitaine le projet que j'avais conçu pour nous emparer du vaisseau. Il l'approuva pleinement, et résolut de le mettre à exécution le lendemain. Pour nous y prendre d'une manière plus sûre, je crus qu'il fallait séparer nos prisonniers, et j'ordonnai au capitaine et à deux compagnons de saisir Atkins avec deux autres des plus criminels de la troupe, pour les mener dans la grotte, où il y en avait déjà deux autres, et qui certainement n'était pas un lieu fort agréable, surtout pour des gens effrayés.

J'envoyai le reste à ma maison de campagne, qui était entourée d'un enclos; et comme ils étaient garrottés et que leur sort dépendait de leur conduite, je pouvais être sûr qu'ils ne m'échapperaient pas.

Ce fut à ceux-là que j'envoyai le lendemain le capitaine, pour tâcher d'approfondir leurs sentiments, et voir s'il était prudent de les employer dans l'exécution de notre projet. Il leur parla et de leur mauvaise conduite, et du triste sort où elle les avait réduits; il leur répéta que, quoique le gouverneur leur eut donné quartier, ils seraient certainement pendus si on les envoyait en Angleterre. « Cependant, ajouta-t-il, si vous voulez me promettre de m'aider fidèlement dans une entreprise aussi juste que celle de m'emparer

de mon vaisseau, le gouverneur s'engagera formellement à obtenir votre grâce. »

On peut juger quel effet une pareille proposition devait produire sur ces malheureux. Ils se mirent à genoux devant le capitaine, et lui promirent, avec les plus grands serments, qu'ils lui seraient fidèles jusqu'à la dernière goutte de leur sang, qu'ils le suivraient partout où il voudrait les mener et qu'ils le considéreraient toujours comme leur père, puisqu'ils lui seraient redevables de la vie.

« Eh bien, dit le capitaine, je m'en vais communiquer vos promesses au gouverneur, et je ferai tous mes efforts pour vous le rendre favorable. « Il me vint rapporter leur réponse, en ajoutant qu'il ne doutait pas de leur sincérité.

Cependant, afin de ne rien négliger pour notre sûreté, je le priai de retourner, et de leur dire qu'il consentait à en choisir cinq d'entre eux pour les employer dans son entreprise; mais que le gouverneur garderait comme otage les deux autres ; avec les trois prisonniers qu'il avait dans son château ; et qu'il les ferait pendre sur le bord de la mer si leurs camarades étaient assez perfides pour manquer à leurs serments.

Il y avait là un air de sévérité qui faisait voir que le gouverneur ne badinait pas. Les cinq dont il s'agissait acceptèrent ce parti avec joie, et c'était autant l'intérêt des otages que du capitaine de les exhorter à faire leur devoir.

Voici quel était l'état des forces dont nous disposions alors : 1° le capitaine, son contre-maître et son passager ; 2° deux prisonniers faits dans la première rencontre, auxquels, à la recommandation du capitaine, j'avais donné la liberté et confié les armes ; 3° les deux que j'avais tenus jusqu'alors garrottés dans ma maison de campagne, mais que je venais de relâcher à la prière du capitaine ; 4° les cinq que j'avais mis en liberté les derniers. Selon ce calcul, ils étaient douze en tout, outre les cinq otages.

C'était là tout ce que le capitaine pouvait employer pour se rendre maître du vaisseau ; car, pour Vendredi et moi,

nous ne pouvions abandonner l'île, où nous avions sept prisonniers que nous devions tenir séparés et pourvoir de vivres.

Quant aux cinq otages qui étaient dans la grotte, je trouvai prudent de les tenir garrottés; mais Vendredi avait ordre de leur apporter à manger deux fois par jour. Pour les deux autres je les employai à porter les provisions à une certaine distance où Vendredi devait les recevoir d'eux.

La première fois que je m'étais montré à ces derniers, c'était en compagnie du capitaine, qui leur dit que j'étais l'homme que le gouverneur avait destiné pour avoir l'œil sur leur conduite, avec ordre à eux de n'aller nulle part sans ma permission, sous peine d'être menés dans le château et mis aux fers.

Comme ils ne me connaissaient pas en qualité de gouverneur, je pouvais jouer un autre personnage devant eux, ce que je fis à merveille, en parlant toujours avec beaucoup d'ostentation du château, du gouverneur et de la garnison.

La seule chose qui restait encore à faire au capitaine pour se mettre en état d'exécuter son dessein, c'était de gréer les deux chaloupes et de les équiper. Dans l'une il mit son passager pour capitaine avec quatre hommes. Il monta lui-même dans l'autre avec son contre-maître et cinq autres matelots; et il conduisit parfaitement son entreprise.

Il était environ minuit quand il découvrit le vaisseau, et dès qu'il l'aperçut à portée de la voix, il ordonna à Jackson de crier, et de dire à l'équipage qu'ils amenaient la première chaloupe avec les matelots, mais qu'ils avaient été longtemps avant que de les trouver. Jackson amusa ainsi les mutins jusqu'à ce que l'esquif fût sous le navire. Le capitaine et le contre-maître y montèrent les premiers avec leurs armes; ils assommèrent d'abord à coups de crosse le second et le charpentier; et, fidèlement secondés par les autres, ils se rendirent maîtres de tout ce qu'ils trouvèrent sur les ponts. Ils étaient déjà occupés à fermer les écoutilles, afin d'empêcher ceux d'en bas de venir au secours de leurs ca-

marades, lorsque les gens de la seconde chaloupe montèrent du côté de la proue, nettoyèrent tout avant, et s'emparèrent de l'écoutille qui menait à la chambre du cuisinier, où ils firent prisonniers trois des mutins.

Maître ainsi de tout le tillac, le capitaine commanda au contre-maître de prendre trois hommes avec lui et de forcer la chambre où était le nouveau commandant. Celui-ci, ayant pris l'alarme, s'était levé, et, assisté de trois matelots, s'était saisi d'armes à feu. Dès que le contre-maître eut ouvert la porte par le moyen d'un levier, ces quatre rebelles firent feu sur lui et ses compagnons, sans en tuer un seul; mais ils en blessèrent deux légèrement et cassèrent un bras au contre-maître, qui ne laissa pas, tout blessé qu'il était, de brûler la cervelle au nouveau capitaine d'un coup de pistolet. La balle lui entra dans la bouche et sortit derrière l'oreille; ses compagnons, le voyant mort, prirent le parti de se rendre. Le combat finit là, et le capitaine recouvra son vaisseau sans être obligé de répandre plus de sang.

CHAPITRE XIV.

Robinson quitte son île et revient dans sa patrie. — Voyage à Lisbonne. — Richesses inespérées. — Retour en Angleterre. — Son mariage.

Je fus instruit aussitôt du succès de l'entreprise par sept coups de canon; ce qui était le signal dont nous étions convenus ensemble. On peut juger si j'étais heureux de les entendre, puisque je m'étais tenu sur le rivage depuis le départ des chaloupes jusqu'à deux heures du matin.

Dès que je fus sûr de cette heureuse nouvelle, je me mis au lit; et, m'étant extrêmement fatigué le jour précédent, je dormis profondément jusqu'à ce que je fus réveillé par un nouveau coup de canon : à peine me fus-je levé pour en apprendre la cause, que je m'entendis appeler par mon titre de gouverneur. Je reconnus de suite la voix du capitaine; et dès que je fus monté au haut du rocher, où il m'attendait, il me serra dans ses bras de la manière la plus affectueuse, et tendant la main vers le vaisseau : « Mon cher ami, me dit-il, mon cher libérateur, voilà votre vaisseau; il vous appartient aussi bien que nous et tout ce que nous possédons. »

Je tournai alors les yeux vers la mer, et je vis effectivement le vaisseau qui était à l'ancre à un petit quart de lieue du rivage : le capitaine avait fait voile dès qu'il eut exécuté

son entreprise; et comme le temps était beau, il avait pu conduire le bâtiment jusqu'à l'embouchure de ma petite baie; et la marée étant haute, il était venu avec sa pinasse pour ainsi dire jusqu'à ma porte.

Je l'embrassai à mon tour comme mon sauveur, en lui disant que je le regardais comme un envoyé du ciel, et que je trouvais dans tout le cours de notre aventure un enchaînement de merveilles propres à démontrer évidemment que l'univers est gouverné par une Providence qui fait trouver des ressources inespérées dans les coins les plus reculés du monde aux malheureux qu'elle veut honorer des marques de sa bonté infinie.

Nous délibérâmes ensuite sur ce que nous devions faire de nos prisonniers : la chose en valait la peine, surtout à l'égard des deux chefs des mutins, dont nous connaissions la méchanceté incorrigible. Le capitaine m'assura que les bienfaits étaient aussi peu capables de les réduire que les punitions, et que s'il s'en chargeait, ce ne serait que pour les conduire, les fers aux pieds, en Angleterre, ou à la première colonie anglaise, afin de les mettre entre les mains de la justice. Comme je voyais le capitaine assez humain pour ne prendre ce parti qu'à regret, je lui dis que je savais un moyen de porter ces deux scélérats à lui demander comme une grâce la permission de demeurer dans l'île, et il y consentit de tout son cœur.

J'envoyai alors Vendredi et deux des otages, que je venais de mettre en liberté parce que leurs compagnons avaient fait leur devoir; je les envoyai, dis-je, à la grotte pour amener les cinq matelots garrottés à ma maison de campagne, et pour les y garder jusqu'à mon arrivée.

J'y vins quelque temps après, en compagnie du capitaine, paré de l'habit neuf dont il m'avait fait présent, et c'est alors qu'on me traita de gouverneur ouvertement. Je me fis d'abord amener les prisonniers, et je leur dis, avec un air de sévérité, que j'étais parfaitement instruit de leur conspiration contre le capitaine, et des mesures qu'ils avaient prises

ensemble pour commettre des pirateries avec le vaisseau dont ils s'étaient emparés; mais que, par bonheur, ils étaient tombés eux-mêmes dans l'abîme qu'ils avaient creusé pour les autres, puisque le vaisseau venait d'être recouvré par mon aide, et qu'ils verraient dans un instant leur prétendu capitaine, pendu à la grande vergue pour prix de sa trahison; que, quant à eux, je voudrais bien savoir quelles raisons assez fortes ils avaient à me donner pour m'empêcher de les punir, comme j'étais en droit de le faire, en qualité de pirates pris sur le fait.

Un d'eux me répondit qu'ils n'avaient rien à dire en leur faveur, sinon que le capitaine, en les prenant, leur avait promis la vie, et qu'ils demandaient grâce. Je leur repartis que je ne savais pas trop bien quelle grâce j'étais en état de leur faire, puisque j'allais quitter l'île et m'embarquer pour l'Angleterre, et qu'à l'égard du capitaine, il ne pouvait les emmener que garrottés et dans le dessein de les livrer à la justice comme mutins et comme pirates, ce qui les conduirait tout droit à la potence; qu'ainsi je ne trouvais pas de meilleur parti pour eux que de rester dans l'île, que j'avais permission d'abandonner avec tous mes gens; et que j'étais assez porté à leur pardonner s'ils voulaient se contenter du sort qu'ils pouvaient s'y ménager.

Ils parurent recevoir ma proposition avec reconnaissance, en me disant qu'ils préféraient infiniment ce séjour à la destinée qui les attendait en Angleterre! Mais le capitaine fit semblant de ne pas l'approuver, et de ne pas oser y consentir: j'affectai alors de lui dire d'un air piqué qu'ils étaient mes prisonniers, et non les siens; que, leur ayant offert leur grâce, je n'étais pas homme à leur manquer de parole; et que s'il y trouvait à redire je les remettrais en liberté comme je les avais trouvés, permis à lui de courir après eux et de les attraper s'il pouvait.

Je le fis comme je l'avais dit, et, leur ayant ôté les liens, je leur dis de gagner les bois, et je leur promis de leur laisser des armes à feu, des munitions, et les instruc-

tions nécessaires pour vivre à leur aise s'ils voulaient le suivre. Ensuite je communiquai au capitaine mon désir de rester encore cette nuit dans l'île, afin de préparer tout pour mon voyage, je le priai de retourner cependant au vaisseau pour y tenir tout en ordre, et d'envoyer le lendemain sa chaloupe. Je l'avertis aussi de ne pas manquer de faire pendre à la vergue le nouveau capitaine qui avait été tué, afin que nos prisonniers pussent l'y voir.

Dès que le capitaine fut parti, je les fis venir à mon habitation, et j'entrai dans une conversation très-sérieuse touchant leur situation. Je les louai du parti qu'ils avaient pris, puique le capitaine, s'il les avait amenés à bord du vaisseau, les aurait fait pendre certainement aussi bien que leur chef, que je leur montrai attaché à la grande vergue.

Quand je les vis déterminés à rester dans l'île, je leur donnai tous les détails nécessaires sur la manière de faire du pain, d'ensemencer les terres et de sécher les raisins; en un mot, je les instruisis de tout ce qui pouvait rendre leur vie agréable et commode. Je leur parlai encore des seize Espagnols qu'ils devaient attendre, et pour lesquels je leur laissai une lettre, en leur faisant promettre de vivre avec eux en bonne amitié.

Je leur laissai mes armes; c'est-à-dire mes mousquets, trois fusils de chasse et trois sabres; de plus je possédais encore un baril et demi de poudre; car j'en avais consommé fort peu. Je leur enseignai aussi la manière d'élever les chèvres, de les traire, de les engraisser, et de faire du beurre et du fromage. De plus, je leur promis de faire en sorte que le capitaine leur laissât une plus grande provision de poudre et quelques graines potagères, dont j'aurais été ravi d'être fourni moi-même quand j'étais dans leur position. Je leur fis encore présent d'un sac plein de pois que le capitaine m'avait donné, et leur expliquai jusqu'à quel point ils se multiplieraient s'ils avaient soin de les semer.

Le jour d'après je les quittai, et je m'embarquai; mais nous ne pûmes faire voile ce jour-là ni la nuit suivante. Il

était environ cinq heures du matin quand nous vîmes deux de ceux que nous avions laissés dans l'île venant à la nage, et priant, au nom de Dieu, qu'on leur permît d'entrer dans le vaisseau, quand ils devraient être pendus un quart d'heure après, puisque certainement les trois autres scélérats les massacreraient s'ils restaient parmi eux.

Le capitaine fit quelques difficultés de les recevoir, sous prétexte qu'il n'en avait pas le pouvoir sans moi; mais il se laissa gagner à la fin par les belles promesses qu'ils lui firent de se bien conduire, et effectivement ils devinrent de fort braves garçons.

Quelque temps après, la chaloupe fut envoyée à terre avec les provisions que le capitaine avait promises aux exilés, et auxquelles il avait fait ajouter en ma faveur leurs coffres et leurs habits, qu'ils reçurent avec beaucoup de gratitude.

En disant adieu à mon île, je pris avec moi mon grand bonnet de peau de chèvre, mon parasol et mon perroquet; je n'oubliai pas non plus l'argent dont j'ai parlé, et qui était resté enfoui si longtemps qu'il était tout rouillé.

C'est ainsi que j'abandonnai mon île, le 19 décembre de l'an 1686, selon le calcul du vaisseau, après un séjour de vingt-huit ans, deux mois et dix-neuf jours, délivré de cette triste vie le même jour que je m'étais échappé autrefois de la captivité des Maures de Salé. Mon voyage fut heureux; j'arrivai en Angleterre le 11 de juin de l'an 1687, après avoir été hors de ma patrie trente-cinq ans.

Quand j'arrivai dans mon pays natal, je m'y trouvai aussi étranger que si jamais je n'y eusse mis les pieds. Ma fidèle gouvernante, à qui j'avais confié mon petit trésor, vivait encore; mais elle avait éprouvé de grands malheurs, et elle était devenue veuve pour la seconde fois. Je la soulageai beaucoup par rapport à l'inquiétude qu'elle avait sur ce dont elle m'était redevable, et non-seulement je lui protestai que je ne l'en tourmenterais pas, mais encore, pour la récompenser de sa fidélité dans l'administration de mes affaires, je lui fis autant de bien que ma situation pouvait me le permettre.

J'allai ensuite dans la province d'York; mais mon père et ma mère étaient morts, et ma famille éteinte, excepté deux sœurs et deux enfants d'un de mes frères; et comme depuis longtemps je passais pour défunt, on m'avait oublié dans le partage des biens, de sorte que je n'avais d'autre ressource que mon petit trésor, qui ne suffisait pas pour me procurer un établissement.

A la vérité, je reçus un bienfait auquel je ne m'attendais pas. Le capitaine que j'avais si heureusement sauvé avec son vaisseau et sa cargaison, ayant donné aux propriétaires une information favorable de ma conduite à cet égard, ils me firent venir, m'honorèrent d'un compliment fort gracieux et d'un présent de deux cents livres sterling, à peu près.

Cependant, en réfléchissant sur les différentes circonstances de ma vie et sur le peu de moyens que j'avais de m'établir dans le monde, je résolus de m'en aller à Lisbonne, pour voir si je ne pourrais pas m'y informer au juste de l'état de ma plantation dans le Brésil, et de ce que pouvait être devenu mon associé, qui devait sans doute me compter au nombre des morts.

Je m'embarquai donc pour Lisbonne, et j'y arrivai au mois de septembre suivant, avec Vendredi, qui m'accompagnait dans toutes mes courses, et me donnait de plus en plus des marques de son attachement et de sa probité.

Arrivé dans cette ville, je trouvai, à mon grand contentement, après plusieurs perquisitions, le vieux capitaine qui me reçut dans son vaisseau en pleine mer, quand je me sauvai des côtes de Barbarie.

Il était fort vieilli, et avait abandonné son état, après avoir mis à sa place son fils, qui dès sa première jeunesse l'avait accompagné dans ses voyages, et continuait pour lui son négoce du Brésil. Nous nous reconnûmes à peine; mais en lui disant qui j'étais, une reconnaissance mutuelle eut bientôt lieu.

Après avoir renouvelé cette vieille connaissance, je m'informai de ma plantation et de mon associé. Le bon homme

me dit que depuis neuf ans il n'avait point été dans le Brésil; qu'il pouvait m'assurer néanmoins qu'à son dernier voyage mon associé était encore vivant, mais que les facteurs que j'avais joints à lui dans l'administration de mes affaires étaient morts; qu'il croyait pourtant que je pourrais avoir des renseignements fort justes sur mes affaires, puisque, la nouvelle de ma mort s'étant répandue partout, mes facteurs avaient été obligés de donner le compte des revenus de ma portion au procureur fiscal, qui se l'était appropriée en cas que je ne revinsse jamais pour la réclamer; qu'il en avait assigné un tiers au roi et deux tiers au monastère de Saint-Augustin, pour être employés au soulagement des pauvres et à la conversion des Indiens à la foi catholique; que cependant si mon bien était réclamé par moi-même, ou quelqu'un de ma part, il ne manquerait pas d'être remis à son propriétaire, excepté seulement les revenus, qui seraient réellement employés pour des usages charitables.

N'ayant pas de preuves de ma mort, le capitaine n'avait pu prendre possession de ce que je lui avais donné par testament, il avait joui seulement des revenus et voulut m'en tenir compte. Sachant que le brave homme n'était pas riche, je ne consentis à prendre que 100 moïdores. Je fis cependant parvenir des réclamations au Brésil, ces mesures réussirent au delà de mes espérances, car sept mois après, je reçus les comptes de mes facteurs et une lettre de mon associé me donnant des détails sur l'accroissement de ma plantation; je reçus aussi des nouvelles du prieur du monastère, ayant à ma disposition ce qu'il lui restait de mon argent. Quant à celui que le roi s'était approprié, je n'en eus rien.

Mes facteurs m'envoyèrent en outre douze cents caisses de sucre et huit cents rouleaux de tabac.

J'aurais de la peine à exprimer les différentes pensées qui m'agitèrent en me voyant possesseur de tant de biens; j'étais tout d'un coup maître de 50,000 livres sterling en argent, et d'une propriété dans le Brésil de plus de 1,000 livres sterling de revenu, dont j'étais aussi sûr qu'aucun Anglais

peut l'être d'un bien qu'il possède dans sa propre patrie. En un mot, je me trouvais dans un tel bonheur, que j'avais de la peine à le comprendre moi-même; et je ne savais trop comment me conduire pour en jouir à mon aise.

La première chose à laquelle je songeai fut de récompenser mon bienfaiteur le capitaine portugais, qui m'avait donné tant de marques de sa charité dans mes malheurs, et tant de preuves de sa probité dans ma bonne fortune.

Il ne me restait plus qu'à délibérer sur ce que je ferais du bien dont la Providence m'avait rendu possesseur; plusieurs mois s'écoulèrent cependant avant que je prisse une résolution fixe à cet égard, et pendant ce temps, après avoir satisfait pleinement aux obligations que j'avais au vieux capitaine portugais, je pensai aussi à témoigner ma reconnaissance à ma pauvre veuve, dont le mari était mon premier bienfaiteur, et qui elle-même avait été ma fidèle gouvernante et la sage directrice de mes affaires. Dans ce dessein, j'allai trouver un marchand de Lisbonne, à qui je fis écrire à son correspondant de Londres, de chercher cette bonne femme, pour lui remettre de ma part 100 livres sterling, et pour l'assurer que pendant ma vie elle ne manquerait jamais de rien. En même temps j'envoyai 100 livres sterling à chacune de mes sœurs, qui vivaient à la campagne.

La flotte du Brésil étant prête à faire voile, je fis les réponses convenables aux lettres obligeantes que j'avais reçues de ce pays. J'écrivis au prieur une lettre pleine de reconnaissance pour le remercier de l'intégrité qu'il avait mise dans sa conduite envers moi, et pour lui faire présent des 872 moïdores qu'il avait à moi, avec prière d'en donner 500 au monastère, et d'en distribuer 372 aux pauvres.

J'écrivis une lettre semblable à mes facteurs et à mon associé, pour leur donner mes instructions.

Ayant mis ainsi ordre à mes affaires, vendu ma cargaison et converti toutes mes marchandises en argent, je ne trouvais plus rien d'embarrassant que le choix de la route que je devais prendre pour passer en Angleterre. J'étais fort accou-

tumé à la mer, et cependant je me sentais une aversion extraordinaire pour m'y hasarder.

Je me décidai donc à traverser l'Espagne et la France. Dans ce but, je me joignis à deux marchands portugais, qui allaient à Paris et à un voyageur anglais; je pris plusieurs domestiques et nous nous mîmes en route. Notre voyage cependant ne se passa pas sans accident, à notre passage aux Pyrénées, la neige tombait avec tant de violence et avait acquis une telle hauteur, qu'il fallut presser le pas de nos montures, au risque d'être enterrés vivants; de plus, les loups, rendus féroces par le manque de nourriture, menaçaient à chaque instant de tomber sur nous. Nous eûmes cependant le bonheur d'échapper à tous ces périls et nous arrivâmes à Toulouse sains et saufs.

Je ne dirai rien de mon voyage en France, puisque plusieurs autres ont parlé de tout ce qui concerne ce pays infiniment mieux que je ne saurais le faire. Je passai de Toulouse à Calais par Paris, et j'arrivai à Douvres le 14 janvier, après avoir essuyé un froid insupportable.

J'étais parvenu alors au but de mes désirs : j'avais avec moi tout mon bien; toutes mes lettres de change avaient été payées sans aucun délai.

J'avais renoncé au projet de me rendre au Brésil, et je me décidai à rester dans ma patrie, surtout si j'étais assez heureux pour trouver le moyen de me défaire avantageusement de ma plantation. Dans cette intention, j'écrivis à mon vieil ami de Lisbonne, qui me répondit qu'il me procurerait aisément le moyen de la vendre dans le pays même; qu'il jugeait à propos, si j'y consentais, de l'offrir en mon nom aux deux héritiers de mes facteurs, qui étaient riches, et qui, se trouvant sur les lieux, en connaissaient parfaitement la valeur; que, pour lui, il était sûr qu'ils seraient ravis d'en faire l'achat. J'y consentis; l'affaire fut bientôt réglée, et huit mois après, la flotte du Brésil étant arrivée en Portugal, j'appris par une lettre du capitaine que mon offre avait été acceptée, et que mes fac

teurs avaient envoyé à leur correspondant à Lisbonne 33,000 pièces de huit pour payer le prix convenu.

Je ne balançai pas un moment à signer les conditions de la vente, telles qu'on les avait dressées à Lisbonne, et en ayant envoyé l'acte à mon vieil ami, il me fit tenir des lettres de change de la valeur de 32,800 pièces de huit pour le prix de ma plantation.

C'est par là que je finis la première partie de l'histoire de ma vie. On y voit une si grande variété d'aventures, que je doute fort que celle d'aucun autre homme en puisse fournir autant. Elle commence par des extravagances qui ne préparent le lecteur à rien d'heureux, et elle finit par un bonheur qu'aucun des événements ne promettait.

Je pris mes deux neveux sous ma tutelle : l'aîné avait quelque bien, ce qui me détermina à l'élever avec distinction, et à faire en sorte qu'après ma mort il pût soutenir la manière de vivre que je lui faisais prendre. Pour l'autre, je le confiai à un capitaine de vaisseau, et le trouvant, après cinq années de voyages, sensé, courageux et entreprenant, je lui confiai le gouvernement d'un vaisseau.

Je me mariai d'une manière avantageuse, et je devins père de trois enfants, deux garçons et une fille ; je goûtai alors les douceurs de la vie de père de famille, dont je m'étais cru privé à jamais. Je reconnus, mieux que je n'avais encore pu le faire, combien mon vénérable père avait eu raison de me vanter les plaisirs purs d'une condition moyenne, et les jouissances de la vie privée. Mais, comme il n'est pas de bonheur parfait sur la terre, et que toute situation agréable ne saurait durer, je perdis mon épouse chérie. On verra bientôt comment, privé de cette douce compagnie, je me replongeai dans de nouvelles fatigues, et j'allai m'exposer à d'autres dangers, pour satisfaire une fantaisie qui vint me surprendre au milieu d'un bonheur acheté par tant de traverses.

CHAPITRE XV.

Robinson ne renonce pas à son goût pour les voyages. — Il devient veuf. — Il s'embarque pour visiter son île. — Sa cargaison. — Le navire incendié. — Une famine à bord. — Arrivée dans l'île.

Après avoir lutté trente-cinq ans contre une variété de malheurs dont les exemples sont fort rares, j'avais joui, pendant sept années, de tout ce que l'abondance et la tranquillité du corps et de l'esprit ont de plus agréable; mon âge était déjà fort avancé, et j'avais appris par une longue expérience, que rien n'est plus propre à rendre l'homme heureux que la médiocrité. On aurait pu croire que dans cette douce situation mon goût pour les voyages et les aventures se serait évanoui avec le feu de la jeunesse, et qu'à l'âge de soixante et un ans je me trouverais exempt de tout désir de m'éloigner de mon pays?

Eh bien, non, il en était autrement; cependant le motif qui détermine ordinairement à ce parti ne pouvait plus avoir d'influence sur moi : il ne s'agissait plus de faire fortune, car j'étais dans une position où je ne pouvais me croire plus riche par l'augmentation d'une centaine de mille livres; j'avais du bien suffisamment pour moi et pour mes héritiers; il s'augmentait même de jour en jour, car, ma famille étant peu nombreuse, je ne pouvais dépenser mes revenus, à moins de mener un train au-dessus de ma condition et de

m'embarrasser d'équipages, de domestiques, et d'autres ridicules magnificences, dont j'avais à peine une idée, bien loin d'en faire les objets de mon inclination. Ainsi, le seul parti qu'un homme sage aurait pris à ma place eût été de jouir paisiblement des présents de la Providence, et de s'abandonner à la satisfaction de les voir s'accroître dans ses mains.

Ces considérations ne furent pas assez fortes pour me faire résister longtemps au besoin de parcourir le Nouveau-Monde. C'était une véritable maladie; je désirais surtout revoir mon île, mes plantations; le souvenir de la colonie que j'y avais laissée ne me permettait pas un moment de repos : c'était l'unique sujet de mes pensées pendant le jour, et de mes rêves pendant la nuit.

Ma femme voyant avec quelle impétuosité toutes mes idés se portaient vers des projets si déraisonnables, me dit un jour : « Si vous y êtes résolu, plutôt que de vous en détourner, je suis prête à vous accompagner; quoique je trouve ce parti incompatible avec votre âge, et mal assorti à l'état de votre fortune, si la chose doit être absolument, je ne saurais vous abandonner; et je manquerais à mon devoir si je ne prenais le parti de vous suivre. »

Ces tendres paroles de ma femme dissipèrent un peu mes chimères, et me firent réfléchir d'une manière plus calme sur la nature de mon dessein : je me représentai tout ce qu'il y aurait d'extravagant pour un homme de mon âge de se précipiter de nouveau, sans aucun motif plausible, dans les hasards d'où j'étais sorti si heureusement.

Après avoir lutté longtemps contre mon imagination, j'en devins le maître; je réussis peu à peu à me tranquilliser, et dans le dessein de me créer de l'occupation j'achetai une métairie dans le comté de Bedford, avec le dessein de m'y retirer; la maison était jolie, et les terres d'alentour susceptibles d'améliorations. Rien ne me convenait mieux, puisque naturellement j'avais beaucoup de goût pour l'agriculture et pour tous les soins qu'exige l'accroissement des revenus

d'une terre. Ce travail dans mon propre domaine fut d'un grand charme pour moi et je ne songeais plus à reprendre le cours de ma vie errante; me trouvant exempt de tout chagrin, je croyais véritablement avoir atteint cette heureuse médiocrité dont mon père m'avait si souvent fait l'éloge, lorsque je fus atteint par un coup imprévu, dont le funeste effet était sans remède, et dont les conséquences me replongèrent plus profondement que jamais dans mes chimères. Le coup dont je parle fut la perte de mon épouse, dont les tendres discours avaient fait sur moi plus d'impression que jadis les larmes d'une tendre mère, les sages préceptes d'un père éclairé, et les prudents conseils de mes amis. Je m'étais félicité mille fois de m'être laissé gagner par sa douceur et son attachement : sa mort me laissait comme un homme déplacé dans le monde, privé de tout secours et de toute consolation.

Dans ce triste état je me voyais aussi étranger au sein de ma patrie que je l'étais au Brésil lorsque j'y abordai; avec ma femme j'avais perdu ma guide; j'étais comme un vaisseau sans gouvernail, que les vents agitent à leur gré : mon imagination s'ouvrait de nouveau aux courses et aux aventures; tous mes amusemets, mes terres, mon jardin, ma famille, mon bétail, qui m'avaient procuré une occupation si satisfaisante, n'avaient plus de charmes pour moi.

Je résolus de retourner à Londres, le même ennui m'y accompagna : n'ayant aucune affaire, je courais çà et là, sans dessein, comme un homme désœuvré, absolument inutile parmi tous les êtres créés, et dont la vie et la mort devaient être également indifférentes aux autres hommes.

C'était de toutes les situations de la vie humaine celle pour laquelle j'avais le plus d'aversion, accoutumé comme je l'étais dès ma plus tendre jeunesse à une vie active.

Au commencement de l'année 1693, celui de mes neveux que j'avais élevé pour la mer, et à qui j'avais donné un vaisseau à commander, revint d'un petit voyage qu'il avait fait à Bilbao, le premier qu'il eût entrepris en qualité de maître.

Étant venu me voir, il me dit que des marchands lui avaient proposé de faire pour eux un voyage dans les Indes et à la Chine. « Eh bien, mon oncle! me dit-il, pourquoi ne pas venir avec moi? Je vous promets de vous procurer le plaisir de revoir votre île; car j'ai ordre de toucher au Brésil. »

Ce projet répondait si bien à la disposition de mon esprit, que j'y consentis, et lui dis que, s'il s'accordait avec ses marchands relativement aux voyages, j'étais décidé à le suivre, pourvu que je ne fusse pas obligé d'aller plus loin que mon île. « J'espère, me dit-il, que vous n'avez pas envie d'y rester pour y vivre de nouveau à votre ancienne manière. — Ne pouvez-vous pas, lui répondis-je, me reprendre en revenant des Indes? » Il me répliqua qu'il n'y avait pas d'apparence que ses marchands lui permissent de faire un si long détour avec un vaisseau chargé : « D'ailleurs, continua-t-il, si j'avais le malheur de faire naufrage, vous seriez précisément dans la triste situation d'où vous vous êtes tiré avec tant de bonheur. »

Il y avait beaucoup de bon sens dans cette objection; mais nous trouvâmes un moyen pour remédier à cet inconvénient : ce fut d'embarquer avec nous toutes les pièces servant à former une grande chaloupe, et quelques charpentiers qui pussent, en cas de besoin, les joindre ensemble, et leur donner la dernière main dans l'île, ce qui me faciliterait les moyens de passer de là sur le continent.

Je ne fus pas longtemps à prendre ma dernière résolution; car les importunités de mon neveu répondaient tellement à mon inclination, qu'aucun motif au monde ne fut capable de la contrebalancer. D'un autre côté, ma femme étant morte, il n'y avait personne qui s'intéressât assez à mes affaires pour me détourner de ce dessein, excepté ma vieille veuve, qui s'efforça de m'arrêter par la considération de mon âge, de ma fortune, de l'inutilité d'un voyage si dangereux, et surtout par l'intérêt de mes enfants. Mais tous ces discours ne servirent de rien; je lui dis que mon désir de voyager était invincible. Me voyant tellement affermi dans

ma résolution, elle me donna alors toutes sortes de conseils pour régler mes affaires de famille et l'éducation de mes enfants.

Afin de ne rien négliger à cet égard, je fis mon testament, et laissai mes biens en de si bonnes mains, que j'étais persuadé que mes enfants ne perdraient rien de ce côté, quelque accident qui pût m'arriver; pour la manière de les élever, je m'en remis entièrement à ma bonne veuve, à qui je destinai en même temps un petit revenu suffisant pour qu'elle vécût à son aise.

Mon neveu fût prêt à mettre à la voile au commencement de janvier 1694, et je m'embarquai avec mon fidèle Vendredi dans les Dunes le 18, ayant avec moi, outre ma chaloupe démontée, une cargaison considérable de toutes sortes de choses nécessaires à ma colonie, avec le dessein de tout garder dans le vaisseau, si je ne trouvais pas mes sujets dans des dispositions convenables.

Premièrement, j'avais avec moi plusieurs valets, que mon intention était de laisser dans l'île, et d'y faire travailler pour mon compte pendant mon séjour, en leur permettant d'y rester ou de me suivre quand je prendrais le parti d'en sortir. Il y avait parmi eux deux charpentiers, un serrurier et un autre garçon fort ingénieux, tonnelier de son métier, qui était un machiniste universel. Il excellait à faire des roues et des moulins à bras pour moudre le blé; de plus, il était tourneur et potier, et capable de fabriquer dans la perfection toutes sortes d'ouvrages en bois ou en terre; en un mot, il méritait fort bien le nom de *factotum*, que nous lui donnâmes.

J'emmenais encore avec moi un tailleur, qui, s'étant offert pour aller aux Indes à la suite de mon neveu en qualité de passager, consentit ensuite à s'établir dans ma colonie. C'était un garçon fort adroit, et que je trouvai dans l'occasion, d'un grand service, par rapport à plusieurs choses même éloignées de son métier.

Ma cargaison consistait en une grande quantité de toiles

et de petites étoffes minces propres à habiller les Espagnols, que je m'attendais à trouver dans mon île; il y en avait assez, selon mon calcul, pour les tenir bien vêtus pendant sept ans. Si l'on y ajoute tous les autres objets nécessaires à les couvrir, comme gants, chapeaux, souliers, bas, il y en avait environ pour 300 livres sterling, y compris tout ce qu'il fallait pour des lits, la batterie de cuisine, pots, chaudrons, et du cuivre pour en faire un plus grand nombre. J'y avais joint à peu près cent livres pesant de fer travaillé, comme clous, outils de toute espèce, crochets, gonds, serrures, etc.

Je ne dois pas oublier une centaine d'armes à feu de réserve, mousquets, fusils, pistolets, beaucoup de plomb de tout calibre, et deux pièces de canon de bronze. Comme il m'était impossible de prévoir les dangers auxquels ma colonie pouvait être exposée un jour, j'avais encore chargé le vaisseau d'une centaine de barils de poudre à canon, d'épées, de sabres et de plusieurs fers de pique et de hallebarde. Je priai mon neveu de prendre avec lui deux petits canons de tillac de plus que le nombre nécessaire, afin de les laisser dans l'île s'il était nécessaire d'y bâtir un fort et de la mettre en défense contre quelque ennemi. Cette précaution n'était pas inutile, comme j'eus lieu de le penser en arrivant; et l'on verra par la suite de cette histoire qu'il n'en fallait pas moins pour se maintenir dans la possession de l'île.

Ce voyage réussit beaucoup mieux que tous ceux que j'avais faits sur mer; cependant nous eûmes des vents contraires, et quelques autres contre-temps, qui firent durer le voyage plus que je n'avais pensé.

Le soir du 20 février, le matelot qui était en sentinelle vint nous dire qu'il avait vu de loin un éclat de lumière suivi d'un coup de canon; et, immédiatement après, un mousse annonça que le bosseman en avait entendu un second. Nous montâmes aussitôt sur le tillac, où, pendant quelques moments, nous n'entendîmes rien; mais peu de

minutes après nous découvrîmes une grande lumière, et nous pensâmes que c'était celle d'un incendie.

Nous eûmes d'abord recours à notre estime, qui nous fit supposer qu'il ne pouvait y avoir de ce côté aucune terre à moins de cinq cents lieues de distance, car cette lumière paraissait à l'ouest-nord-ouest de nous : il était à penser que le feu devait avoir pris à quelque vaisseau ; les coups de canon qu'on venait d'entendre nous persuadèrent que nous ne pouvions en être loin, et nous étions sûrs qu'en suivant notre route nous en approchions, parce que de moment à autre la flamme nous paraissait plus grande. Cependant, le temps se trouvant d'abord nébuleux, nous ne pûmes rien voir que du feu ; mais, une demi-heure après, poussés par un vent favorable, quoique assez faible, et le temps s'étant un peu éclairci, nous aperçûmes distinctement un grand vaisseau dévoré par le feu au milieu de la mer.

J'ordonnai qu'on fît feu de cinq canons, l'un immédiatement après l'autre, afin de leur apprendre qu'il y avait à peu de distance un navire prêt à les secourir, et qu'ils redoublassent d'efforts pour se sauver de notre côté dans la chaloupe ; car, bien que nous pussions voir leur vaisseau éclairé par la flamme, il leur était impossible de nous apercevoir, à cause de l'obscurité de la nuit.

Nous mîmes à la cape pendant quelque temps, et, en attendant le jour, nous laissâmes aller le vaisseau du côté où nous découvrîmes le bâtiment embrasé ; mais, pendant cette manœuvre, nous vîmes avec une grande frayeur, quoique nous eussions lieu de nous y attendre, le navire sauter en l'air, et quelques moments après le feu s'éteindre tout à coup, parce que sans doute le reste du vaisseau était allé à fond. C'était un spectacle terrible et affligeant, surtout en songeant aux malheureux qui devaient être détruits par les flammes, ou bien errer avec leur chaloupe sur le vaste Océan. Les ténèbres ne nous permettant pas d'en juger, la prudence voulait que je supposasse le second cas ; pour les guider du mieux qu'il nous était possible, je fis descendre

des lanternes sur tous les côtés du vaisseau, et tirer le canon durant toute la nuit, afin de leur faire connaître qu'ils n'étaient pas loin de nous.

Le lendemain, à huit heures environ, nous découvrîmes, par le moyen de nos lunettes d'approche, deux chaloupes surchargées de monde, et nous aperçûmes que ces infortunés, ayant le vent contraire, ramaient de toutes leurs forces, et que, nous ayant vus, ils multipliaient les signaux pour diriger nos regards vers eux.

Nous leur donnâmes à notre tour le signal ordinaire de venir à bord, et en même temps nous fîmes plus de voiles pour nous mettre plus à portée. En moins d'une demi-heure nous les joignîmes et les fîmes tous entrer dans le vaisseau. Ils étaient pour le moins soixante, tant hommes que femmes et petits enfants.

Il m'est impossible de dépeindre les gesticulations surprenantes, les extases et les postures variées avec lesquelles ces malheureux exprimaient la joie qu'il ressentaient d'une délivrance si peu attendue.

Ils nous prodiguèrent toutes les marques de reconnaissance que les sentiments et la politesse sont capables de dicter. Le capitaine et un des religieux vinrent me voir pour me dire qu'ils désiraient me parler, ainsi qu'à mon neveu, afin de nous consulter sur leur sort. Dès que mon neveu fut venu, ils commencèrent par nous dire que tout ce qu'ils avaient au monde n'était pas capable de nous récompenser du service important que nous leur avions rendu, mais qu'ils avaient sauvé de l'argent, et arraché différentes choses de prix, qu'ils avaient ordre de nous offrir tout, si nous voulions bien l'accepter; qu'ils nous conjuraient seulement de les mettre à terre en quelque endroit d'où il leur fût possible de gagner la France.

Je répondis au capitaine français que si nous l'avions secouru lui et les siens dans le malheur, nous n'avions fait que ce que l'humanité exigeait que nous fissions pour notre prochain, et que nous souhaitions qu'on fît de même pour

nous en pareille extrémité. Mais, malgré notre désir de vous être utile, la chose est d'une grande difficulté. Nous ne sommes pas les maîtres de changer notre route de propos délibéré pour l'amour de vous; mon neveu le capitaine ne pourrait se justifier devant les propriétaires avec lesquels il s'est engagé à continuer son voyage, après avoir touché au Brésil. Tout ce qu'il nous est possible de faire pour vous, c'est de diriger notre route du côté où nous pouvons nous attendre à rencontrer des navires qui reviennent des Indes occidentales, et de vous procurer par là le moyen de passer en Angleterre ou en France.

La première partie de ma réponse était si pleine d'humanité et de générosité même, que ces messieurs ne pouvaient qu'en être très-satisfaits; mais il n'en était pas ainsi du reste, et les passagers, qui craignaient d'être obligés d'aller avec nous jusqu'aux Indes orientales, me conjurèrent, puisque nous étions tellement dérivés du côté de l'ouest avant que de les rencontrer, d'avoir du moins la bonté de suivre le même cours jusqu'au banc de Terre-Neuve, où peut-être ils pourraient louer quelque bâtiment pour retourner au Canada, d'où ils étaient partis.

Je trouvais cette proposition raisonnable, et j'étais fort porté à la leur accorder : je considérais que de traîner tout cet équipage jusqu'aux Indes ne serait pas seulement un parti triste et insupportable pour eux, mais qu'il pourrait entièrement ruiner notre voyage, en faisant une brèche irréparable à nos provisions de bouche. Je ne croyais pas d'ailleurs enfreindre le contrat que mon neveu avait fait avec ses marchands en me prêtant à un accident imprévu. Certes les lois de la nature ne pouvaient nous permettre d'abandonner à une mort presque inévitable un si grand nombre d'hommes; et puisque nous les avions pris à notre bord, nous ne pouvions nous dispenser de les mettre quelque part à terre. Je consentis donc à suivre notre route comme ils le souhaitaient, et si les vents rendaient la chose impossible, je leur promis de les débarquer à la Martinique.

Le temps continuait à être beau; mais il régnait un vent assez vigoureux, qui resta quelques jours entre le nord-est et le sud-est, ce qui nous fit manquer plusieurs occasions d'envoyer nos gens en Europe. De cette manière nous fûmes forcés de pousser notre voyage jusqu'à ce que nous arrivâmes au banc de Terre-Neuve, après une semaine de navigation. Nous mîmes nos Français dans une barque qu'ils avaient louée en pleine mer pour les descendre à terre, et de là les conduire en France, s'il leur était possible de trouver en cet endroit assez de provisions pour s'avitailler.

Le seul passager français qui restât sur notre bord fut un jeune prêtre, qui ayant appris que nous avions dessein d'aller aux Indes, souhaita de faire le voyage avec nous, et d'être mis à terre sur la côte de Coromandel. J'y consentis avec plaisir. Cet homme me plaisait beaucoup, et non sans raison, quatre matelots s'engagèrent aussi avec nous, c'étaient de braves gens, qui nous furent d'un grand service.

De là nous prîmes la route des Indes occidentales, en faisant cours du côté du sud et du sud-quart à l'est, sans avoir beaucoup de vent pendant une vingtaine de jours. Nous étions dans cette situation quand nous trouvâmes de nouveau l'occasion d'exercer notre humanité sur un objet tout aussi déplorable que le premier.

Le 19 mars 1695, étant dans la latitude septentrionale de 27 degrés 5 minutes, nous découvrîmes un grand vaisseau venant à nous. Nous pûmes d'abord le voir distinctement, mais en étant plus prêt nous aperçûmes qu'il avait perdu le perroquet du grand mât, le mât d'artimon et le beaupré. Il tira d'abord un coup de canon pour nous faire savoir sa détresse. Nous avions un vent frais nord-nord-est, et en peu de temps nous fûmes à portée de l'entendre.

Nous apprîmes qu'il était de Bristol, et qu'il revenait des Barbades, mais qu'aux Barbades même il avait été jeté hors de sa route par un furieux ouragan, quelques jours avant qu'il fût prêt à mettre à la voile, et pendant que le capitaine

et le premier contre-maître étaient encore à terre; de sorte qu'outre la violence de la tempête il avait manqué à ce vaisseau des hommes capables de le conduire. Il avait été attaqué par un second orage, qui l'avait absolument dérouté du côté de l'ouest et réduit dans le triste état où nous le rencontrâmes.

Ce qui mettait le comble à leur malheur, c'est qu'avec la fatigue que leur avaient causée ces deux tempêtes, ils mouraient de faim. Il ne leur restait pas une seule once de pain ni de viande depuis plus de onze jours, et leur unique consolation était d'avoir encore un peu d'eau et un demi-tonneau de farine environ.

Nous fîmes d'abord tous nos efforts pour donner à ce malheureux équipage le secours qui était en notre pouvoir, et j'avais assez d'empire sur l'esprit de mon neveu pour le porter à les avitailler entièrement, quand même nous aurions été par là contraints d'aller dans la Virginie, ou sur quelque autre côte de l'Amérique, faire de nouvelles provisions pour nous-mêmes; mais heureusement nous ne fûmes pas obligés de pousser notre charité jusqu'à ce point.

Ces malheureux étaient alors exposés à un nouveau péril, et il y avait tout à craindre de leur gourmandise. Le contre-maître nous en amena six dans sa chaloupe, qui paraissaient autant de squelettes, et qui avaient à peine la force de remuer leurs rames. Il était lui-même à moitié mort, n'ayant rien réservé pour lui, et s'étant contenté de la portion donnée au moindre matelot.

En mettant quelques mets devant lui, je l'avertis d'en user avec lenteur et avec sobriété; mais à peine eut-il mangé trois bouchées qu'il se trouva mal. Il fut assez prudent pour s'arrêter d'abord, et notre chirurgien lui fit préparer un bouillon propre à lui servir de remède et de nourriture tout ensemble; il fut mieux dès qu'il l'eut pris. Je n'oubliais pas cependant ses compagnons, à qui je donnai aussi de quoi manger. Ils dévoraient véritablement, étant si affamés qu'ils en avaient contracté une espèce de rage qui les empêchait

d'être en aucune manière maîtres d'eux-mêmes. Il y en eut parmi eux qui mangèrent avec tant d'avidité, que le jour suivant ils pensèrent en mourir.

Je retins le contre-maître, que nous appelions alors le capitaine, à notre bord avec ses gens, pour qu'ils reprissent vigueur par de bons aliments; et, songeant à rendre le même service au reste de l'équipage, je fis conduire à leur navire notre contre-maître avec la chaloupe montée de douze hommes, chargée d'un sac plein de pain, et de six grosses pièces de bœuf. Notre chirurgien donna ordre à mes matelots de faire bouillir cette viande en leur présence, et de placer des sentinelles dans la chambre du cuisinier, pour empêcher ces gens affamés de dévorer la viande crue, et de ne leur en donner d'abord qu'une petite portion. Cette sage précaution leur conserva la vie, et si on l'avait négligée, ils eussent péri par le moyen de ces mêmes aliments qui leur étaient donnés pour les empêcher de mourir.

J'ordonnai à notre contre-maître d'aller dans la chambre des passagers pour prendre connaissance de leur état, et leur donner les rafraîchissements nécessaires s'ils étaient encore en vie. Le chirurgien l'avait pourvu en conséquence d'une grande écuelle pleine du bouillon préparé qui avait fait tant de bien au pauvre contre-maître, et qui, selon lui, était capable de les rétablir par degrés.

Peu satisfait de toutes ces mesures, et désirant voir de mes propres yeux le triste spectacle que ce vaisseau me fournirait d'une manière plus vive que ne pourrait jamais le faire aucun récit, je suivis nos gens avec la chaloupe.

Je trouvai tous ces pauvres affamés dans une espèce de sédition, et prêts à enlever la viande du chaudron par force; mais mon contre-maître, faisant son devoir, avait placé une sentinelle à la porte de la chambre du cuisinier, et, voyant qu'il n'obtenait rien par ses exhortations, il employa la violence pour leur faire du bien en dépit d'eux-mêmes. Il eut pourtant la condescendance de tremper quelques biscuits dans le pot, et de leur en donner un à chacun pour apaiser

la fureur de leur appétit, les priant de croire que c'était pour leur propre conservation qu'il ne leur en donnait que peu à la fois; mais rien n'était capable de les calmer, si je ne fusse survenu avec leurs propres officiers; et si je n'avais pas ajouté à mes exhortations la terrible menace de ne leur donner rien à moins qu'ils ne se tinssent en repos, je crois en vérité qu'ils auraient forcé la chambre du cuisinier, et dévoré la viande avant qu'elle ne fût cuite. Nous les apaisâmes pourtant, et, commençant à les nourrir par degrés, nous leur permîmes à la fin de manger autant qu'ils le désiraient, et tout alla mieux que je ne l'avais espéré.

La misère des passagers était plus terrible que celle de l'équipage. Comme les matelots avaient eu d'abord peu de chose pour eux-mêmes, ils leur avaient donné des portions extrêmement petites; à la fin ils les avaient absolument négligés, de sorte que depuis six ou sept jours ils n'avaient eu rien du tout à manger, et fort peu de chose les deux ou trois jours précédents.

Quiconque lira le récit de ce tragique accident doit songer qu'il n'est pas possible, quelque humanité que l'on ait, de faire sur mer ce que l'on peut faire sur terre. Il s'agissait de donner du secours à ce malheureux équipage, mais non de rester avec lui; et quoiqu'il désirât fort d'aller de conserve avec nous pendant quelques jours, nous n'avions pas le loisir d'attendre un vaisseau qui avait perdu ses mâts. Néanmoins, lorsque le capitaine nous conjura de l'aider à dresser un perroquet au grand mât, et un autre à son artimon, nous voulûmes bien mettre à la cape pendant trois ou quatre jours. Ensuite, après lui avoir donné cinq ou six tonneaux de bœuf et de lard, une bonne provision de biscuit, de la farine et des pois, et avoir accepté pour payement trois caisses de sucre, une quantité assez grande de rhum et quelques pièces de huit, nous le quittâmes.

Nous étions à la latitude de 19 degrés 32 minutes, et nous avions eu jusqu'alors un voyage assez heureux par rapport au temps, excepté au commencement où nous avions éprouvé

des vents contraires. Après quelques incidents peu considérables, comme changements de vents, ouragans, beau temps et pluies, je découvris mon île le 10 avril 1695, mais ce ne fut pas sans très-grandes difficultés; j'y étais entré autrefois et j'en étais sorti du côté du sud-est vers le Brésil, mais faisant route alors entre l'île et le continent, et n'ayant point de carte de cette côte, ni aucune marque particulière à laquelle je pusse la reconnaître, je la vis sans savoir que ce fût elle.

Nous croisâmes pendant longtemps de côté et d'autre, nous mîmes pied à terre dans plusieurs îles situées à l'embouchure du fleuve Orénoque, mais sans parvenir à notre but.

Enfin, allant de l'une à l'autre, tantôt avec le vaisseau, et tantôt avec la chaloupe du vaisseau français, qui était parfaitement bonne et qu'on nous avait cédée avec plaisir, je gagnai le côté méridional de mon île, que je reconnus aussitôt. Je fis mettre le vaisseau à l'ancre dans une rade sûre, vis-à-vis de la petite baie près de laquelle était mon ancienne habitation.

Dès que j'eus fait cette découverte, j'appelai Vendredi, et je lui demandai s'il savait où il était. Il regarda fixement pendant quelque temps, et puis, frappant de joie ses mains l'une contre l'autre, il s'écria : « Oui, oui! oh, voilà! oh, voilà! » et, montrant du doigt mon château, il se mit à chanter, à faire des gambades comme un fou; j'avais même bien de la peine à l'empêcher de sauter dans la mer et d'aller à terre à la nage.

« Eh bien, Vendredi, lui dis-je, qu'en penses-tu? Trouverons-nous quelqu'un ou non? Ton père y sera-t-il? » Au nom de son père, le pauvre garçon, dont le cœur était si sensible, parut tout troublé, et je vis les larmes couler de ses yeux en abondance. « Qu'y a-t-il donc, Vendredi? lui dis-je; es-tu affligé parce qu'il y a apparence que tu verras ton père? — Non, non, non, non, répondit-il en secouant la tête, moi ne le voir plus! — Eh, qu'en sais-tu, mon enfant? lui dis-je! — Oh! repartit-il, lui mort longtemps, lui beaucoup vieux homme. — La chose n'est pas encore sûre, lui dis-je;

mais enfin crois-tu que nous trouverons quelque autre de nos gens? » Il avait sans doute les yeux meilleurs que les miens; car, quoique nous fussions à une demi-lieue de terre, il me montra du doigt la colline qui était au-dessus de mon château, s'écriant : « Moi voir beaucoup d'hommes là, là et là. » Je tournai les yeux vers cet endroit; mais je ne vis rien, pas même avec ma lunette d'approche, malgré cela il avait raison, comme je le sus le lendemain; car cinq ou six de mes sujets avaient été en cet endroit pour voir le vaisseau, ne sachant qu'en penser.

Dès que Vendredi m'eut dit qu'il voyait du monde, je fis mettre pavillon anglais et tirer deux coups de canon, pour leur donner à entendre que nous étions amis, et un demi-quart d'heure après nous vîmes une fumée s'élever du côté de la petite baie. J'ordonnai en ce moment qu'on mît la chaloupe en mer, avec un drapeau blanc en signe de paix, et, prenant Vendredi avec moi, je me fis descendre à terre.

Comme nous allions vers le rivage dans un moment où la marée était presque haute, nous entrâmes tout droit dans une petite baie, et le premier homme sur lequel je fixai les yeux fut l'Espagnol auquel j'avais sauvé la vie; je reconnus parfaitement bien ses traits. J'ordonnai d'abord que tout le monde restât dans la chaloupe,et que personne ne me suivît à terre : mais il n'y eut pas moyen de retenir Vendredi; ce tendre fils avait découvert son père à une si grande distance des autres Espagnols, qu'il ne me fut pas possible de le voir; et il est certain que si on avait voulu l'empêcher d'aller à terre, il se serait jeté dans la mer pour y aller à la nage. A peine avait-il mis le pied sur le rivage, qu'il vola du côté du vieux sauvage avec la vitesse d'une flèche décochée par un bras vigoureux. L'homme le plus insensible n'aurait pu s'empêcher de verser quelques larmes en voyant les transports de joie auquel ce pauvre garçon s'abandonna en joignant son père. Il l'embrassa, le prit entre ses bras pour le mettre à terre sur le tronc d'un arbre, le regarda fixement, comme un homme qui considère avec étonnement

un tableau extraordinaire, ensuite il se plaça près de lui, l'embrassa de nouveau, se remit sur ses pieds, et continua à le regarder avec attention, comme à la fois enchanté et stupéfait de le revoir.

Je n'aurais jamais fini si je voulais raconter en détail toutes les civilités que me firent les Espagnols. Le premier, que je reconnaissais parfaitement bien, comme je l'ai déjà dit, s'approcha de la chaloupe, portant un drapeau de paix et accompagné d'un de ses compatriotes. Non-seulement il ne me reconnut pas d'abord; mais il n'avait pas seulement la pensée que ce pût être moi, avant que je lui eusse parlé. « Comment! lui dis-je d'abord en portugais, vous ne me reconnaissez pas? » Il ne me répondit pas un mot; mais, donnant son fusil à son compagnon, il ouvrit les bras, et vint m'embrasser en disant plusieurs choses en espagnol dont je n'entendais qu'une partie. Il me serra dans ses bras, et me demanda mille pardons de n'avoir pas reconnu ce visage qu'il avait considéré autrefois comme celui d'un ange envoyé du ciel pour lui sauver la vie. Il me proposa ensuite de visiter mon château, je le voulus bien; mais il me fut aussi impossible de retrouver ma demeure que si je n'y eusse jamais été. Ils avaient planté un si grand nombre d'arbres, ils les avaient arrangés d'une manière si bizarre, et les avaient placés si près l'un de l'autre, que ces arbres, ayant pris un accroissement extraordinaire pendant les dix années de mon absence, rendaient mon château absolument inaccessible; on n'en pouvait approcher que par des chemins si tortueux, que c'était un vrai labyrinthe pour tout autre que pour les habitants.

Quand je lui demandai quelle raison l'avait porté à faire tant de fortifications, il me dit que j'en verrais assez la nécessité quand il m'aurait donné un détail de tout ce qui s'était passé depuis l'arrivée des Espagnols dans mon île. « Quoique alors, continua-t-il, je fusse dans une grande consternation de votre départ, je ne laissai pas d'être charmé du bonheur qui vous avait procuré si à propos un navire pour

vous tirer de ce désert. J'ai eu fort souvent, continua-t-il, certains mouvements dans l'esprit qui me persuadaient que vous y reviendriez un jour. Mais je dois avouer que rien ne m'est jamais arrivé dans le cours de ma vie de plus triste et de plus mortifiant que d'apprendre votre départ quand j'ai conduit ici mes compatriotes.

Peu après, nous vîmes approcher l'homme qu'il avait envoyé pour avertir ses compagnons de mon arrivée. Il était suivi de onze Espagnols, qu'à leur habillement il était impossible de prendre pour tels. Il commença par nous faire connaître les uns aux autres; il se tourna d'abord de mon côté en me disant : « Monsieur, voilà quelques-uns des gentilshommes qui vous sont redevables de la vie; et ensuite il leur dit qui j'étais, et quelle obligation ils m'avaient. Là-dessus il s'approchèrent tous l'un après l'autre, non comme une troupe de simples matelots qui voudraient faire connaissance avec un homme de leur profession, mais comme des ambassadeurs chargés de haranguer un monarque ou un conquérant. Toutes leurs manières étaient obligeantes et polies, avec une nuance de gravité qui donnait un air de grandeur à leur soumission même. Je puis protester qu'ils savaient beaucoup mieux leur monde que moi, et que j'étais fort embarrassé pour recevoir leurs compliments, bien loin de me sentir en état de leur rendre la pareille.

L'histoire de leur arrivée et de leur conduite dans l'île est tellement remarquable, et présente tant d'incidents qui ont rapport au commencement de cette histoire, que je ne saurais m'empêcher de la donner ici avec toutes les particularités qui me paraissent intéressantes.

CHAPITRE XVI.

Arrivée des Espagnols dans l'île de Robinson. — Caractère des trois Anglais. — Leur cruauté.— Combat.— Punition.— Débarquement des sauvages. — Grand combat. — Le champ de bataille.

On n'a pas oublié peut-être que j'avais envoyé un Espagnol et le père de Vendredi, sauvés tous deux de la fureur des cannibales, chercher sur le continent les autres Espagnols, pour les transporter dans l'île, afin de les tirer du triste état où ils étaient, et de trouver avec eux le moyen de revenir en Europe. Je n'avais pas alors plus de raison pour m'attendre à ma délivrance que je n'en eus vingt ans auparavant d'espérer l'arrivée d'un vaisseau anglais, au moyen duquel je pusse me tirer de ma triste situation. Par conséquent, lorsque mes gens revinrent ils ne purent qu'être très-étonnés en voyant que j'étais parti, et que j'avais laissé dans l'île trois étrangers en possession de tout ce qui m'appartenait : leur surprise fut d'autant plus grande qu'ils s'attendaient à le partager avec moi.

Le voyage de mon Espagnol avec le père de Vendredi n'avait rien présenté de particulier, le temps s'étant trouvé fort doux et la mer très-calme. Ses compagnons furent charmés de le revoir; il se trouvait le principal d'entre eux et leur commandant depuis que le capitaine du vaisseau dans le-

quel ils avaient fait naufrage était mort. Ils furent d'autant plus surpris de le voir, qu'ils le savaient tombé entre les mains des sauvages, et qu'ils supposaient qu'il en avait été dévoré selon leur affreuse coutume.

L'histoire de sa délivrance et la manière dont j'avais pourvu à ses besoins leur parut d'abord un songe ; mais lorsqu'il leur montra les provisions qu'il apportait pour leur voyage, les armes, la poudre et le plomb, ils furent tirés de leur surprise; se formèrent une idée juste de leur sort, et firent tous les préparatifs nécessaires pour passer dans mon île.

Leur premier soin fut d'avoir des canots; obligés de passer les bornes de la probité, en trompant leurs amis les sauvages, ils leur empruntèrent deux grandes barques, sous prétexte d'aller se divertir en mer ou à la pêche. Le lendemain ils partirent dans ces canots. Il ne leur fallut pas beaucoup de temps pour embarquer leurs richesses, n'ayant ni bagage, ni habits, ni vivres, rien en un mot que ce qu'ils avaient sur le corps.

Mes deux envoyés ne furent absents en tout que trois semaines, et à leur retour ils trouvèrent mon domaine en proie à trois scélérats les plus effrontés, les plus déterminés, et les plus difficiles à gouverner qu'on aurait pu trouver dans le monde entier.

La seule chose équitable que firent ces coquins fut de donner d'abord ma lettre aux Espagnols, et de leur mettre mes provisions entre les mains, comme je le leur avais ordonné. Ils leur remirent encore un grand écrit très-circonstancié, contenant la manière dont j'avais fait mon pain, élevé mes chèvres apprivoisées, semé mon blé, séché mes raisins, fabriqué mes pots, en un mot toute ma conduite dans cette déplorable situation. Non-seulement ils livrèrent cet écrit aux Espagnols, dont deux savaient assez d'anglais pour en profiter, mais ils partagèrent avec eux mon château. Le chef des Espagnols avait déjà une idée exacte de ma manière de vivre, ce qui le rendait capable de conduire toutes les

affaires de la colonie, avec le secours du père de Vendredi. Pour les Anglais, ils étaient trop grands seigneurs pour se mêler d'une occupation si basse; ils ne songeaient qu'à parcourir l'île, à tuer des perroquets, et à tourner des tortues; le soir, quand ils revenaient au logis, ils trouvaient le souper prêt, grâce aux soins des Espagnols.

Ceux-ci s'en seraient consolés si les Anglais avaient seulement voulu les laisser en repos; mais ils n'étaient pas gens à vivre longtemps en paix; ils n'avaient pas la moindre envie de songer au bien de cette petite république, et ils ne voulaient pas souffrir que les autres les déchargeassent de ce soin.

Leurs différends, d'abord peu considérables, ne valent pas la peine d'être rapportés; mais tout à coup leur scélératesse éclata de la manière la plus extraordinaire. Ils se mirent à faire une guerre ouverte aux Espagnols avec une insolence incroyable, d'une manière contraire à leurs intérêts, à la justice, n'ayant pas seulement le moindre prétexte pour pallier la brutalité de leur conduite.

Avant d'aller plus loin il faut que je supplée ici à une négligence dont je me suis rendu coupable en oubliant d'instruire le lecteur d'une particularité qui a rapport avec ce qui va suivre.

Au moment de lever l'ancre pour quitter mon île, il arriva une petite querelle dans le vaisseau. La chose en serait venue peut-être à une seconde sédition, si le capitaine, s'armant de tout son courage, et assisté de moi et de ses amis, n'avait saisi deux des plus opiniâtres, et ne les eût fait mettre aux fers, en les menaçant, comme rebelles retombant une seconde fois dans le même crime, de les tenir en prison jusqu'à ce qu'il les fît pendre en Angleterre.

Quoique le capitaine n'eût pas cette intention, il effraya tellement par là plusieurs matelots coupables de la première mutinerie, qu'ils persuadèrent à tout le reste qu'on les amusait seulement par de bonnes paroles, et qu'on les livrerait entre les mains de la justice dans le premier port d'Angle-

terre où le vaisseau entrerait. Le contre-maître en eut vent, et nous en avertit; il fut donc résolu que moi, qui passais toujours pour un homme de considération, j'irais leur parler avec le contre-maître, et les assurerais que s'ils se comportaient bien pendant le reste du voyage, il ne serait jamais parlé du passé. Je m'acquittai de cette commission, et leur donnai ma parole d'honneur qu'ils n'avaient rien à craindre du ressentiment du capitaine. Ce procédé les apaisa, surtout quand ils virent relâchér à ma prière les deux mutins à qui on avait mis les fers aux pieds.

Cependant cette affaire nous empêcha de faire voile pendant la nuit, et, le vent s'étant abattu, nous sûmes le lendemain que les prisonniers qu'on avait relâchés avaient volé chacun un mousquet, quelques autres armes, apparemment de la poudre, et que, s'étant glissés dans la pinasse, ils s'étaient sauvés à terre, pour se joindre aux autres mutins, leurs dignes compagnons.

Dès que nous eûmes fait cette découverte, je fis mettre la chaloupe en mer, avec le contre-maître et douze hommes, pour chercher ces coquins; mais ils ne se trouvèrent pas plus que les trois autres, car ils avaient tous fui ensemble dans les bois dès qu'ils avaient vu approcher la chaloupe.

Par cette nouvelle recrue, le nombre des Anglais dans l'île montait à cinq; mais les trois premiers étaient si supérieurs en méchanceté aux nouveaux venus, qu'après avoir vécu deux jours avec eux ils les chassèrent de la maison, les obligèrent à pourvoir à leur propre subsistance, et pendant quelque temps poussèrent la dureté jusqu'à leur refuser la moindre nourriture. Tous ces événements eurent lieu avant l'arrivée des Espagnols.

Quand ceux-ci furent venus dans l'île, ils firent tous leurs efforts pour porter ces trois bêtes féroces à se réconcilier avec leurs compatriotes, et à les reprendre dans leur demeure : mais les scélérats ne voulurent pas même en entendre parler.

Ainsi ces deux malheureux furent forcés de vivre à part, et, voyant qu'il n'y avait que l'industrie et l'application qui pussent les mettre en état de subsister, ils établirent leur demeure dans la partie septentrionale de l'île, mais un peu du côté de l'ouest, de peur des sauvages, qui d'ordinaire débarquaient dans l'île du côté de l'est.

C'est là qu'ils construisirent deux cabanes, l'une pour eux, et l'autre pour leur magasin. Les Espagnols leur ayant donné du blé pour semer, et une partie des pots que je leur avais laissés, ils se mirent à creuser, à planter et à faire des enclos, d'après le modèle que je leur avais prescrit. Quoiqu'ils n'eussent d'abord ensemencé qu'une très-petite portion de terre, ils eurent assez de blé pour faire du pain.

Ils étaient dans cette situation quand les trois coquins dont j'ai parlé vinrent les insulter uniquement pour se divertir. Ils leur dirent que c'était à eux que l'île appartenait, et que le gouverneur leur en avait donné la possession; que personne n'y avait le moindre droit qu'eux, et qu'ils ne bâtiraient point de maison sur leur terrain à moins que de leur en payer la rente, ou qu'ils auraient à s'en repentir.

Les pauvres gens s'imaginèrent d'abord qu'ils plaisantaient; ils leur demandèrent s'il voulaient entrer, pour voir à leur aise les beaux palais qu'ils avaient bâtis, et pour s'expliquer sur les rentes qu'ils demandaient. L'un, voulant badiner à son tour, leur dit que s'ils étaient les maîtres du terrain, ils espéraient qu'en cas qu'ils réussissent à faire valoir leurs terres comme il faut, ils voudraient bien leur accorder quelques années de franchise, à l'exemple des autres seigneurs, et il les pria de faire venir un notaire pour dresser un contrat. Un des trois bandits répondit, en jurant et en blasphémant, qu'ils allaient voir si tout ceci n'était qu'une raillerie, et, s'approchant d'un feu que ces malheureux avaient fait pour apprêter leur dîner, il prend un tison, le jette dans une des cabanes, et y met le feu. Elle aurait été consumée si un des propriétaires n'eût couru à

terre où le vaisseau entrerait. Le contre-maître en eut vent, et nous en avertit; il fut donc résolu que moi, qui passais toujours pour un homme de considération, j'irais leur parler avec le contre-maître, et les assurerais que s'ils se comportaient bien pendant le reste du voyage, il ne serait jamais parlé du passé. Je m'acquittai de cette commission, et leur donnai ma parole d'honneur qu'ils n'avaient rien à craindre du ressentiment du capitaine. Ce procédé les apaisa, surtout quand ils virent relâchér à ma prière les deux mutins à qui on avait mis les fers aux pieds.

Cependant cette affaire nous empêcha de faire voile pendant la nuit, et, le vent s'étant abattu, nous sûmes le lendemain que les prisonniers qu'on avait relâchés avaient volé chacun un mousquet, quelques autres armes, apparemment de la poudre, et que, s'étant glissés dans la pinasse, ils s'étaient sauvés à terre, pour se joindre aux autres mutins, leurs dignes compagnons.

Dès que nous eûmes fait cette découverte, je fis mettre la chaloupe en mer, avec le contre-maître et douze hommes, pour chercher ces coquins; mais ils ne se trouvèrent pas plus que les trois autres, car ils avaient tous fui ensemble dans les bois dès qu'ils avaient vu approcher la chaloupe.

Par cette nouvelle recrue, le nombre des Anglais dans l'île montait à cinq; mais les trois premiers étaient si supérieurs en méchanceté aux nouveaux venus, qu'après avoir vécu deux jours avec eux ils les chassèrent de la maison, les obligèrent à pourvoir à leur propre subsistance, et pendant quelque temps poussèrent la dureté jusqu'à leur refuser la moindre nourriture. Tous ces événements eurent lieu avant l'arrivée des Espagnols.

Quand ceux-ci furent venus dans l'île, ils firent tous leurs efforts pour porter ces trois bêtes féroces à se réconcilier avec leurs compatriotes, et à les reprendre dans leur demeure : mais les scélérats ne voulurent pas même en entendre parler.

Ainsi ces deux malheureux furent forcés de vivre à part, et, voyant qu'il n'y avait que l'industrie et l'application qui pussent les mettre en état de subsister, ils établirent leur demeure dans la partie septentrionale de l'île, mais un peu du côté de l'ouest, de peur des sauvages, qui d'ordinaire débarquaient dans l'île du côté de l'est.

C'est là qu'ils construisirent deux cabanes, l'une pour eux, et l'autre pour leur magasin. Les Espagnols leur ayant donné du blé pour semer, et une partie des pots que je leur avais laissés, ils se mirent à creuser, à planter et à faire des enclos, d'après le modèle que je leur avais prescrit. Quoiqu'ils n'eussent d'abord ensemencé qu'une très-petite portion de terre, ils eurent assez de blé pour faire du pain.

Ils étaient dans cette situation quand les trois coquins dont j'ai parlé vinrent les insulter uniquement pour se divertir. Ils leur dirent que c'était à eux que l'île appartenait, et que le gouverneur leur en avait donné la possession; que personne n'y avait le moindre droit qu'eux, et qu'ils ne bâtiraient point de maison sur leur terrain à moins que de leur en payer la rente, ou qu'ils auraient à s'en repentir.

Les pauvres gens s'imaginèrent d'abord qu'ils plaisantaient; ils leur demandèrent s'il voulaient entrer, pour voir à leur aise les beaux palais qu'ils avaient bâtis, et pour s'expliquer sur les rentes qu'ils demandaient. L'un, voulant badiner à son tour, leur dit que s'ils étaient les maîtres du terrain, ils espéraient qu'en cas qu'ils réussissent à faire valoir leurs terres comme il faut, ils voudraient bien leur accorder quelques années de franchise, à l'exemple des autres seigneurs, et il les pria de faire venir un notaire pour dresser un contrat. Un des trois bandits répondit, en jurant et en blasphémant, qu'ils allaient voir si tout ceci n'était qu'une raillerie, et, s'approchant d'un feu que ces malheureux avaient fait pour apprêter leur dîner, il prend un tison, le jette dans une des cabanes, et y met le feu. Elle aurait été consumée si un des propriétaires n'eût couru à

ce coquin, et, après l'avoir éloigné par force de sa hutte, n'avait réussi a éteindre le feu.

Le scélérat était dans une telle rage en voyant le mauvais succès de sa barbarie, qu'il s'avança sur celui qui l'avait empêché de faire le mal, et il l'aurait assommé avec une perche qu'il tenait dans la main, s'il n'eût évité le coup adroitement. Son compagnon, voyant le danger où il était, vint aussitôt à son secours. Ils saisirent chacun un fusil, et ils les menacèrent de leur casser la tête s'ils ne se retiraient.

Leurs adversaires avaient des armes à feu; mais un des honnêtes gens, plus hardi que son camarade, et désespéré par le danger où il se trouvait, leur dit que s'ils faisaient la moindre mine de les coucher en joue ils étaient morts, et leur commanda avec fermeté de mettre bas les armes. Ils n'en firent rien; mais, voyant les autres si déterminés, ils en vinrent à une capitulation, et consentirent à s'en aller. Les deux insultés, voyant leur avantage, eurent tort de ne pas les désarmer réellement, comme ils étaient les maîtres de le faire, et de ne pas aller ensuite raconter le tout aux Espagnols; car dans la suite les trois coquins ne songèrent qu'à prendre leur revanche, et ils le dissimulèrent si peu, qu'ils ne voyaient jamais les autres sans les en menacer.

Ils les persécutèrent nuit et jour, et à différentes reprises ils foulèrent aux pieds leur blé, tuèrent à coups de fusil trois boucs et une chèvre que ces pauvres gens élevaient pour leur subsistance; en un mot, ils les traitèrent avec tant de cruauté et de barbarie, que ceux-ci, poussés à bout, prirent la résolution désespérée de les combatre à la première occasion. Dans ce dessein, ils prirent le parti d'aller au château, où leurs ennemis demeuraient avec les Espagnols, et de leur livrer combat en homme de cœur, en présence des étrangers.

Pour exécuter cette entreprise, ils se levèrent le matin avant le jour, et s'étant approchés du château, ils appelèrent les trois scélérats par leurs noms, et dirent à un espagnol

qui leur répondit, qu'ils avaient à leur parler en particulier.

La veille deux Espagnols avaient rencontré dans le bois un de ces Anglais honnêtes gens, et ils avaient entendu de terribles plaintes sur les affronts et les dommages qu'ils avaient reçus de leurs barbares compatriotes.

Ces derniers, de retour au logis, et se trouvant à table avec les scélérats, prirent la liberté de les censurer, quoique d'une manière douce et honnête. L'un d'eux leur demanda comment ils pouvaient être si cruels et si inhumains à l'égard de leurs pauvres compatriotes, qui ne les avaient jamais offensés, et qui ne songeaient qu'à trouver de quoi subsister; quelles raisons ils pouvaient avoir pour leur en ôter les moyens, qui leur avaient coûté des travaux si fatigants?

Un des Anglais répliqua brusquement que ces gens n'avaient rien à faire dans l'île, qu'ils y étaient venus sans permission, que la terre ne leur appartenait point, et qu'ils ne souffriraient absolument pas qu'ils y bâtissent ni qu'ils y fissent des plantations. « Mais, monsieur, dit l'Espagnol d'un ton fort modéré, ils ne doivent pas mourir de faim ! — Qu'ils meurent de faim ! répondit l'Anglais, comme un vrai barbare ; ils ne bâtiront ni ne planteront ici. — Que voulez-vous donc qu'ils fassent? répliqua l'Espagnol. — Ce que je veux qu'ils fassent? dit cet homme féroce ; qu'ils soient nos esclaves et qu'ils travaillent pour nous. — Mais quelle raison avez-vous pour attendre cette soumission d'eux? Vous ne les avez pas achetés de votre argent, et vous n'avez pas le moindre droit de les réduire à l'esclavage. » Le coquin répondit que l'île leur appartenait à eux trois, que le gouverneur la leur avait laissée, et que personne n'y avait la moindre chose à dire qu'eux : que pour le faire voir ils allaient brûler les huttes de leurs ennemis, et, que, quelque chose qui pût arriver, ils n'y souffriraient ni leurs cabanes ni leurs plantations.

« S'il est ainsi, dit l'Espagnol, nous devrions être vos esclaves aussi. — Vous avez raison, répliqua-t-il avec impu-

dence : nous comptons bien là-dessus, et vous vous en apercevrez bientôt. » Cet insolent discours était relevé par d'horribles imprécations. L'Espagnol se contenta d'y répondre par un sourire moqueur, et ne daigna pas seulement lui dire le moindre mot.

Cette conversation cependant avait échauffé les misérables; et, se levant avec fureur, l'un d'entre eux, nommé Guillaume Atkins, dit aux autres : « Allons, morbleu! finissons avec eux; démolissons leur château, et ne souffrons pas qu'ils tranchent du maître dans nos domaines. »

Alors ils s'en allèrent tous trois, chacun armé d'un fusil, d'un pistolet et d'un sabre, en disant à demi-voix mille propos insolents sur la manière dont ils espéraient traiter les Espagnols à leur tour dès qu'ils en trouveraient l'occasion.

On ne sait pas trop bien ce qu'ils firent pendant toute cette nuit; mais il paraît qu'ils parcoururent tout le pays pendant quelques heures, et qu'enfin, fatigués, ils s'étaient mis à dormir dans l'endroit que j'appelais autrefois ma maison de campagne, sans s'éveiller d'asssz bon matin pour exécuter leurs projets abominables.

On sut après que leur but avait été de surprendre les deux Anglais dans le sommeil, de mettre le feu à leur cabane pendant qu'ils y seraient couchés, et de les y brûler ou de les tuer lorsqu'ils voudraient en sortir pour éviter le feu.

Cependant les autres ayant en même temps résolu une entreprise contre eux, mais plus digne de braves gens que l'incendie et le meurtre, il arriva, fort heureusement pour tous, que ceux de la cabane étaient déjà en chemin avant que ces monstres sanguinaires vinssent à leur demeure.

Quand ils arrivèrent, ils trouvèrent la hutte vide. Atkins, qui était le plus déterminé, crie à ses camarades : « Voici le nid, mais les oiseaux se sont envolés. » Ils s'arrêtèrent pendant quelques instants, pour deviner la raison qui pouvait avoir obligé leurs ennemis de sortir de si bonne heure, et

convinrent tous que les Espagnols devaient les avoir instruits du péril auquel ils allaient être exposés. Immédiatement après ils se mirent à travailler sur les huttes des pauvres Anglais ; ils les abattirent toutes deux, et n'en laissèrent pas une pièce entière.

Après cette expédition, ils arrachèrent tous les arbres que leurs ennemis avaient plantés, et l'enclos dans lequel ils tenaient leur bétail et leur blé.

Pendant ce bel exploit, les deux Anglais les cherchaient pour les combattre partout où ils les trouveraient; et, quoiqu'ils ne fussent que deux contre trois, il est certain qu'il y aurait eu du sang répandu, car ils étaient tous également déterminés, et incapables de s'épargner en aucune manière.

Mais la Providence mit plus de soin à les séparer qu'ils n'étaient ardents à se joindre : comme s'ils avaient voulu se croiser à dessein, lorsque les trois étaient allés du côté des huttes, les deux marchaient du côté du château ; et lorsque ces derniers se furent mis en chemin pour les chercher, les trois autres étaient revenus du côté de mon ancienne demeure.

Les trois retournent vers les Espagnols, la fureur peinte sur le visage, et échauffés de l'expédition qu'ils avaient faite avec tant d'animosité; ils se vantent hautement de leur action, comme si elle avait été la plus héroïque du monde, et l'un d'entre eux, s'avançant sur un des Espagnols d'un air arrogant, lui saisit son chapeau, et le lui faisant pirouetter sur la tête, dit insolemment en lui riant au nez : « Et vous, seigneur, nous vous traiterons de même si vous n'avez soin de nous témoigner du respect. »

L'Espagnol, quoique doux et fort honnête, était un homme aussi courageux qu'on puisse l'être, adroit et robuste. Après avoir regardé fixement celui qui venait de l'insulter avec si peu de raison, il alla vers lui d'un pas fort grave, et du premier coup de poing il le jeta à terre comme un bœuf qu'on assomme; là-dessus un autre Anglais, aussi insolent que le

premier, lui tira un coup de pist let. Il ne le tua pourtant pas; les balles passèrent au travers de ses cheveux, mais l'une lui toucha le bout de l'oreille et le fit saigner beaucoup.

L'Espagnol, voyant couler son sang en abondance, crut être blessé plus dangereusement qu'il ne l'était, et, quoique jusque-là il eût agi avec toute la modération possible, il crut qu'il était temps de montrer à ces scélérats qu'ils avaient tort de se jouer à d'aussi braves gens : il arracha le fusil à celui qu'il avait jeté à terre, et il allait faire sauter la cervelle au coquin qui l'avait voulut tuer, quand les autres Espagnols, se montrant, le prièrent de ne point tirer sur lui, et, se jetant sur mes drôles, les désarmèrent et les mirent hors d'état de leur nuire.

Quand ils se virent désarmés, et les Espagnols si animés, ils commencèrent à se radoucir, et les prièrent de leur rendre leurs armes. Mais, considérant l'inimité qu'il y avait entre eux et les deux habitants des huttes, et persuadés que le meilleur moyen d'empêcher qu'ils n'en vinssent aux mains était de laisser ceux-ci désarmés, les Espagnols dirent qu'ils n'avaient point intention de leur faire le moindre mal, et qu'ils continueraient à leur donner toute sorte d'assistance s'ils voulaient vivre paisiblement; mais qu'ils ne trouvaient pas à propos de leur rendre des armes.

Ces hommes abominables, hors d'état d'entendre raison, voyant qu'on leur refusait leurs armes, sortirent de cet endroit la rage dans le cœur, et en jurant qu'ils sauraient bien se venger des Espagnols, quoiqu'ils fussent privés de leurs armes à feu. Mais ceux-ci, méprisant leurs bravades, leur dirent de prendre garde à ne rien entreprendre contre leurs plantations et contre leur bétail; que s'ils étaient assez hardis pour le faire ils les tueraient comme des bêtes féroces partout où ils les trouveraient, et que si après une telle hostilité ils tombaient vifs entre leurs mains, ils les pendraient sans quartier.

A peine les avait-on perdus de vue, que voilà les deux

autres, non moins exaspérés mais à plus juste titre : étant allés à leur plantation, et la voyant détruite de fond en comble, ils avaient de justes raisons pour s'emporter contre leurs barbares ennemis. Ils ne trouvèrent que difficilement le temps de raconter leur malheur aux Espagnols, tant ceux-ci s'empressaient de les informer de leur propre aventure. C'était une chose extraordinaire de voir ainsi trois insolents insulter dix-neuf braves gens sans recevoir la moindre punition.

Il est vrai que les Espagnols les méprisaient, surtout après les avoir désarmés, et rendu par là leurs menaces vaines; mais les Anglais étaient plus animés, et ils résolurent de se venger, quoi qu'il pût arriver. Cependant les Espagnols les apaisèrent en disant que puisqu'ils leur avaient ôté leurs armes, ils ne pouvaient permettre qu'on les attaquât et qu'on les tuât à coups de fusil. De plus, l'Espagnol qui était alors comme gouverneur de l'île, les assura qu'il leur procurerait une satisfaction entière : « car, dit-il, il ne faut pas douter qu'ils ne reviennent à nous quand leur fureur aura eu le temps de se calmer, puisqu'ils ne pouraient subsister sans notre secours; et nous vous promettons en ce cas qu'ils vous satisferont, à condition que, de votre côté, vous vous engagerez à n'exercer aucune violence contre eux que pour votre propre défense. »

Les deux Anglais y consentirent, mais avec beaucoup de peine; les Espagnols leur protestèrent qu'ils n'avaient point d'autre but que d'empêcher l'effusion du sang parmi eux, et de les rendre tous plus heureux : « car, dirent-ils, nous ne sommes pas si nombreux qu'il n'y ait de la place ici pour nous tous, et c'est une grande pitié que nous ne puissions être tous amis. » Ces paroles les adoucirent à la fin entièrement; ils s'engagèrent à tout ce que les Espagnols voulurent, et leur habitation ayant été détruite, ils restèrent quelques jours avec eux.

Environ cinq jours après, les trois vagabonds, las de se promener et à moitié morts de faim, ne s'étant soutenus que

par quelques œufs de tourterelles, revinrent vers le château, et voyant le commandant espagnol, avec deux autres, se promener sur le bord de la petite baie, ils s'en approchèrent d'une manière assez soumise, et lui demandèrent en grâce et avec humilité à être reçus de nouveau dans la famille. L'Espagnol les reçut gracieusement; mais il leur dit qu'ils avaient agi avec leurs propres compatriotes d'une manière si grossière, et avec ses camarades d'une manière si brutale, qu'il lui était impossible d'accorder leur demande sans délibérer là-dessus auparavant avec les Anglais et les autres Espagnols; qu'il allait dans le moment en faire la proposition, et qu'il leur donnerait réponse dans une demi-heure. La faim leur fit paraître la condition d'attendre une demi-heure hors du château extrêmement dure, et, n'en pouvant plus, ils supplièrent le gouverneur de leur donner du pain, ce qu'il fit; il leur envoya en même temps une grosse pièce de chevreau et un perroquet rôti, et ils mangèrent le tout avec un très-grand appétit

Après avoir attendu le résultat de la délibération pendant la demi-heure stipulée, on les fit entrer, et il y eut une grande dispute entre eux et leurs compatriotes, qui les accusaient de la ruine totale de leur plantation et du dessein de les assassiner. Comme ils s'en étaient vantés auparavant, ils ne purent le nier alors. Le chef des Espagnols fit le médiateur, et comme il avait porté les deux Anglais à ne point attaquer les trois autres pendant qu'ils seraient désarmés et hors d'état de leur nuire, il obligea aussi les trois scélérats d'aller rebâtir les cabanes ruinées, l'une précisément comme elle avait été, et l'autre plus spacieuse; il leur ordonna de faire de nouveaux enclos, de planter de nouveaux arbres, de semer du blé pour remplacer celui qu'ils avaient ruiné; en un mot, il leur fit remettre tout dans l'état où ils l'avaient trouvé, autant qu'il était possible.

Ils se soumirent à toutes ces conditions; et comme on leur donnait des vivres en abondance, ils commencèrent à vivre paisiblement, et toute la colonie était fort unie. Il n'y

manquait rien, sinon qu'il était impossible de porter les trois vababonds à travailler pour eux-mêmes.

Néanmoins les Espagnols furent assez obligeants pour leur déclarer que, pourvu qu'ils ne troublassent plus le repos de la société, et qu'ils voulussent prendre à cœur le bien général de la plantation, ils travailleraient pour eux avec plaisir; qu'ils leur permettraient de se promener à leur fantaisie et d'être aussi fainéants qu'ils le trouveraient à propos. Tout alla parfaitement bien pendant un mois ou deux; et les Espagnols furent assez bons pour leur rendre leurs armes et la liberté dont ils avaient joui auparavant.

Huit jours après cet acte de générosité, ces scélérats, incapables de la moindre reconnaissance, recommencèrent leurs insolences, et se mirent dans la tête le dessein du monde le plus affreux. Ils ne l'exécutèrent pourtant pas alors, à cause d'un accident qui mit toute la colonie en danger, et força les uns et les autres à renoncer à tout ressentiment particulier pour songer à leur propre conservation.

Il arriva, une nuit, que le gouverneur espagnol se sentit agité de pensées tumultueuses, quoique d'ailleurs il fût parfaitement éveillé : son cerveau était plein d'images de gens qui se battaient et qui se tuaient les uns les autres. Voyant son agitation redoubler de plus en plus, il se leva, et sortit; mais l'obscurité l'empêchait de rien voir d'une manière distincte : d'ailleurs il en était empêché par les arbres que j'avais plantés, et qui, parvenus à une grande hauteur, lui barraient la vue. Il n'entendit point le moindre bruit, et là-dessus il prit le parti de se recoucher; mais il ne put ni dormir ni se tranquilliser l'esprit : il se sentait toujours l'âme également troublée sans en apercevoir la moindre raison.

Ayant fait quelque bruit en se levant et en se couchant, en sortant et en rentrant, un de ses gens s'éveilla, et demanda qui causait ce trouble : alors le gouverneur lui dépeignit la situation où il se trouvait. « Écoutez, lui dit l'Espagnol, de tels mouvements ne sont pas à négliger, je vous en assure : il y a certainement quelque malheur qui menace

nos têtes. Où sont les Anglais? poursuivit-il. — Il n'y a rien à craindre de ce côté-là, répondit le gouverneur; ils sont dans leurs huttes. »

« N'importe, répondit l'Espagnol, il y a ici quelque chose qui ne va pas bien; sortons d'ici, dit-il, examinons tout : si nous ne trouvons rien qui puisse justifier vos appréhensions, vous recouvrerez votre tranquillité. »

Ils allèrent ensemble sur la colline, d'où j'avais autrefois reconnu le pays en pareil cas, en y montant par le moyen d'une échelle que je tirais après moi, afin de parvenir jusqu'au second étage. Comme ils étaient alors en grand nombre dans l'île, ils ne s'avisèrent pas de toutes ces précautions, ils s'y rendirent tout droit par le bois; mais ils furent bien surpris en voyant de cette hauteur une grande lumière, et et d'entendre la voix de plusieurs hommes.

Dans toutes les occasions où j'avais vu les sauvages débarquer, j'avais pris tout le soin imaginable pour leur cacher que l'île était habitée; et quand ils venaient à le découvrir, je le leur faisais sentir d'une manière si rude, que ceux qui s'en échappaient n'en pouvaient donner un récit fort exact; les seuls qui m'eussent vu, et qui s'en étaient allés en état de le raconter, étaient les trois sauvages qui dans notre dernière rencontre s'étaient sauvés dans un canot, et dont la fuite m'avait fort alarmé.

Il n'était pas possible aux Espagnols de savoir si les sauvages étaient débarqués en grand nombre, mais, quoi qu'il en soit, il n'y avait pour eux que deux partis à prendre : ou de se cacher soigneusement et d'employer tous les moyens possibles pour laisser ignorer à ces cannibales que l'île était habitée, ou de tomber sur eux avec tant de vigueur qu'il n'en échappât pas un seul, ce qui ne se pouvait faire qu'en leur coupant le chemin de leurs barques. Malheureusement mes gens n'eurent pas cette présence d'esprit, et ce manque de précaution troubla leur tranquilité pendant un temps considérable.

Le gouverneur et son compagnon, surpris de ce qu'ils

voyaient, s'en retournèrent dans le moment pour éveiller leurs camarades, et les instruire du danger qui les menaçait. Ils prirent d'abord l'alarme, mais il fut impossible de leur persuader de se tenir cachés : ils sortirent sur-le-champ pour voir eux-mêmes ce dont il s'agissait.

Le mal n'était pas grand tant qu'il faisait obscur, et ils eurent tout le loisir pendant quelques heures de regarder les sauvages à la clarté de trois feux qu'ils avaient allumés sur le rivage à quelque distance l'un de l'autre. Ils ne pouvaient comprendre quel était leur dessein, et ne savaient que résoudre eux-mêmes. Les ennemis étaient en grand nombre, et ce qu'il y avait de plus alarmant, c'est que, bien loin de se trouver réunis, ils étaient séparés en plusieurs troupes assez éloignées l'une de l'autre.

Ce spectacle jeta les Espagnols dans une terrible consternation; ils les voyaient rôder partout, et appréhendaient fort que par quelque accident ils ne vinssent à découvrir leur habitation, ils craignaient surtout pour leur troupeau, qui ne pouvait être détruit sans les mettre en danger de mourir de faim. Pour prévenir ce désastre, ils détachèrent d'abord deux Espagnols et trois Anglais, avec ordre de chasser tout le troupeau dans la grande vallée où était ma grotte, et de le faire entrer dans la grotte même s'il était nécessaire.

Ils résolurent, s'il arrivait que les sauvages se réunissent en une seule troupe et s'éloignassent de leurs canots, de tomber sur eux, quand bien même ils seraient une centaine, Mais il ne fallait pas s'y attendre ; il y avait entre leurs petites bandes la distance d'une grande demi-lieue, et, comme il parut ensuite, elles étaient de deux nations différentes.

Après s'être arrêtés quelque temps pour délibérer sur le parti le plus sûr qu'il y avait à prendre dans cette conjoncture, ils résolurent d'envoyer le vieux sauvage, père de Vendredi, pour les reconnaître pendant qu'il faisait encore obscur, et pour se mêler avec eux, afin de savoir leur dessein. Le bon vieillard l'entreprit volontiers, et il partit dans le moment. Après deux heures d'absence, il vint rapporter que

c'étaient des partis de deux nations qui é aient en guerre l'une contre l'autre; qu'ils avaient donné une grande bataille dans leur pays, et qu'ayant fait quelques prisonniers de côté et d'autre, ils étaient venus par hasard dans la même île pour faire leur festin et pour se divertir; que dès qu'ils s'étaient découverts mutuellement leur joie avait été extrêmement troublée, et qu'ils paraissaient dans une si grande rage, qu'il ne fallait pas douter qu'ils ne se battissent de nouveau à l'approche du jour. Il n'avait pas vu d'ailleurs la moindre apparence qu'ils soupçonnassent l'île d'être habitée, et qu'ils s'attendissent à y trouver d'autres gens que leurs ennemis. A peine ce bon homme eut-il fini son rapport, qu'un bruit terrible fit comprendre aux nôtres que les deux armées étaient aux mains, et que le combat devait être furieux.

Le père de Vendredi employa toute son éloquence pour persuader à ceux de l'île de se tenir en repos et de ne pas se montrer. Il leur dit que c'était en cela seul que consistait leur sûreté, que les sauvages ne manqueraient pas de se tuer les uns les autres, et que ceux qui échapperaient du combat s'embarqueraient sur-le-champ. Cette prédiction fut accomplie dans toutes ses circonstances.

Mes gens cependant ne voulurent point entendre raison, particulièrement les Anglais, qui, sacrifiant leur prudence à leur curiosité, sortirent tous pour aller voir le combat. Ils ne laissèrent pas néanmoins d'user de quelque précaution, et, au lieu d'avancer à découvert par-devant leur habitation, ils prirent un détour par le bois, et se placèrent avantageusement dans un endroit où ils pouvaient voir tout ce qui se passait sans être aperçus.

La bataille cependant était aussi terrible qu'opiniâtre, elle dura deux heures avant qu'on pût voir de quel côté se déclarerait la victoire. Alors la troupe la plus proche des Anglais s'affaiblit, se mit en désordre, et s'enfuit peu de temps après.

Nos gens craignaient fort que quelques-uns des fuyards

ne se jetassent, pour se dérober à la fureur de leurs ennemis, dans la caverne qui était devant leur habitation, et ne découvrissent involontairement que le lieu était habité. Leur dessein était de ne se servir alors que de leurs sabres ou des crosses de leurs fusils, de peur de faire du bruit et d'en attirer par là un plus grand nombre.

La chose arriva précisément comme ils s'y étaient attendus; trois d'entre les vaincus, s'enfuyant de toutes leurs forces, et traversant la baie, vinrent directement vers cet endroit, ne songeant à autre chose qu'à chercher un asile dans ce qui leur paraissait un bois épais. La sentinelle de mes gens vint aussitôt les avertir, en ajoutant, à leur grande satisfaction, que les vainqueurs ne les poursuivaient pas, et semblaient ignorer de quel côté ils s'étaient sauvés : alors le gouverneur espagnol, trop humain pour souffrir qu'on massacrât ces fugitifs, ordonne à trois des nôtres de passer par-dessus la colline, de se glisser derrière eux, de les surprendre, et de les faire prisonniers; ce qui fut exécuté.

Le reste des sauvages s'enfuirent du côté de leurs canots, et se mirent en mer. Pour les vainqueurs, ils ne les poursuivirent pas avec beaucoup d'ardeur; et s'étant réunis ils jetèrent deux grands cris, selon toutes les apparences, pour célébrer leur triomphe. Le même jour, à peu près à trois heures de l'après-dînée, ils rentrèrent dans leurs barques, et de cette manière la colonie en fut délivée, et ne revit pas ces hôtes incommodes de plusieurs années.

Quand ils se furent tous retirés, les Espagnols sortirent de leur embuscade pour aller examiner le champ de bataille. Ils y trouvèrent environ une trentaine de morts, dont quelques-uns avaient été tués par de grandes flèches qu'on leur voyait encore dans le corps, mais la plupart avaient perdu la vie par des coups terribles de certains sabres de bois dont mes gens trouvèrent seize ou dix-sept sur la place, avec autant d'arcs et de javelots. Ces sabres étaient d'une pesanteur extraordinaire, et il fallait avoir une force prodigieuse pour les manier comme il faut. La plupart de

ceux qui avaient été tués par ces instruments avaient la tête brisée; d'autres les jambes et les bras cassés, ce qui indique clairement qu'ils se battaient avec la dernière animosité. On n'en trouva pas un qui ne fût mort : leur coutume est, parmi eux, de faire tête à l'ennemi quoique blessé, jusqu'à la dernière goute de leur sang; les vainqueurs ne manquent jamais d'emporter leurs propres blessés.

Cet événement adoucit le caractère de mes Anglais pendant quelque temps : un pareil spectacle leur avait donné de l'horreur, et ils tremblaient à la seule idée de ces cannibales, entre les mains desquels ils ne pouvaient tomber sans être tués comme ennemis et sans leur servir de nourriture comme un troupeau de bétail.

Ils furent pendant quelque temps fort traitables, et vaquèrent aux affaires cemmunes de la colonie. Ils plantaient, semaient, faisaient la moisson, comme s'ils eussent vécu dès leur enfance dans ce lieu; mais cette bonne conduite ne fut pas de longue durée, et ils prirent bientôt de nouvelles mesures pour se venger de leurs compatriotes, et se précipitèrent eux-mêmes dans de grands malheurs.

Ils avaient fait trois prisonniers, comme j'ai dit : c'étaient des jeunes gens, alertes et robustes, qui les servirent en qualité d'esclaves, et leur furent d'une grande utilité. Mais ils ne s'y prirent pas, pour gagner leur cœur, de la même manière dont j'avais usé avec Vendredi. Ils négligèrent de les rendre sensibles à l'humanité avec laquelle ils leur avaient sauvé la vie.

Quoi qu'il en soit, toute la colonie paraissait liée alors par une sincère amitié, le péril commun en ayant banni pour un temps toute animosité particulière. Dans cette situation, ils se mirent unanimement à délibérer sur leurs intérêts, et la première chose qui leur parut digne d'attention, ce fut d'examiner si, instruits par l'expérience que le côté de l'île qu'ils occupaient était le plus fréquenté par les sauvages, ils ne feraient pas bien de se retirer dans un endroit plus éloigné, non moins propre à leur fournir abondamment la sub-

sistance, et infiniment plus capable de mettre en sûreté leur blé et leur bétail.

Après beaucoup de raisonnements pour et contre, on résolut de ne point changer de demeure, parce qu'il pourrait arriver un jour que le vieux gouverneur leur envoyât quelqu'un qui les chercherait probablement en vain s'ils s'éloignaient de son ancienne demeure, et qui les croirait tous péris s'il voyait son château détruit : mais pour leur blé et leur bétail, ils tombèrent d'accord de les reculer dans la vallée où était ma grotte ; cependant, après y avoir pensé plus mûrement, ils changèrent de dessein, et prirent la résolution de n'envoyer dans cette vallée qu'une partie de leur bétail, et de n'y semer que la moitié de leur blé, afin que si par quelque désastre une partie en était détruite, le reste pût être hors d'atteinte et leur fournir le moyen de réparer cette perte.

Mon château était à couvert par un retranchement et par un bois assez épais ; ils virent aussi bien que moi que toute la sûreté consistait à n'être point découverts, et conséquemment ils résolurent de rendre leur habitation de plus en plus invisible. A cet effet, voyant que j'avais planté des arbres à une grande distance de l'entrée de ma demeure, ils suivirent le même plan, et en couvrirent tout l'espace qu'il y avait entre mon bocage et le côté de la baie où autrefois j'avais abordé avec mes radeaux.

Il n'y avait rien là qui ne fût parfaitement bien imaginé, et ils virent ensuite que toutes ces précautions n'avaient pas été inutiles.

CHAPITRE XVII.

Nouvelle querelle des trois Anglais. — Leur défaite. — Expédition à l'île des Sauvages. — Les prisonniers. — Retour. — Nouvelle invasion. — Défaite des sauvages.

Ils vécurent de cette manière deux années dans une parfaite tranquillité, sans recevoir la moindre visite de leurs incommodes voisins. Un matin seulement, quelques Espagnols ayant été de fort bonne heure du côté occidental de l'île, ils furent surpris par la vue d'une vingtaine de canots qui paraissaient sur le point d'aborder, et revinrent au logis à toutes jambes, dans une grande consternation.

Il fut résolu de se tenir clos et couvert pendant tout ce jour et le suivant, ne sortant que la nuit pour aller à la découverte ; mais heureusement les sauvages ne débarquèrent point ; ils avaient apparemment poussé plus loin pour exécuter quelque autre entreprise.

Peu de temps après, les Espagnols eurent avec les trois Anglais une nouvelle querelle. Un d'entre eux, le plus violent de tous les hommes, fort en colère contre un esclave, parce qu'il n'avait pas bien fait quelque ouvrage, saisit une hache, non pour le punir, mais pour le tuer.

Il avait envie de lui fendre la tête ; mais la rage ne lui permettant pas de bien diriger son coup, l'instrument tomba

sur l'épaule du pauvre esclave; un des Espagnols, croyant qu'il lui avait coupé un bras, accourut pour le prier de ne pas massacrer ce malheureux. Alors ce furieux se jeta sur l'Espagnol lui-même, en jurant qu'il le tuerait à la place du sauvage; mais l'autre évita le coup, et avec une pelle qu'il avait à la main, car ils étaient tous occupés au labourage, il le terrassa. Un autre Anglais, voyant son compagnon à terre, se précipite sur l'Espagnol, et le terrasse à son tour. Deux autres Espagnols, vinrent au secours de celui-ci, et le troisième Anglais se rangea du côté des deux autres. Ils n'avaient point d'armes à feu ni les uns ni les autres, mais assez de haches et d'autres outils pour s'assommer. Il est vrai qu'un des Anglais avait un sabre caché sous ses habits, avec lequel il blessa les deux Espagnols qui étaient venus pour seconder leur compagnon. Toute la colonie fut en confusion, et les Anglais furent faits prisonniers tous trois. On délibéra d'abord sur ce qu'on en ferait. Ils avaient déjà excité tant de troubles, ils étaient si furieux, et de plus si grands paresseux, qu'ils ne faisaient que nuire à cette petite société, sans lui être utiles en aucune manière; d'ailleurs c'étaient des traîtres et des perfides, et le crime ne leur coûtait rien.

Le gouverneur leur déclara ouvertement que s'ils étaient de son pays il les ferait pendre, puisque les lois de tous les gouvernements tendent à la conservation de la société, et qu'il est juste d'en ôter ceux qui tâchent de la détruire; mais qu'étant Anglais, il voulait les traiter avec la plus grande douceur, en considération d'un homme de leur nation.

On délibéra avec beaucoup d'attention, et l'on convint à la fin unanimement qu'ils seraient désarmés, et qu'on ne leur permettrait d'avoir ni fusil, ni poudre, ni plomb, ni sabre, ni aucune arme offensive;

Qu'il serait défendu, tant aux Espagnols qu'aux Anglais, de leur parler, ou d'avoir le moindre commerce avec eux,

Qu'ils seraient chassés pour toujours de la société; per-

mis à eux de vivre où et de quelle manière ils le trouveraient à propos;

Qu'ils se tiendraient toujours à une certaine distance du château, et que s'ils commettaient le moindre désordre dans la plantation, le blé où le bétail appartenant à la société. il serait permis de les tuer, comme des animaux malfaisents, partout où on les trouverait.

Le gouverneur, dont l'humanité était au-dessus de tout éloge, ayant réfléchi sur le contenu de cette sentence, se tourna du côté des deux Anglais, et les pria de considéer que leurs malheureux compatriotes ne pouvaient avoir d'abord du grain et du bétail; que par conséquent il fallait leur donner quelques provisions pour ne pas les réduire à mourir de faim. On en convint, et on résolut de leur donner du blé pour subsister pendant huit mois et pour semer, afin qu'ils en recueillissent après ce temps-là de leur crû. On ajouta six chèvres qui donnaient du lait, quatre boucs, et six chevreaux destinés en partie à leur nourriture, et en partie à leur former un nouveau troupeau. On ajouta encore tous les outils nécessaires, six haches, une scie, mais à condition qu'ils s'engageraient, par un serment solennel, à ne les employer jamais contre leurs compatriotes ni contre les Espagnols, et qu'ils ne songeraient de leur vie à leur causer le moindre dommage.

C'est ainsi qu'ils furent chassés de la société. Ils s'en allèrent d'un air très-mécontent, sans vouloir prêter le serment qu'on exigeait d'eux avec tant de justice. Ils dirent qu'ils allaient chercher un endroit pour s'établir, et pour y faire une plantation et on leur donna quelque peu de vivres, mais point d'armes.

Quatre ou cinq jours après, ils revinrent de nouveau, pour chercher des provisions, et ils indiquèrent au gouverneur l'endroit qu'ils avaient marqué pour y demeurer et y planter. C'était un lieu fort convenable, dans l'en droit leplus éloigné de l'île, du côté du nord-est, assez pres de la côte ou j'avais abordé dans mon premier voyage,

après avoirété emporté par les courants en pleine mer.

Ils se bâtirent deux jolies cabanes sur le modèle de mon château, au pied d'une colline environnée de quelques arbres de plusieurs côtés; de manière qu'en en plantant un petit nombre d'autres ils se mirent entièrement à couvert.

Environ neuf mois après cette séparation, il leur prit un nouveau caprice, dont les suites, jointes à celles de leurs crimes passés, les mirent dans un grand danger ainsi que toute la colonie. Fatigués de leur vie laborieuse, ils se mirent en tête de faire un voyage sur le continent d'où les sauvages étaient venus, pour essayer de faire quelques prisonniers propres à les décharger du travail le plus rude.

Ce projet n'était pas si mauvais, s'ils s'y étaient pris avec modération; mais ces malheureux ne faisaient rien sans qu'il y eût quelque crime ou dans le projet ou dans l'exécution.

Ces trois compagnons en scélératesse vinrent un matin à mon château, demandant, avec beaucoup d'humilité, qu'il leur fût permis de parler aux Espagnols. Ces derniers y consentant, ils leur dirent qu'ils étaient fatigués de leur manière de vivre, qu'ils n'étaient pas assez adroits pour faire les choses qui leur étaient nécessaires, et que, n'ayant aucun secours pour en venir à bout, ils mourraient de faim indubitablement; que si les Espagnols voulaient leur permettre de prendre un des canots qui avaient servi à les transporter, et leur donner des armes et des munitions pour pouvoir se défendre, ils iraient chercher fortune sur le continent et les délivreraient ainsi de l'embarras de leur fournir des provisions.

Les Espagnols n'auraient pas été fâchés d'en être défaits; mais ils ne laissèrent pas de leur représenter charitablement qu'ils allaient se perdre de propos délibéré, et qu'ils savaient par leur propre expérience qu'ils devaient s'attendre à mourir de misère sur le continent.

Ils répondirent, d'une manière déterminée, qu'ils périraient tous dans l'île, car ils ne pouvaient ni ne voulaient

travailler; et que s'ils avaient le malheur d'être massacrés, ils mettraient par là fin à toutes leurs misères.

Les Espagnols leur répliquèrent avec beaucoup d'honnêteté que s'ils voulaient absolument suivre ce dessein, ils ne permettraient pas qu'ils le fissent sans avoir de quoi se défendre, et que, malgré la disette d'armes à feu où ils étaient eux-mêmes, ils leur donneraient deux mousquets un pistolet, un sabre et trois haches, ce qui était tout ce qu'il leur fallait.

Les trois aventuriers acceptèrent l'offre. On leur remit du pain pour plus d'un mois, autant de chevreau frais qu'ils en pouvaient manger pendant qu'il serait bon, un grand panier rempli de raisins secs, un pot rempli d'eau fraîche, et un jeune chevreau vivant. Avec ces provisions ils se mirent hardiment dans le canot, quoique le passage fût au moins de quarante milles.

Ils s'embarquèrent dans un très-bon appareil, et les Espagnols leur souhaitèrent un heureux voyage, sans s'attendre à les revoir jamais.

Ceux qui étaient restés dans l'île, Anglais et Espagnols, ne pouvaient s'empêcher de se féliciter de temps en temps de la manière paisible dont ils vivaient ensemble depuis que ces gens intraitables s'en étaient allés. Le retour de ces hommes sanguinaires était la chose du monde qu'ils attendaient le moins, quand, après une absence de vingt-deux jours, un des Anglais, s'occupant dans sa plantation, aperçut tout d'un coup trois étrangers s'avançant de son côté avec des armes à feu.

D'abord, il se mit à fuir comme le vent, et, tout effrayé, il alla dire au gouverneur espagnol que c'en était fait d'eux, et qu'il y avait des étrangers qui étaient débarqués dans l'île. L'Espagnol, après avoir réfléchi pendant quelques moments, lui demanda ce qu'il voulait dire par là; qu'il ne savait pas quelles gens c'étaient, et que ce devaient être assurément des sauvages. « Non, non, répondit l'Anglais, ce sont des gens habillés, et avec des armes à feu. — En

bien! dit l'Espagnol, de quoi vous troublez-vous donc? Si ce ne sont pas des sauvages, ils sont nos amis; car il n'y a point de nation chrétienne au monde qui ne soit plutôt portée à nous faire du bien que du mal. »

Pendant qu'ils étaient dans cette conversation, les Anglais, qui se tenaient derrière les arbres nouvellement plantés, se mirent à crier de toutes leurs forces, on reconnut d'abord leur voix, et la première surprise fit aussitôt place à une autre.

On commença d'abord à s'étonner d'un si prompt retour. dont il était impossible de deviner la cause.

Avant de les faire entrer, on trouva bon de les questionner sur l'endroit où ils s'étaient rendus. Ils répondirent en peu de mots qu'ils avaient fait la traversée en deux jours; qu'ils avaient vu sur le rivage où ils avaient dessein d'aborder une prodigieuse quantité d'hommes qui paraissaient alarmés à leur aspect, et qui se préparaient à les recevoir à coups de flèches et de javelots s'ils eussent osé mettre pied à terre; ils avaient rasé les côtes du côté du nord l'espace de six ou sept lieues, et ils s'étaient aperçus que ce que nous prenions pour le continent était une île; bientôt après ils avaient découvert une autre île à main droite du côté du nord, et beaucoup d'autres du côté de l'ouest. Étant résolus d'aller à terre à quelque prix que ce fût, ils étaient passés du côté d'une de ces îles occidentales, et avaient débarqué hardiment; là, ils avaient trouvé le peuple honnête et sociable, et ils en avaient reçu plusieurs racines et quelques poissons secs.

Ils restèrent là quatre jours, et demandèrent par signes, du mieux qu'ils purent, quelles étaient les nations des environs. Les sauvages leur firent entendre que c'étaient des peuples cruels, habitués à manger des hommes; mais que pour eux, ils ne mangeaient ni hommes ni femmes, excepté les prisonniers de guerre, dont la chair leur fournissait un festin de triomphe.

Les Anglais leur demandèrent, de la même manière,

quand ils avaient eu un pareil festin. Ils leur firent comprendre qu'il y avait deux mois, en étendant la main du côté de la lune, et montrant deux de leurs doigts. Ils ajoutèrent que leur roi était maître de deux cents prisonniers qu'il avait faits dans une bataille, et qu'on les engraissait pour le festin prochain. Les Anglais parurent à ce sujet fort curieux de voir ces prisonniers; mais les sauvages, les comprenant mal, s'imaginèrent qu'ils souhaitaient d'en avoir quelques-uns pour les manger, ils leur firent entendre qu'ils leur en apporteraient le lendemain. Ils tinrent leur parole, et leur amenèrent cinq femmes et onze hommes, dont ils leur firent présent.

Quoique mes scélérats eussent donné dans notre île les plus grandes marques de barbarie, l'idée seule de manger ces prisonniers leur fit horreur. Le grand nombre de ces pauvres gens était embarrassant; cependant ils n'osèrent refuser un présent de cette valeur; c'eût été faire un cruel affront à cette nation sauvage. Ils se déterminèrent enfin à l'accepter, et donnèrent en récompense à ceux qui les en avaient gratifiés une de leurs haches, une vieille clef, un couteau, et cinq ou six balles de fusil, qui leur plaisaient fort, quoiqu'ils en ignorassent l'usage. Ensuite les sauvages, liant les pauvres captifs les mains derrière le dos, les portèrent eux-mêmes dans le canot.

Les Anglais furent obligés de quitter le rivage aussitôt, de peur que, s'ils fussent restés à terre, la bienséance ne les eût forcés de tuer quelques-uns de ces malheureux, de les mettre à la broche, et d'inviter à dîner ceux qui avaient eu la générosité de les pourvoir de cette belle provision.

Ayant donc pris congé de leurs hôtes avec toutes les marques de reconnaissance qu'il est possible de donner par signes, ils se remirent en mer, et s'en retournèrent vers la première île, où ils rendirent la liberté à huit de leurs prisonniers, trouvant le nombre qu'ils en avaient trop grand pour ne leur être pas à charge.

Pendant le voyage, ils travaillèrent de leur mieux a lier

quelque commerce avec les sauvages; mais il fut impossible de leur faire comprendre quelque chose : ils s'étaient si fortement mis dans l'esprit qu'ils allaient bientôt servir de pâture à leurs possesseurs, qu'ils croyaient que tout ce qu'on leur disait et que tout ce qu'on leur donnait tendait uniquement à ce triste but.

On commença d'abord par les délier, ce qui leur fit pousser des cris terribles, surtout aux femmes, comme si elles avaient déjà le couteau sur la gorge; car, à s'en rapporter aux coutumes de leur pays, ils ne pouvaient qu'en conclure qu'on les allait égorger aussitôt.

Lorsque les trois aventuriers eurent fini le merveilleux journal de leur voyage, le gouverneur leur demanda où étaient leurs nouveaux domestiques. Ayant appris qu'ils les avaient amenés dans une de leurs cabanes, et qu'ils venaient exprès demander des vivres, il résolut de s'y transporter avec toute la colonie, sans oublier le père de Vendredi.

Ils les trouvèrent dans la hutte, tous liés, car leurs maîtres avaient jugé nécessaire d'user de précaution, de peur que pendant leur absence ils ne prissent le parti de se sauver avec le canot. Ils étaient tous assis à terre. Il y avait trois hommes âgés d'environ trente à trente-cinq ans, tous bien tournés, et paraissant être adroits et robustes. Le reste consistait en cinq femmes, parmi lesquelles il y en avait deux de trente à quarante ans, deux de vingt-cinq ou vingt-six, et une grande fille bien faite de seize ou dix-sept.

Afin de les tranquilliser, ils ordonnèrent au père de Vendredi d'aller voir s'il en connaissait quelqu'un, et s'il entendait quelque chose à leur langage. Le bon homme les regarda fort attentivement; mais n'en reconnut pas un seul. Il avait beau parler, personne ne comprit d'abord ses paroles ni ses signes, excepté une des femmes. C'en était assez pour qu'on pût leur faire comprendre que leurs maîtres étaient chrétiens, qu'ils avaient en horreur les festins

de chair humaine, et qu'ils pouvaient être sûrs qu'on ne les égorgerait pas.

Dès qu'ils en furent persuadés, ils marquèrent une joie extraordinaire par mille postures comiques toutes différentes ; ce qui faisait voir qu'ils étaient de diverses nations.

La femme qui faisait l'office d'interprète eut ordre de leur demander s'ils consentaient à être esclaves et à consacrer leur travail aux hommes qui les avaient amenés, afin de leur sauver la vie. Sur cette question ils se mirent tous à danser et à prendre l'un une chose, l'autre une autre, et à les porter vers la cabane, pour marquer qu'ils étaient prêts à rendre à leurs maîtres toutes sortes de services.

Les Espagnols et le père de Vendredi continuèrent à demeurer dans mon ancienne habitation ; ils avaient avec eux les trois esclaves faits prisonniers lorsque les sauvages avaient livré bataille : c'était là, pour ainsi dire, la capitale de la colonie, dont les autres tiraient des vivres et toute espèce de secours, selon que la nécessité l'exigeait

Nos Anglais se mirent à travailler ; aidés de leurs esclaves et des Espagnols, ils bâtirent en peu d'heures cinq nouvelles cabanes pour y loger, les autres étant, pour ainsi dire, toutes remplies de leurs meubles, de leurs outils et de leurs provisions. Les trois mauvais sujets avaient choisi l'endroit le plus éloigné, et les deux autres le plus voisin de mon château ; mais les uns et les autres s'étaient logés vers le nord de l'île, de manière qu'ils continuèrent à faire bande à part, et qu'il y avait dans mon île un commencement de trois villes différentes.

Lorsque j'allai voir les différentes plantations et la manière dont chaque petite colonie les gouvernait, je trouvai que celle des Anglais honnêtes gens surpassait tellement celle des trois vauriens, qu'il n'y avait pas la moindre comparaison à faire.

Les deux honnêtes gens avaient planté autour de leur cabane une quantité prodigieuse d'arbres, qui la rendaient inaccessible et qui en cachaient la vue. Leurs vignes étaient

rangées comme si elles étaient venues des pays où elles se plaisent le plus, et les raisins en étaient aussi bons que ceux de l'île, quoique leurs vignes fussent beaucoup plus jeunes que celles des autres. De plus, ils s'étaient pratiqué une retraite dans le plus épais du bois, où, par un travail assidu, ils avaient creusé une cave qui leur servit beaucoup dans la suite pour y cacher leur famille, quand ils furent attaqués par les barbares. Ils avaient planté tout autour un si grand nombre d'arbres, qu'elle n'était acccessible que par de petits chemins qu'ils étaient seuls capables de trouver.

Pour les trois autres, quoique leur nouvel établissement les eût bien civilisés en comparaison de leur brutalité passée, et qu'ils ne donnassent plus de si fortes marques de leur humeur mutine et querelleuse, il leur restait toujours un des caractères d'un cœur vicieux, je veux dire la paresse. Quand les Espagnols vinrent pour voir la moisson de ces trois Anglais, ils ne la purent découvrir qu'à travers les mauvaises herbes.

La plantation des deux autres, au contraire, offrait partout un air d'application et de prospérité. On ne découvrait pas une mauvaise herbe entre leurs épis, ni la moindreouverture dans leur haie. Tout germait, tout croissait chez eux : ils jouissaient d'une pleine abondance, ils avaient plus de bétail que les autres, plus de meubles, plus d'ustensiles, et en même temps plus de moyens de se distraire.

J'en viens à présent à une scène tragique différente de tout ce qui était arrivé auparavant à la colonie et à moi-même; en voici le récit fidèle et circonstancié.

Un jour, de fort bon matin, cinq ou six canots pleins de sauvages abordèrent, sans doute dans l'intention de faire quelque festin. Cet accident était devenu si familier à la colonie, qu'elle ne s'en mettait plus en peine, et qu'elle ne songeait qu'à se tenir cachée, persuadée que si elle n'était pas découverte par les sauvages, ils se rembarqueraient dès qu'ils auraient consommé leurs provisions. Celui qui avait

fait une pareille découverte se contentait d'en donner avis à toutes les plantations, afin qu'on se tînt clos et couvert, en plaçant seulement une sentinelle pour les avertir du rembarquement des sauvages.

Ces mesures étaient justes ; mais un désastre imprévu les rendit inutiles et faillit causer la ruine de toute la colonie, en la découvrant aux barbares. Dès que les canots des sauvages furent remis en mer, les Espagnols sortirent de leur retraite, et quelques-uns d'entre eux eurent la curiosité d'aller examiner le lieu du festin. A leur grand étonnement, ils y trouvèrent trois sauvages étendus à terre et ensevelis dans un profond sommeil.

Les Espagnols en étaient fort embarrassés, et le gouverneur, consulté sur cet accident, fût aussi embarrassé que les autres. Ils avaient des esclaves autant qu'il leur en fallait, et ils n'étaient pas d'humeur à tuer ceux-ci de sang-froid.

Le parti le plus naturel qu'il y eût à prendre, c'était de se retirer et de donner par là le temps à ces sauvages de s'éveiller et de sortir de l'île; mais une circonstance rendait ce parti inutile : ils n'avaient point de barque; et s'ils se mettaient à rôder dans l'île, ils pouvaient découvrir les plantations, et par là causer la ruine de la colonie.

Voyant donc qu'ils continuaient à dormir, ils résolurent de les éveiller et de les faire prisonniers. Ces pauvres gens furent extrêmement surpris quand ils se virent saisis et liés, et parurent agités d'abord par les mêmes craintes qu'on avait remarquées dans les femmes de nos Anglais.

Par bonheur on ne les conduisit pas à mon château ; ils furent d'abord amenés à ma maison de campagne, qui était la ferme principale, et ensuite on les transporta jusqu'à l'habitation des deux Anglais.

Là, ces Anglais les firent travailler, quoiqu'ils n'eussent pas grand'chose à leur faire faire, et n'y prenant pas garde ils s'aperçurent un jour qu'un des trois s'était échappé, et quelque recherche qu'on fît, on ne put le retrouver. On

finit par penser qu'il avait trouvé moyen de revenir chez lui avec les canots de quelques sauvages qui, par les motifs ordinaires, avaient fait deux mois après quelque séjour dans l'île.

Cette pensée effraya extrêmement tous mes colons; ils en conclurent que s'il revenait parmi ses compatriotes il ne manquerait pas de les informer que l'île était habitée.

En effet, deux mois après six canots, montés par sept, huit ou dix sauvages, vinrent raser la côte septentrionale de l'île, où ils n'étaient jamais venus auparavant, et y débarquèrent une heure après le lever du soleil, à un mille de distance de l'habitation des deux Anglais, où avait demeuré l'esclave en question.

Si toute la colonie s'était trouvée de ce côté-là, le mal n'aurait pas été si grand, et, selon toutes les apparences, aucun des ennemis n'eût échappé. Mais il n'était pas possible à deux hommes d'en repousser une cinquantaine, et de les combattre avec succès.

Les deux Anglais les avaient découverts en mer à une lieue de distence, par conséquent il se passa une heure avant qu'ils fussent à terre; et comme ils avaient débarqué à un mille de leur habitation, il leur fallait du temps pour revenir jusque-là. Nos pauvres Anglais, ayant tous les motifs de se croire trahis, prirent d'abord le parti de garrotter les deux qui leur restaient, et d'ordonner à deux des trois autres, qui avaient donné à leurs maîtres des marques de leur fidélité, de conduire dans la cave les deux nouveaux venus et tous les meubles dont ils pouvaient se charger. Ils leur commandèrent encore de tenir là ces deux sauvages pieds et poings liés jusqu'à nouvel ordre.

Ensuite, voyant les sauvages débarqués venir droit du côté de leurs huttes, il ouvrirent leur enclos, où leurs chèvres apprivoisées étaient gardées : ils les chassèrent toutes dans les bois, aussi bien que les chevreaux, afin que les ennemis s'imaginassent qu'ils avaient toujours été sauvages. Mais l'esclave qui leur servait de guide les avait trop bien ins-

truits, car ils continuèrent leur marche directement vers la demeure des deux Anglais.

Après que ceux-ci eurent mis en sûreté leurs ustensiles, ils envoyèrent le troisième esclave venu dans l'île, vers les Espagnols, pour les avertir au plus vite du danger qui les menaçait, et leur demander un prompt secours. En même temps ils prirent leurs armes et leurs munitions, et se retirèrent dans le bois. Ils s'arrêtèrent à quelque distance de là pour épier, s'il était possible, quel chemin prendraient les sauvages.

Au milieu de leur retraite ils découvrirent d'une colline un peu élevée, toute la petite armée de leurs ennemis qui s'approchait de leurs cabanes, et un moment après ils les virent dévorées par les flammes de tous côtés, ce qui leur causa le plus cruel chagrin. C'était pour eux une perte irréparable, du moins pour fort longtemps.

Ils s'arrêtèrent pendant quelques instants sur cette petite colline, jusqu'à ce qu'ils vissent les sauvages se répandre partout comme une troupe de bêtes féroces, et rôdant pour trouver quelque butin, surtout pour déterrer les habitants, dont il était aisé de voir qu'ils avaient connaissance.

Cette découverte fit sentir aux Anglais qu'ils n'étaient pas en sûreté dans le lieu où ils se trouvaient, parce qu'il était fort naturel de penser que quelques-uns des ennemis prendraient cette route, et dans ce cas ils auraient pu y venir en trop grand nombre pour qu'il fût possible de leur résister.

En conséquence, ils trouvèrent à propos de pousser leur retraite une demi-lieue plus loin, s'imaginant que plus les sauvages se répandraient en long et en large, moins leurs pelotons seraient nombreux.

Ils firent leur première halte à l'entrée d'une partie fort épaisse du bois, où se trouvait le tronc d'un vieux arbre fort touffu et entièrement creux. Ils s'y mirent l'un et l'autre, résolus d'attendre là l'issue de l'événement.

Ils ne s'y étaient pas tenus longtemps quand ils aper-

çurent deux sauvages s'avancer droit de ce côté-là, comme s'ils les avaient découverts, à quelque distance ils en virent huit autres, suivant tous la même route.

Les pauvres Anglais se trouvèrent alors dans un grand embarras, ne sachant s'il valait mieux s'enfuir ou garder leur poste ; mais, après une courte délibération, ils pensèrent que si les ennemis continuaient à rôder partout de cette manière avant l'arrivée du secours, ils pourraient bien découvrir la cave, ce qu'ils regardaient comme le dernier des malheurs. Ils résolurent donc de les attendre, et, s'ils étaient attaqués par une troupe trop forte, de monter jusqu'au haut de l'arbre, d'où ils pouvaient se défendre tant que leurs munitions dureraient.

Ayant pris ce parti, ils examinèrent encore s'il serait bon de faire d'abord feu sur les deux premiers, ou s'ils attendraient la venue des trois pour séparer ainsi les premiers d'avec les cinq qui suivaient les trois du milieu. Ce parti leur parut meilleur, et ils résolurent de laisser passer les deux premiers, à moins qu'ils ne vinssent les attaquer. Ils furent confirmés dans cette résolution par la marche de ces deux sauvages, qui prirent un peu du côté de l'arbre, en avançant vers une autre partie du bois; mais les trois et les cinq autres qui les suivaient continuèrent leur chemin directement vers eux, comme s'ils eussent été instruits du lieu de leur retraite.

Comme ils se succédaient tous l'un après l'autre, les Anglais, qui jugeaient convenable de ne tirer qu'un à un, crurent qu'il n'était pas impossible d'abattre les trois premiers d'un seul coup. Là-dessus celui qui devait tirer le premier mit trois ou quatre balles dans son mousquet, et, le plaçant dans un trou de l'arbre très-propre à assurer le coup, il attendit qu'ils fussent venus à trente verges de distance, pour ne pas les manquer.

Pendant que l'ennemi avançait, ils virent distinctement parmi les trois premiers leur esclave fugitif, et ils résolurent de ne pas le laisser échapper; le premier fit feu, et en tou-

cha deux de la bonne manière. L'un tomba raide mort, la balle lui ayant passé à travers la tête. Le second, qui était l'esclave fugitif, eut la poitrine percée d'outre en outre, et tomba par terre, quoiqu'il ne fût pas tout à fait mort; pour le troisième, il n'avait qu'une légère blessure à l'épaule. Cependant, effrayé mortellement, il s'était jeté par terre, en poussant des cris et des hurlements épouvantables.

Les cinq qui les suivaient, plus étonnés du bruit qu'instruits du danger, s'arrêtèrent d'abord. Les bois avaient rendu le bruit mille fois plus terrible par les échos qui le répétaient de toutes parts.

Cependant, voyant que tout était rentré dans le silence, et ne sachant ce dont il s'agissait, ils s'avancèrent d'abord sans donner la moindre marque de crainte; mais arrivés à l'endroit où leurs compagnons avaient été si maltraités, ils se pressèrent tous autour du sauvage blessé, et lui parlaient apparemment, en le questionnant sur la cause de son malheur, sans savoir qu'ils étaient exposés au même danger.

Il leur répondit, sans doute, qu'un éclat de feu, suivi d'un affreux coup de tonnerre descendu du ciel, avait tué deux de ses camarades, et l'avait blessé lui-même. Cette réponse du moins était fort naturelle; car, comme il n'avait vu aucun homme près de lui, et qu'il n'avait jamais entendu un coup de fusil, bien loin d'en reconnaître les terribles effets, il lui était difficile de faire quelque autre conjecture à cet égard. Ceux qui le questionnaient étaient certainement aussi ignorants que lui; sinon ils ne se seraient pas amusés à examiner d'une manière si tranquille la destinée de leurs compagnons, tandis qu'un sort pareil les attendait sans qu'ils s'en doutassent.

Nos deux Anglais étaient bien fâchés de se voir obligés de tuer tant de créatures humaines, qui n'avaient pas la moindre idée du péril qui les menaçait de si près; cependant, forcés par le soin de leur propre conservation, et les voyant tous, pour ainsi dire, en leur puissance, ils résolurent de leur lâcher une décharge générale· faisant feu en

Page 286.



Le premier tomba raide mort.

même temps, ils tuèrent et blessèrent quatre de la troupe des sauvages; et le cinquième, quoiqu'il ne fût touché en aucune manière, tomba avec le reste, comme mort de peur, de sorte que nos gens s'imaginèrent les avoir tous tués.

Cette opinon les fit sortir de l'arbre sans avoir rechargé, ce qui était fort imprudent; et ils furent bien étonnés, en approchant de l'endroit, d'en voir quatre en vie, parmi lesquels il y en avait deux blessés assez légèrement, et un autre sain et sauf, cette découverte les obligea à les achever avec la crosse du fusil. Ils dépêchèrent d'abord l'esclave qui était la cause de tout ce désastre, et un autre qui se trouvait blessé au genou.

Ils furent alors dans un aussi grand embarras qu'auparavant, ne sachant quel parti prendre, et ils résolurent de s'en aller vers la cave, pour voir si tout y était en bon état. Arrivés en cet endroit, ils virent que les sauvages avaient été dans le bois, et fort près de l'endroit en question, mais qu'ils ne l'avaient pas découvert.

En même temps ils virent arriver à leur secours sept Espagnols; les dix autres, avec leurs esclaves et le père de Vendredi, s'étaient formés en petit corps pour défendre la ferme où ils avaient leur blé et leur bétail; mais les sauvages ne s'étaient pas portés jusque-là. Ces sept Espagnols étaient accompagnés de l'esclave que les Anglais leur avaient envoyé.

Les deux Anglais, voyant les troupes auxiliaires des Espagnols, reprirent tellement courage, qu'ils ne voulurent pas en demeurer là; ils se firent accompager de cinq Espagnols, et, ayant à eux tous cinq mousquets, un pistolet et deux bâtons à deux bouts, ils partirent aussitôt pour aller à la chasse des sauvages. Ils s'en allèrent du côté de l'arbre où ils leur avaient d'abord résisté, et ils virent sans peine qu'il en était venu d'autres depuis ce temps-là, et qu'ils avaient fait quelques efforts pour emporter leurs compagnons qui y avaient perdu la vie.

Ils résolurent alors d'aller, avec toute la précaution pos-

sible, vers leurs plantations ruinées; mais chemin faisant, étant à portée du rivage, ils virent distinctement les sauvages empressés à se jeter dans leurs canots pour se retirer de cette île, qui leur avait été si fatale.

Ils furent d'abord fâchés de les laisser partir sans les saluer encore d'une bonne décharge; mais en examinant la chose avec plus de sang-froid, ils se trouvèrent heureux d'en être quittes.

Ces pauvres Anglais étant ruinés alors pour la seconde fois et privés de tout le fruit de leur travail, les autres s'accordèrent unanimement à les aider à relever leurs habitations, et à leur donner tous les secours possibles. Leurs trois compatriotes eux-mêmes, qui jusque-là n'avaient pas montré la moindre inclination pour eux, et qui n'avaient rien su de toute cette affaire, parce qu'il s'étaient établis du côté de l'est, vinrent offrir leur assistance, et travaillèrent pour eux pendant plusieurs jours avec beaucoup de zèle. De cette manière, et en fort peu de temps, ils furent en état de subsister par eux-mêmes.

CHAPITRE XVIII.

Robinson assure le bonheur de sa colonie. — Il quitte son île. — Rencontre d'une flotte de sauvages. — Mort de Vendredi. — Destruction des sauvages. — Envoi qu'il fait à son île. — Madagascar. — Grand danger.

Après cette guerre, la colonie jouit d'une sécurité parfaite, relativement aux sauvages, jusqu'à l'époque où je revins la voir. Les canots des Indiens ne laissaient pas d'y aborder de temps en temps pour faire leurs repas inhumains; mais comme ils étaient de différentes nations, et qu'ils n'avaient apparemment jamais entendu parler de ce qui était arrivé aux autres, ils ne firent aucune recherche dans l'île pour trouver nos sauvages.

Tel est le récit fidèle et complet de tout ce qui arriva de considérable aux gens de ma colonie pendant mon absence.

Mon arrivée leur fut d'un grand secours, puisque je les pourvus abondamment de couteaux, de ciseaux, de pelles, de bêches, de pioches, en un mot de tous les outils dont ils pouvaient avoir besoin. Ils s'en servirent bientôt avec beaucoup d'adresse, et ils eurent assez d'industrie pour se fabriquer des maisons entières d'un tissu d'osier, qui, malgré la singularité, étaient d'un grand secours contre la chaleur et toutes sortes d'insectes.

Cette invention plut tant à mes gens, qu'ils firent venir les sauvages, afin d'exécuter la même chose pour eux, et

quand je retournai voir la colonie des deux Anglais, leurs huttes parurent de loin à mes yeux être de grandes ruches.

Il est temps que j'entre dans le détail de ce que je fis pour ma colonie, et de la situation où je la laissai en sortant de l'île. Ces gens étaient persuadés, aussi bien que moi, qu'ils ne seraient plus importunés par les visites des sauvages, et que s'ils revenaient ils étaient en état de les repousser, quand ils seraient deux fois plus nombreux qu'auparavant : il n'y avait donc rien à craindre de ce côté-là. Un point plus important, que je traitai avec le gouverneur, c'était leur demeure dans l'île. Mon intention n'était pas d'en emmener un seul avec moi, car n'était-il pas juste de faire cette grâce à quelques-uns, et de laisser là les autres, qui auraient été au désespoir d'y rester si j'eusse diminué leur nombre.

Je leur dis donc à tous que j'étais venu pour les établir dans l'île, et non pour les en retirer ; que dans ce dessein j'avais fait des dépenses considérables, afin de les pourvoir de tout ce qui était nécessaire pour leur subsistance et pour leur sûreté ; que de plus je leur amenais des personnes, non-seulement propres à augmenter avantageusement leur nombre, mais encore à leur rendre de grands services, étant artisans et capables de faire pour la colonie mille choses nécessaires qui lui avaient manqué jusqu'à présent.

Avant de leur livrer tout ce que j'avais apporté pour eux, je leur demandai à chacun, l'un après l'autre, s'ils avaient absolument banni de leur cœur leurs anciennes animosités, et s'ils voulaient bien se toucher réciproquement dans la main en se promettant une étroite amitié et un attachement sincère pour l'intérêt commun de toute la société.

Guillaume Atkins répondit d'une manière gaie et cordiale, qu'ils avaient eu assez de malheurs pour devenir modérés, et assez de discordes pour devenir amis ; que, pour sa part, il promettait de vivre et de mourir avec les autres ; que, bien loin de nourrir quelque haine contre les Espagnols, il avouait qu'il avait mérité tout ce qu'ils avaient fait à son égard, et que s'il avait été à leur place, et eux à la

sienne, il n'en auraient pas été quittes à si bon marché; qu'il était prêt à leur demander pardon, s'ils le voulaient, de ses folies et de ses brutalités; et qu'il se résignait à ne pas revoir encore sa patrie de vingt ans.

Pour les Espagnols, ils dirent qu'en effet ils avaient dans le commencement désarmé et exilé Atkins et ses compagnons, à cause de leur mauvaise conduite, et qu'ils s'en rapportaient à moi pour décider s'ils l'avaient fait sans raison; mais qu'Atkins avait déployé tant de bravoure dans la grande bataille contre les sauvages, et qu'ensuite il avait donné tant de marques de l'intérêt qu'il prenait à toute la société, qu'ils avaient oublié tout le passé, et qu'il le croyaient digne d'être fourni d'armes et de tout ce qui lui était nécessaire, enfin, qu'ils saisissaient avec plaisir l'occasion de m'assurer qu'ils n'auraient jamais d'autre intérêt que celui de toute la colonie.

Sur ces déclarations, qui paraissaient pleines de franchise et d'amitié, je les invitai tous à dîner pour le lendemain, et véritablement je leur donnai un repas magnifique. Pour le faire préparer, je fis venir à terre le cuisinier du vaisseau et son compagnon, et je leur donnai pour aide le cuisinier qui était dans l'île. On apporta du vaisseau six pièces de bœuf et quatre de porc, une grande jatte de porcelaine pour faire du punch, avec les ingrédients nécessaires, dix bouteilles de vin rouge de Bordeaux, et dix bouteilles de bière d'Angleterre. Toutes ces douceurs furent d'autant plus agréables à mes convives, qu'ils n'avaient goûté rien de pareil depuis bien des années.

Les Espagnols ajoutèrent à nos mets cinq chevreaux entiers, que les cuisiniers firent rôtir, et dont on envoya trois bien couverts dans le vaisseau, afin que l'équipage se régalât de viande fraîche pendant que mes insulaires faisaient bonne chère avec les provisions salées du vaisseau.

Après avoir savouré avec eux tous les plaisirs innocents de la table, je fis porter à terre la cargaison que je leur avais destinée, et pour empêcher qu'il n'y eût des disputes

sur le partage, j'ordonnai que chacun prît une portion égale de tout ce qui devait servir à les vêtir. Je commençai par leur distribuer autant de toile qu'il leur en fallait pour faire quatre chemises, et j'augmentai ensuite le nombre jusqu'à six, à l'instante prière des Espagnols. Rien au monde n'était capable de leur faire plus de plaisir : il y avait si longtemps qu'ils n'en avaient porté, que l'idée même leur en était presque sortie de la mémoire.

Je destinai les étoffes minces d'Angleterre à leur faire à chacun un habit long et peu serré, à cause de la chaleur du climat. J'ordonnai en même temps qu'on leur en confectionnât de nouveaux dès que ceux-ci seraient usés. Je donnai à peu près les mêmes ordres pour ce qui regardait les escarpins, les souliers, les bas et les chapeaux.

Je leur présentai ensuite les ouvriers que j'avais amenés avec moi, surtout le tailleur, le serrurier, les deux charpentiers, et mon artisan universel, qui leur était plus utile que personne au monde. Le tailleur, afin de leur témoigner son zèle, se mit d'abord à travailler, et avec ma permission il commença par leur faire à chacun une chemise.

Pour les charpentiers, il n'est pas nécessaire de dire de quelle utilité ils furent à ma colonie. Ils mirent d'abord en pièces tous mes meubles grossiers, et les remplacèrent en très-peu de temps par des tables fort propres, des chaises, des bois de lit, des buffets, etc.

Les Espagnols, avec le père de Vendredi et les premiers esclaves, étaient toujours dans mon vieux château sous la colline, qui devait passer à juste titre pour la capitale de mon empire : ils l'avaient tellement étendu, qu'ils y pouvaient vivre fort au large, quoique entièrement cachés, et je suis sûr qu'il n'y eut jamais au monde une petite ville dans un bois si parfaitement à l'abri de toute insulte. Mille hommes auraient parcouru toute l'île pendant un mois entier sans la trouver, à moins que d'être avertis qu'elle y était réellement. Les arbres qui l'entouraient étaient si serrés et leurs branches tellement entrelacées les unes dans les autres, qu'il

aurait fallu les abattre pour voir le château; d'ailleurs, il devenait presque impossible de découvrir les deux petits chemins par lesquels les habitants eux-mêmes entraient et sortaient. L'un était tout au haut de la petite baie, à plus de deux cents verges derrière l'habitation; l'autre, encore plus cachée, menait par-dessus la colline par le moyen d'une échelle. Ils avaient planté encore au-dessus de la colline un bois fort épais, d'un acre d'étendue, où il n'y avait pas la moindre ouverture, excepté une fort petite entre deux arbres, par laquelle on entrait de ce côté-là.

La seconde colonie était celle de Guillaume Atkins, de son compagnon et de la famille de leur camarade défunt. Dans celle-là demeuraient encore les deux charpentiers, et le serrurier, d'autant plus utile à tous les habitants qu'il était encore bon armurier, et capable, par conséquent, de tenir toujours en bon état les armes à feu : ils avaient avec eux mon artisan universel, qui valait, lui seul, vingt autres ouvriers. Ce n'était pas seulement un garçon fort industrieux, mais encore fort gai et fort divertissant, en sorte qu'on trouvait chez lui l'agréable et l'utile. Enfin, la troisième colonie était celle des deux autres Anglais.

Je ne jugeai point à propos de parler à mes colons de la chaloupe que j'avais eu soin d'embarquer par pièces détachées, avec l'intention de les faire joindre ensemble dans l'île. J'en fus détourné d'abord en y arrivant par les semences de discorde répandues dans la colonie, persuadé qu'au moindre mécontentement ils se serviraient de cette chaloupe pour se séparer les uns des autres; peut-être aussi en auraient-ils fait usage pour pirater, et de cette manière mon île serait devenue un repaire de brigands, au lieu d'être une colonie de gens modérés.

Je revins à bord après avoir passé vingt-cinq jours dans l'île, promettant à ceux de mes gens qui avaient pris la résolution d'y rester jusqu'à ce que je les en tirasse, de leur envoyer du Brésil de nouveaux secours, si je pouvais en trouver l'occasion. Je m'étais engagé surtout à leur procu-

rer quelque bétail, tel que vaches, moutons, etc., etc.

Le jour suivant nous fîmes voile, après avoir salué la colonie de cinq coups de canon.

Le troisième jour, après avoir mis à la voile, la mer étant calme, et le courant allant avec force vers l'est-nord-est, nous fûmes un peu entraînés hors de notre cours, et nos gens crièrent jusqu'à trois fois : « Terre du côté de l'est ! » sans qu'il nous fût possible de savoir si c'était le continent ou une île. Vers le soir nous vîmes la mer, du côté de la terre, toute couverte de quelque chose de noir, que nous ne pûmes distinguer; mais notre contre-maître, étant monté sur le grand mât avec une lunette d'approche, se mit à crier que c'était toute une armée. Je ne savais ce qu'il voulait dire avec son armée, et je le traitai d'extravagant. « Ne vous fâchez pas, monsieur, dit-il, c'est une armée navale, de plus de mille canots, et je les vois distinctement venir droit à nous. »

Je fus un peu surpris de cette nouvelle, ainsi que mon neveu le capitaine, qui avait entendu raconter dans l'île de si terribles choses de ces sauvages, et qui, n'étant jamais allé dans ces mers, ne savait qu'en penser. Il s'écria deux ou trois fois qu'il fallait nous attendre à être dévorés. J'avoue que, voyant la mer calme, et le courant qui nous portait vers le rivage, je n'étais pas sans frayeur. Je l'encourageai pourtant, en lui conseillant de laisser tomber l'ancre aussitôt qu'on verrait qu'il serait inévitable d'en venir aux mains avec ces barbares.

Le calme continuant, et cette flotte étant fort près de nous, je commandai qu'on jetât l'ancre, et qu'on ferlât les voiles. Afin d'empêcher qu'ils ne missent le feu au vaisseau, je fis remplir les deux chaloupes d'hommes bien armés et les fis placer, l'une à la poupe et l'autre à la proue. Je leur fis prendre un bon nombre de seaux, pour éteindre le feu que les sauvages pourraient s'efforcer de mettre au dehors du navire.

Nous attendîmes les ennemis dans cette position, et



Vendredi fut atteint de trois blessures mortelles.

bientôt nous les vîmes de près ; je ne crois pas que jamais un plus terrible spectacle se soit offert aux yeux d'un Européen. Le contre-maître s'était prodigieusement trompé dans son calcul : au lieu de mille canots, il n'y en avait que cent vingt-six ; mais ils étaient tellement chargés, que plusieurs contenaient jusqu'à dix-sept personnes ; les plus petits étaient montés de sept hommes.

Ils s'avançaient hardiment, et paraissaient avoir le projet d'environner le vaisseau ; nous ordonnâmes à nos chaloupes de ne pas permettre qu'il nous approchassent de trop près.

Cet ordre nous engagea, contre notre intention, dans un combat avec les sauvages. Cinq ou six de leurs canots approchèrent tellement de la plus grande de nos chaloupes, que nos gens leur firent signe de la main de se retirer : ils comprirent fort bien, mais en se retirant ils lancèrent une cinquantaine de javelots, et blessèrent dangereusement un de nos hommes. Je criai à nos gens de ne point faire feu, et je leur fis jeter des planches pour se mettre à couvert contre les flèches, en cas qu'ils vinssent à tirer de nouveau.

Environ une demi-heure après, ils avancèrent du côté de la poupe, et ils approchèrent assez pour que je visse sans peine que c'étaient de mes anciens ennemis. Un moment après ils s'éloignèrent de nouveau, jusqu'à ce qu'ils fussent tous réunis, et alors ils firent force de rames pour venir sur nous. Ils approchèrent si près qu'ils pouvaient nous entendre parler ; je commandai à tout l'équipage de se tenir en repos, jusqu'à ce qu'ils tirassent leurs flèches une seconde fois, et qu'on tînt le canon tout prêt.

En même temps j'ordonnai à Vendredi de se mettre sur le tillac, et de leur demander quel était leur dessein. Immédiatement après, Vendredi s'écria qu'ils allaient tirer, et ils firent voler, en effet, dans le vaisseau plus de trois cents flèches, dont personne ne fut blessé, si ce n'est mon fidèle sauvage lui-même, qui eut à mes yeux le corps percé de trois blessures mortelles.

La vive douleur que j'éprouvai en voyant tomber ce compagnon dévoué de tous mes travaux m'inspira un violent désir de vengeance. Voyant la grêle de flèches qu'ils lançaient sur nous sans raison, et la mort du pauvre Vendredi, qui méritait si bien mon estime et toute ma tendresse, je crus être en droit, devant Dieu et devant les hommes, de repousser la force par la force.

J'ordonnai qu'on chargeât cinq canons à cartouche et quatre à boulet, et nous leur envoyâmes une telle bordée, que le souvenir doit en être resté parmi ces nations.

Ces sauvages féroces n'étaient éloignés de nous que de la moitié de la longueur d'un câble, et nos canonniers pointèrent si juste, que quatre de leurs canots furent renversés, selon toutes les apparences, d'un seul et même coup de canon.

Notre bordée fit une exécution terrible; je ne saurais dire précisément combien nous en tuâmes; mais il est certain que jamais il n'y eut dans une multitude de gens une pareille frayeur et une consternation semblable. Treize ou quatorze de leurs canots, tant brisés que renversés, furent coulés à fond, une partie de ceux qui les montaient furent tués, et les autres s'efforçaient de se sauver à la nage; le reste ne songeait qu'à s'éloigner, sans se mettre en peine de leurs camarades.

Leur fuite fut si précipitée qu'en trois heures ils furent hors de notre vue, excepté trois ou quatre canots qui faisaient eau, selon toute apparence, et qui ne pouvaient suivre le gros de la flotte avec la même rapidité. Nous n'en prîmes qu'un seul, qui nageait encore une heure après le combat.

Notre prisonnier était tellement étourdi de son malheur, qu'il ne voulait ni parler ni manger, et nous crûmes tous qu'il avait l'intention de se laisser mourir de faim. Je trouvai pourtant le moyen de lui rendre la parole : on feignit de le jeter à la mer, puis on l'y jeta effectivement, et on s'éloigna de lui. Il suivit la chaloupe à la nage, et y étant rentré, il

devint plus traitable, et se mit à parler un langage dont personne de nous ne pouvait entendre un seul mot.

Un vent frais s'étant levé, nous remîmes à la voile. Tout le monde était charmé de s'être tiré de cette affaire, excepté moi, qui étais au désespoir de la perte du pauvre Vendredi.

Notre prisonnier commençait à comprendre quelques mots anglais, et à s'apprivoiser avec nous. Nous lui demandâmes de quel pays il était venu avec ses compagnons; mais il nous fut impossible d'entendre un mot de sa réponse. Il tirait sa voix du gosier d'une manière si creuse et si étrange, qu'il ne paraissait pas seulement former des sons articulés. Nous ne pûmes pas remarquer qu'il se servît des dents, des lèvres, de la langue, ni du palais : ses paroles ressemblaient aux différents tons qui sortent d'un cor de chasse. Lorsque enfin il sut quelques mots d'anglais, il nous fit entendre que la flotte qui nous avait attaqués était destinée par leurs rois à donner une grande bataille. Nous lui demandâmes combien de rois ils avaient. Il dit qu'ils étaient cinq nations, qu'ils avaient cinq rois, et que leur dessein était d'aller combattre deux nations ennemies. Nous lui demandâmes encore par quelle raison ils s'étaient approchés de nous. Il répondit que leur intention n'avait été d'abord que de contempler notre vaisseau. Tout fut exprimé dans un langage plus incorrect que ne l'avait été celui de Vendredi quand il commençait à s'énoncer en anglais.

Un dernier mot sur ce fidèle serviteur. Nous lui rendîmes les derniers honneurs, avec toute la solennité possible; nous le mîmes dans un cercueil, et, après l'avoir jeté à la mer, nous prîmes congé de lui par onze coups de canon.

Continuant notre voyage avec un bon vent, nous découvrîmes la terre, le douzième jour après cet événement, au cinquième degré de latitude méridionale : c'était la partie de toute l'Amérique qui s'avance le plus vers le nord-est. Nous fîmes cours vers le sud quart à l'est, en ne perdant

point le rivage de vue pendant quatre jours, au bout desquels nous doublâmes vers le cap Saint-Augustin, et trois jours après, nous laissâmes tomber l'ancre dans la baie de Todos-los Santos, lieu d'où était venue toute ma bonne et mauvaise fortune.

Jamais il n'y était arrivé de vaisseau qui y eût moins d'affaires, et cependant nous n'obtînmes qu'avec beaucoup de peine l'autorisation d'avoir la moindre correspondence avec les habitants du pays ; ni mon associé, qui jouissait dans ce pays d'une très-grande considération, ni mes deux facteurs, ni le bruit de la manière miraculeuse dont j'avais été tiré de mon désert, ne me purent obtenir cette faveur. Mon associé, à la fin, se souvenant que j'avais donné autrefois 500 moïdores au prieur du monastère des Augustins et 200 aux pauvres, pria ce religieux d'aller parler au gouverneur, et de lui demander la permission d'aller à terre, pour moi, le capitaine et huit hommes. On nous l'accorda, mais à condition que nous ne débarquerions aucune denrée, et que nous n'emmènerions personne avec nous sans une permission expresse.

Ils nous firent observer ces conditions avec tant de sévérité, que j'eus toutes les peines du monde à débarquer trois balles de draps fins, d'étoffes et de toiles que j'avais apportées pour en faire présent à mon associé. C'était un homme très-généreux, et qui avait de nobles sentiments; sans savoir que j'eusse le moindre dessein de lui faire un cadeau, il m'envoya du vin, du tabac, des confitures pour plus de 30 moïdores, et quelques médailles d'or. Mon présent n'était pas de moindre valeur que le sien, et devait lui être très-agréable; j'y joignis la valeur de 100 livres sterling en marchandises, et le priai de faire dresser ma chaloupe, afin de l'employer pour envoyer à ma colonie ce que je lui avais promis.

L'affaire se trouva faite en fort peu de jours; et quand ma barque fut équipée, je donnai au pilote de telles instructions pour reconnaître mon île, qu'il était absolument impossible

qu'il la manquât; aussi la trouva-t-il, comme je l'ai appris dans la suite.

Bientôt elle fut chargée de la cargaison que je destinais à mes gens. Un de nos matelots, qui était allé à terre en même temps que moi dans l'île, s'offrit d'aller avec la chaloupe et de s'établir dans ma colonie, pourvu que j'ordonnasse par une lettre au gouverneur espagnol de lui donner des habits, du terrain et les outils nécessaires pour commencer une plantation, genre d'industrie qu'il entendait fort bien, ayant été planteur et boucanier autrefois à Maryland. Je l'encourageai dans ce dessein, en lui accordant tout ce qu'il me demandait, et je lui fis présent du sauvage que nous avions pris dans la dernière rencontre; de plus, je chargeai le gouverneur espagnol de lui remettre une portion de tout ce qui lui était nécessaire, égale à celle qui avait été distribuée aux autres.

J'envoyai de plus, ainsi que je l'avais promis, trois vaches à lait, cinq veaux, vingt-deux porcs, trois truies pleines, deux cavales et un cheval.

Toute cette cargaison arriva en bon état dans l'île, et l'on croira sans peine qu'elle y fut reçue avec plaisir par mes sujets, qui se trouvaient alors au nombre de soixante ou soixante-dix.

Au lieu d'abandonner ainsi pour toujours une île que j'avais voulu revoir, malgré mon âge et les dangers du voyage, j'aurais pu m'assurer la propriété de ce pays en le soumettant à la Grande-Bretagne. J'aurais pu y transporter du canon, des munitions et des planteurs; en faire une colonie florissante, et m'y fixer moi-même, expédier mon petit navire chargé de riz, et prier mes correspondants de me le renvoyer avec tout ce qui pourrait être utile et agréable à la colonie. Mais j'étais seulement possédé du démon des aventures, qui me forçait à courir le monde, uniquement pour courir. Je ne songeai pas même à donner un nom à cette île, où j'avais trouvé un asile contre la fureur des flots; je négligeai d'établir un lien social entre elle et le reste du monde civi-

lisé. Au lieu de consacrer ma fortune et le reste de ma vie à faire le bonheur des hommes qu'un puéril orgueil me faisait appeler mes sujets, je n'eus alors aucune idée des grandes choses auxquelles était appelé par la Providence le fondateur de cet État naissant.

Du Brésil nous allâmes par la mer Atlantique au cap de Bonne-Espérance; nous eûmes des vents contraires et quelques tempêtes; mais le temps de mes malheurs sur mer était fini : mes disgrâces futures devaient m'arriver sur terre.

Nous touchâmes d'abord à l'île de Madagascar. Le peuple qui l'habite est féroce et traître, armé d'arcs et de lances, dont il se sert avec beaucoup d'adresse. Cependant nous y fûmes très-bien pendant quelque temps; les habitants nous traitèrent avec civilité, et pour de légers cadeaux que nous leur fîmes, tels que des couteaux, des ciseaux, etc., ils nous amenèrent onze jeunes bœufs gras et bons; nous en destinâmes une partie à notre nourriture pendant notre séjour dans cette île, et nous salâmes le reste pour la provision du vaisseau.

Lorsque nous débarquions dans l'île, les habitants, qui s'y trouvent en grand nombre, se pressaient autour de nous, et d'une certaine distance ils nous regardaient avec attention. Étant traités par eux fort honnêtement, nous ne nous croyions pas en danger; un jour cependant que nous étions venus à terre pour y passer la nuit, nous entendîmes vers deux heures du matin, les cris terribles d'un de nos marins, qui nous priait de faire approcher la chaloupe, si nous ne voulions pas qu'ils fussent massacrés; aussitôt j'entendis cinq coups de fusil, qui furent répétés deux fois immédiatement après.

Ce tumulte m'ayant réveillé en sursaut, je fis avancer la chaloupe; et, me voyant trois fusils sous la main, je pris la résolution d'aller à terre avec les deux matelots, et de secourir nos gens.

Nous fûmes près du rivage en un instant; aussitôt nos

matelots, poursuivis par trois ou quatre cents de ces barbares, se jetèrent à la nage pour venir à nous. Ils n'étaient que neuf et n'avaient que cinq fusils; il est vrai que les autres étaient armés de pistolets et de sabres, mais ces armes leur avaient été de peu d'usage.

Nous en sauvâmes sept avec bien de la peine, parmi lesquels il y en avait trois grièvement blessés. Pendant que nous étions occupés à les faire entrer dans la chaloupe, nous nous trouvâmes aussi exposés qu'eux; car les barbares nous jetèrent une grêle de dards, et nous fûmes obligés de barricader ce côté avec nos bancs et quelques planches qui étaient là par hasard.

Si l'affaire fût arrivée en plein jour, ces sauvages visent si juste qu'ils nous eussent percés de leurs flèches. La lumière de la lune ne nous les laissait voir que peu distinctement, pendant qu'ils faisaient voler une quantité de dards vers notre barque. Nous fîmes feu sur eux, et leurs cris nous donnèrent assez à entendre que nous en avions blessé plusieurs; ce qui ne les empêcha pas de rester sur le rivage en ordre de bataille jusqu'au matin, espérant sans doute avoir meilleur marché de nous dès qu'ils pourraient nous voir.

Nous fûmes forcés de rester dans cet état sans savoir comment faire pour lever l'ancre et mettre à la voile, ne pouvant y réussir sans nous tenir debout, ce qui leur eut donné plus de facilité pour nous tuer. Tout ce que nous pûmes faire, ce fut d'indiquer au vaisseau par des signaux que nous étions en danger, et quoiqu'il fût à une lieue de là, mon neveu, entendant nos coups de fusil, et voyant par sa lunette que nous faisions feu du côté du rivage, comprit d'abord toute l'affaire, et leva l'ancre au plus vite. Il vint aussi près de nous qu'il fût possible, et nous envoya l'autre chaloupe, avec dix hommes; mais nous leur criâmes de ne pas approcher en leur apprenant notre situation. Alors un des matelots, prenant le bout d'une corde, et nageant entre les deux chaloupes, de manière qu'il était difficile aux sauvages de l'apercevoir, alla à bord de ceux qui étaient envoyés pour

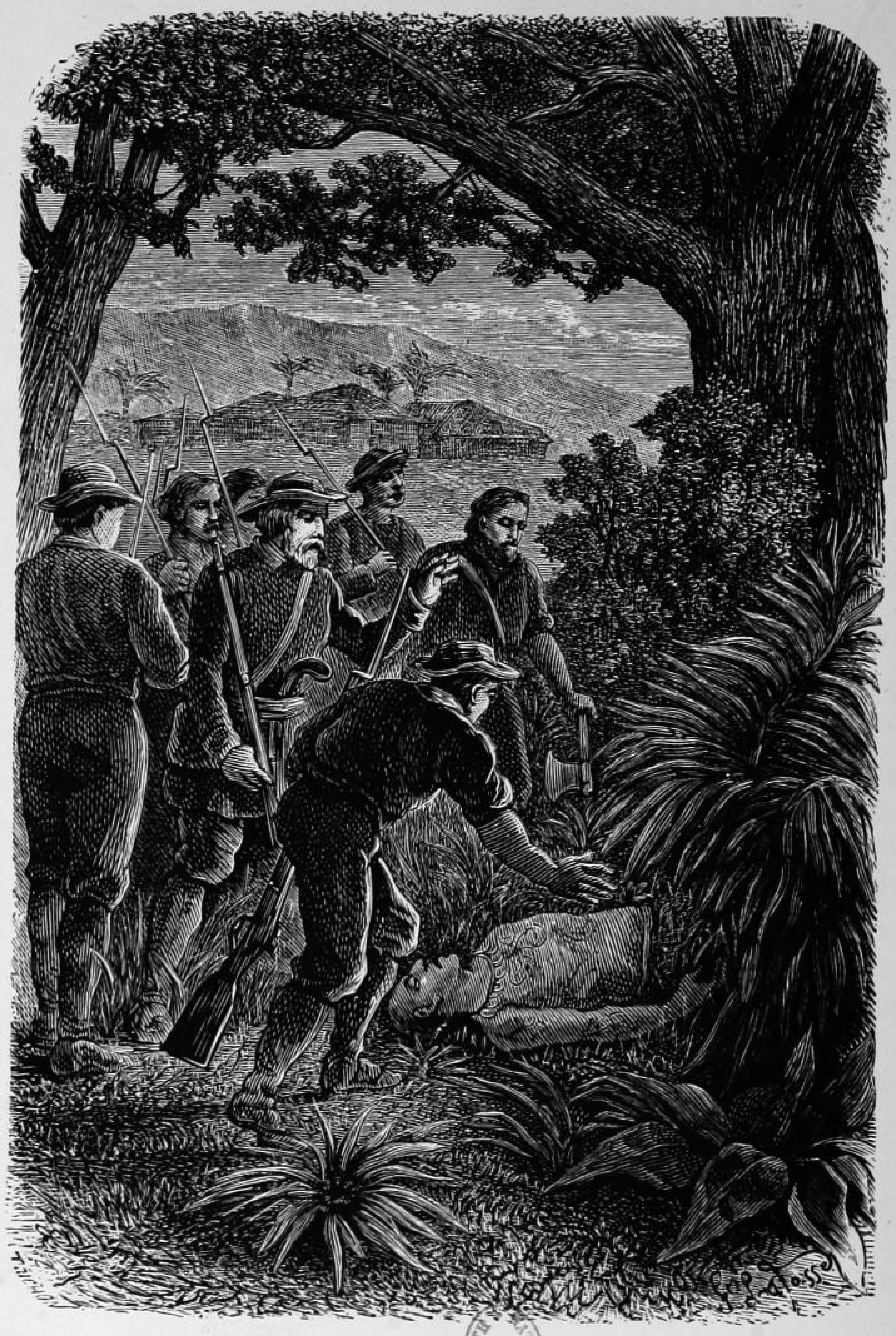
nous tirer de ce danger. Nous coupâmes alors notre petit câble, et, laissant l'ancre, nous fûmes remorqués par l'autre chaloupe, jusqu'à ce que nous nous vîmes hors de la portée des flèches. Pendant tout ce temps nous nous étions tenus couchés derrière notre barricade.

Dès que nous ne fûmes plus entre le vaisseau et le rivage, le capitaine, ayant fait charger plusieurs canons à cartouche, envoya une bordée terrible aux barbares, et le carnage fut horrible.

Revenus à bord, et hors de danger, nous examinâmes la cause de cette émeute des sauvages. Notre subrécargue, qui était allé souvent à Madagascar, nous assura qu'il fallait absolument qu'on eût irrité les habitants; car ils ne nous auraient jamais attaqués après nous avoir reçus comme amis. Tout fut à la fin découvert; et nous apprîmes qu'un de nos matelots avaient enfreint le traité, et dépassé la limite pour insulter les barbares.

Cependant un des nôtres avait été tué d'un coup de javelot en sortant de la hutte. Tous les autres s'étaient retirés d'affaire, excepté celui qui avait été la cause de ce malheur. Nous fûmes assez longtemps à savoir ce qu'il était devenu; pendant deux jours nous longeâmes le rivage avec la chaloupe, quoique le vent nous exhortât à partir, et nous fîmes toutes sortes de signaux pour lui apprendre que nous l'attendions, mais inutilement. Nous le crûmes perdu.

Je ne pus cependant me résoudre à partir sans hasarder d'aller une seconde fois à terre, pour voir si je pourrais découvrir ce malheureux. Je résolus de débarquer pendant la nuit, de peur d'essuyer une seconde attaque des noirs. Mais je fus bien imprudent en me hasardant de mener avec moi une troupe de marins féroces, sans m'en être fait donner le commandement; ce qui m'engagea, malgré moi, dans une entreprise aussi malheureuse que criminelle.



Dans la nuit, nous découvrîmes un cadavre.

CHAPITRE XIX.

Débarquement. — Incendie et carnage des marins. — Robinson essaie, mais en vain, d'y mettre un terme.— Révolte de l'équipage contre lui. — Il est forcé de rester au Bengale. — Son retour définitif.

Nous choisîmes, le subrécargue et moi, vingt des plus déterminés de l'équipage, et nous débarquâmes dans le même endroit où les Indiens s'étaient assemblés quand ils nous avaient attaqués avec tant de fureur. Mon dessein était de voir s'ils avaient quitté le champ de bataille, et d'en surprendre quelques-uns pour les échanger contre le matelot égaré, s'il existait encore.

Arrivés à terre, sans bruit, à dix heures du soir, nous partageâmes notre troupe en deux pelotons, dont je commandai l'un et le bosseman l'autre. Nous ne vîmes ni n'entendîmes personne d'abord, et nous nous avançâmes, en laissant quelque distance entre nos deux petits corps, vers l'endroit où l'action s'était passée; nous ne découvrîmes rien, à cause des ténèbres; mais quelques moments après notre bosseman tomba, ayant donné du pied contre un cadavre. Il fit halte jusqu'à ce que je l'eusse joint, et nous résolûmes de nous arrêter en attendant le lever de la lune, qui devait paraître en moins d'une heure. Nous découvrîmes alors distinctement le carnage que nous avions fait parmi les Indiens: nous en vîmes trente-deux à terre, parmi lesquels il y en avait deux qui respiraient encore.

J'étais d'avis de retourner à bord; mais le bosseman me fit dire qu'il était résolu, avec les siens, d'aller rendre visite à la ville où les Indiens demeuraient, et me fit prier de l'y accompagner, ne doutant point que nous n'y pussions faire un butin considérable, et avoir des nouvelles de Thomas Jeffery : c'était le nom du matelot que nous avions perdu.

S'ils m'avaient demandé la permission de tenter cette entreprise, je leur aurais positivement ordonné de se rembarquer à l'instant; mais ils se contentèrent de me faire savoir leur intention, et de me prier d'être de la partie. Quoique je sentisse combien un tel dessein, où l'on pouvait perdre beaucoup de monde, serait peut-être préjudiciable à un vaisseau dont l'unique but était d'aller faire des affaires de négoce, je n'avais pas l'autorité nécessaire pour détourner le coup; je refusai de les accompagner.

Ils partirent néanmoins animés par le désir du butin; mais une circonstance imprévue les remplit de l'esprit de vengeance. Arrivés à un petit nombre de maisons indiennes, qu'ils avaient prises pour la ville même, ils se virent fort éloignés de leur compte, puisqu'il n'y avait là que treize huttes. Ils délibérèrent longtemps pour savoir s'ils attaqueraient ce hameau, et s'ils en égorgeraient tous les habitants, sans en laisser un seul qui pût aller donner l'alarme à la ville.

Ils se déterminèrent enfin à épargner ce hameau, voulant pénétrer jusqu'à la ville, pour exercer leur vengeance et satisfaire leur avarice sur un plus grand théâtre. Après avoir marché quelque temps, ils trouvèrent une vache attachée à un arbre, et ils résolurent de s'en faire un guide. Voici quel fut leur raisonnement : la vache appartient au hameau ou à la ville; une fois déliée, elle cherchera sans doute son étable; si elle va en avant, nous n'avons qu'à la suivre, elle nous mènera où nous désirons aller. Ils coupèrent la corde; la vache marcha devant eux, et par ce singulier stratagème ils arrivèrent à la ville, composée de deux cents cabanes, dont quelques-unes contenaient plusieurs familles.

Il y régnait le plus profond silence : tous les habitants

dormaient tranquillement, comme dans un lieu qui n'est point susceptible d'être attaqué. Ils tinrent alors un nouveau conseil de guerre, et résolurent de se partager en trois corps, de mettre le feu à trois maisons, dans trois différentes parties du bourg, de saisir et de garrotter les habitants à mesure qu'ils sortiraient de leurs maisons embrasées. Ils commencèrent par visiter toute la ville, sans faire le moindre bruit, afin d'en examiner l'étendue, et de juger si leur dessein était praticable.

Tandis qu'ils s'animaient les uns les autres, ceux qui s'étaient le plus avancés crièrent qu'ils avaient trouvé Thomas Jeffery, ce qui les fit courir tous de ce côté. Ils trouvèrent effectivement ce malheureux, à qui on avait coupé la gorge, nu et pendu par un bras à un arbre. La vue de leur camarade égorgé leur inspira une telle fureur, qu'ils jurèrent de le venger et de ne faire quartier à aucun Indien qui tomberait entre leurs mains : ils se mirent aussitôt à l'œuvre. Les maisons étaient basses et couvertes de chaume; ils y mirent le feu, et en moins d'un quart d'heure toute la ville brûlait. Ils commencèrent par une cabane dont les habitants s'étaient éveillés depuis leur arrivée. Dès que le feu commença, ces malheureux, effrayés, cherchèrent la porte pour se sauver; mais ils y rencontrèrent un danger qui n'était pas moindre : le bosseman en tua deux avec sa hache d'armes. La hutte étant fort grande et remplie de monde, il ne voulut pas y entrer pour en achever le massacre, mais il y jeta une grenade, qui en tua et blessa plusieurs; d'autres furent massacrés à coups de baïonnette; nos gens forcèrent le reste à demeurer dans la maison en proie aux flammes, jusqu'à ce que le toit leur fût tombé sur la tête.

Pendant cette exécution ils ne tirèrent pas un coup de fusil, ne voulant éveiller le peuple qu'à mesure qu'ils étaient en état de l'exterminer; mais le feu fit sortir les Indiens de leur sommeil, ce qui força les assaillants à se tenir réunis. L'incendie, ne trouvant que des matières extrêmement combustibles, se répandit en un instant par toute la ville, et

rendit les rues presque impraticables. Il leur fallut pourtant suivre le feu, pour exécuter leur affreux dessein avec plus de sûreté, et dès que la flamme faisait sortir les habitants hors de leurs maisons, ils étaient assommés par ces furieux, qui, pour entretenir leur rage, ne cessaient de crier les uns aux autres de se souvenir du *pauvre Jeffery*.

Pendant ce temps j'étais dans de grandes inquiétudes, particulièrement quand j'aperçus l'incendie, que l'obscurité de la nuit me faisait paraître comme s'il n'était qu'à quelques pas de moi.

Mon neveu, en voyant ces flammes, fut dans une grande surprise; il n'en pouvait deviner la cause, et il craignit que je ne fusse dans quelque grand danger, ainsi que le subrécargue. Mille pensées lui roulaient dans l'esprit, et quoiqu'il pût à peine tirer plus de monde du vaisseau, il se jeta dans l'autre chaloupe, et vint lui-même à notre secours avec treize hommes.

Il fut fort étonné de me trouver avec le subrécargue dans la chaloupe, accompagné d'un matelot et du mousse. Quoique fort aise de nous voir sains et saufs, il était très-impatient d'avoir des nouvelles des autres. La flamme augmentait de moment à autre; les fréquents coups de fusil que nous entendions nous causaient de vives inquiétudes.

Le capitaine dit qu'il voulait donner du secours aux siens, quelque chose qui pût en arriver. Je tâchai de l'en détourner par les mêmes raisons que j'avais employées contre les autres; je lui offris d'aller avec les deux hommes qui m'étaient restés, pour découvrir quelle pouvait être la cause de cet incendie, et ce que nos gens étaient devenus.

Mais mon neveu était aussi peu capable d'entendre raison que tout le reste. Il voulait partir, et il était fâché d'avoir laissé plus de dix matelots dans le vaisseau. Il n'était pas, disait-il, homme à laisser périr ses gens faute de secours; et il résolut de leur en donner, quand il devrait perdre le vaisseau, et même la vie.

Bien loin de persuader au capitaine de rester, je fus obligé

de le suivre. Il ordonna à deux hommes de retourner à bord et d'y prendre encore douze de leurs camarades, dont six devaient garder les chaloupes, pendant que les six autres marcheraient vers la ville. Il ne resta que seize hommes dans le vaisseau.

Guidés par le feu, nous allâmes droit vers la ville. Si les coups de fusil nous avaient étonnés de loin, nous fûmes remplis d'horreur, quand nous fûmes près de là, par les cris des malheureux habitants.

Parvenus jusqu'à la ville, nous ne vîmes aucun moyen d'entrer dans les rues ; nous fûmes donc obligés de la côtoyer, et les premiers objets qui s'offrirent à nos yeux furent les cendres d'une cabane, où nous vîmes, à la lumière du feu, les cadavres de quatre hommes et de trois femmes ; nous crûmes en découvrir quelques autres au milieu des flammes.

Nous vîmes trois femmes, poussant les cris les plus affreux, s'enfuir de notre côté comme si elles eussent eu des ailes : seize ou dix-sept hommes du pays les suivaient, poursuivis par quatre de nos féroces matelots, qui, ne pouvant les atteindre, firent feu sur eux, et en renversèrent un tout près de nous. Quand les pauvres fuyards nous découvrirent, ils nous prirent pour un autre corps de leurs ennemis, et firent des hurlements épouvantables, persuadés que nous allions les massacrer. Cet affreux spectacle me remplit d'horreur, et je crois que si nos matelots étaient venus jusqu'à nous j'aurais tiré sur eux. Nous nous mîmes un peu à l'écart pour faire comprendre aux pauvres Indiens qu'ils n'avaient rien à craindre de nous. Ils s'approchèrent, se jetèrent à nos pieds, et semblaient nous demander par des cris les plus lamentables, que nous leur fissions grâce de la vie.

Nous leur fîmes comprendre que c'était notre dessein ; calmés par cette promesse, ils se mirent tous en peloton derrière un retranchement. J'ordonnai à mes gens de se tenir réunis, et de n'attaquer personne ; mais de tâcher de saisir quelque Anglais, pour savoir quelle intention diri-

geait leur fureur. Je leur dis que s'ils rencontraient leurs camarades engagés, ils s'efforçassent de les faire retirer; en leur assurant que s'ils restaient là jusqu'au jour ils se verraient environnés de cent mille Indiens. Je les quittai, et, suivi seulement de deux hommes, je me mêlai aux fuyards que nous avions sauvés. Quel spectacle affreux! quelques-uns avaient les pieds grillés à force de courir à travers le feu; une des femmes, étant tombée dans les flammes, avait le corps à moitié rôti; trois hommes avaient plusieurs coups de sabre sur le dos et sur les cuisses; un quatrième, percé d'un coup de fusil, mourut à mes yeux.

Cette horrible entreprise m'effraya tellement, que je résolus de retourner vers nos gens, de pénétrer dans la ville à travers les flammes, pour mettre fin à cette boucherie, à quelque prix que ce fût.

Au moment où je communiquais ma résolution aux miens, nous vîmes quatre de nos Anglais avec le bosseman à leur tête, courir comme des furieux par dessus les corps de ceux qu'ils avaient tués. Ils étaient couverts de sang et de poussière; nous leur criâmes de venir à nous, ce qu'ils firent aussitôt.

Dès que le bosseman nous aperçut, il poussa un cri de triomphe, charmé de voir arriver du secours. « Ah! mon brave capitaine, s'écria-t-il, je suis ravi de vous voir; nous n'avons pas encore à moitié fait avec ces maudits Indiens; j'en tuerai autant que le pauvre Jeffery avait de cheveux. Nous avons juré de ne pas en épargner un seul, et d'exterminer cette exécrable nation. » En prononçant ces mots, il se remit à courir tout échauffé et hors d'haleine.

« Arrête, barbare! lui dis-je : je te défends de toucher à un seul de ces malheureux; si tu ne t'arrêtes à l'instant, tu es mort. »

« Comment donc, monsieur! répondit-il, savez-vous ce qu'ils ont fait? Si vous voulez voir la raison de notre conduite, vous n'avez qu'à vous approcher. » Alors il nous

montra le cadavre du malheureux Jeffery pendu à un arbre.

Ce triste objet inspira aussitôt à mon neveu et à ceux qui le suivaient une rage aussi difficile à calmer que celle du bosseman et de ses camarades. Mon neveu me dit qu'il craignait seulement que les siens ne fussent pas les plus forts, et qu'au reste il croyait qu'il ne fallait pas faire quartier à un seul de ces Indiens, qui tous avaient trempé dans un meurtre si abominable. Aussitôt huit des derniers venus volèrent sur les pas du bosseman pour mettre la dernière main à ce cruel attentat; et moi, voyant devenir inutile tout ce que je faisais pour les modérer, je m'en revins triste et pensif, ne pouvant plus soutenir la vue des infortunés qui tombaient entre les mains de nos barbares matelots.

Je n'étais accompagné que du subrécargue et de deux autres hommes, et j'avoue qu'il y avait de l'imprudence à retourner vers nos chaloupes en si petit nombre. Le jour approchait, et l'alarme qui s'était répandue par tout le pays avait rassemblé près du petit hameau une quarantaine d'Indiens armés de lances, d'arcs et de flèches : heureusement j'évitai cet endroit en allant droit au rivage; quand nous y arrivâmes il était grand jour. Nous nous mîmes aussitôt dans la pinasse, et, après être revenus à bord, nous la renvoyâmes, pour que nos gens pussent s'en servir, afin de se sauver.

Je vis alors que le feu commençait à s'éteindre et que le bruit cessait; mais une demi-heure après j'entendis une salve de mousqueterie : les nôtres l'avaient faite sur les Indiens qui s'étaient attroupés près du petit hameau. Ils en tuèrent seize ou dix-sept, et mirent le feu à leurs cabanes; mais ils épargnèrent les femmes et les enfants. Lorsque nos gens s'approchèrent du rivage avec la pinasse, ceux qui venaient de faire cette affreuse expédition commençaient à paraître sans aucun ordre, répandus çà et là, et dans une telle confusion, qu'ils auraient pu être facilement défaits par un très-petit nombre d'hommes déterminés.

Heureusement pour eux ils avaient jeté la terreur dans

tout le pays, et les Indiens étaient tellement effrayés par une attaque si peu attendue, qu'une centaine de leurs plus braves n'auraient pas attendu de pied ferme six de nos matelots; aussi dans toute l'action, il n'y en eut pas un seul qui se défendit. Ils étaient tellement étonnés du feu d'une part, et de l'attaque de nos gens de l'autre, que dans l'obscurité de la nuit ils ne savaient de quel côté se tourner, la mort se présentant partout à eux. Dans toute cette affaire, aucun de nos Anglais ne reçut le moindre mal, excepté deux, dont l'un s'était brûlé la main, et l'autre s'était donné une entorse au pied.

J'étais fort en colère contre tout l'équipage, mais surtout contre mon neveu, qui avait non-seulement négligé son devoir en hasardant le succès de tout le voyage, mais encore en animant la fureur des siens plutôt que de la calmer. Il répondit à mes reproches avec beaucoup de respect, en disant que la vue de Jeffery égorgé d'une manière si cruelle l'avait transporté d'une fureur dont il n'avait pas été le maître; qu'il n'aurait pas dû s'y laisser entraîner, en qualité de commandant du vaisseau, mais que comme homme il avait été incapable de raisonner dans cette occasion. Pour les matelots, comme ils n'étaient pas soumis à mes ordres, ils s'inquiétaient fort peu que leur expédition me déplût ou non.

Le lendemain nous remîmes à la voile : nous étions destinés pour le golfe Persique, et de là pour la côte de Coromandel; nous n'avions le projet d'aller à Surate qu'en passant. Le principal dessein du subrécargue regardait la baie du Bengale, et s'il ne trouvait pas occasion d'y faire ses affaires, il devait aller à la Chine, et revenir ensuite au Bengale.

Le premier désastre qui nous arriva fut dans le golfe de Perse, où cinq de nos gens, étant allés à terre sur la côte d'Arabie, furent tués ou emmenés comme esclaves par les naturels du pays. Leurs compagnons ne furent point en état de les délivrer, ayant assez à faire eux-mêmes pour se sauver dans la chaloupe. Je leur dis que je regardais ce malheur

comme une punition méritée du massacre de Madagascar, expression dont je me servais toujours, quelque choquante qu'elle fût pour l'équipage.

Les sermons fréquents que je leur faisais sur ce sujet eurent pour moi de plus fâcheuses suites que je n'aurais cru. Le bosseman, qui avait été le chef de cette entreprise, m'étant venu trouver un jour, me dit d'un ton fort résolu que j'avais grand tort de remettre toujours cette affaire sur le tapis, et de m'étendre sur des reproches mal fondés et injurieux ; que l'équipage en était fort mécontent, et lui surtout, que j'avais le plus en vue ; qu'étant seulement passager, sans aucun commandement dans le vaisseau, je ne devais pas m'imaginer que j'eusse le moindre droit de les insulter comme je le faisais continuellement.

Je répondis que dans mes reproches je n'avais pas plus appuyé sur lui que sur un autre; qu'il était vrai que je n'avais aucun commandement dans le vaisseau, et que je n'avais jamais prétendu y exercer la moindre autorité ; que j'avais seulement dit mon opinion avec franchise sur des choses qui nous concernaient tous également; mais qu'ayant une part considérable dans la charge du navire, j'avais droit de parler avec encore plus de liberté que je ne me l'étais permis jusque alors, sans être obligé de rendre compte de ma conduite ni à lui ni à qui que ce fût. Je lui tins ce discours avec fermeté, et comme il ne répliqua rien, je crus que c'était fini.

Nous étions alors dans un port du Bengale, et, voulant voir le pays, je m'étais fait mettre à terre, quelques jours après notre arrivée, avec le subrécargue, pour nous divertir pendant quelques heures. Vers le soir, comme je me prépa rais à retourner à bord, un de nos marins vint me dire de ne pas aller jusqu'au rivage, parce que ceux de la chaloupe avaient ordre de ne me point ramener. Frappé de ce compliment insolent comme d'un coup de foudre, j'allai trouver le subrécargue, et, lui racontant le fait, je lui dis que je prévoyais quelque mutinerie dans le vaisseau, et je le priai de

s'y transporter dans une barque, pour informer le capitaine de ce qui m'arrivait. J'aurais pu m'épargner cette peine ; car l'affaire était déjà faite à bord du navire. Le bosseman, le canonnier et le charpentier, en un mot tous les officiers subalternes, dès qu'ils m'avaient vu dans la chaloupe, étaient montés sur le tillac, et avaient demandé à parler au capitaine. Après avoir répété toute la conversation que nous avions eue ensemble, le bosseman dit au capitaine qu'ils étaient bien aises que j'eusse pris, de mon propre mouvement, le parti de m'en aller, puisque autrement ils m'y auraient obligé ; qu'ils s'étaient engagés à servir dans le vaisseau sous son commandement, et qu'ils étaient dans l'intention de continuer à le faire avec la plus exacte fidélité ; mais que si je ne voulais quitter le vaisseau de bon gré, et qu'il ne voulût pas m'y forcer, ils abandonneraient tous le vaisseau. En prononçant ce dernier mot, il se tourna du côté du grand mât, où étaient assemblés les matelots, qui se mirent aussitôt à crier d'une seule voix : « Oui, tous ! tous ! »

Mon neveu était un homme de courage et d'une grande présence d'esprit. Quoiqu'il fût très-surpris d'un discours si peu attendu, il répondit avec calme qu'il prendrait l'affaire en considération, mais qu'il ne pouvait rien résoudre avant de m'avoir parlé.

Il se servit alors de plusieurs raisonnements pour leur faire voir l'injustice de leur proposition, mais en vain ; ils se donnèrent la main en sa présence, et jurèrent qu'ils iraient tous à terre, à moins qu'il ne leur promît positivement que je ne remettrais pas le pied dans le vaisseau ; il leur proposa ensuite d'aller lui-même à terre avec le bosseman, pour voir de quelle manière on pourrait arranger ce différend.

Ils rejetèrent unanimement cette proposition, en disant qu'ils ne voulaient plus avoir rien de commun avec moi, ni à terre, ni à bord du vaisseau, et que si j'y rentrais ils étaient tous résolus de l'abandonner. « Eh bien, répliqua le capitaine, si vous êtes tous dans cette intention, j'irai seul parler à mon oncle. » Il le fit, et vint justement à l'instant où

l'on venait de m'apprendre la résolution qu'on avait prise à mon égard.

J'étais ravi de le voir; car j'avais craint qu'ils ne l'emprisonnassent, et qu'ils ne partissent avec le navire, ce qui m'aurait forcé de demeurer seul, sans argent, et dans une situation plus terrible que celle où je m'étais trouvé autrefois dans mon île. Heureusement ils ne poussèrent pas leur insolence jusque-là, et lorsque mon neveu me raconta qu'ils avaient juré de s'en aller tous si je rentrais dans le vaisseau, je lui dis de ne point s'en embarrasser, et que j'étais résolu à rester à terre; qu'il eut soin seulement de me faire apporter mes effets et une bonne somme d'argent, et que je trouverais bien le moyen de revenir en Angleterre.

Quoique mon neveu fût au désespoir de me laisser là, il vit bien qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Il retourna donc à bord, et dit à ses gens que son oncle cédait à leur importunité. Ce discours calma l'orage, et l'équipage rentra dans le devoir; il n'y eut que moi d'embarrassé, ne sachant quel parti prendre.

Je me trouvais dans l'endroit le plus reculé du monde, éloigné de l'Angleterre de trois mille lieues de plus que quand j'étais dans mon île. Il est vrai que je pouvais revenir par terre, en passant par différents pays mais toutes ces courses, jointes à celles que j'avais faites, égalaient le diamètre entier du globe, et peut-être davantage.

Ce qui me consolait un peu, c'est que mon neveu m'avait laissé un domestique et un compagnon. Ce dernier était le commis du caissier du vaisseau, et l'autre était le valet du capitaine. Je pris un appartement chez une Anglaise, où logeaient plusieurs autres marchands anglais, français, juifs et italiens. J'y fus parfaitement bien traité et j'y restai quelque temps pour considérer mûrement par quel moyen je pourrais revenir en Angleterre le plus commodément et avec le plus de sûreté.

Mon neveu m'avait laissé mille pièces de huit, et une lettre de crédit pour une somme beaucoup plus considérable, de

sorte que je ne courais pas le moindre risque de manquer d'argent. Je me défis d'abord de mes marchandises très-avantageusement, et, suivant l'intention que j'avais eue en commençant le voyage, j'achetai des diamants; ce qui réduisit mon bien dans un petit volume, qui ne pouvait m'embarrasser pendant le voyage.

Quelque temps s'écoula avant que nous pussions trouver un navire qui nous convînt; et quand nous l'eûmes trouvé, il nous fut très-difficile d'avoir des matelots anglais autant qu'il nous en fallait pour diriger ceux du pays que nous ne pouvions comprendre sans peine. Bientôt pourtant nous engageâmes un contre-maître, un bosseman et un canonnier, tous Anglais, un charpentier hollandais et trois matelots portugais, qui suffisaient pour veiller sur nos mariniers indiens.

Notre traversée fut heureuse et après être resté quatre mois à Hambourg, je passai en Hollande, où, m'étant embarqué dans le paquebot, j'arrivai à Londres le 20 janvier 1705, dix ans et neuf mois après mon départ d'Angleterre.

L'amour des voyages n'est pas encore éteint en moi; mais je suis enfin convaincu que le repos et une vie paisible peuvent seuls donner le bonheur; le souvenir de mes infortunes et des scènes si variées dont j'ai été le témoin ajoute au plaisir que j'éprouve en me voyant de retour dans ma patrie. Devenu sage à soixante-douze ans, il est temps que je me prépare à un voyage plus long que tous ceux que je viens de décrire.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

CORBEIL. Typ. et stér. de CRÉTÉ.